

Humanistes italiens  
et imprimés de l'Italie  
de la Renaissance  
dans les Collections  
de l'UQAM



Sous la direction de  
Brenda  
Dunn-Lardeau

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Vedette principale au titre :

Humanistes italiens et imprimés de l'Italie de la Renaissance dans les Collections de l'UQAM

(Collection Figura; n° 29) Comprend aussi le catalogue d'une exposition tenue à l'UQAM du 28 avril au 14 juin 2010. Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-923907-25-3

1. Incunables - Québec (Province) - Montréal. 2. Université du Québec à Montréal. Salle des livres rares - Catalogues. 3. Livres anciens - Italie - 16<sup>e</sup> siècle - Bibliographie. 4. Incunables - Québec (Province) - Montréal - Expositions. I. Dunn-Lardeau, Brenda. II. Université du Québec à Montréal. Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire. III. Collection : Figura, textes et imaginaires; n° 29.

Z1014.H85 2012

094'.2

C2012-940204-4

Figura remercie de son soutien financier le Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC).

**Illustration de la couverture :** Antonin le Florentin, *Secunda pars Summe*, Bâle, J. de Amerbach, J. Petri et J. Froben, 1511.

**Mise en page :** Virginie Harvey

**Révision / correction :** Geneviève Has et Virginie Harvey

**Maquette de la collection :** Julie Parent (Studio Calypso)

**Diffusion / distribution :** Presses de l'Université du Québec ([www.puq.ca](http://www.puq.ca)) et Prologue ([www.prologue.ca](http://www.prologue.ca))

**Dépôt légal :**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec • 2012

Bibliothèque et Archives Canada • 2012

Humanistes italiens  
et imprimés de l'Italie  
de la Renaissance dans  
les Collections de l'UQAM

Sous la direction de  
Brenda Dunn-Lardeau

**UQAM**  
Université du Québec à Montréal

**figura**  
CENTRE DE RECHERCHE SUR  
LE TEXTE ET L'IMAGINAIRE

Collection Figura numéro 29 • 2011



## Table des matières

Brenda Dunn-Lardeau

« Humanistes italiens et imprimés de l'Italie de la Renaissance dans les Collections de l'UQAM et d'autres institutions publiques et universitaires montréalaises ».....9

### I. Humanistes italiens et imprimés de l'Italie de la Renaissance dans les Collections de l'UQAM

Janick Auburger

« Pomponius Mela en 1482. Une *Description de la Terre* dix ans avant la découverte de l'Amérique ».....49

Bruno Roy

« La théologie morale comme science exacte. Antonin le Florentin et les pollutions nocturnes ».....73

Brenda Dunn-Lardeau

« De l'événement historiographique à l'événement littéraire. La traduction de 1556 du *De rebus gestis Francorum* de Paolo Emili ».....85

Jean-François Cottier

« L'édition anversoise de 1576 des œuvres complètes de Baptista Mantuanus. Le cas du premier volume conservé à l'UQAM ».....111

Lucia Manea

« Sous le signe de la *varietas*, la construction d'un réseau humaniste. Les *Variarum lectionum libri XXXVIII* (Florence, 1582) de Piero Vettori ».....125

Françoise Guichard-Tesson  
« Natale Conti et les *Mythologiæ, sive  
explicationum fabularum, libri decem* (1583).  
L’ancrage médiéval d’une œuvre renaissante ».....151

Claire Le Brun-Gouanvic  
« Codification universelle de l’Inquisition dans l’Église post-tridentine.  
Le *Directorium inquisitorum* de Nicolas Eymerich (v. 1376)  
revu par Francisco Peña (1578-1585) ».....187

Johanne Biron  
« Autour d’un exemplaire des *Lauretanæ Historiæ libri  
quinque* du jésuite italien Orazio Torsellino. La traversée  
d’un livre et d’un culte de l’Europe vers l’Amérique ».....215

**II. Catalogue de l’exposition *Humanistes italiens  
et imprimés de l’Italie de la Renaissance  
dans les Collections de l’UQAM***

Brenda Dunn-Lardeau  
« Avant-propos ».....291  
« Catalogue de l’exposition ».....293







Brenda Dunn-Lardeau  
Université du Québec à Montréal

Humanistes italiens et imprimés  
de l'Italie de la Renaissance  
dans les Collections de l'UQAM  
et d'autres institutions publiques  
et universitaires montréalaises

Le Groupe de recherche multidisciplinaire de Montréal sur les livres anciens (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), fondé en 2004, a organisé, le 2 décembre 2005, une première Journée d'études sur les livres des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles ayant pour thème « Le Livre médiéval et humaniste dans les Collections de l'UQAM ». Cette Journée d'études était accompagnée d'une exposition, « L'Humanisme et les imprimeurs français au XVI<sup>e</sup> siècle », qui a fait honneur à une vingtaine de livres d'imprimeurs parisiens et lyonnais, suite à quoi les Actes de cette Journée et le Catalogue de l'exposition ont été publiés en 2006<sup>1</sup>.

---

1. Brenda Dunn-Lardeau et Johanne Biron [dir.], *Le livre médiéval et humaniste dans les Collections de l'UQAM. Actes de la première Journée d'études sur les livres anciens, suivis du Catalogue de l'exposition « L'Humanisme et les imprimeurs français au XVI<sup>e</sup> siècle »*, Montréal, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », 2006, 206 p.

Le présent volume, qui s'inscrit donc dans la foulée de ces premières recherches, avait comme thème initial « Humanistes italiens et imprimés vénitiens dans les Collections des Livres rares<sup>2</sup> ». Ces travaux ont également été assortis d'une exposition aux Livres rares de l'Université du Québec à Montréal du 28 avril au 14 juin 2010. Aussi, on pourra en consulter les notices et admirer les illustrations dans le Catalogue de l'exposition à la fin de ce volume.

Il convient donc de présenter brièvement le contenu de ces huit articles et leur intérêt pour l'histoire du livre, l'histoire, la cartographie, la littérature et la spiritualité du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces livres mettent en valeur le rôle fondateur de l'Italie dans le mouvement des idées de la Renaissance ainsi que l'art et la technique de l'imprimerie humaniste qui ont favorisé leur dissémination. Ce sont, de la même façon, d'éloquentes illustrations des liens étroits entre la littérature et la culture d'expression italienne et française grâce à une stimulante et fructueuse *translatio studii*.

Quant aux pérégrinations de ces livres jusqu'en Amérique et dans la Collection uqamienne, après leur sortie des presses, non seulement vénitiennes, mais aussi florentines, parisiennes, tournonaises, bâloises et anversoises, chacun a son histoire, mouvementée la plupart du temps. Ainsi, à mesure qu'avançaient les recherches de notre Groupe sur ces produits de la littérature et de la culture de l'Italie de la Renaissance, le titre actuel du recueil s'est imposé devant leur diffusion à l'échelle européenne, nonobstant la taille modeste de l'échantillonnage uqamien. C'est aussi le témoignage que livrent, à leur tour, les ex-libris manuscrits de France, d'Espagne et de Suisse, dont l'un remonte au XVII<sup>e</sup> siècle, et la plupart aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. À l'origine, ceux-ci proviennent principalement de possesseurs privés. Par après, des tampons attestent que ces huit livres sont entrés, à la suite de dons ou d'achats, dans la bibliothèque de l'École normale Jacques-Cartier et celle du Collège Sainte-Marie. L'année 1969 marque, sans contredit, un tournant dans

---

2. Cinq de ces travaux ont d'abord fait l'objet d'une présentation à la Conférence de la RSA (Renaissance Society of America), qui a eu lieu du 8 au 10 avril 2010 à Venise, après quoi trois autres articles ont été associés à cette entreprise.

leur parcours, avec de nouvelles cotes qui s'ajoutent à l'histoire de leur provenance, puisqu'il s'agit de l'année où ces deux institutions ont légué de nombreux livres à l'Université du Québec à Montréal, à l'occasion de sa fondation. Fait à souligner, sur ces huit livres, sept proviennent du Collège jésuite Sainte-Marie, alors que le Pomponius Mela était inscrit au catalogue de la bibliothèque de l'École normale Jacques-Cartier, dont le premier principal fut le bibliophile averti Hospice-Anthelme Verreau.

Par ailleurs, lors de l'exposition de ces précieux livres, nous avons également exposé le catalogue raisonné de Richard Virr et de Milada Vlach sur les éditions aldines conservées à l'Université McGill afin de signaler les premiers travaux de bibliographie matérielle déjà publiés sur des éditions d'imprimeurs humanistes italiens de la Renaissance conservées à Montréal<sup>3</sup>. Pour compléter notre connaissance des collections montréalaises possédant des livres imprimés en Italie à la Renaissance ou encore des auteurs de la Renaissance italienne imprimés en France ou d'autres pays européens à cette période, dans leur langue d'origine ou en traduction, nous joignons un premier dépouillement de tels ouvrages conservés dans plusieurs bibliothèques montréalaises. Ainsi, outre les livres de cette catégorie des Collections de l'UQAM et de McGill, d'autres se trouvent dans les Collections des Livres rares de l'Université de Montréal, de l'Université Concordia, de la Bibliothèque nationale du Québec, dans les fonds des Archives des Jésuites au Canada et de la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus ainsi que ceux des bibliothèques du Centre canadien d'architecture et du Musée Stewart.

Il nous est agréable d'adresser nos remerciements aux membres du comité de lecture et de révision, Michel Casevitz et Marie-Ève Laurin, pour leur collaboration et leur lecture attentive ainsi qu'à Manuel Nicolaon, qui nous a assistée dans la préparation des listes d'ouvrages liés à la Renaissance italienne et à Virginie Harvey du Centre Figura pour la mise en pages soignée du texte. Notre gratitude s'exprime également

---

3. Richard Virr et Milada Vlach, *Apud Aldum : Aldines in the Libraries of McGill University*, Montréal, Montreal Rare Books and Special Collections Division, McGill University Libraries, 2000, xxx p., 66 p., ill. facsimis.

aux conservateurs des bibliothèques montréalaises pour leur concours empressé. Que le CRSH ainsi que le Vice-rectorat aux affaires publiques et aux relations gouvernementales et internationales de l'UQAM soient également remerciés de leur appui financier en vue de la réalisation de cette parution. Nous sommes également redevable à M. Benoît Kelly, responsable des Livres rares à l'UQAM, qui a autorisé à titre gracieux la reproduction des illustrations des ouvrages provenant des Collections uqamiennes, tant pour les articles que pour les notices du Catalogue. Son obligeante collaboration aux travaux de notre Groupe en a facilité la réalisation.

## Présentation des articles

L'historienne Janick Auberge ouvre la marche avec « Pomponius Mela en 1482 : une *Description de la Terre* dix ans avant la découverte de l'Amérique » par un examen approfondi des nombreuses facettes du seul incunable vénitien que possède l'UQAM (YG132).

Celui-ci contient deux ouvrages différents : la *Cosmographi Geographia* en trois livres de Pomponius Mela (I<sup>er</sup> siècle après J.-C., en latin) et le *De situ orbis* de Denys le Périégète (II<sup>e</sup> siècle après J.-C.), traduit du grec en hexamètres latins par Priscien le Grammaire (à Constantinople, V<sup>e</sup> / VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.). Cet incunable, daté du 15 août 1482, fut publié à Venise par Erhardt Ratdolt et est orné d'une carte du monde connu, anonyme, qui ajoute à son attrait. Cette étude, qui examine cet exemplaire vénitien, se penche sur l'objectif poursuivi par ce type de publication et fait parallèlement le point sur les connaissances historico-géographiques du XV<sup>e</sup> siècle. En effet, il s'agit d'une compilation à trois niveaux, avec un ouvrage romain du I<sup>er</sup> siècle, suivi d'un ouvrage grec du II<sup>e</sup> siècle traduit en latin au V<sup>e</sup> siècle, le tout publié en 1482 avec une carte visiblement moderne, anachronique en regard des deux textes. Janick Auberge pousse l'exploration de cet ouvrage jusqu'aux rééditions des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles conservées à l'UQAM, ce qui nous vaut une réflexion des plus stimulantes sur la cartographie et la vitalité des mythes anciens.

Le médiéviste Bruno Roy éclaire de sa science un sujet délicat dans « La théologie morale comme science exacte. Antonin le Florentin et les pollutions nocturnes ».

La *Somme* de saint Antonin a été considérée, rappelle-t-il, chez des générations de confesseurs comme l'autorité suprême en matière de théologie morale. Bruno Roy évalue la position d'Antonin dans son chapitre sur la « pollution nocturne », ou éjaculation non contrôlée de liquide séminal, question qu'avaient étudiée avant lui des Pères de l'Église, entre autres, Augustin et Thomas d'Aquin. Le principe mis de l'avant par Antonin le Florentin est le suivant : durant le sommeil, la volonté est en suspens, et il n'y a donc pas de péché. Mais si le dormeur, avant de se livrer au sommeil, s'est livré à des pensées érotiques ou à des excès de nourriture, il est indirectement responsable, et commet donc un péché. Cette position, qui reprend celle de Thomas d'Aquin, sera précisée au XVI<sup>e</sup> siècle par son principal commentateur, le cardinal Cajetan. Par ailleurs, un relevé des exemplaires survivants de la *Somme* de saint Antonin dans les bibliothèques du Québec, consigné au Catalogue de ce volume, fait état du nombre considérable des éditions, tant incunables que post-incunables, conservées dans pas moins de quatre d'entre elles.

Notre contribution « De l'évènement historiographique à l'évènement littéraire. La traduction de 1556 du *De rebus gestis Francorum* de Paolo Emili » porte sur l'un des onze exemplaires survivants connus de cette traduction en français (YDC75).

Pour mémoire, l'historien italien Paolo Emili (Paulus Æmilius ou Paul Émile) avait été invité en France en 1499 par Louis XII pour faire une histoire de la monarchie française depuis ses débuts jusqu'à son règne. Ses méthodes d'historiographe humaniste lui valurent le surnom du Tite-Live français. En 1556, Jean Regnart en fit une traduction intitulée *Les cinq premiers livres de l'Histoire française* publiée par Michel Fezandat à Paris. Cette traduction mérite l'attention pour ses pièces liminaires, qui comprennent une ode d'Étienne Jodelle et une élégie de Jacques Tahureau (toutes deux en français), des distiques latins de

Jean Dorat, suivis de huit sizains en français, puis d'un quatrain en latin d'un poète au pseudonyme de Calliste. À cela s'ajoutent les hommages de deux humanistes provinciaux, les vers hendécasyllabes en latin de Gérard Sepin et le sonnet en français de Pierre Tredehan. Ces pièces distinguent la traduction de l'original latin et l'inscrivent dans l'esprit de la *Défense et illustration* de 1549 de Du Bellay et la mouvance de l'humanisme de la Pléiade. Un bref regard sur la réédition et la continuation de cet ouvrage chez l'éditeur F. Morel en 1581 éclaire le rôle littéraire, mais surtout hautement politique de ces pièces liminaires ainsi que les contours mouvants de la *sodalitas* humaniste.

Jean-François Cottier, latiniste et médiéviste, examine « L'édition anversoise de 1576 des œuvres complètes de Baptista Mantuanus. Le cas du premier volume conservé à l'UQAM » sous l'angle de la bibliographie matérielle.

L'auteur rappelle que les compositions latines du carme Giovanni Battista Spagnoli (1447-1516) furent très appréciées, dès leur époque, grâce à leur grand classicisme et à leur inspiration chrétienne. Dès lors, les éditions des textes de Mantuanus se multiplièrent à travers toute l'Europe au cours du XVI<sup>e</sup> siècle sous la forme de livres, mais aussi celle de petites brochures destinées à l'enseignement du latin et de la poésie. Parmi celles-ci, on trouve une édition anversoise des *opera omnia* publiée chez Jean Bellère en 1576 en quatre volumes *in-octavo* et qui demeure aujourd'hui encore la plus complète<sup>4</sup>. De cette édition anversoise, l'Université du Québec à Montréal possède le premier des quatre volumes (Ioannes Bellerus, 1576 [YPA233 t.1]). Or, ce volume pose un problème bibliographique intéressant à la fois par la question de son lien avec l'édition publiée trois ans plus tôt à Francfort (1573) et la coexistence de deux variantes éditoriales. L'article de Jean-François Cottier s'attache à retracer l'histoire de ce volume, en le situant dans les enjeux politiques et religieux de son époque, avant d'étudier plus en détail les aléas de son propre destin. Cette étude illustre on ne peut plus

---

4. Cosmas de Villiers, *Bibliotheca Carmelitana*, Orléans, 1752; Gabriel Wessels, O. Carm. [réimp. et dir.], Rome, 1927, vol. 1, col. 219-232.

clairement le rôle de facteurs extrinsèques qui ont néanmoins le pouvoir de déterminer le succès ou l'échec commercial de l'œuvre, quand bien même, comme dans le cas qui occupe notre collègue, celle-ci a été rédigée à une époque bien antérieure aux guerres de religion.

Lucia Manea aborde son article « Sous le signe de la *varietas*, la construction d'un réseau humaniste. Les *Variarum lectionum libri XXXVIII* (Florence, 1582) de Piero Vettori » du point de vue de l'histoire du livre et de l'histoire littéraire.

Son examen méticuleux de l'exemplaire des *Variarum lectionum libri XXXVIII* (1582) du Florentin Piero Vettori (Petrus Victorius, 1499-1585), que détient la Collection des Livres rares de l'Université du Québec à Montréal (YPA79), est l'occasion de décrire cet ouvrage de l'humanisme italien et de donner un aperçu de la fortune de son œuvre. Cette réédition des célèbres *variæ lectiones* réunit et corrige les éditions précédentes de 1554 (en XXV livres) et de 1569 (en XIII livres). Fruit d'une vie dédiée à l'enseignement et à la philologie, les *variæ lectiones* de Vettori s'inscrivent dans la tradition humaniste et philologique des commentaires dédiés aux variantes et aux corrections d'auteurs grecs, qui aident à l'intelligence des auteurs latins. La *varietas*, à la fois variante et variété, représente le principe esthétique et organisateur de la matière des trente-huit leçons, qui la marque de ses traits (hétérogénéité, multiplicité, correspondances intertextuelles). Pour Lucia Manea, ces leçons, qui proposent des réflexions en constante évolution sur les manuscrits antiques dont Vettori envisage l'édition scientifique, seraient un *ailleurs* du texte. Elles portent la trace des cours de Vettori et des échanges avec ses étudiants, ses assistants, ses amis et ses collaborateurs à travers l'Europe, lesquels constituent un véritable réseau humaniste et érudit. Et tout à l'avenant, la *varietas* s'étend à la page de titre de cette édition qui a connu deux états!

Dans « Natale Conti et les *Mythologiæ, sive explicationum fabularum, libri decem* (1583). L'ancrage médiéval d'une œuvre renaissante », Françoise Guichard-Tesson met à contribution ses qualités de latiniste et de médiéviste pour débusquer l'imposant substrat médiéval d'une œuvre didactique publiée en pleine Renaissance.

La présence à l'UQAM d'un exemplaire des *Mythologiæ* de Natale Conti (YBL46) amène l'auteure à situer l'œuvre dans la riche tradition mythographique dont elle est issue. En effet, les *Mythologiæ* constituent l'un des trois manuels mythographiques qui voient le jour en Italie au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et qui sont appelés à connaître un succès considérable. Ainsi, l'*Historia gentilium deorum* de Lilio Gregori Giraldi (Bâle, Oporinus, 1548) et les *Imagini colla sposizione degli Dei degli Antichi* (Venise, Marcolini, 1556) de Vincenzo Cartari paraissent avant les *Mythologiæ sive explicationum fabularum libri decem* de Natale Conti de 1567. Après un bref rappel de la tradition mythographique de l'Antiquité tardive à Boccace et une rapide présentation de l'auteur, son étude considère l'histoire des éditions et la place, dans cette tradition complexe, de l'exemplaire de 1583 conservé à l'UQAM. Françoise Guichard-Tesson s'intéresse ensuite à la structure de l'ouvrage et aux intentions de l'auteur. C'est l'occasion de relever, au fil du texte, les éléments encore médiévaux, tout comme ce qui en fait une œuvre de la Renaissance. Enfin, l'auteure aborde avec pertinence la question de la lecture qu'ont pu faire de cette somme les contemporains et les lecteurs des siècles suivants, car la mythologie a beau être décriée par l'Église, les mythes n'en continuent pas moins de fasciner les lecteurs et d'inspirer l'art et la littérature.

Avec l'article intitulé « Codification universelle de l'Inquisition dans l'Église post-tridentine. *Le Directorium inquisitorum* de Nicolas Eymerich (v. 1376) revu par Francisco Peña (1578-1585) », Claire Le Brun-Gouanvic, spécialiste des textes en latin et en moyen-français, examine sur une longue durée cette référence des inquisiteurs.

Passage du manuscrit à l'imprimé, bien sûr, mais aussi changement des méthodes de travail, tant sur le plan de l'édition des textes que celui de la critique des sources dans le contexte de la Contre-Réforme, où le concept d'Église universelle s'affirme, voilà autant de questions qui sont abordées dans cet article. L'auteure établit avec beaucoup de doigté les principales étapes de l'histoire textuelle très sinueuse du *Directorium Inquisitorum*, qui a été composé vers 1376 par le dominicain Nicolas Eymerich, grand inquisiteur d'Aragon. Imprimé à Barcelone en 1503,



le *Directorium* demeure un ouvrage de référence jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, où le Sénat de l'Inquisition romaine charge le canoniste espagnol Francisco Peña de préparer une mise à jour du texte afin d'en faire un guide universel. Deux éditions successives paraissent à Rome en 1578 et 1585. Entre ces deux dates, Peña a procédé à une nouvelle révision du texte d'Eymerich et à un remaniement important des scolies rédigées pour la première édition. La présence dans les Collections de l'UQAM d'un exemplaire de l'édition vénitienne de 1595 (BX1710E9 1595), qui reproduit la seconde édition romaine, offre à Claire Le Brun-Gouanvic une occasion d'en faire la bibliographie matérielle, puis d'examiner les méthodes de travail du canoniste, ses efforts de classement des données et de vérification des sources ainsi que la rigueur dont il fait preuve dans l'établissement du texte critique. Cet examen pose aussi la question de la place de l'hérésie protestante dans les commentaires de Peña.

L'article « Autour d'un exemplaire des *Lauretanæ Historiæ libri quinque* du jésuite italien Orazio Torsellino. La traversée d'un livre et d'un culte de l'Europe vers l'Amérique », de Johanne Biron, constitue une véritable enquête sur ce livre et son impressionnant impact en Nouvelle-France.

Dans les *Lauretanæ Historiæ libri quinque* [Tournon, 1605], Orazio Torsellino (1544-1599) a écrit l'histoire du sanctuaire de Lorette, qui renferme en ses murs la Sainte Maison (la *Santa Casa*), c'est-à-dire la maison qui aurait été celle de la Vierge Marie à Nazareth et qui aurait été miraculeusement transportée par des anges jusqu'à Lorette, en Italie, vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Plus détaillée que les relations publiées jusque-là sur le sujet, la relation de Torsellino a joui d'une large diffusion dans l'Europe catholique (faisant l'objet de nombreuses rééditions et traductions). Cette étude exhaustive examine les rapports qui ont existé, au XVI<sup>e</sup> siècle, entre la Compagnie de Jésus et le sanctuaire de Lorette, en insistant ensuite sur le fait que ces rapports ont eu, au XVII<sup>e</sup> siècle, des ramifications jusqu'en Nouvelle-France. Que l'exemplaire qui a motivé l'écriture de cet article se trouve à l'Université du Québec à Montréal (YBX250), dans l'un des fonds patrimoniaux du

Québec, invite Biron à explorer les liens qui existent entre l'ouvrage de Torsellino, d'abord publié à Rome en 1597, et l'œuvre missionnaire d'un jésuite de la Nouvelle-France, le père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot (1611-1693), qui a accompli, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la promesse qu'il avait formulée en 1637 au sanctuaire de Lorette en Italie de bâtir au Canada une chapelle sous le nom de Notre-Dame de Lorette, suivant le plan de la Sainte Maison de la Mère de Dieu. Il est heureux que la question lorétaine dans les textes jésuites de la Nouvelle-France soit examinée afin de fouiller les parentés qui existent entre ces écrits missionnaires et l'histoire en cinq livres du père Torsellino, l'année même qui marque le 400<sup>e</sup> anniversaire de la première arrivée des jésuites français à Port-Royal en Acadie, le 22 mai 1611, ainsi que le 400<sup>e</sup> anniversaire de la naissance, le 9 mars 1611, du père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, qui promet de répandre le culte de Notre-Dame de Lorette en Nouvelle-France.

Ces huit études confirment, si besoin était, la nécessité des études approfondies sur ces imprimés liés à l'Italie de la Renaissance et diffusés au XVI<sup>e</sup> siècle à travers l'Europe. Outre cela, ces études éclairent sous un jour nouveau l'importance de ces livres dans la vie spirituelle en Nouvelle-France ainsi que l'histoire de l'éducation au Québec jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle dans les collèges classiques, attachés à la culture de l'Antiquité gréco-romaine, culture qui passe par les textes imprimés aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (tel l'ouvrage de Pomponius Mela). Il est non moins frappant de constater la vocation didactique de la plupart d'entre eux, qui recèlent d'ailleurs un substrat non négligeable de culture médiévale revêtue d'habits renaissants (manuel des confesseurs d'Antonin le Florentin, mythographie de Conti) et sur lesquels souffle le vent de la Contre-Réforme (manuel des inquisiteurs d'Eymerich, histoire du culte marial lorétain par Torsellino). Si les poésies du Mantouan font montre d'un syncrétisme réussi entre une forme humaniste et un contenu d'inspiration chrétienne tout en cultivant une finalité pédagogique, d'autres rompent de manière plus affichée avec les méthodes du passé médiéval par leurs nouvelles méthodes en philologie (les *variae lectiones* de Vettori) ou en historiographie (l'histoire de la monarchie française de Paul Émile).

Cette incursion des membres du Groupe de recherche dans les arcanes de cette huitaine de livres nous a donc menée tout naturellement au dépouillement d'autres fonds montréalais possédant des ouvrages liés à l'humanisme italien pour sonder leur ampleur et leur diversité et éventuellement évaluer leur spécificité par rapport au fonds uqamien<sup>5</sup>.

## Humanistes italiens et imprimés de l'Italie de la Renaissance dans les Collections de l'UQAM et d'autres bibliothèques publiques et universitaires montréalaises

Voici donc la liste des ouvrages des fonds anciens italiens ou reliés à l'Italie de la Renaissance, soit par leurs auteurs, soit par leurs imprimeurs, jusqu'à 1600 (sauf exception<sup>6</sup>), en commençant par ceux des Livres rares de l'Université du Québec à Montréal.

Pour les Collections de l'Université McGill, on se contentera d'attirer l'attention sur quelques-unes des 119 éditions aldines déjà répertoriées dans le catalogue rédigé par Richard Virr et Milada Vlach, *Apud Aldum : Aldines in the Libraries of McGill University*. Joignons à ces artefacts le relevé partiel d'autres éditions qui y sont conservées, mais sorties de presses autres qu'aldines ou qui ne sont pas encore répertoriées sur le

5. Indice d'un mouvement plus général de valorisation des fonds patrimoniaux liés à l'héritage de l'Italie de la Renaissance et situés à l'extérieur de l'Italie, signalons les entreprises semblables à la nôtre de chercheurs de Toulouse et de Caen. Ainsi, sous la direction de Jean-Luc Nardone, la section *Fondilibri* de la revue en ligne *line@editoriale* a répertorié les livres italiens publiés au XVI<sup>e</sup> siècle du fonds ancien de la Bibliothèque d'étude et du patrimoine de Toulouse. Et vient de paraître en 2011, chez Peter Lang, le recueil *Autour du livre ancien italien en Normandie* sous la direction de Silvia Fabrizio-Costa. Celui-ci porte sur les fonds de livres imprimés en Italie (XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles) conservés dans les collections bas-normandes, qui constituent un fonds d'environ six cents ouvrages.

6. Un bon exemple d'une telle exception est fourni par le livre de Torsellino, à la page de titre manquante, qui avait d'abord été considéré comme édité en 1597 dans le catalogue informatisé de l'Université du Québec à Montréal. Les recherches de Johanne Biron ont démontré qu'il s'agissait bien d'une édition plus tardive d'une édition renaissante de telle sorte qu'il a paru judicieux de le conserver dans notre corpus, compte tenu à la fois de son importance mise en lumière par Johanne Biron et de l'esprit de la Contre-Réforme qui l'anime.

site informatisé de McGill<sup>7</sup>, sans pouvoir, pour cette raison, établir un recensement exhaustif des ouvrages du XVI<sup>e</sup> siècle liés à l'Italie de cette vaste collection, qui mériterait à elle seule une étude.

D'autres bibliothèques publiques et universitaires de Montréal conservent de précieux exemplaires d'imprimés d'auteurs ou d'imprimeurs d'humanistes italiens, telles l'Université de Montréal, l'Université Concordia, sans oublier les Archives des Jésuites au Canada, la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, la Bibliothèque nationale du Québec ainsi que les Bibliothèques du Centre canadien d'architecture et du Musée Stewart pour ne nommer que ces institutions. Suivent les listes d'ouvrages pour chacune des institutions retenues.

Ce riche patrimoine de livres voyageurs, pour reprendre l'heureuse formule du titre d'un ouvrage publié récemment, mérite non seulement d'être conservé, mais aussi d'être exploité par les chercheurs qui se consacrent à la Renaissance<sup>8</sup>. Une autre avenue prometteuse serait que des chercheurs sensibles aux fonds italiens en dehors de l'Italie poursuivent le travail sur cette lancée en explorant les fonds des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles de ces institutions, qui sont tout aussi riches, sinon plus, que ceux du XVI<sup>e</sup> siècle.

## Bibliothèque de l'Université du Québec à Montréal

- Antonin le Florentin (XV<sup>e</sup> s.), *Secunda pars Summe*, Basileae, Johan de Amerbach, Johan Petri et Johan Froben, 1511.

Collection des Livres rares : BJ 1249 A59.1511

---

7. Richard Virr et Milada Vlach, *op. cit.*

8. Dominique Bougé-Grandon [dir.], *Le livre voyageur : constitution et dissémination des collections livresques dans l'Europe moderne (1450-1830)*. Actes du colloque international organisé par l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB) et le Consortium of European Research Libraries (CERL) à la Bibliothèque municipale de Lyon et à l'ENSSIB les 23 et 24 mai 1997, Paris, Klincksieck, coll. « Cahiers d'histoire du livre », 2000, 312 p., 4 pl.

- Bolzani, Giovanni Pierio Valeriano (1477-1558), *Hieroglyphica, seu de sacris aegyptiorum* [...], Lugduni, apud Bartholomaeum Honoratum, 1586.

Collection des Livres rares : YPJ4

- Conti, Natale (1520-1582), *Natalis Comitis Mythologiae, sive explicationum fabularum, libri decem : in quibus omnia propè naturalis [et] moralis philosophiae dogmata continentur* [...], Parisiis, apud Arnoldum Sittart, sub scuto Coloniensi, monte Divi Hilarij, 1583 (colophon : 1582).

Collection des Livres rares : YBL46

- Émile, Paul (m. le 5 mai 1529), *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise, traduits en françois du latin de Paul Aemile, par Ian Regnart Angevin A tres haut et puissant seigneur, Monseigneur Anne de Mommorenci, Per et Conestable de France*, A Paris, de l'imprimerie de Michel Fezandat, 1556.

Collection des Livres rares : YDC75

- Mantuanus, Baptista (1447-1516), *I. Baptistæ Mantuani Carmelitæ, Theologi, Philosophi, Poetæ & Oratoris clarissimi, Opera omnia, in quattuor Tomos distincta, pluribus Libris aucta & restituta : quorum Index sequenti pagina continentur*, Antverpiæ, apud Ioannem Bellerum, ad insigne Aquilæ aureæ, 1576.

Collection des Livres rares : YPA233 t.1

- Nicolas Eymerich (132?-1399) et Peña, Francisco (154?-1612), *Directorium Inquisitorum F. Nicolai Eymerici Ordinis Prædicatorum cum commentariis Francisci Pegñæ Sacræ Theologiæ ac Iuris Vtriusque Doctoris. In hac postrema editione iterum emendatum & auctum, & multis litteris Apostolicis locupletatum. Accessit Hæresum, Rerum et Verborum multiplex, & copiosissimus Index. Ad S.D.N. Gregorium XIII. Pont. Max.*, Venetiis, sumptibus Simeonis Vasalini, 1595 (colophon : apud Marcum Antonium Zalterium, 1595).

Collection des Livres rares : BX1710E9 1595

- Pomponius Mela (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.), *Cosmographi Geographia*, Venetiis, Erhardus Ratdolt, 1482.

Collection des Livres rares : YG 132

- Torsellino, Horatio (1545-1599), *Horatii Tursellini e Societate Iesu Lauretanae historiae libri quinque*, [Tournon, Claude Michel, 1605].

Collection des Livres rares : YBX250

- Vettori, Pietro (1499-1585), *Petri Victorii Variarum lectionum libri XXXVIII : ad Alexandrum Farnesium S.R.E. Cardinalem libri XXV, ad Ferdinandum Medicem S.R.E. Cardinalem libri XIII : quorum librorum veteribus editionibus addita sunt quaedam, pauca variata*, Florentiae, apud Iunctas, 1582.

Collection des Livres rares : YPA79

## Bibliothèque de l'Université McGill

### Quelques exemples des 119 éditions aldines :

- Archimède (v. 287 av. J.-C. - 212 av. J.-C.), *Opera non nulla : circuli dimensio, de lineis spiralibus, quadratura parabolae, de conoidibus, & sphaeroidibus, de arenae numero a Federico Commandino nuper in Latinum conversa, et commentariis illustrata [...] / Archimedis*, Venetiis, apud Paulum Manutium, Aldi F., 1558.

Bibliothèque Osler : A673oL 1558

- Aristote (384 av. J.-C. - 322 av. J.-C.), *Habentur hoc volumine haec Theodoro Gaza interprete : Aristotelis De natura animalium lib. ix, ejusdem De partibus animalium lib. iiii, ejusdem De generatione animalium lib. V, Theophrasti De historia [sic] plantarum lib. ix, et decimi principium duntaxat, ejusdem De causis plantarum lib. vi, Aristotelis Problemata [...] Alexa[n]dri Aphrodisiensis P[ro]blemata duobus libris no[n] unqua[m] ante i[m]pressa eode[m] Theodoro i[n] terp[re]te [...], [Venetiis, in aedibus Aldi, & Andreae Asulani soceri, mense Februario, 1513].*

Livres rares et Collections spécialisées : PA3604 A1 1513

- Castiglione, Baldassarre (1478-1529), *Il libro del cortegiano del conte Baldesar Castiglione : nuovamente stampato, et con somma diligenza revisto*, In Vinegia, in casa de' figliuoli di Aldo, nell'anno 1541.

Livres rares et Collections spécialisées : BJ1604 C3 1541

- Catulle (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), *Catulus [sic]; Tibullus; Propertius*, Venetiis, in aedibus Aldi, mense Ianuario, 1502.

Livres rares et Collections spécialisées : PA6274 A2 1502

- Celse (v. 25 av. J.-C. - v. 50 apr. J.-C.), *In hoc volumine haec continentur [...] Medicinae libri. VIII. quam emendatissimi, Graecis etiam omnibus dictionibus restitutis. Quinti Sereni Liber de medicina [...] Accedit index in Celsum, et Serenum [...]*, [Venetiis, in aedibus Aldi et Andreae Asulani soceri, 1528].

Bibliothèque Osler : C3948d 1528

- Cicéron (106 av. J.-C. - 43 av. J.-C.), *Marci Tullii Ciceronis Officiorum libri tres : Cato major, vel De senectute; Laelius, vel De amicitia; Paradoxa stoicorum sex; Somnium Scipionis, ex libro sexto De republica : quae qui leget, facile, quantum in ijs emendandis studium sit adhibitum, intelliget : additae sunt in extremo opere variae lectiones e libris manuscriptis, et ex ingenio*, Venetiis, apud Aldi filios, mense Martio, 1545.

Livres rares et Collections spécialisées : PA6295 A3 1546

- [Église catholique] *Canones, et decreta sacrosancti oecumenici, et generalis Concilii Tridentini : sub Paulo III, Iulio III, Pio III, Pontificibus Max*, Romae, apud Paulum Manutium, Aldi f., 1564.

Livres rares et Collections spécialisées : BX830 1545 A2 1564

- Érasme (1467-1536), *Erasmi Roterodami Adagiorum chiliades tres, ac centuriae fere totidem [...] Ald. studiosis. s.; quia nihil aliud cupio [quam?] prodesse uobis studiosi [...]*, Venetiis, in aedibus Aldi, 1508.

Livres rares et Collections spécialisées : PN6410 E8 1508

- Estienne, Charles (1504-v. 1564), *L'agricoltura et casa di villa de Carlo Stefano [...] : Nuovamente tradatto dal cavaliere Hercole Cato, con tre tavole, una de' capitoli : l'altra delle cose appartenenti alle medicine*, Vinegia, Aldus, 1581.

Livres rares et Collections spécialisées

Collection Blacker Wood Rare Books : RG 4E81 I

- Francesco Colonna (1433?-1527), *Hypnerotomachia Poliphili : ubi humana omnia non nisi somnium esse docet atque obiter plurima scitu sane quam digna commemorat*, Venetiis, in aedibus Aldi Manutii, accuratissime, mense Decembri 1499.

Livres rares et Collections spécialisées : Incun 1499 001

- Galien (n. v. 131), *Galenou A[-E]. Galeni librorum pars prima [-quinta] [...]*, [Venetiis, in aedibus Aldi, et Andreae Asulani soceri, 1525].

Bibliothèque Osler : WZ 240 G153g 1525

- Julius Firmicus Maternus (IV<sup>e</sup> s.), *Scriptores astronomici veteres / Julii Firmici [et. al.]*, Venetiis, cura, & diligentia Aldi Ro, 1499.

Bibliothèque Osler : WZ 230 F524s 1499

- Léon Hébreu (1460-1521), *Dialoghi di amore / composti per Leone medico, di natione Hebreo, et dipoi fatto Christiano*, In Vinegia, in casa de' figliuoli di Aldo, 1545.

Livres rares et Collections spécialisées : B785 L33 D5 1545

- Māsawaih Al-Mārdīnī (924 ou 925-1015), *I libri di Gio. Mesue dei semplici purgativi, et delle medicine composte : adornati di molti annotationi, & dichiarazioni utilissimi [...] / novamente traduti [...] per M. Giacomo Rossetto in miglior forma, e dispositione ordinati di più commodo uso de' medici, e di speciali, e d'altri [...]*, Venetiis, ex bibliotheca Aldina, 1589.

Bibliothèque Osler : M5868Li 1589



- Pétrarque (1304-1374), *Le cose volgari di messer Francesco Petrarca / [et tolto con sommissima diligenza dallo scritto di mano medesima del Poeta, hauuto da m. Pietro Bembo]*, impresso in Vinegia, nelle case d'Aldo Romano, nel anno 1501.

Livres rares et Collections spécialisées : PQ4476 B01

- Suétone (v. 70-v. 140), *In hoc volumine haec continentur, C. Suetonij Tranquilli XII Caesares. Sexti Aurelij Victoris a D. Caesare Augusto usq[ue] ad Theodosium excerpta. Eutropij De gestis Romanorum lib. X., Pauli Diaconi libri VIII ad Eutropij historiam additi. Index reru[m] memorabiliu[m] p[er] singulos Tra[n]q[ui]lli Caesares, ab Ioa[n]ne Baptista Egnatio Veneto co[m]positus. Annotationes ejusdem Egnatij in omnes Tranquilli Caesares. Annotationes etia[m] Erasmi in Suetoniu[m], Eutropiu[m] & Paulu[m] Diaconum per literarum ordinem, Venetiis, in aedibus Aldi, et Andreae soceri, mense Maio, 1521.*

Livres rares et Collections spécialisées : PA6700 A2 1521

#### Autres éditions sorties de presses autres qu'aldines :

- Boccace (1313-1375), *Le Decameron de Missire Iean Bocace Florentin. Nouvellement traduit d'Italien en François par Maistre Anthoine le Maçon, conseiller du Roy, & tresorier de l'extraordinaire de ses guerres, [Paris], par la vefue François Regnault [Madeleine Boursette] (colophon : Imprimé à Paris, par Guillaume Thibout), 1556.*

Livres rares et Collections spécialisées : PQ4272 F5 A34 1556

- Celse (v. 25 av. J.-C. - v. 50 apr. J.-C.), *Cornelii Celsi De medicina liber*, [Florence, Nicolaus [Laurentii], 1478].

Bibliothèque Osler : WZ 230 C394m 1478 (exemple B.O 287)

- Henri VIII (1491-1547), *Assertio septem sacrame[n]torum adversus Martin Lutherum, edita ab invictissimo Angliae, et Franciae rege, et*

*domino Hyberniae, Henrico, ejus nominis octavo*, Romae, apud F. Priscianensem Florentinum, 1543.

Livres rares et Collections spécialisées : DJ H39

- Mercurio, Girolamo (m. 1615), *La commare o raccogli [di] Scipion Mercurio*, In Venetia, per Gio. Francesco Valuasense, 1686 [1596].

Bibliothèque Osler : M5568c 1686

- Platina, Battista (1421-1481), *De honesta voluptate. De ratione victus, et modo vivendi. De natura rerum et arte coquendi libri X* [...], [Parisiis], in aedibus Ioannis Parvi [ex officina M. Petri Vidouaei], 1530.

Bibliothèque Osler : P716h 1530

- Ruscelli, Girolamo (m. v. 1565), *A verye excellent and profitable booke conteining sixe hundred foure score and odde experienced medicines, apperteyning unto phisick and surgerie, long tyme practysed of the expert and Reverend Mayster Alexis [pseud.? Girolamo Ruscelli?], which he termeth the fourth and finall booke of his secretes, and which in hys latter dayes hee dyd publishe unto a universall benefit [...]* Translated out of Italien into English by Richard Androse [...], London, Henry Denham, 1569.

Bibliothèque Osler : R949vE 1569

- Tasso, Torquato (1544-1595), *La delivrance de Hierusalem. Mise en vers françois de l'italien de Torquato Tasso par Jean du Vignay. A monseigneur le Prince de Conty*, A Paris, ches Mathieu Guillemot et Nicolas Gilles, [1595].

Livres rares et Collections spécialisées : PQ4642 F21 D8 1595

- Théophraste (v. 371 av. J.-C. – v. 288 av. J.-C.), *De historia et causis plantarum Latine, Theodoro Gaza interprete*, Treviso [Tarvisii], Bartholomaeus Confalonarius, 1483.

Bibliothèque Osler : WZ 230 T394h 1483

## Bibliothèque de l'Université de Montréal

- Baronio, Cesare (1538-1607), *Martyrologium romanum : ad novam kalendarij rationem, et ecclesiasticae historiae veritatem restitutum : Gregorii XIII. Pont. Max. iussu editum accesserunt notationes, atque tractatio de martyrologio romano / auctore Caesare Baronio Sorano*, Romae, ex typographia dominici Basae, 1586.

Livres rares et collections spéciales

Collection de l'Institut d'études médiévales : SZc BX 4660 A1 1586

- Bottoni, Albertino (m. 1596?), *De morbis muliebribus : libri tres / Albertini Bottoni; Ad Sistum Quintum Pontif. Sapientiss. et Max.*, 2 ed. CVM privilegio, Venetiis, apud Paulum Meietum, 1558.

Livres rares et collections spéciales

Collection Léo Pariseau : PAB RG 91 B68 1588 U'

- Joannes de Ketham (XV<sup>e</sup> s.), *Fasciculus medicie [sic]. Praxis tam chirurgis quam etiam physicis maxime necessaria : fasciculus medicine nuncupata [...] De judiciis urinarum. De flobothomia. De cautellis venarum. De membris genitalibus. De problematibus. De chyrgia. De egritudinibus particu. De peste communiter evitanda [Petri de Tausignano]. Mundini usualis anatho. Allexandri Achillini anath. De egritudinibus puero[rum Rasis] De venenis omnibus minera. Que omnia post novissimam Venetam [...] impressionem, excussam [...] M. CCCC. Exactissima diligentia Antonii Francisci Arrivabeni Veneti, et Andree fratrum [...] adamussim fuere recognita [...] Adjectis denuo In Mundini anathomiam Allexandri Achillini Bononiensis annotationibus, nec non insigni tractatu de venenis mineralibus, et aliis multis, que in eadem mendosa impressione deerant [...], [Impressum in alma Venetiarum civitate, per Cesarem Arrivabenum, 1522].*

Livres rares et collections spéciales : PAB RD 30 K48 1522 U'

- Leon Battista Alberti (1404-1472), *L'architecture et art de bien bâtir*, Paris, I. Keruer, 1553.

Livres rares et collections spéciales : SZc NA 2515 A428 U'

- Machiavel (1469-1527), *Tutte le opere di Nicolo Machiavelli cittadino et secretario fiorentino, divise in V. parti, et di nuovo con somma accuratezza ristampate*, [s.l., s.n.], 1550.

Livres rares et collections spéciales : SZb 854.31 1550

- Palladio, Andrea (1508-1580), *I quattro libri dell'architettura*, In Venetia, appresso Dominico de' Franceschi, 1570.

Livres rares et collections spéciales : SZc NA 2515 P164

- Pic de la Mirandole (1463-1494), *Joannis Pici Mirandulae Omnia opera [...]*, [Parisiis, Ioannis parvi, 1517].

Livres rares et collections spéciales

Collection Hoffmann : SZc 195 P598 1517

- Pie II, pape (1404-1464), *Bohemicae historiae Papae Pii Libri. V. ad Alphonsum regem*, Venetiis, Bernardinum Venetum de Vitalibus, 1503.

Livres rares et collections spéciales

Collection Hughes Shooner : SZb DB 2081 P54 1503 U' livre. 5

- Ramusio, Giovanni Battista (1485-1557), *Delle navigationi et viaggi*, In Venetia, nella stamperia de' Giunti, l'anno MDLIII [1554].

Livres rares et collections spéciales

Collection canadienne de Louis Melzack : Melzack MZd0049

- Ramusio, Giovanni Battista (1485-1557), *Primo volume, et Seconda editione delle navigationi et viaggi in molti Ivoghi corretta, et ampliata, nella quale si contengono la descrizione dell'Africa, et del paese del Prete Ianni, con varij viaggi, dalla Città di Lisbona, et dal Mar Rosso a Calicut, et insin' all'isole Molucche, doue nascono le Spetierie, Et la Navigazione attorno il Mondo : Aggiuntovi di nuovo La Relatione dell' isola Giapan, nuovamente scorperta nella parte di Settentrione. Alcuni Capitoli appartenenti alla Geographia estratti dell' Historia de S. Giouan di Barros Portoghese [...]*, In Venetia, nella stamperia de Givnti, l'anno MDLIII [1554].

Livres rares et collections spéciales

Collection canadienne de Louis Melzack : Melzack MZd0047 1554

- Serlio, Sebastiano (1475-1554), *Libro primo [sesto] d'architettura / di Sebastiano Serlio*, Venetia, Senese, 1566.

Livres rares et collections spéciales : SZb NA 2517 S458 1566

- Vitruve (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), *M. Vitruvii Pollionis De architectura, libri decem, cum commentariis Danielis Barbari, electi patriarche aquiteiensis : multis aedificiorum, horologiorum, et machinarum descriptionibus, et figuris, unà cum indicibus copiosis, auctis et illustratis*, Venitiis, apud Franciscum Senensem et Ioan, Grugher Germanum, 1567.

Livres rares et collections spéciales : SZb NA 2515 V57 1567

## Bibliothèque de l'Université Concordia

- Botero, Giovanni (1540-1617), *Della ragione di stato : libri dieci : con tre libri delle cause della grandezza delle città / de Giovanni Botero Benese*, Venetia, appresso i Gioliti, 1598.

Collections spéciales Vanier : JC 158 B8 1598

- Brucioli, Antonio (1487-1566), *Commento di Antonio Brucioli in tutti i sacrosanti libri del Vecchio e Nuouo Testamento dalla hebraica uerita e fonte greco / per esso tradotti in lingua toscana*, In Venetia, [Alessandro Brucioli e i frategli, 1542-1547].

Collections spéciales Vanier : BS 254 1542

- [Église catholique] Concile de Trente (1545-1563), *Decreta sacrosancti Concilii Tridentini : ad suos quaeque titulos secundum, iuris methodum redacta*, Venise, Typographia Io. Antonium de Fracifcis, 1620.

Collections spéciales Vanier : BX 830 1545 A2 1620

- Eusèbe de Césarée, évêque de Césarée (v. 260-v. 340), [*De evangelica praeparatione*. Ed. Hieronimus Bononius, Tarvisii, M. Manzolinus, 1480.]

Collections spéciales Vanier : BR 65 E68D4X 1480

- Flavio Biondo (1392-1463), *Blondi Flavii [...] De Roma triumphante lib. X. priscorum scriptorum lectoribus utilissimi, ad totius'q. Romanae antiquitatis cognitionem pernecessarij. Romae instauratae librii III. De origine ac gestis Venetorum liber. Italia illustrata, sive provincias divisa XVIII. Historiarum ab inclinato Ro. imperio., decades III [...]*, Basileae, [per Hieron. Frobenium et Nicol. Eposcopum], 1559.

Collections spéciales Vanier : DG 500 B5

- Henri de Suse, Cardinal (v. 1200 - 1271), *Hostiënsis aurea summa / Henrici à Segusio Cardinalis; Nicolai Superantii adnotationibus & quibusdam excerptis ex summa celeberrimi I. V. Doct.; Fr. Martini Abbatis (ut ferunt) contemporanei Azonis & Accursii illustrata; nunc tandem ad incorruptum authoris exemplar diligentissimè restituta; cum summariis & indice locupletissimis*, Venetiis, apud Gratosum Perchacinum, 1605.

Collections spéciales Vanier : KJA 166 H45 1605

- Manuzio, Paolo (1512-1574), *Epistolarum Pauli Manutii, Libri III; eiufdem quae praefations appellantur*, Venetiis, Aldus, 1560.

Collections spéciales Vanier : PA 8547 M5E6+ 1560

- Nardi, Jacopo (1476-v. 1563), *Le storie della citta di Firenze : doue con tutte le particolarità, che si possono disiderare si contiene cio che dall'anno 1494, sino all'anno 1531, è successo : con la tavola delle cose notabili, e co'sommari à ciascun libro : aggiuntovi un'istruzione per leggere le storie ordinatamente / di Iacopo Nardi*, Firenze, Stamperia di B. Sermartelli, 1584.

Collections spéciales Vanier : DG 736.3 N2 1584

- Pétrarque (1304-1374), *Opere del Petrarca / con l'esposioni d'Alessandro Vellutello*, [Venetia ?], s.n., 1528.

Collections spéciales Vanier : PQ 4476 B79 1528

- Pétrarque (1304-1374), *Il Petrarca / con l'espositione di Alessandro Valutello*, Venetia, N. Bevilacqua, 1579.

Collections spéciales Vanier : PQ 4476 B79

- Platina, Battista (1421-1481), *La historia di Battista Platina delle vite de' pontefici : dal Salvatore nostro fino a Paolo II : piu assai corretta, che fosse mai / con le vite de gli altri pontefici sequenti fino a Pio VIII scritte dal P.F. Honofrio Panvinio da Verona; la quale opera tutta è diuarie annotationi del medefimo Panvinio illustrata; hora ultimamente in miglior forma, e lingua, che prima, nella nostra volgare fauella da Lucio Fauno tradotta*, Venetia, per M. Tramezinio, 1563.

Collections spéciales Vanier : BX 953 P74+ 1563

- Platina, Battista (1421-1481), *Historia delle vite de i sommi pontefici, dal Salvator nostro sino a Clemente VIII. Scritta da Battista Platina*, Venise, B. Basa, 1594.

Collections spéciales Vanier : BX 953 P75 1594

- Platina, Battista (1421-1481), *Delle vite de' pontefici : dal Saluator Nostro sino a Paolo II / Battista Platina Cremonese; ampliato con le Historie de' Papi moderni da Sisto IV. sino a Paolo V, scritte dal p.f. Onofrio Panuino Veronese, da Antonio Cicarelli da Foligno, e da d. Gio. Stringa Venetiano, con l'annotationi del Panuino, e con al Cronologia ecclesiastica dello stesso, ampliata dal r.m. Bartolomeo Dionigi da Fano, e da d. Lauro Testa; oltre i nomi, cognomi, e patrie di tutti gli cardinali, raccolti per il sudetto Dionigi dall'opere del Panuino, e da gli atti della Cancellaria Apostolica, e l'effigie di tutti gli pontefici al naturale; e perfettionato in questa impressione con l'aggiunta delle vite di Gregorio XV. e di Urbano VIII. e con vn supplimento di venti anni alla cronologia di d. Francesco Tomasuccio*

*Venetiano; con tre fedeli, e copiose tauole, vna de' papi, la seconda de' cardinali, e la terza delle cose notabili; con privilegio, In Venetia, appresso il Barezzi, 1643.*

Collections spéciales Vanier : BX 953 P76+

- Portius Azo (m. v. 1230), *Summa Azonis, locuples juris civilis thesaurus / hactenus depravatissima, nunc autem iugi sedulitate & exquisito studio Henrici Dresij [...]; accessere insuper eivsdem Azonis quæstiones, quæ Brocarduæ appellantur, Venetiis, apud G. Bindonum, 1584.*

Collections spéciales Vanier : K 20 A99+ 1584

- République de Venise (jusqu'en 1797), *Volumen statutorum, legum, ac iurium d. Venetorum : cum amplissimo indice omnium materiarum, quæ in ipsis statutis continentur alphabetico ordine accomodato : additis correctionibus in creatione serenissimorum principum Barbadici, Lauredani, Grimani, Gritti, Triuisani, Venerij, ac incliti D. Laurentij Priolo : cum sua pratica iudiciali necessaria, ac multis legibus ad curias pallatii pertinentibus / summo studio, labore, ac diligentia D. Iac. Nouello [...] nuper in lucem data, Venetijs, apud Cominum de Tridino Montisferrati, 1564.*

Collections spéciales Vanier : DG 678.22 V4A2

- Ricordano Malespini (m. v. 1281), *Historia antica di Ricordano Malespini gentil'huomo fiorentino dall'edificazione de Fiorenza per insino all' anno M.CCLXXXI. Con l'aggiunta di Giachetto suo nipote dal detto anno per insino al 1286. Nuovamente posta in luce, Fiorenza, stamperia de i Giunti, 1568.*

Collections spéciales Vanier : DG 737.2 M2

- Sacro regio consiglio (Royaume de Naples), *Decisiones sacri regii consilii Neapolitani / per Thomam Grāmaticum Neapolitanum [...] ex causis per eum in sacro Regio Neapolitano consilio relatis summa cura, summoque indicio selectæ; his accessere, consilia quaedam*



*pulcherrima, quæstiones perquam vtilis eiusdem auctoris, Venetiis, Joannem Mariam Bonellum, 1569.*

Collections spéciales Vanier : KKH 9854 A65 1569

- San Dalmazio, Couvent de, *Libro dele ricordanze*, San Dalmazio, 1526-1755.

Collections spéciales Vanier : BX 4220 I8S35X

- Savonarole, Girolamo (1452-1498), *Prediche quadragesimali del reverendo p.f. Jeronimo Savonarola da Ferrara [...]*, In Vinegia, ad instantia di T. Bottietta, 1544.

Collections spéciales Vanier : BS 1585.4 S38X

- Savonarole, Girolamo (1452-1498), *Prediche del reverendo p.f. [i.e. padre fra] Hieronimo da Ferrara, fatte la quadregesima dell'anno 1495 secondo la corte sopra Iob in Firenze / raccolta per uno de suoi frati brevemente, mentre che predicava, & questa è la prima nel di de la dominica della quinquagesima*, Venezia, Bascarini, 1545.

Collections spéciales Vanier : BS 1415.4 S28X

- Sigonio, Carlo (1524?-1584), *Caroli Sigonii De republica Ebraeorum, libri VII : variis annotationibus & antiquitatibus veteris ac Novi Testamenti in theologia maximè necessariis illustrati, & ab erroribus, quibus hactenus scaturerunt, purgati / in lucem editi à Johanne Nicolai. Accessit novus in ipsas annotationes & locupletissimus index*, Helmestadii, typis & sumptibus Georg-Wolfgangi Hamml, 1685.

Collections spéciales Vanier : DS 116 S54X 1685

- Strada, Famiano (1572-1649), *Famiani Stradae Romani è Societate Iesu De bello Belgico decas prima, ab excessu Caroli V imp. Usque ad initia praefecturae Alexandri Farnesii Parmae Placentiaeque ducis III. Editio postrema, correctior & accuratior*, [Romae, H. Scheus, 1648].

Collections spéciales Vanier : DH 186 S87+ 1648

- Tanara, Vincenzo (m. 1667), *L'economia del cittaidno [i.e. cittadino] in villa / Vincenzo Tanara. Riveduta, ed accresciuta in molti luoghi dal medesimo auttore, con l'aggiunta delle qualità del Cacciatore*, Venetia, P. Brigonci, 1665.

Collections spéciales Vanier : HD 1970 T3X 1665

- Tudeschi, Niccolo de', archevêque (1386-1445), *Abbatis Panormitani Commentaria : in primum [-.....] Decretalium librum [...]; et interpretationem ad Clementinas epistola*, Venetiis, [apud Iuntas?], 1571-

Collections spéciales Vanier : K 50 N53+

- Valla, Lorenzo (1406-1457), *Laurentii Vallae elegantiarum, libri sex : ejusdem de reciprocatione sui, et suus libellus plurimum utilis*, Venetia, Aldus, 1536.

Collections spéciales Vanier : PA 2311 V2 1536

- Valle, Rolandus a (XVI<sup>e</sup> s.), *Consiliarum sive responsorum / Rolandi a Valle Nunc recens ab infinitis prope emendis, quibus scatebat, diligenter repurgatus*, Venitiis, ex officina Ioannis Baptistæ Somaschi, [v.3 1578-1589].

Collections spéciales Vanier : KKH 9858 V343 1578

- Valle, Rolandus a (XVI<sup>e</sup> s.), *Consiliorum sive responsorum / Rolandi a Valle Nunc recens ab infinitis prope emendis, quibus scatebat, diligenter repurgatus*, Venetiis, apud hae redes Ioann. Baptista Somaschi, 1592.

Collections spéciales Vanier : KKH 9858 V343 1592

- Vergil, Polydore (1470?-1555), *Polydori Vergilii Vrbinatis Dialogorum : De patientia & eius fructus, libri II : De uita perfecta, lib. I : De veritate & mendacio, lib. I : De prodigiis, lib. III*, Basileae, per Mich. Isingriniū, 1545.

Collections spéciales Vanier : PA 8585 V4A1 1545

- Villalobos, Joannes Baptista à (XVI<sup>e</sup> s.), *Opiniones in iure communes, secundum alphabeti seriem collectae per Ioa. Baptistam à Villalobos. Cum additionibus in hac secunda editione noviter appositis*, Venetiis, V. Luchinus bibliopola Romanus excudebat, 1564.

Collections spéciales Vanier : KJ 56 V5 1564

## Archives des Jésuites au Canada

- Flavius Josèphe (37-100), *Josephus de Antiquitatibus ac de bello Judaico*, Venetiis, Gregorius de Gregoriis, 1510.

Cote : LA / In-Folio / H 006

- Guillaume Durandus (1230-1296), *Rationale Divinorum Officiorum. A Gulielmo Durando, Mimatensi Episcopo, I.V.D. Clariss. Concinnatum. Atque nunc recens utilissimis Adnotationibus illustratum. Adjectum fuit praeterea aliud Divinorum Officiorum Rationale. Ab Ioanne Beletho Theologo Parisiensi, ab hinc fere quadringentis annis conscriptum, ac nunc demum in lucem editum*, Venetiis, apud Ioannem Antonium Bertanum, 1581.

Cote : LA / In-4 / D 040

- Jérôme, saint (v. 347-420), *Epistolar vm D. Hieronymi Stridonensis complectens [mot en grec], ideft, que ad explanationem diuinæ scripturae pertinent*, Romae, Apud Paulum Manutium, Aldi. F. In Aedibus populi Romani cum privilegio Pii. Pont. Max., [tertius tomus], 1565.

Cote : LA / In-Folio / D 044

- Nadal, Jérôme, s.j. (1507-1580), *Evangelicae historiae imagines, ex ordine Evangeliorum, quae toto anno in Missae sacrificio recitantur, in ordinem temporis vitae Christi digestae. Auctore Hieronymo Natali Societatis IESU Theologo*, Antverpiae [Martinus Nutius], 1596.

Cote : LA / In-Folio / D 017

- Platus, Jérôme (1548-1591), *Hieronymi Plati ex Societate IESU de Bono status religiosi libri tres, quarta editio, ab auctore recognita, et pluribus locis aucta, ac quam diligentissime excussa*, Venetiis, apud Franciscum de Francisci senensem, 1591.

Cote : LA / In-4 / D 002

- Soto, Petro (m. 1563), *Methodus Confessionis Hoc est Ars, sive Ratio, et brevis quaedam via confitendi, in qua peccata, et eorum remedia plenissime continentur. Recognita a F. P. de Soto, in quibusdam locis nonnullis mutatis in aliis nonnullis additis. Accessit breve directorium confessionis D. Ioannis Polanci, theologi societatis IESU*, Lovanii, apud Hieronymum Wellaeum, 1576.

Cote : LA / In-16 / D 045

- Thomas d'Aquin (1224-1274), *Divi Thomae Aquinatis Doctoris Angelici, Quaestiones Disputatae De potentia Dei, De Malo, De virtutibus et De veritate*, Romae, apud Iulium Accoltum, 1570.

Cote : LA / In-Folio / D 015

- Thomas d'Aquin (1224-1274), *Tomus Duodecimus D. Thomae Aquinatis Doctoris Angelici Complectens Tertiam partem Summae theologiae cum commentariis Reverendiss. In Christo patris D.D. Thomae de Vio, Caietani, Cardinalis tituli s. Sisti*, Romae, apud haeredes Antonii Bladii, et Ioannem Osmarinum Liliotum socios, 1570.

Cote : LA / In-Folio / D 016

## Bibliothèque de la Compagnie de Jésus

- Alciati, D. Andreae (1492-1550), *Iure consulti Clarissimi, lucubrationum in jus civile et pontificium*, Basileae, Thomam Guarinum, 1571.

Cote : 3121-3

- Angelus de Clavasio, O.F.M. (1411-1495), *Summa angelica de casibus conscientiae per fratrem Angelum de Clavasio, O.F.M.*, Venetis, Georges Arrivabene de Mantoue, 1504.

Cote : 3107-5

- Aquaviva, Claudio (1543-1615), *De studio perfectionis et Caritate fraterna* [...], Tolosae, Raymundum Colomerium, 1589.

Cote : 3027-13

- [Aquaviva, Claudio (1543-1615)], *Directorium exercitiorum spiritualium P.N. Ignatii*, Romae, in Collegio Societatis Iesu, 1591.

Cote : 3599-13

- Berardi, Giovanni Bononiensis, episcopi (1380-1449), *Brevis summa secundae partis secundae Summae theologiae Divi Thomae Aquinatis*, 2 vol., Venetiis, Andream Arivabenum, 1564.

Cote : 3081-1

- Cajetan (1469-1534), *Summula Caietani Reverendiss. DN. Thomae de Vio Caietani Cardinalis S. Xisti, perquam docta resoluta ac compendiosa de peccatis summula*, Venetiis, Bindonum, 1571.

Cote : 3064-1

- Ciappi, Marc'Antonio (XVI<sup>e</sup> s.), *Compendio Delle Heroiche, et Gloriose Attioni et Santa Vita di Papa Greg. XIII*, [s.l., s.n.], 1596.

Cote : 3021-4

- Cicéron (106 av. J.-C. - 43 av. J.-C.), *Il Dialogo dell'Oratore di Cicerone. Tradotto per M. Lodovico Dolce. Con la Tavola*, Vinegia, Gabriel Giolito de Ferrari, 1547.

Cote : 5090

- Fumo Vill Lauren, Bartholomaeus, O.P. (m. 1555), *Summa aurea Armilla nuncupata casus omnes ad animarum curam attinentes*,

*breviter complectens a Reveren. P.F. Bartholomaeo Fumo Vill Lauren, o.p., Venitiis, J. B. Somaschi, 1572.*

Cote : 3116-5

- Maffei, Petro, S.J. (1536?-1603), *De vita et morib. Ignatii Loiolae, qui societatem Iesu fudavit, auctore Ioanne Petro Maffeo, Presbytero Societatis eiusdem, libri III*, Romae, Franciscum Zanettum, 1585.

Cote : 3599-15

- Marcellus, Christophorus (XVI<sup>e</sup> s.), *Rituum ecclesiasticorum sive sacrarum ceremoniarum sacrosanctae Romanae Ecclesiae libros tres*, Venetiis, Gregorii de Gregoriis, 1516.

Cote : 3599-18

- Pradi, Hieronymi, S.J. (1547-1595), *In Ezechielem explanationes et apparatus urbis [...]*, Romae, [s.n.], 1596.

Cote : 3045-1

- Soto, Dominico (1494-1560), *Commentariorum in quartum Sententiarum*, 2 vol., Venetiis, [s.n.], 1569.

Cote : 3070-5

- Soto, Dominico (1494-1560), *De Iustitia et Iure, libri decem [...]*, Venetiis, apud Minimam Societatem, 1594.

Cote : 3070-4

- Thomas d'Aquin (1225-1274), *Cathena aurea angelici in quatuor evangelia*, Lugduni, Antonii Blanchard, 1530.

Cote : 5090

- Thomas d'Aquin (1225-1274), *Divi Thomae Aquinatis Doctoris Angelici opuscula omnia*, Romae, apud Iulium Accoltum, 1570.

Cote : 3072-1

- Torsellino, Horatio (1545-1599), *Nomenclator seu Vocabularium ad usum Gymnasii Societatis Iesu*, Romae, Aloysiuss Zannetium, 1594.

Cote : 3027-1

## Bibliothèque et Archives nationales du Québec

- Baronio, Caesar (1538-1607), *Martyrologium romanum : ad novam Kalendarii rationem, et ecclesiasticae historiae veritatem restitutum, Gregorii XIII. Pont. Max. jussu editum [...]*, Antverpiae, ex officina Christophori Plantini, 1589.

Collections spéciales : 223.4/B268p/RES

- Benzoni, Girolamo (n. 1519), *La historia del Mondo nuovo di M. Girolamo Benzoni Milanese*, In Venetia, ad instantia di Pietro, e Francesco Tini, fratelli, 1572.

Collections spéciales : RES/AF/271

- Béroalde, Philippe (1453-1505), *Opusculu[m] Philippi Beroaldi De terremotu [et] pestilentia cum annotame[n]tis Galeni editu[m] per D. C. Scheurlu[m] Nure[m]berge[n]se[m]*, Bononie, impressu[m] Bononie per Justinianum de Herberia, anno D[omi]ni 1505 men[se] Junii.

Collections spéciales : RES/DE/9

- Flavio Biondo (1392-1463), *Blondi Flavij Forliviensis de Roma triu[m]phante libri dece[m] diligentissime castigati : [et] ita suo nitori restituti : ut in iis plus q[uam] duo mille errores corrigantur : habes etiam totius operis tabulas : in quibus omnia cognitu necessaria miro ordine collecta comprehenduntur*, Brixiae, impressum per Angelum Brita[n]nicu[m], anno Domini 1503 die ultimo mensis iullii.

Collections spéciales : RES/DC/40

- Flavius Josèphe (37-v. 100), *Quae in hoc volumine continentur haec sunt. Periocha viginti libro[rum] Antiquitatis judaicae : ab*

*ipso Flavio Iosippo composita : quo lector sine ullo inquisitionis labore admonetur, quid in singulis libris contineatur. Periocha altera librorum septem de Bello judaico : contine[n]s brevem singulorum libroru[m] : et capit[u]m adnotationem. Defensio ipsius historiae de Antiq[ui]tate judica adversus Appionem Gra[m]maticum Alexandrinu[m] : in qua ostenditur historie ipsius veritas cu[m] maxima authoris eruditione [...], Mediolani, impressum apud Alexandrum Minutianum Ludovico Hornkid in primis suadente, 1514.*

Collections spéciales : RES/DB/11

- Gomara, Francisco Lopez de (1511-1559?), *La terza parte delle Historie dell'Indie. Nellaquale particolarmente si tratta dello scoprimento della Provincia di INCATAN detta Nuova Spagna et delle cose degne di memoria fatte da Spagnuoli nella conquista della grande, et maravigliosa Citta di Messico et delle altre Provincie ad essa sottoposte. Nuovamente tradotta di lingua spagnuola da Lucio Mauro [...], In Venetia, appresso Giordano Ziletti, al segno della Stella, 1566.*

Collections spéciales : 972/L556/S RES

- Guicciardini, Francesco (1482-1540), *La Historia d'Italia di M. Francesco Guicciardini Gentil'huomo Fiorentino, dove si descrivono tutte le cose seguite dal M.CCCC.LXXXXIII per fino al M.D.XXXII. Riscontrate dal R.P. M. Remigio (Nannini) Fiorentino, con tutti gli Istorici, c'hanno trattato del medesimo e posti in margine I luoghi degni d'esser notati. Con la vita del autore dal medesimo [...], In Vinegia, appresso Gabriel Giolito De Ferrari, 1568.*

Collections spéciales : RES/BD/40- v.1-2

- Maffei Volateranus, Raffaele (1455-1522), *Commentariorum urbanorum Raphaelis Volaterrani, octo et triginta libri, accuratius quam antehac excusi, cum duplici eorundem indice secundum tomos collecto, item Oeconomicus Xenophontis, ab eodem latio donatus, Basileae, in officina Frobeniana, anno MDXXX [colophon :*



per Hieronymum Frobenium, Ioannem Hervagium, et Nicolaum Episcopium], 1530.

Collections spéciales : RES/DB/15

- Manuce, Alde II (1547-1597), *Orthographiae ratio ab Aldo Manutio Paulli f. collecta ex libris antiquis, grammaticis, etymologia, graeca consuetudine, nummis veteribus, tabulis aeris, lapidibus amplius M D [...]*, Venetiis, apud Aldum, 1591.

Collections spéciales : 471/M319 RES

- Medina, Pedro de (1493?-1567?), *L'Arte del navegar, in laqual si contengono le regole, dechiarationi, secreti, et avisi, alla bona navigation necessarii / composta per l'Eccel. Dottor M. Pietro da Medina; et tradotta de lingua spagnola in volgar Italiano, a beneficio, et utilita de ciascadun Navigante*, In Vinetia, ad instantia di Gioanbattista Pedrezano, libraro al segno della Torre, a pie del ponte di Rialto, 1554.

Collections spéciales : RES/AD/260

- Pétrarque (1304-1374), *Petrarcha con doi commenti sopra li sonetti et canzone : el primo del ingeniosissimo misser francesco philelphio. Laltro del sapientissimo misser Antonio da Tempo novamente addito. Ac etiam con lo commento del Eximio Misser Nicolo Peranzone, overo Riccio Marchesiano sopra li Triumphhi con Infinite nove acute et Excellente Ex positione*, Impressum Venetiis, per Gregorium de gregoriis sumptibus Egregii viri Domini Bernardini de tridino. Anno D[omi]ni M.D.VIII. Die XX nove[m]bris, 1508.

Collections spéciales : 851.18/P2sn RES

- Platon (v. 427 av. J.-C. - v. 347 av. J.-C.), *Omnia Divini Platonis Opera tralatione Marsilii Ficini, emendatione, et ad graecum codicem collatione Simonis Grynaci summa diligentia repurgata [...]*, Venitiis, apud Ioannem Mariam Bonellum, 1556.

Collections spéciales : 888.4/P2fg RES

- Pseudo-Thomas d'Aquin (1225?-1274), *Summa totius logicae*, Venetiis, impressum per Symone[m] dictu[m] Bivilaqua Papiensem, 1496.

Collections spéciales : RES/DD/10

- Ramusio, Giovanni Battista (1485-1557), *Delle navigationi et viaggi*, Venetia, appresso i Giunti, 1606.

Collections spéciales : RES/AB/7

- Sannazaro, Jacopo (1457-1530), *Actii Synceri Sannazarii De partu Virginis libri III ejusdem De Morte Christi lamentatio et quae in sequenti pagina continentur*, [colophon : Venetiis in aedibus haeredu Aldi et Andreae Soceri, Aldus], 1533.

Collections spéciales : 245.6/Sa58al RES

- Scaliger, Julius Caesar (1484-1558), *Iulii Caesaris Scaligeri viri clarissimi. De Causis linguae Latinae libri tredecim*, [s.l.], Sebastiano Gryphio typographo, apud Petrum Santandreanum, 1584.

Collections spéciales : 470.4/Sc45 RES

## Centre canadien d'architecture

- Alberti, Leon Battista (1404-1472), *L'architecture et art de bien bastir : divisée en dix livres / tr. de latin en françois, par deffunct Ian Martin*, Paris, [Imprimé par R. Masselin, pour] I. Kerner, 1553.

Collection Cage : NA44.A334 (W11210)

- Cataneo, Pietro (m. 1569), *L'architettura / di Pietro Cataneo Senese [...]*, [In Venetia, Paolo Manuzio, 1567].

Collection Cage : NA2517.C35 (PO3170)

- Pacioli, Luca (v. 1445-1517), *Divina proportione : opera a tutti glingegni perspicaci e curiosi necessaria oue ciascun studioso di philosophia : prospectiva pictura sculptura : architectura : musica :*

*e altre mathematice :suavissima : sottile : e admirabile doctrina consequira : e delectarassi :co[n] varie questione de secretissima scientia / [frater Lucas Patiolus Burgensis Minoritanus et sacrae theologie professor]; M. Antonio Capella erudiss[imo] recensent, [Venetiis], A. Paganus Paganinus characteribus elegantissimis accuratissime imprimebat, [1509].*

Collection Cage : W10310

- Palladio, Andrea (1508-1580), *I Quattro libri dell' architettura*, In Venetia, appresso Dominico de' Franceschi, 1570.

Collection Cage : NA44.P164 (ID : 88-B1843)

- Serlio, Sebastiano (1475-1554), *Libro primo [-quinto] d'architettura/ di Sebastiano Serlio [...]*, In Venetia, appresso Francesco Senese, e Zuane Krugher [...], [1566].

Collection Cage : NA44.S485 (0006156)

- Vitruve (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), *M. Vitruvii Pollionis De architectura libri decem [...]*, Venetiis, apud Franciscum Franciscum Senensem, et Ioan. Crugher Germanum, 1567.

Collection Cage : NA44.V848 (W8778)

## Musée Stewart<sup>9</sup>

- Bordone, Benedetto (1460?-1539), *Isolario di Benedetto Bordone [...]*, In Vinegia, Federico Toresano, 1547 [4<sup>e</sup> édition].

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : G1-1547

---

9. Notons que la fermeture pendant un an de ce Musée pour travaux majeurs a empêché le relevé complet de 4 livres : G. Ruscelli, *The secretes of the Reverende Maister Alexis of Piemount [...]*, London, H. Bynneman, 1568; G. Mercuriale, *De arte gymnastica*, Paris, J. du Puys, 1577; A. Piccolomini, *La philosophie et institution morale*, Paris, A. Langelier, 1585, G. B. della Porta, *De humana physiognomonia*, Vici Aequensis, J. Cacchium, 1586.

- Caroso, Fabritio (n. en 1527?), *Nobiltà di Dame del Sr. Fabritio Caroso da Sermoneta, Libro altra voltachiamato il ballarino* [...], In Venetia, Presso il Muschio, 1605.

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : A6-1605

- [Colomb, Ferdinand (1488-1539)], *Historie del S.D. Fernando Colombo; nelle quali s'ha particolare, & vera relatione della vita, & de'fatti dell'Ammiraglio D.Christoforo Colombo sua padre* [...], In Venetia, Appresso Francesco de'Franceschi Sanese, 1571 [1<sup>ère</sup> édition].

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : HA-1571

- Fabris, Salvatore (1544-1618), *Sienza e pratica d'arme* [...], Copenhagen, Henrico Waltkirch, [1606].

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : A4-1606

- Marinelli, Giovanni (XVI<sup>e</sup> s.), *Gli ornamenti delle donne, scritti per Giovanni Marinello. Et divisi in Quattro Libri, Ne qualisi racconta, come vaghe, & belle possono con l'arte apparir le Donne* [...], In Venetia, Apresso Gio, 1610 [1562].

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : A5-1610

- Marozzo, Achille (1484-1553), Barattini, Francesco, (illus.), *Opera nova de Achille Marozzo Bolgonese* [...], [Venise], [Heredi di Marchio, Sessa], 1568.

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : A4-1568

- Mercurio, Girolamo (1550-1615), *La Commare O Raccogliatrice* [...], In Verona, Per Francesco Rossi, 1645.

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : S3-1645

- Mora, Domenico (1470-1517), *Il soldato di M.Domenico Mora, bolognese, gentilhuomo grisone, et cavaliere academico stoditi nel*

*quale si tratta di tutto, chead un uero soldato, & nobile cavalliere si conviene sapere, & essercitare nel mestiere dell'arme [...], Venetia, Gabriel Giolito di Ferrari, 1570 [1<sup>ère</sup> édition].*

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : M-1570

- Ortelius, Abraham (1527-1598), Marchetti, Pietro Maria, tr., *Il Theatro del mondo di Abraamo Ortelio [...], In Brescia, Appresso la Compagnia Bresciana, 1598 [1<sup>re</sup> édition italienne].*

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : G1-1598

- Piccolomini, Alessandro (1508-1578), *De le stelle fisse [...], In Venetia, Per Gio. Varisco & Compagni, [1564].*

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : G1-1564

- Piccolomini, Alessandro (1508-1578), *Della grandezza della terra e dell'acqua [...], In Venetia, Appresso Giordano Ziletti [...], 1561.*

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : G1-1561

- Piccolomini, Alessandro (1508-1578), *La sfera del mondo [...], In Vinegia, Appresso Giovanni Varisco, & Paganino Paganini, [1564].*

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : G1-1564

- Piccolomini, Alessandro (1508-1578), *La sfera del mondo [...], In Venetia, Per Giovanni Varisco e Compagni, 1566.*

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : G1-1566

- Porcacchi, Tommaso (1530-1585), *L'Isole piu famoso del mondo [...], In Venetia, Appresso Gli Heredi di Simon Galignani, 1590.*

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : G1-1590

- Ramusio, Giovanni Battista (1485-1557), *Delle Navigazioni et viaggi [...], In Venetia, Nella Stamperia de Giunti, 1588/1583/1556.*

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : E-1556

- Ripa, Cesare (1560-1645), *Iconologia, o vero descrizione d'imagini delle virtu* [...], In Padoua, Per Pietro Paolo Tozzi [...], 1611.

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : A-1611

- Ruini, Carlo (1530-1598), *Anatomia del cavallo infermita* [...], In Venetia, Appresso Fiorauante Prati, 1618.

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : S3-1618

- Sacro Bosco (m. en 1256?), *Johannes de, Sphera volgare novamente tradotta* [...], Venise, Bartholomeo Zanetti, 1537.

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : S-1537

- Tagliente, Giovanni Antonio (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.), *Lo presente libro insegna la vera arte delo excellete scrivere* [...], Vinegia, Pietro di Nicolini da Sabio, 1547.

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : A1-1547

- Vecellio, Cesare (1521?-1601), *De Gli Habiti antichi, et moderni di diverse parti del mondo libri due, fatti da Cesare Vecellio, & con discorsi da lui dichiarati*, In Venetia, Presso Damian Zenaro, 1590 [1<sup>ère</sup> édition].

Collection de la bibliothèque David M. Stewart : A-1590

I. Humanistes italiens  
et imprimés de l'Italie  
de la Renaissance dans  
les Collections de l'UQAM





Janick Auberge  
Université du Québec à Montréal

Pomponius Mela en 1482.  
*Une Description de la Terre* dix ans  
avant la découverte de l'Amérique

L'UQAM possède un incunable, ouvrage publié à Venise dans l'atelier d'Erhardus (Erhardt) Ratdolt en 1482, qui contient à la fois la *Géographie* de Pomponius Mela<sup>1</sup> et le grand poème de Denys d'Alexandrie (en réalité de Thessalonique), en grec à l'origine (*Périègèsis*), traduit en latin par Priscien au VI<sup>e</sup> siècle et intitulé *De situ orbis*, qu'on pourrait traduire en français par « La description de la terre habitée ». L'ouvrage en lui-même est intéressant. Réunissant un ouvrage de géographie écrit au I<sup>er</sup> siècle après J.-C. et un autre du II<sup>e</sup> siècle, ce livre, publié en 1482 à une époque de transition, soit dix ans avant la découverte de l'Amérique, présente certainement

---

1. On ne sait rien du titre original : *De chorographia* est le titre placé en tête du manuscrit archétype. *Cosmographia* est le titre que l'on retrouve dans les *deteriores* tandis que *De orbis situ* renvoie aux premiers mots du texte : *Orbis situm dicere aggredior*. L'incunable adopte le titre *Geographia*.

ce qui intéressait le public en ce siècle de grandes découvertes. Mais qu'est-ce qui l'intéressait exactement dans les connaissances du monde de Pomponius Mela, par rapport à celles d'un Strabon, par exemple? Comment et pourquoi le texte a-t-il survécu du I<sup>er</sup> au XV<sup>e</sup> siècles, grâce au manuscrit de référence du Moyen Âge? Quel rôle le hasard joua-t-il dans sa diffusion tant en Italie qu'en France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles parmi les copistes, lecteurs et collectionneurs de l'œuvre? Était-il représentatif d'un nouvel intérêt pour la géographie? Méritait-il de survivre puis d'être retenu par l'imprimerie, voire d'être illustré de cartes dans certaines éditions?



Illustration 1. Pomponius Mela, *De situ orbis*,  
Venise, Atelier d'Erhardus (Erhardt) Ratdolt, 1482, incunable.



Illustration 2. Début de l'incunable : carte du monde gravée sur bois (f.[A1] v°) (48mm x 42mm) et première page de texte avec titre en rouge et lettrines (22mm x 19mm).

Un autre motif d'intérêt est la description de l'exemplaire imprimé de 1482 conservé à l'UQAM et de ses particularités, puis sa comparaison avec deux autres éditions de Pomponius Mela que l'UQAM possède également : l'une de 1722 publiée à Leyde chez Samuel Luchtmans, à laquelle on a joint des commentaires et d'autres ouvrages de géographie, et l'autre de 1820 publiée au Collège d'Eton par E. Williams.



Illustration 3. Pomponius Mela, *De situ orbis*,  
Leyde, Samuel Luchtmans, 1722.



Illustration 4. Pomponius Mela, *De situ orbis*, Eton, E. Williams, 1820.

Comparer ces trois éditions est fructueux. On voit l'évolution qui se fait jour, de la publication d'un ouvrage à l'autre : l'évolution du goût, de l'intérêt porté au texte ainsi que les variations dans le traitement du texte qui révèlent les changements d'optique.

## L'auteur, Pomponius Mela

Pomponius Mela est un géographe romain, qui écrit en latin (et non en grec comme ses prédécesseurs). Il y a peu de géographes latins, ce qui étonne quand on songe à l'étendue de l'Empire romain : on aurait pu attendre d'eux un renouveau de la géographie. Mais en fait, les Romains eux-mêmes avaient une piètre opinion de cette discipline, que Cicéron qualifie d'*obscurior scientia* dans le *De Oratore* (1, 59). Au moins, la *Chorographie* ou *Géographie* de Pomponius Mela a le mérite d'être le premier ouvrage géographique conservé écrit en latin, avant même les sections géographiques de Pline dans son *Histoire naturelle*.

Nous connaissons peu l'auteur. Nous savons seulement qu'il a dû composer son ouvrage en 43 ou 44 après J.-C., juste avant les célébrations du triomphe de l'empereur Claude, à l'issue de sa campagne victorieuse menée en Bretagne (Angleterre), parce qu'il y fait allusion dans son texte. Il est né à Tingentera, sur la côte sud de l'Espagne, en face de Tanger, près de l'actuelle ville de Tarifa en Andalousie. Espagnol, il écrit, peut-être à Rome au début du règne de Claude, une *Chorographie* en trois livres (à peu près 100 pages au total). Il s'agit d'une description de l'*oikoumène*, soit du monde habité, selon une progression qui est celle des périples bien connus depuis les Grecs. Comme s'il était dans un bateau, l'auteur suit les côtes, ne faisant que de brèves incursions à l'intérieur des terres. Il part de la pointe nord-ouest du Maroc, au sud de Gibraltar, le cap Spartel, puis parcourt les rivages méditerranéens et ceux de la Mer Noire dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Il sort ensuite de la Méditerranée par les colonnes d'Hercule (Gibraltar), entreprend le tour de la Terre dans le sens horaire en longeant l'océan Atlantique, l'océan Septentrional (ou Scythique), l'océan Oriental, l'océan Indien, la mer d'Éthiopie, et il rejoint l'océan Atlantique vers le cap Spartel de ses débuts.



Illustration 5. Le périple de Pomponius Mela, dessin de A. Silberman dans *Klio*, 71, 1989, 2, p. 571-581.

Ce qu'il faut rappeler, c'est que, quelques décennies seulement avant lui, Strabon (58 av. J.-C. – 25 apr. J.-C.) avait fait paraître un immense ouvrage en 17 livres, une *Géographie*, compilant l'ensemble des connaissances accumulées par les Grecs depuis Homère. Quelques décennies seulement séparent Strabon le Grec et Pomponius le Romain. Et Pomponius le Romain pouvait s'aider de Strabon pour écrire la sienne. Mais il faut admettre qu'il y a un recul énorme dans les notions de géographie entre Strabon et Pomponius Mela. Strabon renvoie à des connaissances récentes de ce qu'on appelait la « géographie mathématique », celle qu'à Athènes ou à Alexandrie les géographes-mathématiciens Eudoxe<sup>2</sup>, Eratosthène<sup>3</sup>, Hipparque et Poseidonios avaient élaborée en prenant en compte la rotondité de la terre, le calcul des latitudes qui, avec les observations empiriques concernant les

2. Il a, au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., organisé le globe en zones, tracé des lignes (équateur, tropiques, cercles arctiques), pensé aux longitudes et latitudes.

3. Au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., aidé par l'astronomie, il a calculé bon nombre de distances terrestres.

longitudes, pouvait permettre déjà de calculer des distances et de dessiner des cartes, même grossières, pour les marins ou les marchands. On avait fait beaucoup de progrès, à Alexandrie notamment. Avec Pomponius Mela, on est obligé d'admettre que la science régresse complètement : il est totalement indifférent à la géographie mathématique... Même s'il affirme la rotondité de la terre, toute sa description fait encore penser à un disque plat. Aucune donnée sur les latitudes, sur les longitudes; impossibilité, avec lui, de dresser la moindre carte : on retombe dans une géographie qui est réduite souvent à une liste de noms. On rejoint l'avis de Cicéron selon lequel la géographie est une « science assez obscure ».

Lorsqu'on considère ses connaissances du monde, on peut cependant discerner chez lui plusieurs strates :

- D'abord des connaissances anciennes, ioniennes (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), ethnographiques surtout (en fait surtout des reprises d'Hérodote), avec la description des peuples de l'Inde, de la Scythie, de l'Afrique (et les légendes qui leur sont liées);
- Sur cette base se sont greffées des données qui datent de l'Alexandrie hellénistique, avec une Terre qui ressemble à un rectangle et qui est découpée par quatre grands golfes : la Méditerranée, le golfe Arabique (Mer Rouge), le golfe Persique, le golfe Caspien;
- Avec des ajouts plus récents du III<sup>e</sup> et du II<sup>e</sup> siècles avant J.-C., au fur et à mesure des conquêtes et des explorations grecques : il fait, par exemple, des remarques sur les peuples de la Corne de l'Afrique en particulier (Éthiopie, Somalie), découverts par Eudoxe de Cyzique, un navigateur du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. qui a travaillé pour Ptolémée VIII d'Égypte et qui a voyagé de la mer Rouge jusqu'en Inde;
- À cela s'ajoutent encore les découvertes liées aux conquêtes sous la République romaine et le principat d'Auguste, avec la description de l'Afrique du Nord et de l'Ouest, de l'Italie et de la Gaule narbonnaise. Il est bien mieux renseigné que ses prédécesseurs sur la Grande-Bretagne, la Scandinavie, l'Atlantique et les côtes du nord de l'Europe.

Pour l'Espagne, il a certainement profité des campagnes romaines menées entre 26 et 19 avant J.-C. en Asturie. En Europe du Nord, il mentionne les sources du Rhin et du Danube, connues depuis 15 avant J.-C. et celles de l'Elbe, atteintes en 9 avant J.-C. par Drusus. Tibère mena aussi une expédition maritime en 5 après J.-C. jusqu'au Jutland (Danemark). L'auteur semble connaître les côtes du sud de la Suède. Il fait même allusion à une terre disgraciée, habitée par des sauvages, qu'il appelle Juverna et qui doit être l'Irlande, avec une description assez méprisante : « Ses habitants sont grossiers et, plus que tous les autres peuples, étrangers à toutes les vertus, tout à fait dépourvus de piété », d'où d'ailleurs une phrase présente dans l'archétype (*Vat. Lat. 4929*) qui fut peut-être insérée au VIII<sup>e</sup> siècle par un copiste irlandais indigné dans sa fierté patriotique et identitaire : « ils savent néanmoins des choses<sup>4</sup> ».

Visiblement, il connaît mieux l'ouest que l'est, ce qui trahit sans doute la volonté de Pomponius Mela d'illustrer la politique romaine depuis César, plutôt tournée vers l'ouest, et peut-être aussi son soutien personnel à cette politique : il insiste sur le triomphe imminent de Claude en Bretagne. D'ailleurs, son dédain affiché de l'Irlande fait peut-être partie de cette volonté de montrer que ce qui échappe au pouvoir romain est, somme toute, sans intérêt et misérable, donc sans importance. Le texte, décevant certes, quand on le compare à celui de Strabon, peut néanmoins intéresser un lecteur de l'Europe de l'Ouest immédiatement concerné par ces régions.

Comment ce texte a-t-il survécu depuis l'Antiquité jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, époque qui nous intéresse avec cet incunable de 1482? Qu'en est-il de sa diffusion au Moyen Âge?

Plusieurs chercheurs auxquels nous sommes redevable ont très bien suivi la trace de ce texte : Conrad Bursian a découvert en 1869

---

4. Notre traduction de « Cultores eius inconditi sunt et omnium virtutum ignari <magis> quam aliae gentes [...], pietatis admodum expertes » et de « aliquatenus tamen gnari », Pomponius Mela, *Cosmographi Geographia*, Venetiis, Erhardus Ratdolt, 1482, [95], 3, 53.



l'archétype, le *Vat. Lat. 4929* (Biblioteca Apostolica Vaticana<sup>5</sup>) ; Giuseppe Billanovich (1957) a fait l'histoire de ce manuscrit, depuis celui qui lui a servi de modèle, à Ravenne<sup>6</sup>. Piergiorgio Parroni a publié en 1983 une édition romaine de Pomponius Mela<sup>7</sup>; on doit lire aussi Alain Silberman, à qui l'on doit l'édition française en 2004<sup>8</sup>, et des chercheurs comme Mary Ella Milham, qui a publié en 1981 une recension des manuscrits jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, ou ce gros article, daté de 1984, des *Mediaeval Studies* de Gormley et House<sup>10</sup>, sur sa diffusion au Moyen Âge. En gros, quelle est l'histoire de ce texte jusqu'en 1482?

On remonte jusqu'à un codex édité à Ravenne par un poète chrétien vivant vers 530-540, Rusticius Helpidius Domnulus. Puis un érudit irlandais, Virgile de Salzbourg, qui vécut au cours des années 750 et qui le connaissait, emporta vraisemblablement le manuscrit dans le nord de l'Europe. C'est peut-être lui qui s'est indigné au sujet de Juverna. Le codex parvint ainsi, dans les années 860-862, à un autre lettré de l'époque, Heiric d'Auxerre, qui en assura aussitôt la publication calligraphiée ainsi que celle des autres œuvres contenues dans ce même manuscrit. Ce manuscrit, qu'on va appeler le prototype / archétype *Vat. Lat. 4929* (lequel, comme son nom l'indique, se trouve à la Bibliothèque vaticane) sert maintenant de référence obligée à tous les chercheurs.

Il semble qu'au Moyen Âge Pomponius Mela n'ait pas été beaucoup lu ni diffusé. De la période précédant le XIV<sup>e</sup> siècle, nous ne conservons

5. Conrad Bursian, « Zur Kritik des Pomponius Mela », *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, n° 99, 1869, p. 629-655.

6. Giuseppe Billanovich, « Dall'antica Ravenna alle biblioteche umanistiche », *Aevum*, n° 30, 1956, p. 319-353.

7. Piergiorgio Parroni, *Pomponii Melae De chorographia, libri tres*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, coll. « Storia e letteratura », 1984, 470 p.

8. Pomponius Mela, *Chorographie*, texte établi, traduit et annoté par Alain Silberman, Paris, Les Belles Lettres, 1988, 346 p.

9. Mary Ella Milham, « A MS Inventory of Pomponius Mela », *Scriptorium*, n° 35, 1981, p. 319-321.

10. Catherine M. Gormley, Mary A. House et Richard H. House, « The Medieval Circulation of the *De chorographia* of Pomponius Mela », *Mediaeval Studies*, n° 46, 1984, p. 266-320.

que quatre manuscrits, dont deux à l'état de fragments et incluant l'archétype, ce qui est peu. On peut retracer les aventures de ces quatre manuscrits, depuis l'archétype 4929, écrit en France au milieu du IX<sup>e</sup> siècle. C'est un codex, qu'on a appelé A, puis V depuis l'édition romaine de Parroni, de 199 folios, qui contient plusieurs œuvres sans rapport les unes avec les autres : le Pomponius Mela qui nous intéresse, mais aussi le *De die natali* de Censorinus, des sermons, l'*Aulularia* de Plaute, le *De Fluminibus* de Vibius Sequester. Il semble avoir séjourné en France un certain temps, à Auxerre. Il passa ensuite dans l'Orléanais à la fin du X<sup>e</sup> siècle et il y resta trois siècles. Il fut ensuite emporté en Italie, sans doute par Avignon, et il se retrouve au XV<sup>e</sup> siècle dans les mains de Serafino de Nibia. Ensuite, il passe dans la bibliothèque du Cardinal Guglielmo Sirleto, puis dans celle de Giovanni, duc d'Altemps, et c'est en 1612 qu'il aboutit à la Bibliothèque vaticane, où il se trouve toujours aujourd'hui. En France, l'archétype (A / V) fut copié, et c'est de cette copie (appelons-la a) que proviennent les manuscrits médiévaux français de Pomponius Mela. Les trois manuscrits écrits avant le XIV<sup>e</sup> siècle sont à la Bibliothèque nationale de Paris (*lat. 152, P*), à Vendôme, à la Bibliothèque municipale (*189, V*) et le troisième à Florence, à la Bibliothèque médicéa-laurentienne San Marco (*341, F*).

Le premier (*P*) doit dater du XIII<sup>e</sup> siècle, avec une *Géographie* mêlée à des textes religieux, des documents royaux et des chartes. Le deuxième (*V*) a peut-être été copié au Mont-Saint-Michel d'après le *P*. Quant au *F*, il a été donné au XV<sup>e</sup> siècle aux Dominicains de San Marco par Niccoló Niccoli. Il a été écrit en France à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, peut-être à Saint-Martial de Limoges. C'est également un ouvrage mixte, contenant Pomponius Mela, mais aussi une œuvre d'Apulée, l'Hermès Trismégiste et le *De dogmate Platonis*. Le *De chorographia* est, pour la première fois, divisé en chapitres (171), avec une lettre ornée au début de chacun, pour être plus facilement parcouru par le lecteur.

On retrouve ensuite trois manuscrits, plus tardifs, du XV<sup>e</sup> siècle : l'un est au Vatican (Biblioteca Apostolica Vaticana, *lat. 581, R*), copié par Jean de Montreuil (1360-1418) et formé de textes divers; le deuxième est à Paris (Bibliothèque nationale, *lat. 14927, S*), écrit sans doute à l'abbaye

de Saint-Victor et réunissant également des textes divers; et le troisième, à Berlin (Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz, *lat. fol. 366, B*), codex du nord de la France probablement écrit au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Sans doute y en a-t-il quelques autres, mais on constate globalement une assez pauvre diffusion. Et on cesse ensuite de recopier de nouvelles versions dans le nord de l'Europe.

Mais heureusement, le texte va voyager à Avignon et en Italie. Et, comme pour beaucoup d'autres textes, il sera, après son passage en Italie, redécouvert en France. Et cela grâce à Pétrarque et à son réseau de connaissances. Pétrarque (1303-1374), dont la famille était installée près d'Avignon pour des raisons politiques, eut visiblement en sa possession une copie, peut-être de seconde ou de troisième main, de A. Il était en Avignon en 1335, peut-être auprès de Paolino Minorita, alors membre de la Pénitencerie pontificale, et ensuite nonce du pape à la Cour de Robert de Naples, puis évêque de Pouzzoles en 1324. Ce Paolino a publié un *De Mappa Mundi* qui trahit sa connaissance de Pomponius Mela. Il se pourrait aussi que Pétrarque ait connu Pomponius Mela au cours de ses voyages dans le nord de l'Europe, dans l'Orléanais, à Paris, à Liège ou à Cologne. En tout cas, c'est lui, qu'il l'ait découverte dans cette Avignon qu'il haïssait ou dans le nord, qui a introduit la *Chorographie* de Pomponius Mela en Italie au XIV<sup>e</sup> siècle, pour la recopier alors.

Quatre de ses contemporains ont utilisé sa copie pour assurer la suite. Il s'agit d'abord de Guglielmo da Pastrengo (1290-1362), qui en avait besoin pour les fondateurs de cités et l'origine des noms géographiques de son *De originibus rerum libellus*. Il avait rencontré Pétrarque en Avignon. Ce qui est intéressant, c'est qu'avec lui, on assiste à un changement d'attitude vis-à-vis de la géographie. Pétrarque voyait dans les descriptions géographiques un fil qui le rattachait à l'Antiquité. Les lieux décrits par Pomponius Mela vivent encore autour de lui. Lire l'itinéraire d'Hannibal lui a, par exemple, donné l'idée d'escalader le mont Ventoux en 1336. Chez Pastrengo, rien de tel. Le passé est révolu et Pomponius Mela ne l'intéresse que parce qu'il donne certaines étymologies de noms géographiques, certaines légendes liées à des lieux. Boccace (1313-1375) s'est aussi servi de Pomponius Mela pour

écrire son *De montibus, lacubus, fluminibus*. Domenico Silvestri (1335-1411) a écrit un *De insulis* qui complète le *De montibus* de Boccace. Quant à Domenico di Bandino (1335-1418), il s'en inspire aussi pour son *Fons memorabilium universi*. Pour le XIV<sup>e</sup> siècle en Italie, nous avons donc à peu près cinq ou six personnes (Pétrarque, Pastrengo, Boccace, Silvestri et di Bandino) qui ont sciemment utilisé — et sauvé — Pomponius Mela en Italie. On garde d'ailleurs quatre ou cinq manuscrits de cette époque (fin XIV<sup>e</sup>), qui ont peut-être appartenu à l'un ou à l'autre. Le plus ancien se trouve à Naples (Biblioteca Nazionale, *IV D 15*) et remonte au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Les trois autres datent de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. L'un, *Holkham Hall 393*, se trouve actuellement à la Bibliothèque Lord Leicester, à Wells, dans le Comté de Norfolk; il fut écrit en Italie, propriété, au XV<sup>e</sup> siècle, de San Giovanni di Verdara à Padoue. Un autre, *Voss. lat. Q 88*, est conservé à Leiden, à la Bibliothek der Rijksuniversiteit. Il fut écrit, également en Italie, dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et ne contient que la *Chorographie*. Le dernier est au Vatican (Biblioteca Apostolica Vaticana Ottob., *lat. 604*). Pomponius Mela y est joint à des extraits de Bernard de Clairvaux, au *Brevarium* de Festus, aux *Synonyma* du Pseudo-Cicéron. Il fut écrit en Italie du Nord par plusieurs mains.

À la mort de Pétrarque, son manuscrit personnel échoit à la famille Conversini à Padoue. Là, entre 1379 et 1381, Coluccio Salutati (chancelier florentin et humaniste qui avait un cercle de lettrés autour de lui, dont Niccoló Niccoli, grand bibliophile) en possède une copie, actuellement à Florence (Biblioteca Medicea Laurenziana, *30.21*).

On voit donc que Pétrarque, même s'il n'est pas le seul propagateur de Pomponius Mela, joua un rôle essentiel dans la diffusion de son œuvre.

Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, un manuscrit passe en Italie, le *San Marco 341 (F)*, codex de Saint-Martial à Limoges qui échoit à Niccoló Niccoli, lequel lègue sa très riche bibliothèque particulière à Florence au couvent bénédictin de Saint-Marc et charge Cosme de Médicis de s'en occuper et de la mettre à la disposition du public (1444). Le *San Marco*

est maintenant à la Laurentienne. L'Italie a donc sauvé Pomponius Mela deux fois : d'abord, en assurant la migration du texte, grâce à Pétrarque et aussi au codex de Saint Martial de Limoges (*F*), qui échoit à Niccolò Niccoli; ensuite, par un retour en France à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, grâce à l'humanisme italien qui se développe à Paris et qui retrouve un intérêt certain pour la discipline géographique autour du groupe du Collège de Navarre à Paris et de l'abbaye de Saint-Victor près de Rouen.

En France, où il avait été oublié, Pomponius Mela va renaître grâce à cet humanisme italien qui touche les intellectuels de Paris et de Rouen. Au Collège de Navarre, il faut nommer quelques grands noms, bibliophiles et — ce qui est nouveau — passionnés de géographie : Nicolas d'Oresme, Pierre d'Ailly, Nicolas de Clamanges, Jean de Montreuil, Simon de Plumetot et Guillaume Fillastre. Ce sont tous des diplomates qui touchent à l'humanisme italien par leurs missions à Avignon ou au concile de Constance (1411-1418). Nicolas d'Oresme est évêque de Lisieux, philosophe et chancelier du Collège de Navarre. Pierre d'Ailly est cardinal, évêque du Puy et de Cambrai, chancelier également du Collège de Navarre, aumônier du roi, philosophe, théologien ainsi qu'homme politique. Il a écrit une *Imago Mundi* où il suggère que les Indes peuvent être atteintes par l'ouest. Nicolas de Clamanges est diplomate à Avignon. Il correspond avec Coluccio Salutati et cite Pomponius Mela dans une lettre. Jean de Montreuil est diplomate également. Il a fait une copie de Pomponius Mela, le *R*, et il a correspondu avec Coluccio Salutati. Simon de Plumetot est homme de loi et homme politique. Il possédait deux manuscrits de Pomponius Mela, qui se trouvent à Paris (*lat. 14927, S*) et à Copenhague (Kongelige Bibliotek, *Gl.kgl.S.454 2*). Parmi eux, il faut retenir surtout Guillaume Fillastre, à qui l'on doit un commentaire de Pomponius Mela et les plus anciennes cartes. Il est cardinal (mort en 1428) et membre de la Cour papale. Doyen de Reims, il a aidé à reconstruire la bibliothèque de la cathédrale qui fut achevée en 1411. La même année, il est nommé cardinal-prêtre de Saint-Marc et c'est là qu'il s'emploie à recopier de nombreux manuscrits. Le concile de Constance lui met sous les yeux de nombreux exemplaires, dont celui de Pomponius Mela. Il le recopie, et son manuscrit est maintenant à Reims, à la Bibliothèque municipale (1321),

joint à la *Cosmographia* du Pseudo-Aethicus et à l'*Itinéraire d'Antonin*, avec une introduction de vingt pages et une carte du monde. Son introduction est le premier commentaire de Pomponius Mela et la carte est la première qu'on puisse mentionner. Elle est l'ancêtre de celle de notre incunable. Fillastre s'intéresse assez à la géographie pour avoir aussi recopié et apporté en Europe du Nord la traduction de la *Géographie* de Ptolémée. Il en a donné une copie à Reims avant d'en produire une autre, actuellement à Nancy. Dans son commentaire, il interroge sérieusement le texte de Pomponius Mela : l'océan enveloppe-t-il toute la Terre comme il le dit? Les Antipodes (habitants de l'hémisphère Sud) existent-ils? On pensait que l'hémisphère Sud était coupé du Nord par un océan ou, plus sûrement, par une zone équatoriale infranchissable. Les théologiens disaient que les Antipodes ne pouvaient exister, car si leur zone était impénétrable, ils ne pouvaient donc descendre d'Adam ou avoir été sauvés par le Christ. Fillastre reprend les arguments des uns et des autres, relit Ptolémée, ses descriptions des Éthiopiens et des Indiens et en déduit que la zone équatoriale est franchissable et même habitée. Il réfute Augustin et Lactance qui prênaient leur non-existence. Son travail n'est pas seulement un travail livresque : il reflète la nouvelle curiosité à l'égard du monde. Fillastre se demande s'il existe d'autres continents, tout cela à l'aube des grandes explorations (nous sommes au XV<sup>e</sup> siècle). On peut dire que c'est le présent et l'avenir qui l'intéressent, contrairement à Pétrarque qui ne trouvait chez Pomponius Mela que des traces de légendes anciennes.

Au XV<sup>e</sup> siècle, période qui nous occupe, la diffusion de Pomponius Mela est donc assurée : sur les 121 manuscrits qui nous sont parvenus, 117 datent du XV<sup>e</sup> et des siècles ultérieurs. Malgré une diffusion assez limitée d'abord, ce sont les plus grands noms de l'humanisme qui ont eu les écrits de Mela entre leurs mains et qui en ont assuré la survie. Toute l'aire de diffusion se concentre autour d'Orléans, de Limoges, d'Avignon pour les siècles avant le XIV<sup>e</sup> et pour la Renaissance italienne ensuite... Les éditions, elles, dépassent le chiffre de 150. L'*Editio princeps* date de 1471, onze ans avant notre incunable. Elle est parue à Milan en 1471 et incluait aussi le *De orbis situ* de Denys, mais sans carte. Ensuite, il y aura, en particulier, l'édition de Barbarus en 1493

à Rome, de Vadianus à Paris en 1530 et d'Isaac Vossius en 1658 à La Haye. Ce qui est intéressant, c'est qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle, la façon de le considérer change : il cesse d'être reproduit en compagnie d'autres textes disparates. Il est joint désormais à d'autres textes de géographie, comme ceux de Boccace (*De Montibus*), de Solin (*Collectanea*), de Tacite (*Germania*), de Vibius Sequester (*De Fluminibus*) et de Buondelmonti (*Liber insularum*). Des illustrations, des cartes et des commentaires s'ajoutent au texte. Il devient un texte technique, géographique. Alors que le Moyen Âge voyait en lui un recueil d'histoires et de légendes sur un passé fabuleux, il devient un ouvrage scientifique, source d'informations sur un monde réel qu'il faudrait explorer. La preuve : Pomponius Mela passera alors aux mains d'un explorateur du Brésil, Pedro Alvarez Cabral (mort en 1526), qui annotera copieusement l'ouvrage. Cet exemplaire est actuellement à San Marino, à la bibliothèque d'Huntington (acc. n. 87547). Pomponius Mela avait été traduit en espagnol vers 1490 par Joan Faras, astronome au service du roi Manuel du Portugal.

## L'incunable de l'UQAM

Cet incunable est produit en 1482, à Venise, dans les ateliers de Erhardt Ratdolt. On sait que Ratdolt est un grand imprimeur allemand qui a séjourné à Venise de 1476 à 1485, avant de repartir dans sa ville d'Augsbourg. En 1476, il a imprimé, en tête d'un *Calendario* de Jean de Monteregio, le premier frontispice orné. On a, sous forme de poème, le titre de l'ouvrage, la date et le lieu de sa publication (Venise), avec un encadrement de vases et de rinceaux. Ratdolt est le premier à utiliser la gravure sur bois pour ses encadrements décoratifs.

En 1482, année où il publie Pomponius Mela, il fait également paraître un ouvrage qui le rendra à nos yeux plus célèbre : soit la première édition imprimée des *Éléments* d'Euclide avec, pour la première fois, des figures géométriques et des gravures sur bois. L'année est faste : Ratdolt publie aussi à nouveau le *Calendrier* de Jean de Monteregio ainsi qu'un ouvrage d'Hygin. Avec lui, on assiste à de nombreuses « premières fois » : il est le premier à créer des décors typographiques, le premier à imprimer la première lettre ornée au lieu de laisser l'espace

vide pour l'enlumineur. On dit qu'en 1482, pour son édition d'Euclide, il fit imprimer en lettres d'or quelques exemplaires de l'ouvrage, avec une encre créée à cette fin. Légende sans doute, mais qui en dit beaucoup sur le talent du personnage.

Deux particularités sont à retenir de l'incunable uqamien de 1482 :

- il a une carte;
- il est accompagné du poème de Denys d'Alexandrie, *La Description de la terre habitée*, traduit en latin par Priscien.

## Une carte bien contemporaine

En 1478 avait déjà été publié à Venise le texte de Pomponius Mela, joint au même poème de Denys, mais chez un autre imprimeur, Franz Renner de Heilbronn (ou encore Renner ou Rainer de Hailbrun), et sans carte. Or, dans notre ouvrage de 1482, chez Ratdolt, il y a une carte. C'est une carte du monde connu dessiné sur une projection circulaire, qui est largement fondée sur les travaux de Ptolémée.

Mais en plus, elle affiche sa connaissance de la côte ouest-africaine, qui suit une courbe en direction de l'est en dessous du 12° parallèle.

Ce détail n'apparaissait pas dans le texte au temps de Pomponius Mela. Et pour cause : la courbe ainsi dessinée correspond en fait aux découvertes des Portugais qui, au terme de la *Reconquista* (en 1270), se sont mis à chercher à atteindre les Indes par l'est en contournant l'Afrique. Ils ont entendu parler, grâce notamment aux géographes arabes comme Ibn Battuta (1304-1369), des immenses richesses de l'Empire songhraï de Tombouctou. Ils ont découvert Madère en 1419, les Açores en 1427; ils ont franchi les Caps Blanc et Vert entre 1441 et 1445 et ont alors pu, au débouché de la route des caravanes provenant de Tombouctou, échanger sel contre or et esclaves, sans intermédiaires (avec Henri le Navigateur). Ils sont avec Bartolomeu Dias aux bouches du Sénégal en 1446, avec le monopole des comptoirs en Afrique occidentale. Vers 1460, ils sont dans le golfe de Guinée et en 1471,



l'équateur est franchi. Aucune carte avant celle-ci ne reconnaît cette étape. En fait, cette exploration annonce la prochaine découverte, qui verra le contournement par Bartolomeu Dias, du Cap des Tempêtes, lequel deviendra le Cap de Bonne Espérance en 1488. Il est clair, par conséquent, que cette carte rend compte des connaissances de 1482 et non du texte de Pomponius Mela.

C'est ce qui lui confère sa grande originalité parce que, d'un autre côté, cette carte est simple, peu raffinée, avec très peu de noms, plus soucieuse de représenter la tête des vents ou les décorations en colonnades sculptées que les réalités géographiques. Seuls les trois continents et l'océan Indien sont nommés. C'est sommaire par rapport à ce que Pomponius Mela décrit. On peut davantage y voir une belle expérience typographique, avec quand même le souci de rendre compte des récentes découvertes, plutôt qu'une illustration fidèle du texte de Pomponius Mela. Elle comporte également une sorte de devise, anonyme elle aussi : « *Novellae etati ad geographie vermiculatos calles humano viro necessarios flores aspiranti votum bene merenti ponit* », c'est-à-dire, en français : « Si, au cours d'une nouvelle vie, un homme cherche à atteindre les chemins vermiculaires de la géographie, il ne peut manquer de découvrir les fleurs qui s'y trouvent, car il les mérite. » [nous traduisons]

Cette carte de 1482 ne cherche pas à reproduire le texte. Rien n'est dit sur les Antipodes, par exemple, cette zone sud tempérée et habitée, quoique inaccessible depuis l'Europe, selon Pomponius, à cause d'une zone torride entre les deux. L'océan n'entoure tout simplement plus le monde connu. Celui qui a composé cette carte en 1482 est anonyme, mais il est plus que probable qu'il s'agisse de l'imprimeur Erhard Ratdolt lui-même, si polyvalent, si féru de décors typographiques. Il est connu pour ses innovations et il a pu être curieux des nouvelles techniques et des nouvelles découvertes géographiques. Il n'en est pas à son premier essai. Dans son édition de 1480 du *Fasciculus temporum* de Werner Rolewinck (1425-1502), on trouve le même amour de la colonnade que dans notre carte.

C'est un résumé de l'histoire du monde qui précède la *Chronique de Nuremberg* de Schedel. Ratdolt publie l'ouvrage de Rolewinck quatre fois, en 1480 (24 novembre) et 1484 (28 mai) avec carte, et en 1481 et 1485 sans carte. La carte de l'édition de 1482 est donc une innovation. Elle réapparaîtra ensuite dans l'édition de Salamanque de 1498 et dans la *Chronique de Nuremberg* de Schedel onze ans plus tard, en 1493 (British Library, IC 7452).

## Denys d'Alexandrie

Par ailleurs, l'incunable contient le poème de Denys d'Alexandrie.

Qui est ce Denys? Il a vécu à Alexandrie sous le règne de l'empereur Hadrien, au II<sup>e</sup> siècle, soit un siècle après Pomponius. En 1 187 vers, il décrit les terres et les mers connues de son temps, les cités, les îles, les fleuves et les peuples. Son poème apparaît ainsi comme une sorte d'aide-mémoire très synthétique des connaissances géographiques. En fait, c'était un manuel scolaire, renvoyant aux textes canoniques de la culture littéraire grecque et problématisant aussi un certain nombre de questions bien romaines, comme le nouvel ordre géopolitique centré sur Rome, où l'Empereur est un peu le représentant de la volonté de Zeus. L'œuvre constitue donc une leçon de géographie, mais avec une grille bien moderne, insistant sur la conjoncture politique du moment et la nécessité, pour l'élève lecteur de ce manuel, d'en accepter les lois. Le texte passa rapidement en latin, grâce à Avienus au IV<sup>e</sup> siècle et à Priscien au VI<sup>e</sup> siècle. Et au VI<sup>e</sup> siècle, les élèves de Cassiodore, dans le monastère de Vivarium qu'il a fondé, apprennent la géographie à travers ce texte et avec des cartes qui accompagnent déjà les « éditions » du poème. À Byzance aussi, à l'est, au XII<sup>e</sup> siècle, Eustathe, archevêque de Thessalonique, en publie un volumineux commentaire.

À la Renaissance, les éditions se multiplient et le poème de Denys sert encore évidemment aux leçons de géographie, mais donne aussi matière à des cours de grec, d'histoire et de civilisation. Denys a choisi la poésie et non la prose qui était le support des textes dits scientifiques. Il a aussi choisi une langue artificielle, à la manière d'Homère : on sent

qu'il écrit pour les enfants qui, chez le grammairien, apprenaient par cœur *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Il a aussi une dimension encyclopédique, englobant l'histoire, la mythologie, l'ethnologie, les sciences naturelles, tout cela dans un texte très concis de plus d'un millier de vers. C'est un livre d'école. Un livre qui n'est pas un simili-périple comme celui de Pomponius, feignant de longer les côtes sur son bateau, mais une sorte d'invitation à un voyage poétique qui essaie de forcer son lecteur à visualiser la géographie des œuvres littéraires de son éducation en une sorte de carte mentale qui n'est pas une représentation du monde réel à un moment précis, utile aux marchands ou aux voyageurs, mais le support d'un savoir partagé, véhiculé par toute une tradition littéraire où les époques s'entrechoquent et où la science se mêle au mythe. En lisant le poème de Denys, on se remémore et on comprend mieux les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes ou *l'Odyssée* d'Homère, en une sorte d'osmose entre science et mythe, entre géographie et poésie.

Ce poème a connu de multiples métamorphoses, comme celle qui apparut en 1704 à Oxford, dans l'une des éditions réalisées par Edward Wells. Cette version du poème, par ailleurs présentée de façon traditionnelle et érudite — texte grec / traduction latine et notes — se voit ajouter 161 vers. Et quand on regarde ces 161 vers de près, on lit par exemple les mots suivants, dans un grec qui est tout à fait celui de Denys, lequel est lui-même tout à fait celui d'Homère et que nous pouvons traduire ainsi : « Maintenant si sur ton navire tu fends longuement le large courant de l'océan Atlantique, tu parviendras à la terre d'Amérique. Là, près des flots du Canada au cours abondant [...] »

On s'aperçoit alors que l'éditeur, Wells, est directement intervenu sur le texte grec pour le moderniser, y ajouter la nomenclature géographique moderne, de Dublin à Varsovie, de Londres à New York, avec des excursus sur la Chine et le Japon. Il faut dire que le grec et le latin étaient la base de l'enseignement de l'époque, au XIX<sup>e</sup> siècle, avec composition obligatoire de vers grecs et de vers latins, comme dans les volumes de la collection *Musae Etonenses* où, à l'école d'Eton, on publiait les compositions des élèves. En écrivant en grec homérique des *corrigenda* et des *addenda* à Denys, en le continuant selon l'usage

de son époque, Edward Wells est un homme de son temps. Et ces transformations du poème de Denys, actualisé au XIX<sup>e</sup> siècle avec du grec qui chante les côtes du Canada, se retrouvent un peu dans le cas de Pomponius Mela, puisqu'on a, à l'UQAM, un exemplaire de 1820 qui répond à cette définition. Il a été publié justement à Eton et accompagne le texte original de Pomponius Mela, largement dépassé, de vingt-sept cartes dépliantes, dont quatre en couleurs. L'élève, au fil des pages, est renvoyé à une carte qui en dit beaucoup plus que le texte. Les noms sont antiques, ce sont ceux que donne Pomponius Mela, mais l'éditeur a la volonté de les placer sur des cartes aux contours très modernes, ce qui donne à l'élève une sorte de machine à remonter le temps : il place, dans un environnement qu'il connaît, en particulier dans une Afrique très moderne, les créatures extraordinaires de la géographie antique, les Anthropophages, les Cyclopes, les Satyres...

Voilà comment la science et les mythes s'acharnent à cheminer ensemble, les cartes scientifiques et les légendes ethnologiques continuant à vivre en parallèle. Elles sont de plus en plus difficiles à concilier, mais ce parallélisme tente de garder vivante la tradition culturelle tout en progressant scientifiquement, gageure qui ne pourra guère durer, bien évidemment.

L'incunable, on le sait, a encore la nostalgie du manuscrit, même s'il est imprimé. En témoigne un exemplaire rigoureusement semblable à celui de l'UQAM, qui se trouve à Cracovie, où l'initiale est peinte en rouge, comme au temps où l'on faisait à la main des rubriques, des letrines en rouge dans les manuscrits<sup>11</sup>.

L'incunable uqamien est de toute beauté, imprimé à une époque charnière où l'on essaie, tout en respectant la tradition culturelle des grands textes du passé, avec une géographie encore au service d'Homère, de se projeter dans l'avenir et de leur adjoindre des cartes

---

11. La cote de l'incunable de Pomponius Mela que possède la Bibliothèque Jagellonne de Cracovie est la suivante : HCX110101 = POL2663. Un grand merci à Brenda Dunn-Lardeau de me l'avoir signalé et à la Bibliothèque Jagellonne d'en avoir autorisé la reproduction.

qui font état des explorations contemporaines. Il est le témoin d'une époque où l'on pouvait encore espérer conjuguer les deux cultures sans y voir une quelconque incompatibilité.

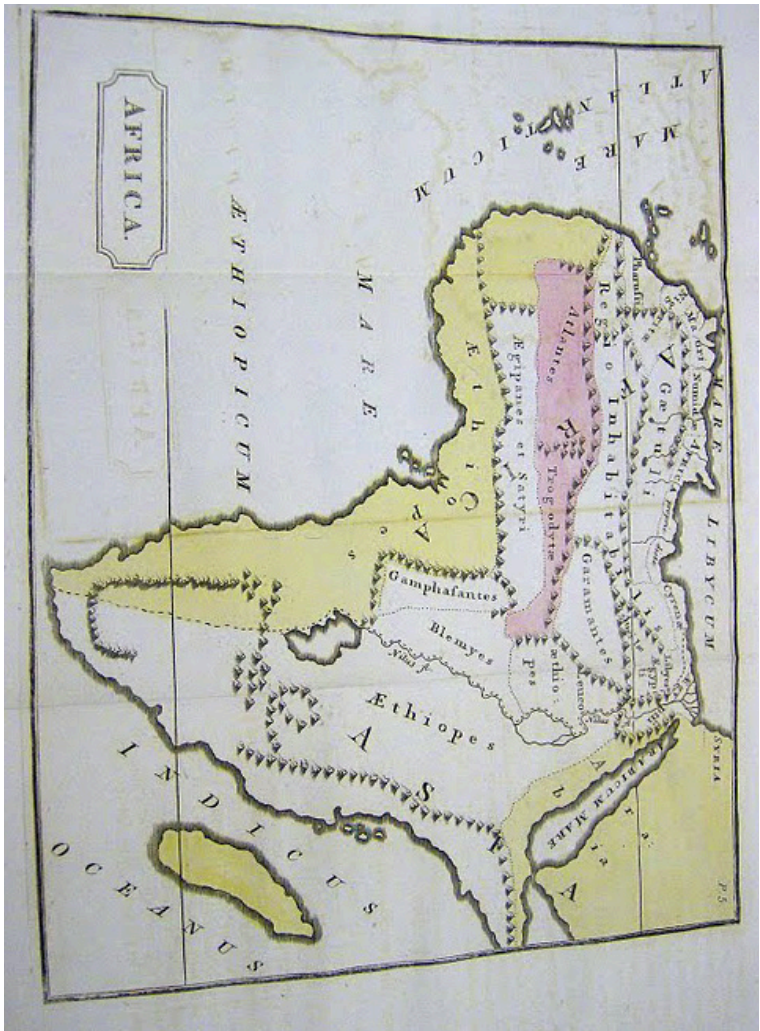


Illustration 6. Carte de l'Afrique, dans Pomponius Mela,  
*De situ orbis*, Eton, E. Williams, 1820.



Illustration 7. Pomponius Mela, De situ orbis, 1482, Bibliothèque Jagellone de Cracovie.





**Bruno Roy**  
Université de Montréal

La théologie morale  
comme science exacte.  
Antonin le Florentin  
et les pollutions nocturnes

Certains notions de théologie morale qui nous paraissent négligeables ou oiseuses aujourd’hui ont reçu à d’autres époques une attention considérable. Il incombe aux historiens modernes de reconstituer les perspectives correctes. C’est le cas du concept de pollution nocturne qui a préoccupé les moralistes médiévaux, en particulier l’un des plus célèbres d’entre eux, saint Antonin le Florentin.

Antonino Pierozzi, né à Florence en 1389, entra comme novice au couvent dominicain de Cortone en Toscane. Réputé pour ses conseils judicieux et sa compétence en droit canonique, il fut rappelé à Florence pour y fonder le couvent San Marco, qui allait vite devenir célèbre avec les fresques de Fra Angelico et l’action réformatrice de Jérôme Savonarole. En 1446, il fut nommé archevêque de Florence. Son orientation spirituelle était celle des réformateurs dits « de l’observance », et son grand souci d’action pastorale fit de lui une autorité en théologie morale.

Au début de sa carrière, Antonin a rédigé successivement trois guides pour les confesseurs et les pénitents<sup>1</sup>. Ces manuels pratiques ont connu une large diffusion à l'état manuscrit avant de figurer parmi les premiers livres imprimés en Italie et dans toute l'Europe. Selon le répertoire de Thomas Kaeppli<sup>2</sup>, ces guides sont : le *Confessionale* « *Defecerunt*<sup>3</sup> » (262 manuscrits conservés, suivis de 119 éditions au XV<sup>e</sup> siècle) très tôt traduit en italien (20 mss), et deux manuels en italien : le *Confessionale* « *Omnis mortalium cura* », aussi intitulé *Specchio di coscienza* (93 mss) et le *Confessionale* « *Curam illius habe* », ou *Medicina dell'anima* (33 mss). Au cours de son épiscopat, l'auteur a refondu ces manuels pour les intégrer à son grand œuvre, la *Summa moralis* intitulée aussi *Summa theologica* ou *Summa confessionalis*, dont l'autographe est conservé à Florence au couvent San Marco (74 mss).

## Quelques subtilités à l'usage des pénitents

Dans l'abondante production didactique des dominicains médiévaux, la première somme de confession avait été la *Summa de penitentia et matrimonio* du catalan Raymond de Peñafort, rédigée au XIII<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage était plutôt un vaste répertoire de cas de conscience, tandis que la *Somme* d'Antonin fut, selon les termes de Jean Delumeau, « le premier ouvrage de "théologie morale" rédigé dans l'Europe chrétienne<sup>4</sup> ». Ce traité comporte quatre parties : une introduction générale sur les diverses sortes de péchés, suivie de l'analyse détaillée des péchés. La

---

1. Sur les manuels de confession, voir Jean Delumeau, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1983, p. 222-229; Pierre Michaud-Quantin, *Sommes de casuistique et manuels de confession au Moyen Âge (XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Louvain, Editions Nauwelaerts, 1962, 111 p.

2. Thomas Kaeppli, *Scriptores Ordinis Praedicatorum Medii Aevi*, Rome, Couvent de Sainte-Sabine, t. I, 1970, n° 239, 256, 257, 258; *Supplément* t. IV, 1993, p. 27-31. Ces œuvres sont aussi énumérées dans Morton Bloomfield *et al.*, *Incipits of Latin Works on the Virtues and Vices, 1100-1500 A.D.*, Cambridge [E.-U.], 1979, n° 499, 635, 1291, 1502, 3668, 4355, 6102.

3. Ce titre et les suivants sont des citations de la Bible, par exemple « Defecerunt scrutantes scrutinio » (Psaume 63:7) : « Ils [les ennemis] calculent pour tendre des pièges. »

4. Jean Delumeau, *op. cit.*, p. 224.

troisième partie donne des règles de conduite selon les états sociaux et la dernière offre un traité sur les vertus.

La section de la *Summa* qui traite de la pollution nocturne (voir l'Annexe 1 pour le texte latin) ne figure pas, comme on pourrait s'y attendre, dans le chapitre consacré à la luxure, mais dans celui sur la gourmandise. Ce péché a en effet cinq « filles » qui représentent des dysfonctionnements susceptibles d'affecter l'être humain sous différents aspects : l'intelligence (la stupidité, *hebetudo*), l'affectivité (la fausse joie, *inepta leticia*), le langage (le bavardage, *multiloquium*), le geste (la bouffonnerie, *scurrilitas*) et le corps (l'impureté, *immunditia*). La notion d'*immunditia* dénote les excès relatifs au domaine corporel, incluant la pollution nocturne. La question posée consiste à savoir si l'éjaculation involontaire qui se produit occasionnellement durant le sommeil des jeunes garçons est ou n'est pas un péché.

L'analyse d'Antonin (*Summa moralis*, II<sup>e</sup> partie, *titulus* 6, chapitre 5) se déroule en trois temps : la pollution y est envisagée en elle-même, dans ses causes et dans ses effets. Sous le premier aspect, la réponse proposée repose sur un principe exprimé on ne peut plus clairement : celui qui dort ne peut pas commettre de péché :

Nous pouvons parler de la pollution nocturne sous trois aspects : en elle-même, selon sa cause ou selon ce qui la suit. Considérée en elle-même, la pollution n'est pas un péché, même véniel. La raison est la suivante, selon Thomas [d'Aquin], *Secunda secundae*, question 144, article 4. « Tout péché dépend du jugement de la raison : les mouvements spontanés de sensualité n'ont pas qualité de péchés, à moins qu'ils ne puissent être réprimés; or, si la raison n'intervient pas, il n'y a pas de péché. C'est ce qui se passe dans le sommeil : on n'exerce pas alors le jugement de la raison<sup>5</sup>. »

5. Nous traduisons le texte latin à partir de l'exemplaire conservé aux Livres rares de l'Université du Québec à Montréal dans l'édition de 1511 publiée à Bâle chez J. de Amerbach, J. Petri et J. Froben sous le titre de *Secunda pars Summe*. La référence donnée dans cette édition est incorrecte; il s'agit plutôt de la question 154, article 5, de la *Somme* de Thomas d'Aquin.

Mais la méthode scolastique s'accommode difficilement de réponses aussi claires. Nous ne sommes ici qu'au début d'un raisonnement complexe, et c'est en ce sens qu'on peut qualifier la théologie de « science exacte »; aussitôt énoncés, les principes les plus évidents y sont nuancés, affinés et dépouillés de leur fallacieuse simplicité. Dans le cas présent, la pollution nocturne va être ramenée de force dans l'orbite du péché. Le nouvel élément d'analyse qui sera appelé en renfort, c'est la volonté, celle qui régit tout le champ des actes humains. La suite du raisonnement repose sur la notion d'actes indirectement volontaires, ou « volontaires *in causa* ».

La pollution, dit l'auteur, peut résulter de trois espèces de causes : l'une corporelle, la seconde intérieure animale, et la troisième extrinsèque spirituelle. Au point de vue corporel, la pollution peut être le résultat, soit de fantasmes tout à fait involontaires (il n'y a alors pas de péché), soit d'actes commis volontairement comme les excès de nourriture (péchés mortels parce que consécutifs au péché de gourmandise). Quand la cause n'est pas corporelle mais intellectuelle, une seconde alternative se présente. Il y a une différence de qualification morale entre l'acte d'un philosophe qui réfléchit sur les vices en vue d'un exposé didactique, et celui d'un jeune garçon qui se complaît dans ses divagations érotiques. Le premier ne commet évidemment aucun péché; par contre, si le jeune homme, une fois la nuit venue, se trouve être l'objet d'une pollution, il devra logiquement se demander s'il ne l'a pas provoquée lui-même, auquel cas il devra conclure qu'il a commis un péché mortel. Enfin, la cause extrinsèque spirituelle nous fait entrer dans le domaine des influences démoniaques. L'auteur cite une anecdote tirée des *Collations* de Jean Cassien (IV<sup>e</sup> siècle)<sup>6</sup>. Il s'agit d'un moine qui, à la veille de chaque fête liturgique solennelle, subissait une pollution nocturne. Les anciens du monastère, mis au courant du fait, en vinrent à la conclusion que leur confrère était victime d'un démon qui cherchait à l'empêcher de recevoir la sainte communion. Ils lui conseillèrent de communier malgré tout, et les pollutions cessèrent aussitôt.

---

6. Jean Cassien, *Collations*, XXII, chap. 6, dans Migne, *Patrologie latine*, t. 49, p. 1225.

Quand on considère le troisième aspect de la pollution nocturne, c'est-à-dire l'attitude qu'adopte le dormeur « pollué » après qu'il s'est éveillé, trois nouvelles possibilités se présentent, en ordre de gravité croissante : aucun péché, un péché véniel, un péché mortel. Imaginons un homme qui, en s'éveillant, constate qu'il s'est involontairement souillé et qui en conclut benoîtement que Dieu a voulu l'alléger de ses pulsions érotiques pour qu'il le serve mieux à l'avenir. Cet homme ne commet probablement aucun péché (*non creditur esse peccatum*). Mais si le dormeur se réjouit intérieurement d'avoir expulsé sa semence, il commet alors un péché véniel. Une conclusion aussi sévère s'explique par le fait que le sperme, étant la quintessence de la vie humaine sous forme liquide, est créé par Dieu et ne doit pas servir à autre chose qu'à engendrer de nouvelles créatures humaines. Enfin, dans le plus grave des cas, si le dormeur, non seulement s'estime satisfait d'avoir éjaculé, mais — pis encore — rêve d'émettre le surplus de sa semence dans un « vase » qui soit autre que celui de son épouse légitime, il est carrément en état de péché mortel par le fait qu'il commet un adultère virtuel.

Avec l'apport de toutes ces nuances, que reste-t-il du principe de base énoncé au début? Rien, évidemment. Mais on verra ci-après qu'il est possible d'aller encore plus loin en fractionnant les problèmes. On cherchera aussi à comprendre pourquoi cette question revêtait une telle importance pour les théologiens.

## D'Antonin à Thomas d'Aquin

Si l'on cherche à situer la doctrine d'Antonin par rapport aux traités médiévaux de morale portant sur le même sujet, la réponse est toute donnée, parce qu'Antonin a clairement indiqué sa source. Ce chapitre de sa *Summa moralis* reprend textuellement l'article de Thomas d'Aquin sur le même sujet dans sa *Summa theologie* (*Secunda pars*, II-II, question 154, article 5). Entre les deux textes, il n'y a que trois points mineurs de divergence. D'abord, Antonin déplace le contexte de la question. Thomas d'Aquin avait situé l'étude de ce sujet parmi les péchés de luxure, dans une série incluant la fornication, l'adultère, l'inceste, le stupre, le rapt et les vices contre nature. Pour lui, la pollution relevait du stupre, qui

inclut d'une part les touchers et les baisers lascifs (article 4) et d'autre part la pollution nocturne (article 5). De son côté, Antonin y voit plutôt un effet du péché de gourmandise. La seconde divergence vient de la structuration différente des deux textes. Chez Thomas, chaque article de la *Somme* s'ouvre sur une série d'objections qui trouvent leur résolution à la suite du corps de l'article. Comme la *Somme* d'Antonin n'est pas structurée d'une façon aussi dialectique que celle de Thomas d'Aquin, Antonin ne retient qu'une des réponses aux trois objections soulevées par Thomas, l'*Ad tertium*, qu'il intègre au corps de son raisonnement principal. Une autre divergence touche l'attitude du dormeur après qu'il s'est éveillé (la *sequela* de la pollution) : nous l'avons résumée plus haut à propos du troisième aspect la pollution. Par rapport au texte de Thomas, cette intervention d'Antonin constitue une addition; c'est d'ailleurs le seul passage du chapitre qui lui soit propre.

Le raisonnement puissamment articulé d'Antonin — ou plutôt du binôme Thomas / Antonin — peut nous apparaître maintenant comme un cas limite, une sorte « d'emballement de la machine logique<sup>7</sup> ». Mais à cette époque, la méthode scolastique fournissait des outils d'analyse qui permettaient de fractionner à l'infini tout sujet d'étude. C'est ce qu'a cherché à faire, au XVI<sup>e</sup> siècle, le principal commentateur de la *Somme* de Thomas, le dominicain Cajetan (†1534). Il a ajouté à ce chapitre quelques nouvelles distinctions encore plus ténues : le volontaire et le velléitaire (*voluntarium / volitum*), le substantiel et l'accidentel, le péché et la *regula peccati*, les actes commis *imperative* ou *executive*<sup>8</sup>, et aussi les différentes qualifications morales d'un acte selon ses trois étapes (commencement, continuation et fin)<sup>9</sup>. Pourtant, le théologien Cajetan était loin de tenir des positions radicales en matière de sexualité; il faisait

---

7. Guy Bechtel, *La chair, le diable et le confesseur*, Paris, Plon, 1994, p. 77.

8. C'est la différence entre les actes « élicites » et les actes « impérés ». Dans l'acte élicite, le sommeil est utilisé comme instrument (ou excuse) pour que le péché soit commis.

9. Je remercie mon collègue Francisco De Bujanda qui m'a généreusement communiqué son édition ancienne de Cajetan : *Thomae a Vio Caietani, Secunda secundae partis Summae Theologicae D. Thomae Aquinatis*, Turin, Nicolao Bevilacqua, 1581, folios 705rb-707va.

même partie de la minorité des moralistes qui, comme Albert le Grand et Antonin lui-même, pensaient par exemple que l'union charnelle dans le mariage n'avait rien d'un péché.

En réalité, si les trois théologiens mentionnés ici ont scruté avec autant d'attention une question somme toute banale, c'est qu'ils s'appuyaient sur une raison théologique qui constituait pour eux le contexte le plus approprié pour l'étude de cette question. En effet, Thomas d'Aquin a abordé la pollution nocturne en deux autres endroits de son œuvre : dans la troisième partie de la *Somme de théologie* (*Tertia pars*, question 80, art. 7) et quelques années auparavant, au moment où il était « bachelier sententiaire » (1252 à 1256), dans son commentaire sur les *Sentences* de Pierre Lombard (*Distinction IX*, art. 4). Il y étudiait alors la question en relation avec le sacrement de l'eucharistie. Il s'agissait de savoir si celui qui a subi une pollution nocturne est autorisé à recevoir ce sacrement. Dans les deux cas, sa réponse est négative et elle est formulée dans les mêmes termes qu'il emploiera quelques années plus tard dans la *Secunda* et la *Tertia pars* de sa *Somme*.

Par rapport au sacrement de l'eucharistie, la pollution tient sa gravité du fait qu'elle représente une souillure corporelle incompatible avec la réception du corps du Christ. On retrouve ici un équivalent de l'impureté rituelle autrefois sanctionnée dans le *Lévitique* (15:16) : « Lorsqu'un homme aura un épanchement séminal, il devra se laver à l'eau tout le corps et il sera impur jusqu'au soir. » Il en est de même pour l'Islam : la pollution nocturne y entraîne une impureté majeure qui interdit de réciter le Coran ou de pénétrer dans une mosquée, à moins de s'être soumis à un lavage non interrompu du corps entier<sup>10</sup>.

## À chaque époque, ses pollutions

Nous pourrions penser aujourd'hui que le temps a finalement eu raison de ces acrobaties logiques, mais il n'en est rien. L'auteur d'un

10. Voir Georges-Henri Bousquet, *L'éthique sexuelle de l'Islam*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1966 [1953], p. 83-87.

traité de théologie morale publié dans les années 1960 proposait d'abord de remplacer les vocables de « pollution nocturne » et de « masturbation » par des néologismes connotés moins négativement; il parlait d'« exonération sexuelle » et d'« ipsation », ce qui ne l'empêchait pas de discuter savamment sur l'« impureté » et l'« impudicité » et sur la différence entre les « désirs efficaces » et les « délectations moroses »<sup>11</sup>. À la même époque, le moraliste québécois Victorin Germain enseignait aux enfants les nuances subtiles entre « toucher », « tact » et « attouchement »; il les avertissait que « les plaisirs du *toucher* sont permis et réservés aux seuls gens mariés<sup>12</sup> »... Il est vrai que le concile de Vatican II a tenté des efforts pour apprivoiser le sacrement mal-aimé de la pénitence<sup>13</sup>, mais l'idée bienveillante des séances pastorales de « réconciliation » a été vite mise au rancart par le pape Jean-Paul II<sup>14</sup>.

L'intérêt pour l'environnement qui s'est développé ces dernières années a eu pour conséquence que l'idée même de pollution a déserté complètement le champ sexuel; elle désigne surtout maintenant la dégradation de notre milieu physique<sup>15</sup>. À propos de certaines pollutions qui nous affectent présentement, nous pensons inévitablement aux cendres volcaniques crachées dans le ciel d'Islande et au pétrole qui a souillé l'eau du Golfe du Mexique, mais nous ne pourrions pas dire pour autant que le concept de pollution nocturne n'existe plus; il a simplement changé... d'éclairage (qu'on me pardonne cette *figural*). Je

11. Bernard Häring, *La loi du Christ*, Tournai, Desclée, t. III, 1962, p. 412-415, 418.

12. Victorin Germain, *Catéchèse des 6<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> commandements*, Québec, 1938, n° 88 et 93. Sur les moralistes qui ont disserté sur la pollution à l'époque moderne, voir Guy Bechtel, *op. cit.*, p. 236-239.

13. « La confession, cet attrape-conscience sacramentel », l'expression est de l'ethnologue Jean-Thierry Maertens, *Une liturgie déchantée. Entretiens avec Bruno Roy*, [à paraître]. Jean Delumeau intitule « Obstétrique spirituelle » un chapitre de son livre *L'aveu et le pardon. Les difficultés de la confession, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 25-39.

14. « On peut dès lors se demander si le rejet d'une pastorale trop lourde n'a pas constitué une des causes de la déchristianisation de l'Occident. » (Jean Delumeau, *Le péché et la peur, op. cit.*, p. 627)

15. Sur la pollution entendue en ce sens, voir Jean-Pierre Leguay, *La pollution au Moyen Âge*, Paris, Édition Jean-Paul Gisserot, 1999, 127 p.; *La rue au Moyen Âge*, Rennes, Ouest-France, coll. « De mémoire d'homme », 1984, 225 p.



pense à un phénomène que déplorent les astrophysiciens, la pollution lumineuse. Pour lutter contre cet inconvénient, l'Unesco a créé en 2007 la Réserve internationale du ciel étoilé (RICE). La première réserve à avoir été désignée est située autour de l'observatoire astronomique du mont Mégantic. Grâce à une campagne efficace d'information auprès du public, les astronomes ont heureusement réussi à restaurer « cette obscure clarté qui tombe des étoiles<sup>16</sup> ».

---

16. Pierre Corneille, *Le Cid*, Acte IV, scène 3.







Brenda Dunn-Lardeau  
Université du Québec à Montréal

De l'événement historiographique  
à l'événement littéraire.  
La traduction de 1556 du  
*De rebus gestis Francorum*  
de Paolo Emili

La Collection des Livres rares de l'Université du Québec à Montréal possède un exemplaire de la traduction du *De rebus gestis Francorum* de Paolo Emili (cote : YDC75). Cette traduction, intitulée *Les cinq premiers livres de l'Histoire française*, fut traduite par Jean Regnard<sup>1</sup> et publiée par Michel Fezandat, à Paris, en 1556.

La présence dans notre collection de cet exemplaire non encore répertorié ni décrit par les répertoires bibliographiques de la traduction française de Paul Émile nous a amenée à examiner l'ouvrage et son contenu.

---

1. *Le Dictionnaire des lettres françaises. Le XVI<sup>e</sup> siècle* note laconiquement que Jean Regnard fut le traducteur des cinq livres de l'ouvrage de Paul Émile en 1556 et que la traduction complète des dix livres parut en 1581 (Michel Simonin [dir.], *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard et Librairie générale française, coll. « Encyclopédies d'aujourd'hui », 2001, p. 1008).

Il s'agit d'un exemplaire de format in-folio qui s'ajoute aux dix exemplaires survivants récemment relevés par les auteurs de l'ouvrage *Livres vernaculaires français. Livres imprimés en français avant 1601*<sup>2</sup>. Comme en témoignent les ex-libris estampillés, cet onzième exemplaire connu de cette traduction est entré dans la bibliothèque lors d'un legs du Collège jésuite Sainte-Marie au moment de la création de l'Université du Québec à Montréal en 1969<sup>3</sup>.

Cette traduction de l'œuvre de l'historien véronais mérite notre attention pour ses nombreuses pièces liminaires en français et en latin<sup>4</sup>. Celles-ci sont de la plume d'auteurs célèbres à leur époque. Y sont réunis une ode d'Étienne Jodelle et une élogie de Jacques Tahureau, toutes

---

2. Andrew Pettegree, Malcolm Walsby et Alexander Wilkinson [dir.], *French Vernacular Books. Books Published in the French Language Before 1601-Livres vernaculaires français. Livres imprimés en français avant 1601*, Leiden et Boston, Brill, 2007, 2 v. Voir notre notice du Catalogue à la fin de ce volume pour leur localisation.

3. Pour les cinq ex-libris, dont deux manuscrits du XIX<sup>e</sup> siècle, voir la notice du Catalogue.

4. Du côté des traductions françaises, on notera une autre traduction française parue en in-quarto la même année, soit en 1556, chez Michel de Vascosan (mais avant celle de Regnard). Celle-ci eut pour traducteur Simon de Monthiers, qui s'arrêta après les deux premiers livres, comme l'indique le titre, *Deux livres de l'histoire de France*. Pettegree, Walsby et Wilkinson ont également répertorié dix exemplaires de cette traduction (voir *Livres vernaculaires français, op. cit.*, vol. 1, n° 18151, p. 539).

La traduction des cinq livres de Paul Émile par Jean Regnard fut, quant à elle, rééditée sous le même titre, soit *Les cinq premiers livres de l'Histoire française* par Claude Micard à Paris en 1573, puis continuée et achevée par Arnold Le Ferron dans *L'histoire des faits, gestes et conquestes des roys, princes, seigneurs et peuple de France*, et imprimée à Paris par Frédéric Morel en 1581. Le même Frédéric Morel réédita cette traduction en 1596 chez Robert Fouet avec le titre légèrement différent de *Histoire de France contenant les faits et conquestes des roys princes et seigneurs de France, depuis Faramond premier roy, jusques au regne de Charles viii*. Il l'édita à nouveau (mais avec le titre de 1581) en 1597, puis deux autres fois en 1598 (voir les entrées n° 18151 à 18158 inclusivement dans *Livres vernaculaires français, ibid.*, p. 539).

La traduction de Regnard paraît pour la première fois en 1556 — et non en 1548, comme l'ont noté certains en citant une édition de Vascosan de 1548. Ce dernier a, par contre, édité des éditions latines du *De rebus gestis Francorum* en 1539, 1555 et 1577, tandis que Petit (*apud Parvum*) en a publié une en 1548. La traduction de Regnard reste donc la seconde traduction en français de cet ouvrage après celle de Simon de Monthiers, la même année.

deux en français, des distiques latins de Jean Dorat, suivis de huit sizains en français puis de deux distiques latins d'un poète au pseudonyme de Calliste. On compte aussi les contributions de deux humanistes provinciaux, soit des vers hendécasyllabes en latin du Saumurois Gérard Sepin, lié à Dorat, et un sonnet en français de Pierre Tredehan, angevin comme le traducteur Jean Regnard. Ces pièces s'inscrivent à la fois dans le sillage de la promotion des traductions du latin vers le français de la *Défense et illustration* de Du Bellay et de l'esthétique de la Pléiade, ce qui n'empêche pas Jodelle et Dorat, membres de cette école littéraire, de ne pas en endosser toutes les idées. Surtout, la traduction française se distingue de l'original latin, qui ne comportait pas un paratexte semblable.

L'objet de cette étude est d'examiner, à la lumière de la préface du traducteur Jean Regnard, adressée au connétable Anne de Montmorency, la teneur des nombreuses pièces liminaires de cet ouvrage. Ainsi, nous pourrions mieux apprécier leur contribution tant aux idées sur la traduction en France et l'historiographie qu'aux pratiques liées au culte de la *sodalitas*, cette amitié tant chérie par les humanistes. Enfin, un bref regard sur l'édition de 1581 permettra de juger de la capacité de survie de ces témoignages d'amitié au sein d'un autre contexte politique.

## *Le De rebus gestis Francorum*. Importance et intérêt historiques du traité en langue latine

D'entrée de jeu, rappelons l'importance de l'original latin afin de comprendre le cas qu'on faisait de la traduction de ce livre. En 1499, l'historien italien Paolo Emili (ou Paulus Æmilius en latin et Paul Émile en français) fut invité en France par le roi Louis XII, sur les conseils d'Étienne Poncher, évêque de Paris, et rédigea, à titre d'historien royal, une histoire de la monarchie française depuis ses débuts jusqu'à son règne<sup>5</sup>. Les méthodes d'historiographe humaniste de Paul Émile lui

5. Peter Bietenholz, « Paolo Emili », *Contemporaries of Erasmus. A Biographical Register of the Renaissance and Reformation*, Toronto, University of Toronto Press, 1985, p. 429.

valurent des comparaisons flatteuses avec les historiens antiques et d'aucuns estimèrent même qu'il en surpassait plusieurs fameux.

Sa préface, volontairement brève, au *De rebus gestis Francorum*, attire l'attention avec quelques idées de l'Éthique à Nicomaque qui l'émaillent, dont le modèle aristotélicien du magnanime et le souci des « publiques félicitez<sup>6</sup> ». L'historien y rappelle l'utilité de l'Histoire et pose sa méthode selon laquelle « ayant seulement délibéré n'ensuivre que les Auteurs bien approuvez. Qui sera cause que ne ne décriray plusieurs choses (quoy qu'elles soient mémorables) qu'on peut lire en d'autres qui en ont écrit<sup>7</sup>. »

Chose assurée, s'il y a un principe de l'historiographie humaniste mis de l'avant par Paul Émile et loué dans les poésies liminaires de la traduction du *De rebus gestis*, c'est celui de l'exigence de la vérité historique, assorti de scepticisme à l'endroit des poésies, fables et miracles; en sont témoins ces vers de Jacques Tahureau dans son ode liminaire :

Le Poëte nous plaist de ses contes menteurs,  
Il farde maint grand Roy de ses écriz flatteurs,  
Mais par sus tout cela l'histoire veritable  
Décrîte proprement est bien la plus louable<sup>8</sup>

---

6. Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, traduit par Jean Regnart, Paris, Michel Fezandat, 1556, f. a1 r.

7. Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, op. cit., [f. a1 v]. À ce sujet, voir la thèse de Katherine Davies, *Late XV<sup>th</sup> Century French historiography as Exemplified in the Compendium of Robert Gaguin and the De rebus gestis of Paulus Aemilius*, University of Edinburgh, 1954, 418 f. De son étude détaillée sur l'apport de Paul Émile à l'historiographie humaniste française et ce qui le distingue de ses prédécesseurs, on retiendra non seulement le rapport moderne avec les sources fiables plutôt que le respect de la tradition et de la somme médiévale, l'attitude critique devant les légendes, les erreurs historiques, les traditions populaires, la recherche d'une explication rationnelle, logique et causale plutôt que surnaturelle (sans nier la possibilité d'une intervention divine), la conception du traité d'histoire comme œuvre érudite et littéraire, l'emploi du latin humaniste qui va d'ailleurs influencer ses successeurs, choses qui n'empêchèrent pas qu'on reproche, parfois, à cet historien sa loyauté nationale à l'Italie, bien qu'il eut, à tout prendre, une vision de l'histoire plus européenne que nationale.

8. Jacques Tahureau, « Élégie de Jaques Tahureau », Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, op. cit., du [f. āā4v] au [f. āā5r], v. 19-22.



Toutefois, la réception de l'œuvre de Paul Émile a varié selon les siècles. Par exemple, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean-Pierre Nicéron a consacré une notice à Paul Émile dans son *Mémoire pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des lettres avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*<sup>9</sup>. Il souligne l'élégance de la langue employée par l'historien, mais lui reproche de ne pas toujours avoir été fidèle ou impartial. Il lui reconnaît toutefois ce mérite d'avoir « le premier un peu débrouillé l'ancienne histoire de France<sup>10</sup> », sans préciser en quoi. Cette notice est en partie reprise par les auteurs de la *Biographie universelle* de 1815<sup>11</sup>. Ceux-ci, qui abordent le reproche de partialité adressé à l'historien italien, prennent la défense de Paul Émile en rappelant d'emblée l'inévitable partialité française. Comment, par ailleurs, reprocher à un Italien d'origine de n'avoir pas approuvé les guerres menées par les Français dans sa patrie? L'on peut enfin simplement douter qu'Émile ait fait preuve d'une partialité injuste contre les Français alors qu'il travaillait pour le compte de leur roi<sup>12</sup>.

9. Jean-Pierre Nicéron, *Mémoire pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des lettres avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*, Paris, Briasson, 1739, t. 40, p.62-63, sous « Paul Emile ». Notons aussi que dans la capitale française, il fut accordé au chercheur la dignité de chanoine de Notre-Dame pour qu'il puisse « travailler plus à son aise à son Histoire » (*ibid.*, p. 62-63). Au Collège de Navarre, Paul Émile se consacra jusqu'à sa mort à la rédaction de son traité, qu'il ne put terminer « parce qu'étant extrêmement difficile sur ce qu'il faisait, il [...] retouchoit continuellement » ses écrits (*ibid.*, p. 62). Décédé le 5 mai 1529, l'historien fut enterré en l'église Notre-Dame, où on lui grava une épitaphe (voir *ibid.*, p. 62-63).

10. *Ibid.*, p. 67.

11. Louis Gabriel Michaud et Joseph François Michaud [dir.], *Biographie universelle, ancienne et moderne ou, histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes. Ouvrage entièrement neuf rédigé par une société de gens de lettres et de savants*, Paris, L. G. Michaud, 1815, vol. 13, p. 119, sous « Paul Emili ».

12. Les auteurs de la *Biographie universelle* de 1815 expliquent aussi que « ayant obtenu un canonicat à Notre-Dame, il [Paul Emile] se retira au collège de Navarre pour effectuer la tâche qui lui avait été confiée. Il fit d'abord paraître les quatre premiers livres de son traité (*De rebus gestis Francorum libri IV*), probablement au commencement de 1516, année où Érasme note, dans une lettre du 2 février, « qu'il apprend que Paul Emili publie enfin son *Histoire de France* » (Louis Gabriel Michaud et Joseph François Michaud [dir.], *op. cit.*, p. 119). Dans une édition subséquente, Paul

En revanche, la *Biographie universelle* émet, au sujet des continuateur et traducteur français de Paul Émile des jugements défavorables : « Cette histoire a eu dans Arnould Duferron [sic] un mauvais continuateur, et un médiocre traducteur dans Jean Renard<sup>13</sup> », alors que les signataires des pièces liminaires de 1556 ne tarissent pas d'éloges sur le travail de Regnart.

## La traduction française du traité de Paul Émile par Jean Regnart. *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise* (1556)

En l'absence d'une biographie à proprement parler de l'Angevin Regnart, sa préface au traité de Paolo Emili de 1556 permet de se faire une idée de ses ambitions et de sa conception de l'histoire. On y lit qu'avant d'être traducteur, Jean Regnart fut homme d'armes, vraisemblablement proche d'Anne de Montmorency. En tout cas, le seigneur de la Miguetière fut éloigné de sa maison pendant « six ou sept ans<sup>14</sup> », engagé dans le « travail de guerre<sup>15</sup> » et voulant acquérir « honneur par les armes<sup>16</sup> ». Aussi, ce n'est que le récent voyage du connétable à Ardres qui « engendra un tel bruit d'une entiere paix, pour le moins d'une longue treve<sup>17</sup> » qui décide Regnart à se retirer chez lui. Le motif du passage de Montmorency à Ardres, auquel Regnart

---

Émile ajouta deux livres aux quatre premiers. Il semble que l'ouvrage ait été publié en 1519, puisque le 19 juin de la même année, Pierre Gilles mentionne dans une lettre à Erasme que « Paul Emili vient de livrer à l'imprimeur la suite de son histoire » (*ibid.*, p. 120). Paul Emile s'éteignit alors que son dixième livre n'était pas encore achevé. Trouvé « imparfait et fort en désordre parmi ses papiers » (*ibid.*, p. 120), ce dernier ouvrage fut terminé par Daniel Zavarisi, Véronais sans doute apparenté à l'historien. Le traité fut publié en entier à Paris en 1539 et réimprimé en 1543 par Vascosan.

13. *Ibid.*, p. 120.

14. Jean Regnart, épître dédicatoire « A tres haut et puissant Seigneur, Monseigneur Anne de Montmoranci, Per, et Conestable de France », Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, op. cit., f. àà2 r.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

fait allusion, s'inscrit dans les relations entre la France et l'empire de Charles Quint et eut lieu, de fait, en 1555<sup>18</sup>. Selon Philippe Hamon,

[i]l [Montmorency] sert ensuite comme négociateur, à Ardres au printemps 1555, puis à Vaucelles : la trêve signée en février 1556 peut passer pour un succès, puisque la France conserve toutes ses conquêtes (Trois-Évêchés, Piémont et Savoie, Corse)<sup>19</sup>.

Le projet de traduction se situe donc à partir des négociations du printemps 1555 en vue de la trêve dite de Vaucelles et vraisemblablement avant le 2 juin 1556, date du Privilège du roi, période où Regnart est toujours de ce monde et le connétable, toujours au faîte de la faveur royale ainsi que de sa gloire militaire et diplomatique, avant que ne reprenne la guerre et qu'eut lieu le désastre de Saint-Quentin le 10 août 1557<sup>20</sup>.

Homme d'armes, Regnart a placé la vertu dans l'action. Le retour à la vie civile et inactive, à ses yeux, nous vaut un aveu très franc sur ses ambitions de gloire personnelle : « Le repos toutesfois, peu familier aux gens de guerre, & le désespoir de pouvoir jamais en cette oisiveté me

18. Tombé en disgrâce en 1541 par la volonté de François I<sup>er</sup>, le connétable Anne de Montmorency retrouve la faveur royale avec l'entrée en scène de Henri II, pour qui il représente selon Arlette Jouanna « un père de substitution ». Il réintègre alors immédiatement la cour. Sa faveur est immense et le roi le fait duc et pair (2 juillet 1551) (Arlette Jouanna, « Henri II », Arlette Jouanna, Philippe Hamon *et al.*, *La France de la Renaissance. Histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2001, p. 870).

19. Philippe Hamon, « MONTMORENCY, Anne de », Arlette Jouanna, Philippe Hamon *et al.*, *op. cit.*, p. 962.

20. Hamon ajoute à ce propos : « Mais ce beau résultat est totalement compromis lors de la reprise de la guerre, en particulier par le désastre de Saint-Quentin (10 août 1557) : Montmorency, qui conduit l'armée chargée de débloquer la ville assiégée par les Impériaux, organise mal l'opération et se fait surprendre par l'ennemi. Son armée est écrasée et le connétable capturé. Il revient à son grand rival François de Guise, nommé lieutenant général du royaume, de rétablir la situation. Montmorency, quoique prisonnier, est cependant choisi par Henri II pour conduire les négociations avec Philippe II. On l'accuse d'avoir cédé beaucoup trop largement aux exigences espagnoles pour recouvrer sa liberté. Il en profite peu politiquement, car la mort brutale de Henri II entraîne sa disgrâce et le triomphe des Guises. François lui succède comme grand maître au début du règne de François II. » (*ibid.*)

faire conoitre aux hommes, me fâchèrent si soudain, que, pour remede à cet ennuy, je reprins les livres<sup>21</sup> ». C'est alors qu'il lit par hasard le *De rebus gestis*, dont la lecture lui fait une telle impression qu'il se décide à le traduire, frappé par « l'excellance du langage & pour y voir les admirables entreprinses des anciens François, nos ayeux, décrites à la verité ». Le voilà investi de la mission de donner à lire les exploits de ses prédécesseurs à ceux qui, curieux des choses passées, n'ont pas étudié le latin. Il se fait également un point d'honneur de mettre ainsi un terme aux railleries des étrangers qui ont pu « se gaber [...] de n'avoir encores sceu voir en nôtre langue tant de merveilles qu'on raconte de nos predecesseurs<sup>22</sup> ».

Outre les gens non lettrés, le traducteur semble viser un public composé « de vaillans hommes qui continuellement veillent et hasardent leurs vies pour le bien et honneur de la France », comme lui. Par-delà les récompenses qu'ils reçoivent de leur roi, ils verront qu'à la manière de leurs semblables des temps passés, ils peuvent ainsi acquérir « un nom qui les fera vivre jusques aus derniers siecles, et laissera après leur mort une telle estime de leur nation, et esperance de leurs enfans, qu'éternellement on les admirera<sup>23</sup> ». C'est donc conjuguer l'ancienne récompense de l'honneur, que Platon conférait aux guerriers dans sa *République*, avec celle de la gloire, valeur dont sont assoiffés l'artiste comme le créateur de la Renaissance. Par la même occasion, Regnart rappelle le pouvoir de l'écrivain et de l'historien, bref des hommes de lettres, de conférer, par leur plume, cette gloire aux hommes d'action ainsi que le pouvoir du traducteur d'en multiplier les admirateurs.

Cela, le traducteur ne l'oublie pas dans son hommage au pair et connétable Anne de Montmorency, à qui il promet de traduire les cinq volumes restants de l'*Histoire* de Paul Émile, voire peut-être d'y adjoindre une continuation en laquelle celui qui était surnommé « la

---

21. Jean Regnart, épître dédicatoire « A tres haut et puissant Seigneur, Monseigneur Anne de Montmoranci, Per, & Conestable de France », *op. cit.*, f. 332 r.

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*

fraieur des ennemis de nôtre Prince, et le second protecteur de ses sujetz<sup>24</sup> » passerait de l'actualité à l'histoire. Ainsi, Regnart déclare à Montmorency que grâce à cette continuation de son *Histoire*, « vos grans et illustres faits me donneront tel sujet, qu'elle pourra servir jusques à nos derniers nepveux d'eguillon à toute vertu<sup>25</sup> ». Cet hommage, en plus d'être très diplomatique devant le « treshaut et puissant<sup>26</sup> » connétable, s'appuie sur la conception traditionnelle de la valeur morale de l'histoire.

## Les œuvres liminaires incluses dans *Les cinq premiers livres de l'Histoire française* (1556) de Paul Emile

Alors, qu'est-ce qui va retenir l'attention des poètes des pièces liminaires? On pourrait citer parmi les points qui ressortent : les mérites comparés de l'historien et de son traducteur, et les qualités d'homme d'armes et de lettres de Regnart, même si nous nous limiterons à examiner les premiers points, principalement chez Jodelle, Tahureau, Dorat et Calliste.

Élément inattendu pour les auteurs, le statut de leurs pièces liminaires a changé en cours de route. En effet, Jacques Tahureau note que son élégie avait été envoyée au traducteur « un peu davant qu'il mourust<sup>27</sup> », de telle sorte que ces pièces contribuant à donner du lustre à la parution d'une œuvre et à inscrire l'auteur dans un réseau de *sodalitas* humaniste se sont transformées, par la force des choses, en tombeau poétique.

### Mérites comparés de l'historien et de son traducteur

À la question de savoir qui doit être le plus loué, l'auteur ou son traducteur, les avis varient et diffèrent souvent par rapport à ce

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*

27. Jacques Tahureau, « Élégie de Jaques Tahureau », *op. cit.*, [f. 44 r]. Mention accompagnant le titre de l'élégie.

qu'en disait Joachim du Bellay dans sa *Deffence et illustration de la langue françoise* de 1549. Au cinquième chapitre du premier livre de ce manifeste, Du Bellay déclare d'emblée qu'à ses yeux, l'activité de traduction ne peut constituer un « moyen unique & suffisant<sup>28</sup> » pour élever la langue française « à l'égal & parangon des autres plus fameuses Langues<sup>29</sup> ». En somme, si le labeur des traducteurs se révèle fort utile pour « instruyre les ingnorans des Langues etrangeres en la congnoissance des choses<sup>30</sup> », leur tâche n'est pas suffisante, de l'avis de Du Bellay, pour donner à la langue française « ceste perfection, &, comme font les peintres à leurs tableaux, ceste derniere main que nous desirons<sup>31</sup> ».

Aussi, sa discussion épingle l'*inventio* et l'*elocutio*, ces deux parties de la rhétorique où l'auteur et le traducteur ne sont pas exactement sur le même terrain, car, selon Du Bellay, même l'élocution ne peut être maîtrisée aussi bien par le traducteur que par l'auteur. En effet, ce n'est pas avec « la mesme grace & nayfveté<sup>32</sup> » que le premier peut exprimer les propos du second dans un idiome autre que la langue d'origine. Bref, de l'original à la traduction, l'homme de lettres a ainsi l'impression de passer « de l'ardente montaigne d'Aethne sur le froid sommet de Caucase<sup>33</sup> ». Par conséquent, tant les écrits en langues latine et grecque que les ouvrages en vulgaire gagnent à être lus dans l'idiome dans lequel ils furent tout d'abord rédigés.

À l'instar de la préface de Regnard, l'ode liminaire « au peuple François » d'Étienne Jodelle reprend l'idée de Du Bellay sur l'utilité de la traduction :

---

28. Joachim Du Bellay, « Que les Traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la Langue Françoise », *La Deffence et illustration de la langue françoise*, éd. critique par Henri Chamard, Paris, Librairie Marcel Didier, 1966, p. 32.

29. *Ibid.*

30. *Ibid.*, p. 38.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*, p. 37.

33. *Ibid.*

Il faut qu'on contente l'envie,  
 En sa propre langue écrivant,  
 Du gentilhomme peu savant  
 Et d'une grand part du vulgaire,  
 Qui veut aussi bien voir son los  
 Sous la main d'ignorance enclos,  
 Sortir en lumière plus claire<sup>34</sup>

Cependant, il laisse entendre que Regnard y est arrivé avec plus de bonheur que Simon de Monthiers, le premier traducteur de Paul Émile, qui avait fait paraître sa traduction en français la même année, en 1556, chez Vascosan. Comme seuls les deux premiers livres parurent, De Monthiers fait les frais d'une pique au passage dans ces vers de Jodelle :

Ce que mon Regnard a sceu faire,  
 Rendant A Emyle d'un tel heur,  
 Qu'un autre qui a voulu suivre  
 Le premier & le second livre  
 Doit borner au tiers son labeur<sup>35</sup>.

Qu'à cela ne tienne, Jodelle tance sans ménagements le peuple français à qui il reproche une certaine paresse et s'indigne du fait que le roi dut faire venir de Vérone « ce docte historien Æmile<sup>36</sup> » pour écrire son histoire. De fait, cette initiative est ressentie comme une forme de domination intellectuelle humiliante pour un peuple qui se considère comme supérieur à l'Italie militairement :

(Peux tu bien entendre cela,  
 O peuple sans rougir de honte,  
 Voïant qu'il faut qu'un étranger  
 Vienne tes histoires renger  
 Et qu'un peuple que chacun domte  
 De cette gloire te surmonte?<sup>37</sup>)

34. Étienne Jodelle, « Au peuple François », Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, op. cit., [f. 334 r], v. 309-315.

35. *Ibid.*, v. 316-320.

36. *Ibid.*, v. 298.

37. *Ibid.*, v. 291-296.

Pour Jean Dorat, dont les distiques en latin ont été traduits par Catherine Magnien-Simonin dans son inventaire des poésies éparses de ce poète, c'est le traducteur qui remporte la palme du mérite entre l'auteur et son traducteur :

Paul Émile, latin, a écrit, en un latin d'une grande pureté, l'histoire de France : il l'aurait écrite en français si c'eût été la langue de tous. Regnart suit sa trace, et même le devance : car si l'on doit les louer tous les deux, c'est mieux que la France se fasse entendre en français<sup>38</sup>.

Par distraction ou peut-être par diplomatie, la traductrice a omis de traduire un des distiques que notre collègue Janick Auberger a rétabli, car après « il l'aurait écrite en français si c'eût été la langue de tous », il aurait fallu lire : « sed non omnibus omne datum est. / Quod potuit, fecit<sup>39</sup> ».

Certes, il y a de la condescendance et de l'ironie à l'endroit de cet Italien érudit qui maîtrise le latin des humanistes, mais non le français, et un peu de complaisance, dans ces pièces de circonstance, à placer le traducteur avant l'auteur. Mais en même temps, n'est-ce pas un rapport de forces qui change dans le cours de la *translatio studii* en raison de la fierté nationale qui cherche à s'affirmer? Pour ce qui est

---

38. Catherine Magnien-Simonin, « Inventaire des contributions imprimées éparses de Jean Dorat », Christine de Buzon et Jean-Eudes Girot [dir.], *Jean Dorat poète humaniste de la Renaissance*, Actes du Colloque international (Limoges, 6-8 juin 2001), Genève, Librairie Droz, coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », 2007, p. 439.

39. Jean Dorat, « In Ioannem Regnartum », Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire française*, op. cit., [f. 44 r]. Voici la traduction de Janick Auberger [nous soulignons le vers omis] : « L'Italien Paul Émile avait écrit dans un latin plus pur que d'ordinaire une histoire de France; il eût pu écrire en langue française s'il eût été français, mais tout n'a pas été donné à tous. Il a fait ce qu'il a pu. Et toi tu as suivi de sorte que tu sembles avoir toi-même montré la voie. Et tu parais, au service de Paul Émile, n'être pas moindre que celui qui t'inspire. A mon avis, quoique chacun des deux soit à louer, celui qui l'est le plus est celui qui fait chanter les choses françaises en langue française. »



de la contribution de Jean Dorat<sup>40</sup> qui « dispensait libéralement ses productions<sup>41</sup> », il faut savoir, de l'avis même de ses contemporains, tel Scévole de Sainte-Marthe, qu'« [a]ucun livre nouveau ne sortait<sup>42</sup> » à son époque « qui ne réclamât la recommandation de la Muse de Dorat en guise de Mercure comme guide et paranymphe<sup>43</sup> », ce qui accrédite l'observation d'Henri Chamard, commentateur des distiques grecs de Dorat pour la *Deffence et illustration*, qui parle de la « manie<sup>44</sup> » des « compliments liminaires<sup>45</sup> », caractéristique du XVI<sup>e</sup> siècle.

Dans l'épigramme liminaire de Jacques Tahureau, le traducteur demeure le truchement de l'auteur même s'il doit être à la hauteur de l'*elocutio* de l'original, de telle sorte que la traduction n'a rien d'un pis-aller par rapport à l'original, comme l'alléguait Du Bellay, et peut donc être appréciée à la lecture comme le serait un original :

Et que par ton moien Æmille fait François  
 Aiant depeint au vray les hauts faicts de noz Roys,  
 Soit autant renommé par ta Françoise veine  
 Comme il est excellent en sa langue Romaine<sup>46</sup>.

Et au sein des huit sizains que consacre à Regnard le mystérieux Calliste, s'élabore une variante du motif horatien de l'*Ut pictura poesis*. En effet, ce dernier compare la durée relative des portraits laissés par différents types d'artistes pour conclure que les matériaux du peintre ne résistent pas aussi bien au temps que le « fer, [le] cuivre ou [la] pierre

40. Jean Dorat fut, entre autres choses, professeur de Ronsard, de Du Bellay et de Du Baïf au Collège de Coqueret. Par la suite, il fut nommé professeur royal de grec en 1556 et poète royal en 1567.

41. Catherine Magnien-Simonin, *op. cit.*, p. 439.

42. Scévole de Sainte Marthe, cité dans *ibid.*, p. 440, note 3, traduit par Catherine Magnien-Simonin.

43. *Ibid.*

44. Henri Chamard, cité dans Catherine Magnien-Simonin, *op. cit.*, p. 441.

45. *Ibid.*

46. Jacques Tahureau, « Épigramme de Jacques Tahureau », *op. cit.*, [f. 44 v], v. 27-30.

dure<sup>47</sup> » des sculpteurs et des graveurs. Fort de ce préambule, il met Regnard à l'abri de l'oubli pour avoir « sceu, prudent, eslire / Bon sujet à ton bien dire<sup>48</sup> ». Calliste loue le travail du traducteur en empruntant, de manière fort originale, le vocabulaire du ficinisme amoureux et son motif de la double vie du néo-platonisme, qu'il adapte au travail de feu le traducteur Regnard, dont le nom revit avec les œuvres auxquelles il a lui-même redonné vie :

Car lors que, soigneux, tu donnes  
Nouvelle vie aux hauts faits  
De si vaillantes personnes  
Toimesmes (heureux) te fais  
Une reciproque vie,  
Malgré la mortelle envie<sup>49</sup>.

Pour Gervais Sepin, « [p]ar conséquent chacun est à bon droit digne d'estime : et je ne pourrais pas bien affirmer lequel de vous deux en est le plus digne<sup>50</sup> », Paul Émile, pour avoir fait connaître la glorieuse histoire française aux étrangers ou Regnard, « pour qu'on profite de ces biens qui nous sont propres<sup>51</sup> » et qu'il soit une source d'émulation pour la jeunesse française.

Quant à Pierre Tredehan, le sujet de fierté est d'avoir écrit à propos de la monarchie française en français, et de surcroît « d'une plume dorée<sup>52</sup> » : « Ores ores François tu te peux bien vanter / D'ouir en ton langage une Clion chanter<sup>53</sup> ». À ses yeux, tout cela place Regnard au-dessus

---

47. Calliste, œuvre liminaire sans titre, Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, op. cit., [f. 335 v], v. 15.

48. *Ibid.*, v. 35-36.

49. *Ibid.*, v. 37-42.

50. Gervais Sepin, « Ger. Sepini salmurei, de Pauļo. Aemilio Gallico sermone donato, ad Ianum Regnardum Hendecasyllabi », Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, op. cit., [f. 335 v], traduit par Janick Auberger, v. 24-26.

51. *Ibid.*, v. 19.

52. Pierre Tredehan, « Sonnet », Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, op. cit., [f. 336 r], v. 8.

53. *Ibid.*, v. 9-10.

des poètes qui s'échinent à raconter leurs amours où le feu et l'eau s'opposent toujours dans la plus pure tradition pétrarquiste : « Ecrive qui voudra, de son amour contraint, / Les feux & les sanglots d'une âme martirée<sup>54</sup> »; au-dessus également de ceux qui préfèrent ressasser les fables gréco-latines mensongères plutôt que de s'attacher à écrire la vérité de l'histoire : « Ecrive qui voudra la fable retirée / D'un Grec fardé menteur, d'un Romain parle-feint<sup>55</sup> ». Le résultat est le même, aucun d'eux n'arrive à la hauteur de Regnard : « Facent ce qu'ils voudront si n'aquerront ils point / Le moins, ô mon Regnard, de ta plume dorée<sup>56</sup>. »

Sur l'un de ces points, Tahureau manifeste son désaccord avec Tredehan pour estimer que la poésie amoureuse n'empêche en rien de faire un grand œuvre et de « hausser sa plume<sup>57</sup> ». À preuve Regnard, lit-on dans l'élégie, qui aurait aussi commis à l'instar de Tahureau des poésies amoureuses dont le chant a émerveillé « les Nymphes Angevines<sup>58</sup> ».

### Éloge des qualités d'hommes d'armes et de lettres de Regnard

Les poésies liminaires font aussi l'éloge répété des qualités d'homme d'armes et de lettres que réunit Regnard. Comme l'a remarqué Janick Auberger à propos du quatrain en latin de Calliste, celui-ci joue, comme Homère, sur le double talent de la parole et de l'action (le guerrier homérique est « bon en discours et bon au combat »), il semble donc insister sur cette main qui est aussi bonne dans l'action que dans l'écriture :

Après avoir posé les armes, ce qu'il reste de temps,  
tu l'emploies tout entier à traduire Paul Émile.

54. *Ibid.*, v. 3-4.

55. *Ibid.*, v. 5-6.

56. *Ibid.*, v. 7-8.

57. Jacques Tahureau, « Élégie de Jacques Tahureau », *op. cit.*, [f. 44 v], v. 18.

58. *Ibid.*, v. 14.

Habile en écriture et fort en action,  
tu agis et tu écris, noble par ton art, noble par ta main<sup>59</sup>.

Jodelle fait aussi l'éloge de la « double gloire<sup>60</sup> » de Regnard en insistant sur la lutte contre l'ignorance : « Qui bravement vient aujourd'hui / Entre nôtre troupe sçavante / Combatre la troupe ignorante<sup>61</sup> ». Ces vers ne sont pas sans évoquer les métaphores guerrières d'Érasme, qui dès 1489 imagine, dans les *Antibarbares*, une République des lettres à la défense des lettres profanes et en lutte contre les ignorants<sup>62</sup>. Plus particulièrement, c'est aux yeux de Jodelle le travail sur l'*elocutio* de Regnard qui lui vaut un « double laurier » :

Et qui suivant le Dieu guerrier  
Mellant les livres aux alarmes  
Bien faisant, bien disant des armes,  
Doit atendre un double laurier<sup>63</sup>.

C'est sur ce même motif que va s'étendre copieusement Jacques Tahureau qui loue l'expérience soldatesque de Regnard, qui en fait un meilleur traducteur. Ainsi, plutôt que d'être muni d'un savoir appris « [o]yant un maître es artz crier en une école<sup>64</sup> », Regnard se présente en pleine possession d'un vocabulaire précis et technique de la chose militaire.

---

59. Calliste, « Ejusdem », Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, *op. cit.*, [f. 334 r], v. 1-4, traduit par Janick Auberger et commentaires par courriel du 3 janvier 2010.

60. Étienne Jodelle, « Au peuple François », *op. cit.*, [f. 334 r], v. 313.

61. *Ibid.*, v. 314-316.

62. Érasme, *Les Antibarbares, Œuvres choisies, présentation, traduction et annotations de Jacques Chomarat*, Paris, Le Livre de poche, 1991, p. 41 à 47. Voir, en particulier, les métaphores guerrières en p. 45, telle celle-ci : « Ceux de la cohorte rustique il nous suffira de les disperser à l'aide seulement de soldats armés en hâte, de les dépouiller de leur bouclier en simili-piété, et de les mettre en fuite, ce qui ne sera pas une grande affaire. »

63. Étienne Jodelle, « Au peuple François », *op. cit.*, [f. 334 r], v. 317-320.

64. Jacques Tahureau, « Élogie de Jacques Tahureau », *op. cit.*, [f. 335 r] v. 50.

Nous voilà, à nouveau, face à une position différente de celle de Du Bellay. Alors que ce dernier déclarait que *l'inventio*, qui consiste à parler « elegamment & copieusement<sup>65</sup> » d'une chose, doit s'appuyer sur une connaissance préalable du grec et du latin, puisque les « Sciences<sup>66</sup> » ont d'abord été traitées dans ces langues, Tahureau préconise plutôt que cette connaissance passe directement par le français :

Non ce n'est pas assez au François écrivant  
D'estre au Grec étranger ou en Latin sçavant,  
Pour bien dire il luy faut connoitre d'avantage  
Les traits & les beaux motz de nôtre beau langage<sup>67</sup>

Et seule cette connaissance linguistique approfondie, fruit de l'expérience, fera éviter aux rédacteurs « [t]ant de motz corrompuz, tant d'autres inventez / [s]ans art ni jugement de ces fols éventez<sup>68</sup> ».

Cette élégie est aussi l'occasion de revenir sur des propos que le poète avait tenus en 1555 dans son *Oraison de Iaques Tahureau Au Roy. De la grandeur de son regne, & de l'excellance de la langue françoise*<sup>69</sup>. Après y avoir loué les écrivains français qui n'ont plus rien à envier aux auteurs grecs et latins, il se plaignait de ceux qui ne comprennent pas que le français exprime des notions que le latin ne connaissait pas<sup>70</sup>. Tahureau déplore enfin le nouveau langage affecté, un français truffé de mots étrangers<sup>71</sup>.

65. Joachim Du Bellay, « Que les Traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la Langue Francoise », *op. cit.*, 1966, p. 33.

66. *Ibid.*

67. Jacques Tahureau, « Élégie de Iaques Tahureau », *op. cit.*, [f. 44 v], v. 31-34.

68. *Ibid.*, v. 39-40.

69. Jacques Tahureau, *Oraison de Iaques Tahureau Au Roy. De la grandeur de son regne, & de l'excellance de la langue françoise; plus Quelques vers du mesme auther dediez à Madame Marguerite*, Paris, chez la veuve Maurice de La Porte, 1555.

70. On se souviendra qu'Érasme avait déjà épinglé ce trait dans son colloque « Le Cicéronien » de 1529, où il raillait les imitateurs serviles qui jargonnent en latin, comme Rabelais le fera un peu plus tard pour son écolier limousin.

71. Au chapitre de la littérature, Tahureau note, en effet, que les meilleurs auteurs grecs ou latins ne l'emporteraient pas sur les « douces & sçavantes pleumes qui

Des échos de ces propos sont encore perceptibles dans son élégie liminaire où il estime que grâce à une meilleure connaissance de sa langue maternelle,

Alors un ignorant mal expérimenté  
Ne jargonneroit point un langage emprunté,  
Et sans sçavoir que c'est de l'estat des gensdarmes  
N'en iroit point parlant comme fait un clerc d'armes<sup>72</sup>.

Tahureau termine son envolée en vantant Regnard de ne pas céder à l'abus des italianismes en vogue et de savoir imposer les balises d'un bon usage :

Donc tu peux doctement faire parler François,  
Paul Æmile traittant des armes & des Roys,  
Et sans user en rien de ce nouveau ramage  
Dont on gaste par trop nôtre françois langage :  
Car aujourd'hui celuy n'est pas des bons esprits  
Qui parlant en françois ne remplit ses écris

---

font aujourd'hui profession de bien parler, ou écrire en leur naturel François » (*ibid.*, p. 6). Il déplore que tels « affectés latineurs » (*ibid.*), après avoir un tant soit peu « vaqué en la langue Latine pensent à tous les motz qu'ilz iergonnent parler tousiours par l'esprit de Ciceron, comme s'il étoyt vray-semblable qu'ilz peussent bien dire en une langue étrangere, & laquelle ilz ne sçavent encores à grand peine qu'à credit » (*ibid.*). Ces individus ne devraient pas mépriser le français, langue très riche qu'ils apprirent « dès le lait de la nourrice » (*ibid.*) et qui s'avère « tout autant recommandable que peuvent être celle des étrangers » (*ibid.*). Si, comme l'allèguent certains « dégorgeurs de latin » (*ibid.*), il existe de nombreuses « manieres de parler Latines que nous ne sçaurions rendre mot pour mot en nôtre langue » (*ibid.*), l'on retrouve inversement, note Tahureau, « une infinité [de façons de parler] en François qu'il est impossible de rendre en la langue Latine aveques la mesme grace qu'ilz ont en nôtre langue » (*ibid.*). « Jamais langue n'exprima mieux les conceptions de l'esprit » (*ibid.*) que la langue française, étant donné, notamment, sa suavité. En outre, la langue française comprend une plus grande abondance de mots que les langues grecque et latine, « ce qui se pourroyt aisement prouver par dix mille choses inventées que nous avons au-iourdhui, chacune avecques ses mots & termes propres, dont les Grecz ni les Latins n'ouïrent iamais seulement parler » (*ibid.*). Il souligne que la France de son temps regorge de grands écrivains : « nôtre France est plaine d'une infinité d'Homeres, de Virgiles, d'Euripides, de Senecques, de Menandres, de Terences, d'Anacreons, de Tibulles, de Pindares, d'Horaces, de Demosthenes, de Cicerons françois. » (*ibid.*) Aussi, « la France pour le jourd'huy ne doit rien à l'antiquité des Grecz ni des Latins » (*ibid.*, p. 6-7).

72. Jacques Tahureau, « Élégie de Jaques Tahureau », *op. cit.*, [f. 55 r], v. 43-46.

D'un tas de ces beaux mots étrangers à la France  
Dont à peine luimesme il a la connoissance<sup>73</sup>

Il est aussi intéressant de noter, comme l'a fait John Clark dans son ouvrage sur le genre de l'élegie, que Tahureau est le premier, avant Ronsard, à lier la forme élégiaque, habituellement réservée aux thèmes amoureux, à des thèmes littéraires. Cette union « curieuse et originale<sup>74</sup> », ajoute-t-il, deviendra plus fréquente après 1560. Pour Clark, cette élégie est une preuve supplémentaire de l'indépendance artistique de Tahureau et de sa critique des excès du style nouveau de la Pléiade, notamment l'introduction dans la langue de termes excentriques<sup>75</sup>. À nos yeux, ces remarques sont une indication qu'il y a place pour une pensée originale et personnelle, voire une expérimentation formelle au sein d'une production de pièces de circonstances.

Il en va de même, du reste, pour l'ode liminaire de Jodelle, qui prend, de l'avis d'Enea Balmas, « une saveur curieuse qu'achève de préciser le caractère peu commun qu'il a voulu donner à son ode, celui d'un "appel au peuple français", autrement dit d'un vrai manifeste<sup>76</sup> », ce qui éloigne

73. *Ibid.*, v. 59-66.

74. John E. Clark, *Élégie. The Fortunes of a Classical Genre in Sixteenth-Century France*, The Hague [Pays-Bas], Mouton & Co., 1975, p. 87 [nous traduisons]. L'expression est tirée du passage suivant : « Ronsard also likes to use the elegy in a very personal way in these early years. [...] This tendency to link literary themes with the elegy, a curious and original union it seems, no doubt accounts for four poems (8, 11, 13, 17) serving as prefaces to whole works or distinct sections of a work. Found before Ronsard only in a poem by Tahureau (Catalogue 36), it is a type of elegy that will increase in frequency after 1560. »

75. *Ibid.*, p. 208, note 36, où Clark affirme : « Tahureau's elegy is further proof of his artistic independence and criticism of the excesses of the new "Pléiade" style: see Marcel Raymond, *L'influence de Ronsard*, 2 vol. (Paris : Champion, 1927), vol. I, p. 199-202. Tahureau's poem defends love-poetry, praises the work to which it is a preface for the author's great knowledge of the French language, goes on to define existing good usage as the ideal in language and finishes by criticizing the misguided zealots of eccentric language enrichment. »

76. Enea Balmas, « Étienne Jodelle parisien au peuple français », Étienne Jodelle, *Œuvres complètes*, éd. établie, annotée et présentée par Enea Balmas, Paris, Gallimard, 1965, t. I, p. 449, note p. 113.

ce genre de sa fonction reconnue, où « [l]e chant de l'ode tend à amorcer un dialogue, une sociabilité<sup>77</sup> », comme l'a montré François Rouget.

D'ailleurs, le contenu de l'ode de Jodelle, au titre grandiloquent et qui s'avère d'une « longueur inaccoutumée (trois cent soixante vers : il s'agit d'un véritable petit poème)<sup>78</sup> », est étonnant pour Balmas, selon lequel

[l]es attaques contre la mythologie, contre « la Grèce menteresse », contre la morgue des Italiens d'aujourd'hui, se suivent tout le long de l'ode, pour culminer dans le désaveu d'une poésie uniquement basée sur l'imitation, qui rappelle par sa fermeté certains passages du prologue de l'*Eugène*<sup>79</sup>.

Ajoutons que Jodelle s'accorde ici avec Tahureau sur l'abus des mots étrangers des poètes contemporains. Cependant, cette ode, devenue manifeste, reste aussi un l'éloge de Regnard. C'est pourquoi Jodelle prend la peine de se défendre des excès auxquels peut mener le genre encomiastique, en écrivant ces huitains comme gage de sa sincérité, mais peut-être pas de sa modestie :

Ce n'est pas moy qui chacun prise  
Dans mes vers, & qui autorise  
Pour estre quitte à mon amy  
Des écris forgez à demy,  
Ma liberté inviolable  
Et ma louange est equitable,  
[...]  
Il ne faut la gloire celer  
Des amis, ni trop en parler<sup>80</sup>

---

77. François Rouget, *L'apothéose d'Orphée. L'esthétique de l'ode en France au XVI<sup>e</sup> siècle de Sébillet à Scaliger (1548-1561)*, Genève, Librairie Droz, 1994, p. 86.

78. Enea Balmas, « Étienne Jodelle parisien au peuple français », *op. cit.*, p. 449, note p. 113.

79. *Ibid.* À la même page, Balmas donne cet exemple : « N'y voit-on pas Jodelle défendre des positions qu'avaient déjà illustrées des pièces de 1552 (vers à Nicolas Denisot, en l'honneur de ses *Cantiques du premier Advenement de J. C.*)? »

80. Étienne Jodelle, « Au peuple François », *op. cit.*, [f. 4 r], v. 321-326 et v. 330-331.



Malgré cette noble appellation d'ami et le culte de la *sodalitas* parmi les humanistes, Balmas s'interroge sur la présence du poème de Jodelle dans le livre de Regnart, « puisque nous ignorons tout des rapports entre le poète de *Cléopâtre* et le sieur de Miquetièrre<sup>81</sup> ». Selon lui, l'explication est sans doute à chercher du côté du « nom de l'illustre personnage à qui Jean Regnart a offert sa traduction<sup>82</sup> », soit le Connétable Anne de Montmorency. À ce propos, Balmas observe :

Cela aussi nous ramène à l'époque des débuts littéraires de Jodelle : on se souviendra en effet que dans son *Eugène* il a trouvé moyen de glisser un éloge de la famille du Connétable. Si dans la présente ode il se contente de deux vers (345-346) adressés à Montmorency, c'est sans doute parce que son ami Regnart a déjà fort éloquemment parlé pour tous les deux [...] <sup>83</sup>.

De son côté, François Rouget a étudié la forme de cette ode de manière approfondie pour conclure que ces treize strophes, longues de vingt vers chacune, manquent parfois de cohésion<sup>84</sup>. Il a également souligné la vision particulière de l'histoire chez Jodelle, qui relève en fait d'un parti-pris idéologique, ce que l'ouvrage de Paul Émile se piquait d'éviter :

Lorsqu'il s'agit de vanter le renouveau de la civilisation, comme dans l'ode « Au peuple François » de Jodelle, le poète indique les étapes qui menèrent l'humanité de la barbarie à la civilisation, illustrée par Henri II. Le poète alors ne fait pas œuvre d'historien : il prend parti dans l'exposition des âges pour dénoncer les époques antérieures, et vanter, par contraste, l'ère contemporaine<sup>85</sup>.

81. Enea Balmas, « Étienne Jodelle parisien au peuple français », *op. cit.*, p. 449, note p. 113.

82. *Ibid.*

83. *Ibid.*, p. 449-450. Notons que Calliste adresse aussi quelques vers à Montmorency.

84. François Rouget, *op. cit.*, p. 287-288.

85. *Ibid.*, p. 243.

## Fortune des pages liminaires de l'édition de Fezandat de 1556 dans la réédition et la continuation de 1581 chez Frédéric Morel

Compte tenu du caractère lié à l'actualité des pièces liminaires de l'édition parisienne de Fezandat de 1556, il vaut la peine de considérer ce qui en subsiste dans la réédition et la continuation de la traduction de Jean Regnart par Arnould Le Ferron dans l'édition qu'en a donnée Frédéric Morel, père, à Paris en 1581.

Voici la description qu'en donne Catherine Magnien-Simonin dans son inventaire des pièces éparses de Jean Dorat à l'entrée n° 149, qui porte sur l'exemplaire de la BnF de l'édition de 1581 avec la description du contenu des pièces liminaires<sup>86</sup>. Cette entrée fournit un point de départ utile à la comparaison de ces deux éditions:

Paul-Émile-Arnould Le Ferron, *L'Histoire des faits, gestes et conquestes des Roys, Princes, Seigneurs et Peuple de France, descrite en X. Livres et composee premierement en Latin par Noble et savant personnage Paul Æmyle Veronois : et depuis mise en François par Jean Regnart gentilhomme Angevin, en son vivant Seigneur de la Mictiere. Avec la suyte de ladicte Histoire tirée du Latin de feu M<sup>e</sup> Arnold Le Ferron conseiller du Roy à Bourdeaux, et autres bons Auteurs*, Paris, Frédéric Morel, 1581, avec privilège pour dix ans du 20 décembre 1579 en présence de Jean Vetus, signé Gassot, in-fol. de 8 f. + 688p. + 45f. Mazarine Rés. 5824 A, aux armes d'Anne-Marie-Louise d'Orléans, la grande Mademoiselle et BnF exemplaire réglé aux armes L35-34.

aiir<sup>o</sup> épître dédicatoire de Féd. Morel père à Henri III; a iiiir<sup>o</sup>-v<sup>o</sup> 5 distiques *In Joannem Regnartum Andinum, Paul. Æmylii interpretem signés Io. Auratus. P. R.* : « Æmylius Gallas Latio sermone Latinus [...] 338 »; et 9 puis 6 distiques de Frédéric Morel junior, 26 hendécasyllabes de Gervais Sepin; avr<sup>o</sup>

86. Notons au passage que l'édition de 1556 a été omise dans cet inventaire alors que les distiques de Dorat y figurent déjà et seront repris tels quels dans l'édition de 1581.

élégie française d'Étienne Tahureau; a[vi]r<sup>o</sup> ode de Jodelle au peuple français et *in fine* deux distiques latins; aviii<sup>o</sup>-v<sup>o</sup> notice de Paul Jove et catalogue des rois<sup>87</sup>.

Quelles sont, dès lors, les principales différences entre les pièces liminaires des éditions de 1556 et de 1581? Premièrement, l'éditeur Morel, imprimeur ordinaire du roi, a supprimé l'épître du traducteur Regnart au connétable Anne de Montmorency, décédé en 1567, pour la remplacer par la sienne à Henri III; ensuite, autre nouveauté, les distiques de Frédéric Morel, fils, adressés à Henri III ainsi qu'à Paul Émile ; enfin, la notice de Paul Jove remplace le sonnet de Tredehan vantant Regnart ainsi que l'épigramme de Paul Émile traduite par le même Tredehan. Quant au Privilège du roi de 1556, qui se trouvait après cette épigramme, une mise à jour de 1579 se retrouve à la fin de l'ouvrage.

Signalons également que la nouvelle préface de F. Morel, père, se charge de louer succinctement le docte Regnart qu'il compare à Philippe de Comynes et à M. de Langé, hommes d'armes et hommes de lettres comme lui. Surtout, le préfacier fait l'éloge de Paul Émile. Ce dernier, comparé à César et à Xénophon, dépasserait Tite-Live, et laisserait loin derrière lui les rédacteurs d'Annales du Moyen Âge. Outre cela, Paul Émile est louangé pour son impartialité, son respect de la chronologie, l'absence de contradictions internes dans le texte, sa capacité de décrire la géographie avec vivacité et, finalement, son style « doux et coulant<sup>88</sup> ». Chose curieuse, pas un mot n'est consacré au continuateur feu Arnould Le Ferron dont le nom figure pourtant sur la page de titre!

87. Catherine Magnien-Simonin, « Inventaire des contributions imprimées éparses de Jean Dorat », *op. cit.*, p. 505. Précisons que dans l'exemplaire de l'édition de 1581 conservé à l'Arsenal (Fol. H-1631), que nous avons consulté, et qui se présente comme l'exemplaire que possède cette bibliothèque (Fol. H. 1630), les vingt-six hendécasyllabes de Sepin apparaissent plutôt entre les neuf et six distiques de Frédéric Morel, fils au fol. a 4v et que les huit sizains signés du mystérieux Calliste sont toujours là après l'ode de Jodelle de telle sorte qu'il faut attribuer au même Calliste « Eiusdem » les deux distiques latins *in fine*.

88. Paul-Émile-Arnould Le Ferron, *op. cit.*, f. a2 v.

Mais il y a plus. En effet, parmi les pièces conservées, deux ont été amputées de leurs strophes finales. Dans l'ode d'Estienne Jodelle, la dernière strophe adressée à Henri II et à Anne de Montmorency disparaît et le sizain final du poème signé par Calliste, dans lequel on fait mention des faits et gestes de Montmorency qui « [m]éritent un Paul Émile », connaît le même sort<sup>89</sup>. Ces interventions éditoriales, qui ne sont signalées nulle part, tendent toutes vers la même finalité qui est d'effacer des poèmes toute référence aux principaux hommes forts de la scène politique d'alors, Henri II et surtout Anne de Montmorency, pour marquer sans ambages le changement de régime et l'allégeance à Henri III!

En conclusion, la traduction de 1556 de Regnard du *De Rebus gestis Francorum* de Paul Émile signe en quelque sorte la rencontre de l'humanisme italien et français dans le contexte de la *translatio studii*. Cette traduction permet une plus grande diffusion de l'histoire française et de l'historiographie humaniste. Au plan linguistique, cet ouvrage contribue à établir les bases d'un bon usage qui trouve sa place entre l'imitation abusive du latin, d'une part, et, de l'autre, la mode des italianismes et des mots excentriques prisés par le nouveau style de la Pléiade, tout en employant un vocabulaire propre au domaine, puisé à même l'expérience militaire du traducteur.

Les pièces liminaires de ce livre font de sa sortie un événement littéraire, qui vont au-delà d'un ouvrage agrémenté d'un bouquet de pièces encomiastiques, grâce à ses avis sur le statut de la traduction, le rôle du traducteur et le bon usage littéraire, pièces liminaires où se font entendre des différences d'opinions entre les signataires, y compris parmi les membres de la Pléiade (en ce qui concerne la hiérarchie des sujets bas et élevés). Outre cela, certaines pièces font preuve d'audace formelle en donnant de nouvelles finalités à l'épigramme comme à l'ode, nonobstant la « manie des compliments liminaires », lieu suspecté de plats stéréotypés dans une société d'admiration mutuelle, dont la

---

89. Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire française*, op. cit., [f. aa5 v].

plupart gravitent ici autour de la figure de Jean Dorat, même si on ne connaît toujours pas les liens de ce dernier avec Regnard.

L'examen de ces pièces met en évidence le fait que ce traducteur est considéré non seulement comme un passeur culturel, mais également, en cette France de la Renaissance, comme un bâtisseur de la langue, son travail constituant un modèle du bon usage. Il est intéressant aussi que Jodelle et Tahureau éprouvent moins de réserves que du Bellay à reconnaître au traducteur un plus grand mérite en ce qui concerne sa part dans l'*elocutio*.

Cependant, les éloges du latin si pur de Paul Émile et de ses méthodes d'historien humaniste, fondées sur la critique et la recherche de sources sûres, n'arrivent pas à dissiper le malaise que cause l'histoire nationale écrite par un étranger<sup>90</sup>. L'érudit est admiré, mais il est clair que la *translatio studii* ne sera complète que lorsque les Français pourront écrire leur propre histoire. Aussi, malgré le sentiment de supériorité de Jodelle selon lequel la France a remplacé les Grecs et les Romains dans la *translatio imperii*, ses remontrances au peuple visent à ne pas en rester à importer les savants, ce qui placerait la vie intellectuelle dans une position vulnérable. Si le ton militant de son poème reflète l'importance des enjeux du travail des traducteurs à la fois pour l'histoire et la langue, c'est aussi un plaidoyer pour que la traduction ne dispense pas une nation de se doter elle-même de tels outils.

L'examen des changements considérables apportés à la composition des pièces liminaires de 1556 en 1581 révèle que les considérations politiques du moment l'emportent sur celles d'ordre poétique, sans que l'éditeur ne s'embarrasse de supprimer, de dénaturer, ou de remplacer les poèmes initiaux et encore moins de s'en excuser. En revanche, en se

---

90. Dans ce contexte, il est un peu surprenant que Frédéric Morel ne fasse pas plus de cas dans son édition de 1581 d'Arnould Le Ferron qui écrivit la suite en latin plutôt qu'en français, lequel à titre de conseiller du roi à Bordeaux n'avait rien d'un étranger, ce qui lui vaut au moins l'honneur d'être mentionné à la toute fin dans le Privilège du roi.

mettant en scène dans sa préface au seuil du livre, l'éditeur affirme son rôle dans cette impression qu'il fait sienne.

Quant à Jean Regnart, qui réunit les deux idéaux antiques de la vie heureuse que procurent les vies active et intellectuelle, il a réussi à se faire connaître aux hommes selon ses vœux grâce à cette traduction, souvent rééditée et continuée, même si par d'autres que lui. En effet, sa traduction de Paul Émile « sera l'une des sources avouées de l'*Histoire de France* de 1576 » par Bernard de Girard, sieur du Haillan, considéré comme « le premier historiographe de France<sup>91</sup> ».

---

91. Christophe Bernard, « "L'escolier" Du Haillan et l'*Academia pariensis* autour de Jean Dorat », *Le Journal de la Renaissance*, Brepols, 2005, vol. 3, p. 234, note 13 et p. 231. L'article de Christophe Bernard s'intéresse, dans une perspective biographique, à la jeunesse de Bernard de Girard, sieur du Haillan (c. 1535-1610), « le premier historiographe de France » (*ibid.*, p. 231), qui, avec Du Tillet et Pasquier, « a jeté les fondations d'une nouvelle conception de l'histoire française vouée à l'État, débarrassée de ses mythes et de ses miracles » (*ibid.*).

Jean-François Cottier

Université de Montréal

L'édition anversoise de 1576  
des œuvres complètes  
de Baptista Mantuanus.  
Le cas du premier volume  
conservé à l'UQAM

Les compositions latines du carme Giovanni Battista Spagnoli (1447-1516), surnommé le « Virgile chrétien » par Érasme<sup>1</sup>, furent très appréciées dès leur époque grâce à leur grand classicisme et à leur inspiration chrétienne. De ce fait, les éditions des textes de Mantuanus se multiplièrent à travers toute l'Europe au cours du XVI<sup>e</sup> siècle sous la forme de livres, mais aussi de petites brochures destinées à l'enseignement du latin et de la poésie<sup>2</sup>. Edmondo Maria

---

1. Lee Piepho, « Mantuan's Religious Poetry in Early Tudor England: Humanism and Christian Latin Verse », *Medievalia et Humanistica*, n° 20, 1994, p. 65-83; « Erasmus on Baptista Mantuanus and Christian Religious Verse », *Erasmus of Rotterdam Society Yearbook*, 1994, vol. 14, p. 46-54, et surtout *Holofernes' Mantuan. Italian Humanism in Early Modern England*, New York et Oxford, Peter Lang, coll. « Currents in Comparative Romance Languages and Literatures », 2001, 173 p.

2. Ulrich Kopp, « The 1576 Antwerp Edition of the Works of Baptista Mantuanus and Johannes Lucienberger in Frankfurt am Main », John L. Flood et William A. Kelly [dir.], *The German Book 1450-1750: Studies Presented to David L. Paisey in his Retirement*, Londres, The British Library, 1995, p. 123.

Coccia<sup>3</sup>, carme lui aussi, a publié en 1960 une étude circonstanciée sur les différentes éditions des ouvrages du Mantouan. Il les a classées suivant la chronologie de leur publication, depuis les premiers textes parus en 1501 (n° 1-9) jusqu'aux éditions contemporaines (n° 545), en passant par l'édition in-folio de Bologne publiée en 1502<sup>4</sup> (n° 12) ou l'édition anversoise des *Opera omnia* publiée, pour sa part, chez Jean Bellère en 1576<sup>5</sup> (n° 432) en quatre volumes in-octavo et qui demeure aujourd'hui encore la plus complète<sup>6</sup>.

De cette édition anversoise, considérée longtemps non seulement comme *optima*, mais aussi comme *rarissima*<sup>7</sup>, l'Université du Québec à Montréal possède le premier des quatre volumes (Ioannes Bellerus, 1576 [YPA233 t. 1]). Or, ce volume pose un problème bibliographique intéressant à la fois par la question de son lien avec l'édition publiée trois ans plus tôt à Francfort (1573) et par la coexistence de deux variantes éditoriales. Les pages qui suivent s'attacheront donc à retracer l'histoire de ce volume en le situant d'abord dans les enjeux politiques et religieux de son époque et en étudiant ensuite plus en détail les aléas de son propre destin.

---

3. Edmondo Coccia, *Le edizioni delle opere del Mantovano*, Rome, Institutum Carmelitanum, coll. « Collectanea bibliographica carmelitana », 1960, 144 p.

4. Cette première édition des *opera omnia* réunit l'ensemble des œuvres poétiques composées par notre auteur durant les années 1470-1490, donc sans les traités philosophiques et théologiques. Voir, par exemple, Anne Bouscharain, « Le *De Balneis porrectanis* de Baptiste de Mantoue (*editio princeps*, Bologne, 1502) », *Humanistica Lovaniensia: Journal of Neo-Latin Studies*, vol. 53, 2003, p. 49-75.

5. Baptista Mantuanus, *I. Baptistæ Mantuani Carmelitæ, Theologi, Philosophi, Poetæ & Oratoris clarissimi, Opera omnia, in quattuor Tomos distincta, pluribus Libris aucta & restituta: quorum Index sequenti pagina continentur, Antverpiæ apud Ioannem Bellerum, ad insigne Aquilæ aureæ*, 1576. Désormais, la référence à cette édition des *Opera omnia* sera notée par la mention *BM*.

6. Cosmas de Villiers, *Bibliotheca Carmelitana*, Orléans, 1752; Gabriel Wessels [dir. et réimpr], Rome, Ordinis Carmelitarum, 1927, vol. 1, col. 219-232.

7. Ulrich Kopp, *op. cit.*, p. 128.



## Histoire d'une édition : de Francfort à Anvers

Comme l'a déjà très bien fait remarquer Ulrich Kopp, à la suite de Christian Daum<sup>8</sup> (1612-1687), ce qui frappe d'entrée de jeu celui qui analyse l'édition anversoise de 1576, c'est sa grande proximité avec l'édition de 1573<sup>9</sup>, publiée également en quatre volumes par Peter Braubach pour Johannes Lucienberger<sup>10</sup>, et qui utilise en particulier une série d'initiales ornées que l'on retrouve dans le texte de 1576. Mais la ressemblance va bien au-delà de la simple composition typographique et ornementale, comme le montre la similitude d'organisation des deux éditions :

### 1. Francfort, 1573

Vol. 1	In-8°	* <sup>8</sup> † <sup>8</sup> )( <sup>8</sup> ¶ <sup>4</sup> A-Z <sup>8</sup> a-z <sup>8</sup> Aa-Bb <sup>8</sup> Cc <sup>4</sup>
Vol. 2	In-8°	*** <sup>8</sup> Aaa-Yyy <sup>8</sup> Zzz <sup>4</sup>
Vol. 3	In-8°	** <sup>8</sup> aa-zz <sup>8</sup> a-z <sup>8</sup> aaa-ppp <sup>8</sup> qq <sup>4</sup>
Vol. 4	In-8°	** <sup>8</sup> A-Z <sup>8</sup> AA-FF <sup>8</sup>

### 2. Anvers, 1576

Vol. 1	In-8°	[?] <sup>8</sup> † <sup>8</sup> )( <sup>8</sup> ¶ <sup>4</sup> Aaa-Zzz <sup>8</sup> Aaaa-Zzzz <sup>8</sup>
Vol. 2	In-8°	† <sup>8</sup> A-Z <sup>8</sup> a-z <sup>8</sup> Aa-Bb <sup>8</sup> Cc <sup>4</sup>
Vol. 3	In-8°	* <sup>8</sup> aa-zz <sup>8</sup> a-z <sup>8</sup> aaa-qqq <sup>8</sup> rrr <sup>4</sup>
Vol. 4	In-8°	** <sup>8</sup> A-Z <sup>8</sup> a-r <sup>8</sup> S <sup>8</sup> T <sup>8</sup> A-Z <sup>8</sup> AA-FF <sup>8</sup>

8. Le 28 décembre 1666, Christian Daum notait dans une lettre : « [Possideo] et [editionem] Antwerpiensem Anni 1576 quæ Francofurdiensem An. 1573 [...] per singulos Tomos adduxit. Unde & hodie rarissima est, nimirum propter incendium eo ano Antwerpiae exortum, quod omnia fere ibi adhuc restantia exempla sustulit absumpsitque. » (« Je possède aussi une édition anversoise de 1576, publiée en volumes à Francfort en 1573 : aujourd'hui, c'est devenu une édition très rare à cause de l'incendie qui éclata cette année-là à Anvers, qui consuma et détruisit presque tous les exemplaires existants. » [nous traduisons]) (Christian Daum, *Epistolæ philologicæ-criticæ*, texte édité par Joannes Andreas Gleich, Chemnitz, 1709)

9. Edmondo Coccia, *op. cit.*, n° 430.

10. Voir Ulrich Kopp, *op. cit.*, p. 123-124.

Par ailleurs, on sait qu'il existe deux variantes du premier volume de l'édition anversoise<sup>11</sup> :

Vol. 1 A In-8° [?]<sup>8</sup> †<sup>8</sup>)<sup>8</sup> ¶<sup>4</sup> Aaa-Zzz<sup>8</sup> Aaaa-Zzzz<sup>8</sup>  
 Vol. 1 B In-8° \*<sup>8</sup> \*\*<sup>8</sup> †<sup>8</sup>)<sup>8</sup> ¶<sup>4</sup> Aaa-Zzz<sup>8</sup> Aaaa-Zzzz<sup>8</sup>

En comparant les signatures, on constate donc que l'édition anversoise représente une version composite qui augmente légèrement l'édition de Francfort, dont les feuilles ont été simplement réutilisées et parfois déplacées. Ainsi, les folios Aaa-Yyy (« Elegia contra amorem ») du volume 1 sont pris du volume 2 de l'édition de Francfort, et les folios †<sup>8</sup>)<sup>8</sup> (« Apologeticon in mastigophoros ») sont tirés, pour leur part, du premier volume de l'édition de Francfort. L'édition anversoise ajoute seulement les folios [?]<sup>8</sup> (A), \*<sup>8</sup> \*\*<sup>8</sup> (B), et Zzz<sup>8</sup> (A et B) du premier volume<sup>12</sup>, soit une table des matières des quatre volumes, la lettre de dédicace de l'éditeur Laurent Cuypers<sup>13</sup> et en plus, dans B, sept poèmes rythmiques sur la peste qui éclata en 1482 à Bologne, « Threnos, seu Lamentatio ». On constate par ailleurs dans le volume 1 une variante dans la page de titre :

A ...quorum Index sequenti pagina...  
 B ...quorum Index sequentibus paginis...

Ulrich Kopp<sup>14</sup> pense que le texte des sept poèmes sur la peste, publiés à Bologne au moment où la ville était la proie de cette épidémie<sup>15</sup>,

11. Pour une description des deux variantes du volume, voir Elly Cockx-Indestege, Geneviève Glorieux et Bart Op de Beeck, *Belgica typographica 1541-1600*, 4 vol., Nieuwkoop, De Graaf, 1968-1994, t. III-IV, n° 7843 et 7844.

12. Voir Ulrich Kopp, *op. cit.*, p. 124-125 (à propos de la demi-feuille ¶<sup>4</sup> et des vingt-quatre feuilles Zzzz<sup>8</sup>). Sur le contenu de ces ajouts, voir note 11.

13. En latin : *Laurentius Cupaerus O. Carm.*

14. Ulrich Kopp, *op. cit.*, p. 125.

15. Edmondo Coccia, *op. cit.*, p. 89, n° 432 : « All'inizio del primo tomo dovrebbero essere i "Psalmi septem quos Bononiæ edidit, dum civitas illa lue pestifera premeretur, anno salutis 1482" » (« Au début du premier tome, il devait y avoir les "sept psaumes qu'il publia à Bologne au moment où la ville était en proie à la peste, l'année du Salut 1482" » [nous traduisons]).

est arrivé à Anvers alors que le premier volume était déjà en cours d'impression. L'éditeur aurait alors pris la décision de réimprimer une série des deux feuilles préliminaires que l'on retrouve seulement dans certaines copies. Edmondo Coccia, qui connaissait trente-cinq exemplaires du premier volume, semble n'avoir vu lui-même aucun exemplaire du type *B*<sup>16</sup> qu'il supposait avoir été détruit dans l'incendie des magasins de l'imprimeur, mais Ulrich Kopp en connaît au moins cinq (Wolfenbüttel, Göttingen, Cambridge [2], Londres<sup>17</sup>).

## L'édition anversoise : Laurent Cuypers et Jean Bellère<sup>18</sup>

Après la table des matières (p. [?]1v-2r), le premier volume anversoise s'ouvre donc sur une lettre dédicatoire adressée par Laurent Cuypers de Geersbergen (Grammont) (1528 / 1529-1594)<sup>19</sup> au Maître général des Carmes, Giovanni Rosso<sup>20</sup>. Il est frappant de constater que dans

16. *Ibid.* : « Poichè in realtà non si trovano in alcun esemplare conosciuto di quest'edizione, si può supporre che del primo tomo siano state fatte due edizioni nello stesso anno e luogo. Probabilmente l'edizione con i salmi andò distrutta nell'incendio di cui parla anche Vincenzo Lancetti. » (« Puisque, en réalité, on ne trouve aucun exemplaire de cette édition, on peut supposer qu'il y a eu deux éditions la même année au même endroit du même volume. L'édition contenant les psaumes a dû être détruite dans l'incendie dont parle Vincenzo Lancetti. » [nous traduisons])

17. Ulrich Kopp, *op. cit.*, p. 125.

18. Voir Anne Rouzet, *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et éditeurs des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles dans les limites géographiques de la Belgique actuelle*, avec la coll. de Micheline Colin-Boon *et al.*, Nieuwkoop, De Graaf, coll. « Centre national de l'archéologie et de l'histoire du livre », 1975, t. VI, 287 p.

19. Sur Laurent Cuypers, voir la notice correspondante dans l'ouvrage de Jean-Noël Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la Principauté de Liège, et de quelques contrées voisines*, Louvain, Imprimerie Académique, 1768, t. 13, p. 247-251, ainsi que Joannes Franciscus Foppens, *Bibliotheca Belgica [...] usque ad annum M.D.C.LXXX*, Bruxelles, per Petrum Foppens, 1739, vol. 2, p. 806b, et Cosmas de Villiers, *op. cit.*, vol. 2, col. 223.

20. *BM*, vol. 1, p. [?]2v : « Reuerendissimo Christe Patri Ioani Rubeo, Carmelitarum Magistro Generali, Laurentius Cupærus Carmelitanus Montis Gerardi. Salutem Plurimam Dicit » (« Au Très Révérend Père en Christ Giovanni Rosso, Maître Général des Carmes, Laurent Cuypers, Carme de Grammont, toutes ses salutations » [nous traduisons]).

cette lettre, rien n'est dit du rapport étroit entre l'édition anversoise et celle publiée à Francfort trois ans plus tôt, Cuypers donnant ainsi l'illusion à son lecteur d'être en présence d'une édition entièrement nouvelle, réalisée par ses propres soins à la demande de l'imprimeur<sup>21</sup>. Mais son seul travail semble avoir consisté à relire l'édition de Francfort en proposant une liste d'*errata*<sup>22</sup> à la fin du volume 4, travail pour lequel il reconnaît l'aide de Pulmann de Cranenburg<sup>23</sup> (1512-1581), philologue anversois bien connu et respecté, et qui travailla longtemps pour Christophe Plantin et sa famille, à qui il finit même par léguer ses livres par testament<sup>24</sup>.

Puisque Cuypers ne nous dit rien de l'édition de Francfort, il nous reste à essayer de comprendre les raisons de ce transfert à la lumière du contexte religieux et culturel de l'époque. Il semble, d'une part, que l'édition de 1573 n'ait pas remporté un grand succès commercial dans une Allemagne plutôt en quête de nouveaux auteurs qu'intéressée par les textes d'un carme du siècle passé. D'autre part, même si les poèmes du Mantouan continuèrent à être lus dans les écoles anglaises<sup>25</sup> ou allemandes (on sait qu'ils jouèrent par exemple un certain rôle dans

21. Voir Ulrich Kopp, *op. cit.*, p. 126, et BM, vol. 1, p. [?]8v : « in restituendo Mantuanum non quod volui, sed quod potui feci » (« en restituant l'œuvre du Mantouan, je n'ai pas fait ce que j'ai voulu, mais ce que j'ai pu ! » [nous traduisons])

22. Les *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la Principauté de Liège, et de quelques contrées voisines* (Jean-Noël Paquot, *op. cit.*, p. 248) ne sont d'ailleurs pas tendres avec le carme : « Ce Religieux entendoit le Flamand, le François, le Latin et le Grec; il avoit du génie, et de la lecture, mais peu de critique », pas plus qu'avec le Mantouan dont il fut l'éditeur : « Ses nombreuses Poésies, où l'on trouve aujourd'hui peu de jugement, de force et de goût, furent tellement estimées de son temps, que le Duc de Mantoue lui fit dresser quelques années après sa mort une statue de marbre qu'il plaça à côté de celle de Virgile. » (*Ibid.*, p. 249) Sans doute faut-il y voir la méfiance des Lumières pour tout ce qui semblait alors trop religieux.

23. Voir Ulrich Kopp, *op. cit.*, p. 126, n. 12.

24. Voir *ibid.*, p. 126-127, et Alois Gerlo et Hendrik D.L. Vervliet, *Bibliographie de l'humanisme des anciens Pays-Bas. Avec un répertoire des humanistes et poètes néo-latins*, Bruxelles, Presses universitaires de Bruxelles, 1972, p. 432, n. 5078-79.

25. Voir Lee Piepho, *Holofernes' Mantuan. Italian Humanism in Early Modern England*, *op. cit.*, en particulier les p. 45-91 du chapitre 2, intitulé « The Use of Mantuan's Adulescentia in the Schools ».

l'éducation d'un Luther ou d'un Melanchthon<sup>26</sup>), l'influence des écrivains catholiques fut naturellement de plus en plus faible en zone protestante. Inversement, il était devenu plus difficile de vendre au public catholique des ouvrages imprimés du côté protestant<sup>27</sup>. Il valait donc mieux que l'œuvre du carme italien fût publiée dans la très catholique ville d'Anvers où Plantin était devenu en 1570 l'imprimeur du roi Philippe II d'Espagne avec, en outre, un privilège du Saint-Siège lui octroyant le monopole de l'impression des livres liturgiques utilisés dans les pays de la couronne d'Espagne<sup>28</sup>.

Quant au passage de Francfort à Anvers et au rachat des feuillets de 1573 opéré par l'imprimeur Jean Bellère d'Anvers (1526-1595), il suffit de se plonger dans les catalogues de la foire de Francfort<sup>29</sup> pour comprendre que c'est à cette occasion que la transaction a dû avoir lieu. En effet, né à Liège en 1526 d'un père imprimeur et ayant obtenu lui-même un octroi d'imprimeur le 16 octobre 1553, Jean Bellère devint bourgeois d'Anvers quatre jours plus tard, ayant épousé la même année Elisabeth Commers, dont il aura six fils. Il fut reçu maître libraire dans la gilde de Saint-Luc en 1559. Loué pour la qualité et la rapidité de

26. Voir Ulrich Kopp, *op. cit.*, p. 126 et p. 128, n. 18, et Morimichi Watanabe, « Martin Luther's Relations with Italian Humanists, with special Reference to Ioannes Baptista Mantuanus », *Luther-Jahrbuch*, n° 54, 1987, p. 233-247; Heinz Scheible, « Philipp Melanchthon, der bedeutendste Sohn der Stadt Bretten », Alfons Schäfer [dir.], *Geschichte der Stadt Bretten von den Anfängen bis zur Zerstörung 1689*, Bretten, Stadtverwaltung Bretten, 1978, p. 257-282 et, en particulier, p. 261, où l'on indique, sur la foi de son propre témoignage, que le jeune Melanchthon révisait sa grammaire latine à dix-sept ans en lisant les vers de Spagnoli.

27. Voir, par exemple, Jean-François Gilmont [dir.], *La Réforme et le livre. L'Europe de l'imprimé (1517-v. 1570)*, Paris, Éditions du Cerf, 1990, p. 101 sq.

28. Voir, par exemple, Henri-Jean Martin et Roger Chartier, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle, 1598-1701*, Genève, Droz, 1999, vol. 1, p. 11.

29. Gustav Schwetschke, *Codex mundinarius Germaniæ literatæ visecularis*, Halle, 1850 [réimp. Nieuwkoop, 1963], et Bernhard Fabian, *Die Messkataloge Georg Willers*, Hildesheim, Georg Olms, 1972-2001, 5 vol. On trouve mention de l'édition de Francfort au vol. 1, p. 522 (Foire d'automne de 1573). Voir aussi Jean-François Gilmont, « La fiabilité des notices de catalogue de la Foire de Francfort. Les éditions genevoises signalées par les catalogues de Georg Willer », Jean-François Gilmont et Alexandre Vanautgaerden [dir.], *Les instruments de travail à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 137-152.

son travail. Ami de la famille Plantin, il fut un des grands éditeurs anversois de son temps et son nom figure dans les livres de compte des imprimeurs-libraires bâlois Froben et Episcopus. On sait, par ailleurs, qu'il fréquenta régulièrement les foires de Francfort dès 1557, et Anne Rouzet rapporte cette affirmation de Morillon qui, le 26 septembre 1568, écrivait à Granvelle que le comte d'Hoogstraeten avait arrimé sur le Rhin un bateau transportant les frères Bellère (Jean et Lucas), imprimeurs d'Anvers, « qui n'avaient jamais voulu imprimer ou vendre des livres suspects, l'aîné souhaitant même la pendaison du Prince d'Orange!<sup>30</sup> ». De 1553 à 1595, Jean Bellère imprima, édita et vendit plus d'une centaine d'ouvrages pieux, didactiques, littéraires, juridiques et géographiques, la plupart en latin; il publia également, de 1570 à 1595, une cinquantaine d'ouvrages de musique en association avec l'imprimeur Petrus (II) Phalesius à Louvain, puis à Anvers<sup>31</sup>.

Jean Bellère représentait donc une excellente alternative à l'édition de Francfort de Johannes Lucienberger, son association pour ce travail avec le carme Laurent Cuyppers offrant cette fois toutes les garanties religieuses et éditoriales à l'œuvre poétique et religieuse du Mantouan.

## L'exemplaire conservé à l'UQAM

Le fait que l'édition de Francfort ait été reprise seulement trois ans plus tard à Anvers sous une forme à peine modifiée semble avoir entraîné une certaine rareté des exemplaires de l'édition anversoise, considérée non seulement comme *optima*, mais aussi, depuis Christian Daum<sup>32</sup>, comme *rarissima*<sup>33</sup>. Toutefois, comme on l'a vu plus haut, on connaît près d'une quarantaine d'exemplaires de cette édition (trente-cinq pour *A* et au moins cinq pour *B*) et Ulrich Kopp semble hésitant à

---

30. Voir Anne Rouzet, *op. cit.*, p. 8-10.

31. Voir *ibid.* Il est à noter que l'UQAM possède un autre livre de Jean Bellère : Jean Raulin, *Sermonum de sanctis, editio nova et aucta*, Anvers, Jean Bellère, 1611 [cote : YBV136. V2].

32. Voir note 8.

33. Ulrich Kopp, *op. cit.*, p. 128.

accepter la thèse de Daum selon laquelle la plupart des volumes de cette édition auraient brûlé dans les entrepôts de la famille Bellère lors de la « Furie espagnole », épisode au cours duquel, le 4 novembre 1576, les troupes espagnoles mirent Anvers à feu et à sang parce qu'elle abritait trop de calvinistes. En effet, dans la mesure où les archives familiales des Bellère ne mentionnent rien à ce sujet, on peut sans doute supposer que l'incendie n'a détruit que peu de livres.

L'exemplaire conservé à l'UQAM est un témoin de type A, volume in-octavo de 16 cm de hauteur sur 4 cm de largeur. Sa reliure, sans doute contemporaine, est en cuir estampé à froid, avec encadrement à triple filet et décor à la roulette; décor central au fleuron. Le dos est à trois nerfs et possède deux fermoirs intacts en laiton. Les deux décors alternés aux motifs antiques et végétaux sont caractéristiques des ateliers du nord de l'Europe, mais l'ensemble est de facture plutôt médiocre.

On distingue plusieurs marques et signes de possession :

- Tranche avant : Αρδ
- Tranche inférieure : Io[annes] Bapt[ista] Mantuanus / Tho[mus] p[rin]us
- Contre-Plat : Étiquette rouge et blanche X2/3-1
- Page de titre :
  - Ex-libris manuscrit : Petri Odet d'Orsonnens / Venatoris anno 1741
  - Cote du Collège Sainte-Marie : 24237\*

La marque de possession renvoie donc à la famille d'Orsonnens, famille noble suisse, originaire de Fribourg, dont le premier représentant au Canada, Protais Odet d'Orsonnens, arriva en 1813 avec le régiment de De Meuron qui prit part aux opérations de la guerre de 1812-1814 contre les Américains. Cette famille donna au Collège Jean-de-Brébeuf son premier recteur, Yvan Odet d'Orsonnens, s.j., mort en 1928, et il n'est pas étonnant de retrouver ce témoignage de l'importance pédagogique des poèmes de Mantuanus dans l'éducation de la jeunesse catholique jusqu'aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. C'est aussi cette utilisation

pédagogique qui explique qu'on n'ait conservé que le premier volume, qui contient justement les dix *Adolescentiæ Eglogæ, seu Bucolicon* dont la fortune scolaire est bien connue et dont l'*Adolescence clémentine*<sup>34</sup> de Clément Marot (1538) est l'héritière la plus ancienne et la plus célèbre!

*Habent sua fata libelli!* L'histoire riche et mouvementée de ce premier volume de l'édition anversoise des *Opera omnia* du carme Baptista Mantuanus en est un magnifique exemple, qui nous a fait voyager de Francfort à Montréal, à travers guerres de religion, incendies destructeurs et milices suisses, pour finir peut-être comme manuel scolaire en vue de la lecture des auteurs latins dans les collèges jésuites<sup>35</sup>, et enfin comme livre rare dans les collections d'une bibliothèque universitaire.

## Annexe

*Table des matières des quatre volumes, vol. 1, p. [?]1v-2r.*

Index omnium operum I. Baptistæ Mantuani quæ autem huic editioni accessere, \* asterisco notata sunt.

### PRIMUS TOMUS HABET

Apologeticon, in laudem poeseos et poetarum contra mastigophoros et castigatores suorum operum.

De horum temporum calamitatibus, siue de VII. Peccatis capitalibus Lib. IIII.

---

34. Voir, par exemple, Edwin M. Duval, « L'*Adolescence clémentine* et l'œuvre de Clément Marot », *Etudes françaises*, vol. 38, n° 3, 2002, p. 11-24, et Lee Piepho, *op. cit.*, chap. 2. Pour le texte latin des *Eglogues* (Paris, J. Bade, 1528), voir [http://www.uni-mannheim.de/mateo/itali/autoren/baptista\\_itali.html#p2](http://www.uni-mannheim.de/mateo/itali/autoren/baptista_itali.html#p2); dir. et trad. anglaise par Lee Piepho, New York, Garland, 1989, 166 p. et hypertexte critique de l'édition de 1498 à l'adresse <http://www.philological.bham.ac.uk/mantuanus/>. Voir aussi *The Eclogues of Baptista Mantuanus*, introd. et notes par W.P. Mustard, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1911, 156 p.

35. Il serait même intéressant de voir le rôle qu'ont pu jouer les *Églogues* du Mantouan au cours de la querelle gaumiste qui secoua les écoles québécoises au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : Jean-Joseph Gaume, *Le ver rongeur des sociétés modernes ou Le paganisme dans l'éducation*, Paris, Gaume, 1851, 416 p. et Daniel Moulinet, *Les classiques païens dans les collèges catholiques? Le combat de Monseigneur Gaume (1802-1879)*, Paris, Cerf, 1995, 486 p.



Bucolicon, seu Adolescentiæ Eglogæ X.  
 Contra Poetas impudice scribentes carmen.  
 Epigrammatum ad Falconem Lib. I.  
 De morte contemnenda carmen.  
 Consolatio super morte Collæ Asculani.  
 In obitum Petri Nebularii Nænia.  
 De morte Ioannis Soreti Galli  
 Querimonia de morte Alexandri Cortesii.  
 De morte filii Ioannis Sabadini consolatio.  
 Exhortatio ad reges et principes christianos, pro capiendis armis contra infideles.  
 Vter sit præstantior orator an poeta.  
 De suscepto magisterio theologico carmen.  
 Contra amorem carmen.  
 De natura amoris carmen iuvenile.  
 De vita B. Blasii lib. II.  
 De vita B. Nicolai Tolentini lib. III.  
 De bello Veneto lib. I.  
 Exhortatio ad Insubres.  
 Agelariorum libri VI ad consaluum ferrandum Agelarium, plurimis in locu restituti.  
 De cupidine marmoreo dormiente carmen.

## SECONDUS TOMUS

Parthenices primæ quæ Mariana nuncupatur lib. III  
 Ad B. Virginem Mariam votum post febrim acerrimam.  
 Ad eandem Virginem pro extinguenda pestilentia oratio.  
 Parthenices secundæ quæ Catharina dicitur Lib. III<sup>36</sup>.  
 Parthenices tertiæ B. Margaretæ agon.  
 Parthenices quartæ B. Agathæ agon.  
 Parthenices quintæ B. Luciæ agon.

36. [http://www.uni-mannheim.de/mateo/itali/autoren/baptista\\_itali.html](http://www.uni-mannheim.de/mateo/itali/autoren/baptista_itali.html) : pour consulter en ligne l'ouvrage de Baptista Mantuanus, *Baptiste Mantuani vatis prestantissimi divinum secunde Parthenices opus sacrosanctam dive virginis Catharine passionem heroico carmine illustrans*, Köln, in Alma Universitate Colon[isiensi], 1500.

Parthenices sextæ B. Apoloniæ agon.  
Parthenices septimæ B. Cæciliæ agon.  
De vita B. Dionysii Areopagitæ lib. III.  
De vita B. Georgii martyrii lib. I.  
De vita B. Ludouici Morbioli Bononiensis carmen.  
In Laudem B. Ioannis Baptistæ carmen.  
In B. Albertinum carmelitans siculum carmen.  
Fastorum lib. XII secundum duodecim anni menses digesti.  
Vitæ suæ epitome ad posteritatem.

### TERTIUS TOMUS

Alphonsus pro rege Hispaniæ de victoria ad Granatam libr. VI.  
Tropœum Gonzagæ pro Gallorum ex Italia expulsionem lib. V.  
De fortuna Francisci Gonzagæ carmen.  
Carmen panægyricum in Robertum Sanseuerinatem.  
Somnium Romanum.  
Carmen panægyricum in Brixiam.  
De Villa Io. Baptistæ Refrigerii.  
De quercu Iulia carmen.  
Siluarum Lib. III aucti et restituti.

### QUARTVS TOMVS

Contra detractores dialogus.  
Contra calumniatores epistola.  
Ptolemæi Hispanioli Baptistæ Mantuani fratris, contra detractores suorum operum apologia.  
Eiusdem de licentiis antiquorum poetarum corollarium.  
Baptistæ Mantuani tractatus de parte corporis B. Mariæ in qua conceptus est Christus.  
Redemptoris mundi Matris Ecclesiæ Lauretanæ historia, hactenus non impressa<sup>37</sup>.  
De variis interpretationibus sacræ scripturæ.  
Apologia pro ordine Carmelitarum.

---

37. À ce sujet, voir l'article de Johanne Biron.

Eiusdem de viris illustribus eiusdem ordinis.

Baptistæ Mantuani de patientia lib. III.

Eiusdem de vita beata dialogus iucundissimus.

Augustini Dathi Senensis de vita beata libellus eiusdem argumenti.

MANTVANI OPERUM FINIS



Lucia Manea

Université du Québec à Montréal /  
ATILF (CNRS-Université de Lorraine)

Sous le signe de la *varietas*,  
la construction d'un  
réseau humaniste.

*Les Variarum lectionum libri XXXVIII*  
(Florence, 1582) de Piero Vettori<sup>1</sup>

L'examen de l'exemplaire des *Variarum lectionum libri XXXVIII* du Florentin Piero Vettori (1499-1585), dans son édition de 1582, détenue par la Collection des Livres rares de l'Université du Québec à Montréal sous la cote YPA79<sup>2</sup>, est prétexte pour décrire

1. Je tiens à remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour son appui financier durant mes études postdoctorales ainsi que Mme Brenda Dunn-Lardeau pour son aide financière qui a permis la réalisation de cette étude. Mes remerciements vont aussi à Eduard Frunzeanu pour sa collaboration à certains aspects de la recherche (correspondance de Vettori, identification des *loci paralleli*) et pour la traduction des passages latins. Roxanne Guévin et Marie-Eve Laurin ont bien voulu se charger de photographier de nombreuses pages de l'exemplaire des Livres rares de l'Université du Québec à Montréal. Qu'elles en soient ici remerciées. Pour une grande partie des détails d'érudition et de biographie concernant Piero Vettori, je suis redevable aux travaux de Raphaële Mouren, abondamment cités.

2. Piero Vettori, *Variarum lectionum libri XXXVIII*, Florence, Giunti, 1582, 456 p., p. n. ch. Voir la notice de l'ouvrage dans le Catalogue. Désormais, les références à l'exemplaire uqamien des *Variarum lectionum libri XXXVIII* de Piero Vettori seront indiquées par la mention VL.

cet ouvrage de l'humanisme italien. Découlant à la fois de ses leçons académiques et de ses principes philologiques, les *variæ lectiones* de Vettori s'inscrivent dans la tradition des commentaires dédiés aux variantes et aux corrections d'auteurs antiques. Elles proposent des réflexions en constante évolution sur les manuscrits antiques et portent la trace des échanges entre savants à travers l'Europe, qui constituent un véritable réseau d'humanistes et d'érudits. Tout en interrogeant la *varietas*, à la fois variété et variante, cette étude en empruntera son caractère protéiforme. D'entrée de jeu, elle décrira l'exemplaire de l'UQAM, ce qui fournira l'occasion de distinguer les deux états de l'édition de 1582, puis définira la variété en tant que principe esthétique et organisateur de la matière des *variæ lectiones*. Dans un deuxième temps, elle tentera de saisir la méthode de travail de Vettori telle que sa correspondance la dévoile et, à la fin, donnera un aperçu de la fortune de son œuvre dans la France des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

## Composition et description des deux états des *Variarum lectionum* de 1582

L'édition des *Variarum lectionum* de 1582 rassemble, dans une version corrigée et modernisée, les précédentes éditions respectivement de vingt-cinq livres et de treize livres<sup>3</sup> (regroupant les chapitres XXVI-XXXVIII). Quasiment une réimpression, tout au plus un réaménagement des éditions antérieures, elle fut reprise à la demande des imprimeurs, comme il ressort d'une lettre de Vettori adressée à son collaborateur Fulvio Orsini<sup>4</sup> en 1581. En effet, dans cette lettre, Vettori rapporte qu'il a décidé, suite aux insistances des Giunti, de reprendre les deux volumes de *lectiones* et de les réunir : « les Giunti m'ont tant prié de les aider un peu, de relire mes *variæ lectiones* que j'ai été forcé de

---

3. Voir les détails sur les éditions précédentes des *Variarum lectionum* dans la notice de l'ouvrage dans le Catalogue.

4. Voir *infra*. Orsini (1529-1600) fut bibliothécaire du cardinal Alexandre Farnèse à partir de 1567.

satisfaire à leur demande<sup>5</sup>. » Cette commande et la démarche insistante des imprimeurs ne sont pas sans laisser supposer un certain succès de vente des éditions précédentes des *Variarum lectionum*.

L'édition de 1582 est non seulement corrigée, mais également plus soignée et plus moderne. Les abréviations sont résolues pour la plupart, sauf dans les deux index correspondant aux tables des matières avec leurs titres de chapitres et sous-chapitres. Force est de constater que le mobile économique, plutôt que l'intérêt scientifique, a présidé à la reprise de cette publication, dont uniquement les trois derniers index sont entièrement refondus et réordonnés. Le titre, dont on peut discerner la fonction thématique (ou rhématique<sup>6</sup>), prévient par ailleurs le lecteur que seuls quelques petits changements ont été apportés aux éditions précédentes : « Quorum Librorum veteribus editionibus addita sunt quædam, pauca variata ».

La page de titre, que Lucien Febvre appelait « état civil » de l'imprimé<sup>7</sup>, indique tout premièrement, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le nom de l'auteur, qui domine les autres éléments (sujet, dédicataires) nécessaires au repérage de la matière de l'ouvrage. Il faut remarquer la fonction décorative de la page de titre des *Variarum lectionum*, qui témoigne de l'esthétique typographique qu'embrassent les imprimeurs de la famille Giunti.

5. Giovanni Ghinassi [éd.], *Lettere di Piero Vettori per la prima volta pubblicate*, Bologne, G. Romagnoli, 1870, p. 68 : « Questi Giunti mi hanno tanto pregato che io gli aiuti un poco, a rileggere le mie varie lezioni che sono stato forzato a contentargli ». Information fournie par Eduard Frunzeanu.

6. Bernard Cerquiglini, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Seuil, coll. « Des Travaux », 1989, p. 51.

7. Cité par Bernard Cerquiglini, *ibid.*, p. 26. Pour une description de la page de titre et de son évolution dans l'imprimerie, voir aussi Jean-François Gilmont, *Le livre, du manuscrit à l'ère électronique. Notes de bibliologie*, 3<sup>e</sup> éd. revue et augm., Liège, Éditions du CEFAL, coll. « Bibliothèque du bibliothécaire », 1998, p. 69-70.

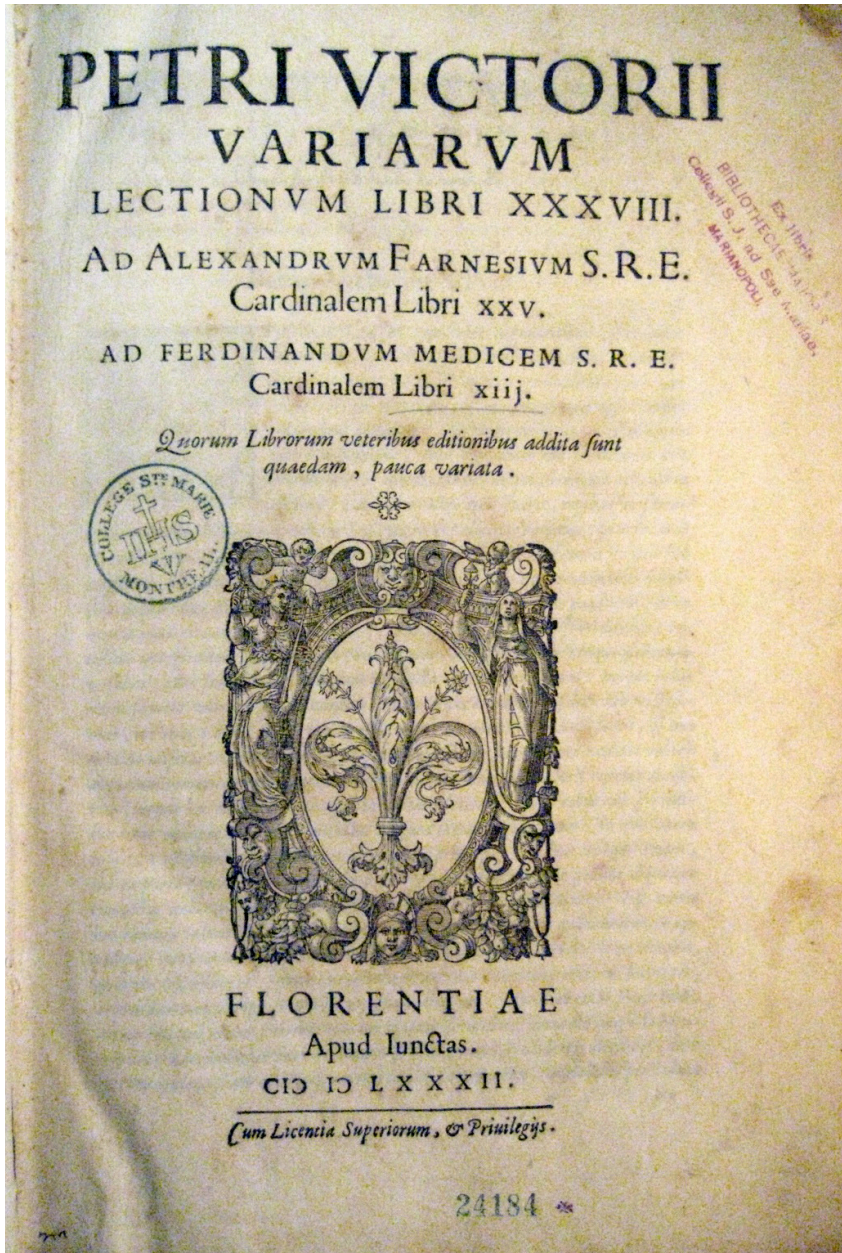


Illustration 1. Piero Vettori, *Variarum lectionum libri XXXVIII*, Florence, Giunti, 1582. Collection des Livres rares, UQAM.



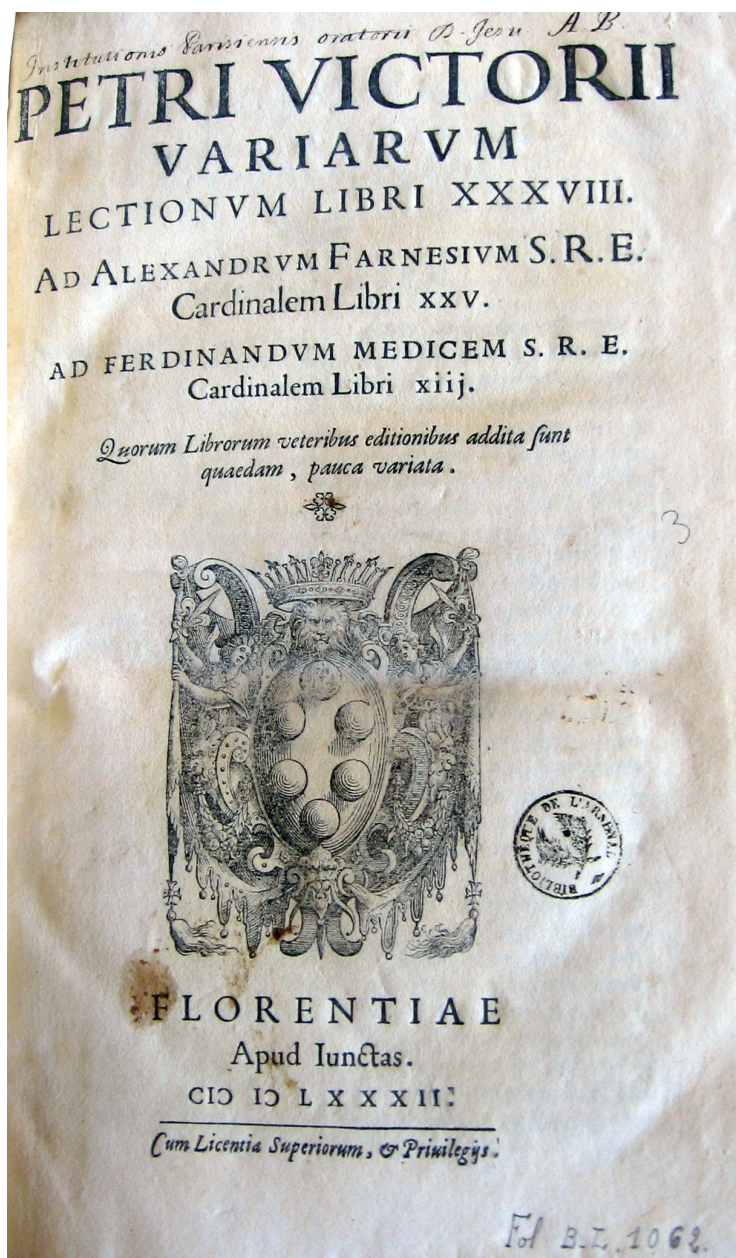


Illustration 2. Piero Vettori, *Variarum lectionum libri XXXVIII*,  
 Florence, Giunti, 1582. Bibliothèque de l'Arsenal, Paris.  
 Cliché de la BnF.

Ces deux illustrations attestent l'existence de deux états de l'édition de 1582, qui se distinguent principalement d'après le frontispice gravé de la page de titre. Dans la version A<sup>8</sup>, à laquelle on peut rattacher l'exemplaire de la Collection des Livres rares de l'Université du Québec à Montréal<sup>9</sup>, on retrouve la marque typographique des Giunti à la fleur de lys rouge, dans un cartouche ornemental, flanquée de deux figures féminines, la Justice à gauche et la Foi à droite. Dans cinq autres exemplaires examinés (deux à la Bibliothèque nationale de France, trois à l' Arsenal<sup>10</sup>), tous rattachables à la version B, les armoiries du dédicataire Ferdinand de Médicis figurent au titre (cinq tourteaux surmontés d'un sixième qui est chargé de trois fleurs de lys d'or).

À part la gravure, la disposition des éléments sur la page reste identique dans les deux versions, jusqu'à l'agencement des composants du titre et du petit fleuron qui surmonte la marque typographique. Le Sistema bibliografico nazionale indique également des empreintes différentes, mais l'examen des variantes ne révèle que des changements minimes. Seuls les catalogues italiens font la distinction entre les deux états et, de ce fait, il est impossible de rattacher les autres exemplaires survivants à l'un des deux types sans les avoir compulsés. Il est également difficile de se prononcer sur la primauté de l'un par rapport à l'autre ou bien sur leur diffusion respective. Mais puisque sur huit exemplaires consultés, trois seulement, dont celui de l'Université du Québec à Montréal, présentent la gravure à la fleur de lys, cela permet de croire à la rareté de ce tirage. Il était peut-être destiné également

---

8. La distinction entre les versions A et B est empruntée au Central Institute for the Union Catalogue of Italian Libraries / Istituto Centrale per il Catalogo Unico delle Biblioteche Italiane : [http://edit16.iccu.sbn.it/scripts/iccu\\_ext2.dll?fn=10&i=29109](http://edit16.iccu.sbn.it/scripts/iccu_ext2.dll?fn=10&i=29109).

9. L'exemplaire de la Bibliothèque Méjanès (Aix-en-Provence, France), consultable sur le site [http://www.e-corpus.org/eng/ref/9830/F\\_75/](http://www.e-corpus.org/eng/ref/9830/F_75/), est rattachable à la version A, tout comme celui de la Biblioteca de la Universidad de Granada (qui provient du Colegio de la Compañía de Jesús de Granada), consultable à l'adresse suivante : <http://www.cervantesvirtual.com>.

10. Je remercie la Bibliothèque nationale de France, qui m'a autorisée à reproduire la page-titre de l'un des exemplaires des *Variarum lectionum libri XXXVIII* de 1582 déposés à la Bibliothèque de l' Arsenal (FOL BL-1063).

à un usage plus courant<sup>11</sup>, parce que les livres ornés du blason des Médicis étaient réservés aux bibliothèques des membres des familles princières, dont les françaises, comme le laissent supposer les ex-libris des exemplaires de la Bibliothèque nationale de France et de l’Arsenal. Cette hypothèse peut être défendue si on a à l’esprit les relations de parenté entre la royauté française et les Médicis, grâce aux alliances et aux mariages contractés.

En plus du frontispice, un autre bel exemple de l’esthétique des imprimeurs florentins est fourni par la page 313, en milieu de volume, qui marque le début de la deuxième partie de l’ouvrage et le début du livre XXVI<sup>12</sup>. Elle comprend un bandeau gravé en haut de la page, qui reprend le même paysage urbain qui était déjà figuré au début du livre I et à la deuxième dédicace. Sur cette gravure non signée, le centre de la représentation est dominé par la silhouette de la célèbre coupole du dôme de Florence, édifiée par Brunelleschi<sup>13</sup>. Il faut encore attirer l’attention sur la mise en relief du titre de chapitre, sur la présence d’une lettrine historiée inspirée de l’histoire profane ou de la vie quotidienne (détail d’une scène de chasse) et sur le bel alphabet romain employé. On note aussi l’usage des guillemets pour les citations latines — alors que le texte grec est doublement mis en valeur par l’italique et les guillemets — et, enfin, la réclame et le fleuron sur la page en regard. L’ensemble témoigne d’une pratique typographique qui joint l’ancien et le nouveau.

Les pages liminaires, auxquelles on applique dans ce cas de figure une définition élargie, placées comme elles sont au début et au milieu de l’ouvrage, comportent : le titre; l’épître dédicatoire de Piero Vettori à Alexandre Farnèse (datée de 1553); la table des matières des vingt-

11. La marque et l’ex-libris du collège Sainte-Marie de Montréal (de même que le numéro d’inventaire 24184) sont visibles sur l’exemplaire des Livres rares de l’Université du Québec à Montréal.

12. Voir Illustration 7 dans le Catalogue.

13. Je remercie Riccardo Saccenti qui a confirmé cette identification.

cinq premiers livres<sup>14</sup>; l'avis au lecteur titré « *Lectori horum librorum* <sup>15</sup> » (daté de 1564); la dédicace à Ferdinand de Médicis (datée de 1568); la table des matières correspondant aux livres XXVI-XXXVIII<sup>16</sup>. On constate que les liminaires et les index, traités comme du *hors-texte*, ne sont pas numérotés, même s'ils peuvent être intercalés parmi des pages chiffrées. Cette hybridité rend le repérage à l'intérieur du livre bien difficile. Le mélange de pages numérotées et non numérotées à côté de la présence des signatures témoigne, une fois de plus, d'une survivance des pratiques typographiques anciennes auxquelles se greffent de nouvelles habitudes<sup>17</sup>.

Le premier dédicataire de Vettori est le cardinal Alexandre Farnèse<sup>18</sup> (le jeune), petit-fils du pape Paul III. Cette dédicace évoque le principe de la variété (entendu comme variété des sujets et des matières du livre), source de réjouissance et de connaissances diverses. Conformément à la rhétorique dédicatoire, Vettori lui enjoint de recevoir « ce livre en guise de cadeau », car « la variété de ce petit présent<sup>19</sup> » pourra peut-être « effacer une partie du chagrin de son âme ». Ce chagrin était causé, on le déduit, par la perte récente du frère d'Alexandre, Horace Farnèse, mort en juillet 1553. L'épître dédicatoire est sur le point de se convertir en une épître de consolation. Vettori demande pardon de ne pas avoir eu sous la main un autre recueil, constitué idéalement d'extraits de livres de sagesse, plus approprié à consoler la douleur de Farnèse. Néanmoins, le volume était déjà en préparation et son auteur avait envisagé dès le départ de le lui dédier<sup>20</sup>.

---

14. Au total, vingt-quatre pages non numérotées en début d'ouvrage.

15. VL, p. 311-312, sign. Cc<sup>6</sup>r<sup>o</sup>-Cc<sup>6</sup>v<sup>o</sup> : « Au lecteur de ces livres » (traduction d'Eduard Frunzeanu). Toutes les traductions du latin dans l'article lui appartiennent, sauf mention contraire.

16. Ces dernières liminaires représentent douze autres pages non numérotées (sign. Dd<sup>1-6</sup>), en milieu d'ouvrage.

17. Selon Jean-François Gilmont, *op. cit.*, p. 72, le foliotage disparaît au XVII<sup>e</sup> siècle, tandis que la pagination se répand après 1520. Cette démarcation temporelle explique la présence d'une pratique mixte vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

18. Le cardinal (1520-1589) fut portraituré par le Titien (1546).

19. VL, n. p., sign. \*<sup>3</sup>r<sup>o</sup> : « *varietas namque ipsius [munusculi]* ».

20. *Ibid.*

La lecture de toutes ces tournures ne doit pas abuser le lecteur. Il faut avoir à l'esprit que ces épîtres dédicatoires étaient soumises aux dédicataires avant l'impression<sup>21</sup>, autant au cardinal Farnèse qu'au cardinal Cervini, l'autre protecteur de Vettori, et que, par conséquent, le ton est souvent circonstanciel. En plus de la protection d'une puissante famille, Vettori avait trouvé dans l'entourage d'Alexandre Farnèse des collaborateurs qui collationnaient des manuscrits qui se trouvaient dans la riche bibliothèque dont Alexandre assumait la responsabilité parmi les Farnèse.

La deuxième partie du recueil est adressée à Ferdinand de Médicis<sup>22</sup>. L'épître ne manque pas de mentionner la constitution de la bibliothèque florentine par les efforts de Laurent de Médicis, puis de Cosme I<sup>er</sup>, père de Ferdinand, entreprise qui mena à la « sauvegarde » des manuscrits grecs antiques, que ces mécènes ont mis par la suite à la disposition des savants. Selon Vettori, entièrement dévoué à son travail de philologue, cette activité de collecte et de sauvegarde d'ouvrages apparaît plus louable que celle de décorer et d'embellir les murs d'une maison. Prenant position dans la rivalité entre les arts, il défend les lettres contre les arts décoratifs. Dans cette épître sont évoquées la *varietas*<sup>23</sup> et son utilité, ce qui conduit à légitimer la forme qu'emprunte le recueil de *variæ lectiones*. Ce type d'œuvre, jadis intitulé *varia historia*, n'est aucunement à mépriser, toujours selon l'auteur; au contraire, elle est censée être agréable à parcourir, tout comme les histoires et les fables antiques. Héritage de l'Antiquité, elle regroupe des remarques et commentaires divers sur une multitude d'auteurs étudiés, des

21. Raphaële Mouren, « La lecture assidue des classiques : Marcello Cervini et Piero Vettori », Patrick Gilli [dir.], *Humanisme et Eglise en Italie et en France méridionale (XV<sup>e</sup> siècle – milieu du XVI<sup>e</sup> siècle)*, Rome, Ecole française de Rome, 2004, p. 433-463 et, en particulier, p. 458-459, n. 142.

22. Ferdinand (1549-1609), fils de Cosme I<sup>er</sup> de Médicis, cardinal puis grand-duc de Toscane à partir de 1587.

23. La *varietas* comme thème ne figure pas dans l'index. Les remarques sur le principe de la *varietas* sont regroupées dans la dédicace à Médicis.

réflexions d'ordre non seulement philologique, mais également culturel, historique, philosophique ou mythologique<sup>24</sup>.

En évoquant l'histoire variée dans la dédicace, Vettori réfère sans doute à Élien<sup>25</sup>, en reprenant à son compte la *varietas*. Il fait ensuite ressortir le caractère universel de celle-ci (la variété est présente en toutes choses), de même que son caractère succinct (elle touche et résout les questions obscures ou difficiles qui apparaissent dans les œuvres des auteurs les plus remarquables; elle éclaire des sens ou encore corrige des passages corrompus, facilite la lecture, etc.). Les *variæ lectiones* s'approchent aussi, par le contenu et la forme, d'une encyclopédie de corrections, de lieux communs, dans le sens aussi qu'Édouard Glissant<sup>26</sup> donnera à cette dernière formule, de réflexions par l'intermédiaire desquelles les différentes pensées se rejoignent.

L'édition de 1582 reprend presque à l'identique le contenu des épîtres, des *variæ lectiones* et des deux premiers index des éditions de 1554 et de 1569. Précédant chacune des deux parties réunies dans le recueil définitif, ces index permettent de saisir le large éventail de sujets et d'auteurs chapitre par chapitre. Le premier<sup>27</sup>, placé après la dédicace au cardinal Alexandre Farnèse, correspond à la table des matières des vingt-cinq premiers livres. Placé après la dédicace au cardinal Ferdinand de Médicis, un deuxième index, puisé sans modification dans l'édition Giunti de 1569, correspond au sommaire des livres XXVI-XXXVIII<sup>28</sup>.

---

24. Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues au XVI<sup>e</sup> siècle : entre *varia lectio* et *variæ lectiones* », Dominique de Courcelles [dir.], *La varietas à la Renaissance. Actes de la journée d'études organisée par l'École nationale des chartes (Paris, 27 avril 2000)*, Paris, Ecole des chartes, coll. « Etudes et rencontres de l'École des chartes », 2001, p. 5-31, en particulier p. 5, 13.

25. Cet auteur est cité dans *l'index locorum* sous « Aeliani » et son *De varia historia* dans *VL*, p. 132, 322. Au sujet de la *varia historia*, il est possible d'évoquer également Aulu Gelle et Clément d'Alexandrie. Voir Raphaële Mouren, *ibid.*, p. 11.

26. Édouard Glissant, *Philosophie de la relation. Poésie en étendue*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2009, p. 25.

27. « Eorum quæ singulis libris || per capita tractantur, || index » (*VL*, n. p., sign. \*4<sup>r</sup>°\_\*\*6<sup>r</sup>° : « Index des matières dont il est question par chapitre dans chaque livre »).

28. « Index eorum, quæ singulis || capitibus continentur » (*VL*, n. p., sign. Dd<sup>3</sup>r°-Dd<sup>6</sup>r° : « Index des matières dont il est question dans chaque chapitre »).

Dans l'édition Giunti de 1569, ce second index est clairement attribué à Frosino Lapini<sup>29</sup>, élève de Piero Vettori et docteur ès lettres, polyglotte.

La nouveauté est représentée par les trois derniers index qui s'enchaînent en fin de volume : l'*index locorum*, l'*index eorum* et l'*index græcorum*<sup>30</sup>.

- 1) « Index || loci insigniores || tam græcorum, quam latinorum scriptorum || emendati, collati et explicati<sup>31</sup> »;
- 2) « Index eorum, quæ in || his tractantur<sup>32</sup> »;
- 3) Index grec, non titré<sup>33</sup>.

Principal changement par rapport aux éditions précédentes, ces index systématisent la matière riche et variée, fondent et réorganisent les sujets des deux parties. Ils rangent par ordre alphabétique les auteurs et les œuvres, autant grecs que latins. Plus de quatre-vingts auteurs de l'Antiquité grecque, romaine et tardive, de même que des Pères de l'Église (dont la plupart ont droit à une unique mention) sont cités. Les principales citations concernent les auteurs édités par Vettori (Cicéron, qui compte, de loin, les occurrences les plus nombreuses; Euripide, Homère, Plutarque, Varron, Virgile, etc.), mais également des auteurs plus modernes (Dante, Pétrarque) ou des contemporains de Vettori, avec moins d'occurrences, il est vrai, pour ces deux dernières catégories.

29. Piero Vettori, *Variarum lectionum XIII novi libri*, Florence, Giunti, 1569 : « Indices rerum magis insignium, quæ his libris continentur, confecti summo studio ab Euphrosyno Lapino, erudito viro et inprimis accurato trium, quæ nunc in honore sunt, linguarum doctore : ille namque ob amorem singularem, quo me prosequitur, libenter suscepit hoc onus meque omni hac molestia liberavit. » (« Les index des choses les plus remarquables contenues dans ces livres, rédigés avec grand soin par Frosino Lapini, homme érudit et docteur très savant dans les trois langues qui sont à l'honneur de nos jours; grâce à l'affection particulière qu'il me porte, il a assumé volontiers ce fardeau et m'a libéré de cette charge. ») En latin, le collaborateur de Vettori signait Euphrosynus Lapinus (1520-1571).

30. VL, après p. 456, dernière page numérotée.

31. VL, n. p., sign. Rr<sup>1</sup>r<sup>o</sup>-Rr<sup>2</sup>r<sup>o</sup> : « Index : les endroits notables d'auteurs grecs et latins qui ont été corrigés, collationnés et clarifiés ».

32. VL, n. p., sign. Rr<sup>2</sup>v<sup>o</sup>-Ss<sup>5</sup>v<sup>o</sup> : « Index des matières dont il est question dans ces livres ».

33. VL, n. p., sign. Ss<sup>6</sup>r<sup>o</sup>-Ss<sup>7</sup>v<sup>o</sup>.

Le principe de la variété, de l'hétérogénéité de la matière, est à l'œuvre dans ces multiples index disséminés dans l'édition augmentée de 1582, lesquels proposent des classifications et des réaménagements du contenu, des outils pour trouver ou retrouver les renseignements souhaités. Selon Bernard Cerquiglini, cette « pratique paratextuelle [...] [sert] davantage à rythmer, à distribuer cet espace d'écriture<sup>34</sup> ». Cette manière de pratiquer l'index rappelle celle d'Érasme qui avait repris et développé une rhétorique de la *varietas* et de la *copia verborum* dans ses ouvrages<sup>35</sup>. La charpente de l'index « est moins l'addition de nombreux lieux qu'un espace de déambulation », « moins une architecture qu'un fleuve, où tout s'écoule, et qui se contorsionne au gré des événements de la vie ou des accidents du paysage<sup>36</sup> ». La tentative de structuration de la matière par ordre alphabétique ou selon une logique thématique n'est pas sans rappeler la pratique humaniste de l'encyclopédie.

## La *varietas* en tant que principe esthétique et organisateur de la matière

Comme le recueil des *Variarum lectionum* semble tendre vers un éloge de la *varietas*<sup>37</sup>, j'examinerai l'implication de ce principe esthétique et organisateur. Ce fut Cicéron, l'un des auteurs les plus étudiés par Vettori, qui proposa, dans ses dialogues sur l'art de la rhétorique, « une esthétique oratoire ouverte et accueillante » dont « le maître-mot est *varietas* », définie comme « fécondité inventive et capacité de changer de registre selon les circonstances, le sujet, le public<sup>38</sup> ».

---

34. Bernard Cerquiglini, *op. cit.*, p. 50.

35. Alexandre Vanautgaerden, « L'index thématique des *Adages* d'Érasme (1508-1536) », Jean-François Gilmont et Alexandre Vanautgaerden [dir.], *Les instruments de travail à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, Musée de la maison d'Érasme, 2010, p. 241-280.

36. Isabelle Diu et Alexandre Vanautgaerden, « Le jardin d'abondance d'Érasme : le *De copia* et la lettre sur les *Adages* non éditée par P. S. Allen », Dominique de Courcelles [dir.], *op. cit.*, p. 43-55; voir p. 50 pour les citations.

37. Voir le titre de Bernard Cerquiglini, *op. cit.*

38. Pour tous ces renvois, voir Marc Fumaroli, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, coll. « Hautes études médiévales et modernes », 1984 [1980], p. 53.



La notion de *varietas*, centrale dans l'esthétique cicéronienne, est reprise à la Renaissance par un Jean-François Pic de la Mirandole (1463-1494). Elle présuppose l'existence de plusieurs modèles auxquels différents traits sont empruntés, avec pour résultat un style métissé. En revanche, elle est récusée par un Pietro Bembo (1470-1547), selon qui la Beauté est Une et le modèle ou le style à imiter, unique<sup>39</sup>. La variété serait à rapprocher également de certains principes rhétoriques énoncés par un Érasme, notamment dans *De duplici copia verborum et rerum* (1514), dont l'idéal serait de « dire à la fois brièvement et abondamment » le plus de « choses » avec le moins de « mots<sup>40</sup> ». Liée à la *copia*, la *varietas* forge la représentation qu'Érasme propose de la République des Lettres<sup>41</sup>, d'un réseau humaniste et savant.

Ayant accepté en 1538 la chaire de grec du *Studio* de Florence, sur offre de Cosme de Médicis, Vettori pouvait compter parmi ses prédécesseurs Ange Politien (1454-1494), dont il appréciait le travail et qui fut son « modèle<sup>42</sup> ». Ce détail biographique est significatif car, sans avoir été l'élève de Politien, Vettori suivit, en tant qu'éditeur scientifique, les mêmes principes et méthodes philologiques que celui-là et il chercha à les appliquer dans ses éditions critiques et dans ses *variæ lectiones*. Il hérita peut-être aussi de la conception de la « docte variété<sup>43</sup> » selon Politien, doctrine à la fois esthétique, philosophique et philologique, exposée dans un recueil de miscellanées<sup>44</sup>, et qui requiert la nouveauté et la diversité des sujets abordés, ainsi que la « claire brièveté<sup>45</sup> ».

39. Pour la polémique qui opposa Pic de la Mirandole et Bembo, voir *ibid.*, p. 83-88.

40. Voir *ibid.*, p. 100, n. 112.

41. Dominique de Courcelles, « Avant-propos », Dominique de Courcelles [dir.], *op. cit.*, p. 3.

42. Raphaële Mouren, « Un professeur de grec et ses élèves : Piero Vettori (1499-1585) », *Lettere italiane*, année 59, n° 4, 2007, p. 473-506 et surtout p. 482-483.

43. Sur la doctrine de Politien, voir Jean-Marc Mandosio, « La "docte variété" chez Ange Politien », Dominique de Courcelles [dir.], *op. cit.*, p. 33-41, surtout p. 35.

44. Ange Politien, *Miscellaneorum centuriæ primæ*, Florence, Antonio Miscomini, 1489, 94 f. In-folio.

45. Jean-Marc Mandosio, *op. cit.*, p. 35.

À l'œuvre dans son recueil des *Variarum lectionum*, la *varietas*, « qui fait du discours un miroir de la nature en sa riche variété<sup>46</sup> », rend manifeste un principe de concision lié à la multiplicité. Multiplicité des matières et des auteurs traités, mais aussi hétérogénéité des sources utilisées et des réflexions suscitées, voici autant de caractéristiques des *variæ lectiones*.

Pour Vettori, le but de l'exercice était, par-dessus tout, de rapprocher auteurs grecs et auteurs latins, les textes grecs étant utilisés pour amender ou éclaircir les textes latins. Vettori considère que les textes grecs se trouvent à la source de toutes les sciences et pour cette raison, il lui faut remonter à la source originelle, à savoir la littérature grecque, et surtout au prince des poètes, Homère. Non seulement les auteurs grecs expliquent les latins, aident à l'intelligence des pensées formulées par les auteurs latins, comme il le soutient dans l'avis au lecteur (« les textes profonds des Grecs [...] embellissent une idée d'un auteur latin<sup>47</sup> »), mais ils leur sont supérieurs, car plus subtils, plus talentueux. Vettori propose ainsi de nombreux parallélismes entre auteurs grecs et latins, de sorte que le lecteur comprenne qu'Homère éclaire Virgile et Cicéron<sup>48</sup>, qu'Eschyle s'avère utile à la compréhension de Cicéron<sup>49</sup>, Euripide à celle de Cicéron et Virgile, etc. En restituant la fin de l'une des *Epistolæ ad Atticum* de Cicéron, Vettori la met en parallèle avec la pièce *Ion* d'Euripide<sup>50</sup>. Ailleurs, il esquisse un rapprochement entre Euripide et Virgile<sup>51</sup>. Ce jeu de correspondances intertextuelles et de dialogues entre œuvres et cultures se trouve au fondement de la réflexion philologique et littéraire de l'humanisme italien pour un Piero Vettori ou un Francesco Robortello<sup>52</sup>.

---

46. Éloge de la *varietas* chez Érasme dans Marc Fumaroli, *op. cit.*, p. 100, n. 112.

47. « Lectori horum librorum », *VL*, p. 311, traduit par Raphaële Mouren dans « La *varietas* des philologues au XVI<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 21.

48. *VL*, livre XXVI-1, p. 313-314 et livre XXVI-24, p. 325.

49. *VL*, livre XXVI-7, p. 317-318, pour le parallèle entre Cicéron et Eschyle.

50. *VL*, livre XXVI-6, p. 316-317.

51. *VL*, livre XXVI-10, p. 319.

52. F. Robortello (1516-1567) était philologue et éditeur.

En tant que principe de la philologie, entre variante (leçon divergente trouvée dans un manuscrit ancien), conjecture nouvelle et manuscrit différent<sup>53</sup>, la *varietas* s'oppose à la *lectio recepta*, le texte reçu. L'œuvre peut proposer plus d'une leçon<sup>54</sup>, exigeant une réflexion sur un texte en mouvance. Quand la *varia lectio* ne peut pas trouver de place dans une nouvelle édition critique du texte qu'elle éclaire, elle intégrera un recueil de *variæ lectiones* qui regroupe à l'occasion même des fragments d'une œuvre<sup>55</sup>. Selon Vettori, la variante compte uniquement si elle change la signification du texte. Ses commentaires philologiques proposent des corrections de passages d'auteurs antiques, de conjectures, de graphies, ou bien remettent parfois en question les textes proposés par d'autres savants, sur la base de manuscrits récemment découverts. Ainsi, à quelques reprises Vettori corrige<sup>56</sup> Érasme<sup>57</sup> et d'autres éditeurs de textes antiques, et même son maître Politien<sup>58</sup>.

La variété comme principe philologique permet et sous-tend la comparaison, rapproche des textes, envisage les altérations, les changements, les variantes. Elle peut soutenir la recherche de la « bonne leçon » et contribuer à la reconstruction du texte original, ce fantasme de la philologie. Dans cette optique, la copie la plus ancienne est censée restituer le texte primordial, non altéré par les scribes intermédiaires, et c'est ce texte qu'il faut éditer par la suite. Se proposant de « retrouver, autant que possible, la forme que l'ouvrage auquel elle

53. Pour les différentes significations de la *varietas*, voir Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues au XVI<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 5-10.

54. *Ibid.*, p. 8.

55. *Ibid.*, p. 18.

56. La signification d'une expression grecque que propose Érasme est ainsi corrigée sur la base d'un manuscrit, que Vettori a pu consulter, des *Deipnosophistes* d'Athénée, détenu par la bibliothèque des Médicis, future Laurentienne (VL, livre I-1, p. 1-2). Ailleurs, Vettori suggère la graphie *Micio* au lieu de *Mitio*, communément employée à l'époque, pour un personnage de la pièce les *Adelphes* de Térence, repérée dans un très vieux manuscrit ayant appartenu à Pietro Bembo (VL, livre I-7, p. 5).

57. L'index de 1582 censé améliorer la déambulation à travers les *variæ lectiones* occulte toute occurrence d'Érasme. Il faut retourner à l'édition de 1554 pour retrouver les renvois à cet auteur. Dans le texte même des *lectiones*, des périphrases comme « l'auteur des *Proverbes* » remplacent la référence explicite.

58. Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues au XVI<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 22.

s'applique avait en sortant des mains de l'auteur<sup>59</sup> », Vettori devient en quelque sorte l'ancêtre des philologues, car cette démarche sera à la base de la philologie moderne du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour Vettori, comme pour les philologues qui ont suivi, il convient de choisir le bon manuscrit, le plus ancien<sup>60</sup> et par conséquent le plus fidèle à l'esprit des auteurs, et de respecter les leçons qu'il propose.

La variété se manifeste également dans la notation, qui ne suit aucun ordre préétabli, mais plutôt le flux de la pensée dont elle emprunte la concision et le caractère elliptique. Les *variæ lectiones* sont des notes hétérogènes, réunies afin que ces idées disparates ne se perdent pas. La notation respecte l'aspect changeant, ondulant des notes prises au fur et à mesure que les idées prenaient forme<sup>61</sup>. Elle essaie de fixer ce qui est fugitif et divers, elle fait entendre le discours oral du XVI<sup>e</sup> siècle et l'insère dans un texte dont l'ensemble est miné par la fragmentation. De cette manière, la variation de même que la « mouvance » (à mi-chemin entre voix et écrit, selon le mot de Paul Zumthor<sup>62</sup>), constitutionnelles de toute œuvre, deviennent les fondements des *variæ lectiones*. Sous le signe de la *varietas*, l'œuvre devient multiforme, la diversité se constituant en un principe esthétique. En faisant fi de l'ordre et de la classification, les sujets abordés vont tous azimuts, en évoquant, pour nous, modernes, soit l'intertextualité, soit l'hypertextualité.

## Le professeur, l'humaniste et la construction d'un réseau d'érudits

En tant qu'enseignant, Vettori n'utilisa pas de méthode fort différente de celle de la préparation d'une édition, ses préoccupations allant

---

59. Bernard Cerquiglini, *op. cit.*, p. 85, passage qui résume la méthode de Gaston Paris. Faisant pareillement montre d'un culte de l'auteur et de l'œuvre originale, la démarche de Vettori pourrait avoir inspiré la méthode philologique du XIX<sup>e</sup> siècle.

60. Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues au XVI<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 9.

61. « *Lectori horum librorum* », *VL*, p. 311.

62. Voir à ce sujet Paul Zumthor, *Essai de poésie médiévale*, Paris, Seuil, 1972, 519 p. et *La lettre et la voix. De la « littérature » médiévale*, Paris, Seuil, 1987, 346 p.

toujours dans le sens de la tentative d'expliquer les auteurs latins par les auteurs grecs, comme il ressort des chapitres de ses *variæ lectiones*. En effet, ses cours et ses éditions étaient reliés, le cours représentant souvent une première étape à l'établissement de l'écrit original. En vue de préparer une édition correcte et soignée, le professeur et ses assistants cherchaient des manuscrits pour collationner le texte. La signification du texte était étudiée pendant le cours, il était peut-être même traduit et commenté en la même circonstance, et après il était édité<sup>63</sup>. Fruits des discussions sur les leçons manuscrites entre le professeur et ses étudiants, les *variæ lectiones* peuvent par conséquent apparaître le temps d'un cours, occasion de réfléchir sur les problèmes posés par les passages corrompus et de proposer des hypothèses sur l'origine des erreurs ou sur les différences entre les manuscrits<sup>64</sup>. On constate le caractère heuristique et didactique de ces commentaires, proches du discours oral et de l'enseignement, dérivant à la fois des cours et des études préparatoires en vue d'une édition critique.

Autant la correspondance de Piero Vettori (entretenu en latin<sup>65</sup> et en italien) que ses *variæ lectiones* conservent de nombreuses traces

63. Pour le rapprochement entre la méthode pédagogique et la méthode d'édition de Vettori, voir Raphaële Mouren, « Un professeur de grec et ses élèves », *op. cit.*, p. 495; « La *varietas* des philologues au XVI<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 16.

64. À la Bayerische Staatsbibliothek de Munich sont conservés plusieurs manuscrits autographes de Vettori ainsi que de nombreux livres qui lui ont appartenu et qui comportent des *marginalia* de sa main. Plusieurs de ces annotations et corrections faites par Vettori sur des éditions procurées par des contemporains ont fait l'objet d'études menées sous la direction de Friedrich von Thiersch au début du XIX<sup>e</sup> siècle : F. von Thiersch, « De copiis Victorianis in Homerum, Hesiodum, Pindarum et tragicos et Aristophanem », *Acta philologorum monacensium*, t. I, fasc. III, 1812, p. 307-337; A. Nickel, « Copiæ Victorianæ in Aristophanum », *Acta philologorum monacensium*, t. I, fasc. III, 1812, p. 341-404; F. Jacobs, « Additamenta ad Copias Victorinas in Aristophanum », *Acta philologorum monacensium*, t. I, fasc. III, 1812, p. 405-418; L. Spengel, « Copiæ Victorianæ in nonnullos Xenophontis libellos », *Acta philologorum monacensium*, t. III, fasc. III, 1822, p. 355-361.

65. Peu avant sa mort, Vettori était sur le point d'éditer un recueil de lettres échangées en latin tout au long de sa vie. Son petit-fils Francesco Vettori le publia et signa l'épître dédicatoire : Piero Vettori, *Epistolarum libri X, orationes XIII et Liber de laudibus Ioannæ Austriacæ*, Florence, Giunti, 1586, 227 p. Voir aussi Raphaële Mouren, « Un professeur de grec et ses élèves », *op. cit.*, p. 473.

des liens qui l'unissaient à ses anciens élèves. Ceux-ci formaient la base d'un réseau à la fois amical et professionnel<sup>66</sup>. Comme le montre Raphaële Mouren<sup>67</sup>, dans son enseignement, comme dans son travail d'édition, Vettori se faisait aider par des assistants. Parmi ceux-ci, on compte non seulement des membres de sa famille, comme son fils Jacopo et ses petits-fils Piero et Francesco<sup>68</sup>, mais également d'anciens étudiants, devenus des collaborateurs et des amis, dont Girolamo Mei et Bartolomeo Barbadori qui l'ont épaulé dans la tâche de déterrer des manuscrits inconnus et surtout d'éditer Euripide et Eschyle<sup>69</sup>.

Il va de soi que les étudiants de Vettori étaient des Florentins pour la plupart. Néanmoins, dans le respect de la tradition humaniste, le savant cultivait des rapports avec des érudits originaires de plusieurs pays. En tant qu'ami de Johann Chessel<sup>70</sup>, il recevait de nombreux étudiants de celui-ci venus de Rostock<sup>71</sup>. La vaste correspondance latine avec Chessel<sup>72</sup>

66. De l'étendue des échanges de Vettori avec les humanistes témoignent les recueils de lettres conservés à la British Library : Londres, British Library, Add. 10263-10278 dont on trouve la description sommaire sur le site de la British Library, <http://www.bl.uk>. Pour plus de détails, voir P. Kristeller, *Iter italicum*, Leyde, Brill, 1989, t. 4 (*alia itinera II*), p. 69, 87.

67. Raphaële Mouren, « Un professeur de grec et ses élèves », *op. cit.*, p. 473, 500-503.

68. Ce dernier est évoqué dans les *VL*, p. 239, et figure dans l'index sous « Franciscus Victorius Petri Victorii nepos ».

69. Raphaële Mouren, « Un professeur de grec et ses élèves », *op. cit.*, p. 501 : « Vettori remercia à plusieurs reprises les deux Florentins pour leur aide dans la recherche de manuscrits. Il rendit aussi hommage à la science de Mei, comparant celle-ci à celle d'Adrien Turnèbe, dans une de ses *variae lectiones*. Il n'oublia pas, dans un autre chapitre, de faire de même pour Barbadori. » Girolamo Mei est cité dans *VL*, livre XI-14, p. 299, livre XXXVI-11, p. 425, et dans l'index sous « Hieronymus Mæus ». Bartolomeo Barbadori figure dans *ibid.*, livre XX-19, p. 240, et dans l'index sous « Bartholomæus Barbadorus ».

70. Philologue allemand qui avait étudié en Italie, dit Caselius (1533-1613).

71. Raphaële Mouren, « Un professeur de grec et ses élèves », *op. cit.*, p. 499.

72. Voir Piero Vettori, *Epistolarum ad Germanos missarum libri tres*, Johan Chessel [éd.], Rostock, Jakob Lucius, 1577, 127 p. Pour la présentation des rapports entretenus par Vettori avec Chessel et d'autres savants allemands, voir Heinrich Kämmler, « Petrus Victorius. Ein Beitrag zur Geschichte der classischen Studien in Italien », *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik*, vol. 92-2, fasc. 11, 1865, p. 545-556; vol. 93-2, fasc. 3, 1866, p. 133-150; vol. 93-2, fasc. 7, 1866, p. 325-342 ; vol. 93-2, fasc. 9, 1866, p. 421-438, en particulier p. 433-438.

révèle le grand nombre de savants allemands avec lesquels celui-ci mit Vettori en contact. Une biographie de Johann Chessel<sup>73</sup> mentionne un de ses voyages en Italie dans les années 1560, avec d'autres érudits allemands, dont Gottlob Rotermund, Rugius de Poméranie, Daniel von der Schulenburg et Otto von Hoym, voyage durant lequel ils se retrouvent parmi les auditeurs de Vettori à Florence<sup>74</sup>.

Les traces des collaborations de Vettori avec ses contemporains figurent bien évidemment dans ses *variæ lectiones* et, à ce sujet, les index deviennent très précieux, permettant de retrouver les mentions des contacts. À la lumière de ces évocations d'échanges divers, on peut affirmer que le travail de Vettori s'appuie sur un large réseau d'amitiés romaines, florentines, allemandes, françaises, qui allait jusqu'au travail conjoint en vue de l'élaboration d'éditions scientifiques. Il faut mentionner en premier lieu la recherche de manuscrits, les communications réciproques de renseignements, les copies, ensuite les collations et les vérifications sur des manuscrits fiables. De ces liens, les *variæ lectiones* offrent plus d'un exemple. Citons seulement l'hommage rendu à la grande érudition du jeune Fulvio Orsini, qui avait collationné le texte des *Troyennes* d'Euripide et aidé de la sorte Vettori à restituer un passage manquant<sup>75</sup>. Intéressé également par l'édition des pièces d'Eschyle, Vettori demanda en 1554 à plusieurs personnes de lui signaler de bons manuscrits et de vérifier l'état du texte, ce dont témoigne sa correspondance à Fulvio Orsini, à Guglielmo Sirleto<sup>76</sup>, au cardinal Marcello Cervini<sup>77</sup>, qui faisaient tous partie du cercle de

73. *Vita Ioannis Caselii*, n. p., sign.):<sup>(6</sup>r<sup>o</sup>, dans *Ioannis Caselii Operum pars I scripta eius politica complectens*, Francfort, Konrad Eifried, 1633, n. p., sign.):<sup>(5</sup>r<sup>o</sup>-A<sup>1</sup>r<sup>o</sup>.

74. Pour tout ce paragraphe portant sur les liens entre Chessel et Vettori, je suis redevable aux renseignements communiqués par Eduard Frunzeanu.

75. *VL*, livre XXXVI-22, p. 430. Pour les relations entre Vettori et Orsini, voir aussi Pierre de Nolhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini : contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance*, Paris, F. Vieweg, coll. « Bibliothèque de l'École des hautes études », 1887, p. 70-71.

76. Futur cardinal et futur bibliothécaire de la Vaticane, Sirleto (1514-1585) est évoqué dans *VL*, p. 163.

77. Futur pape Marcel II qui connut un pontificat éphémère d'une vingtaine de jours, ce prélat (1501-1555) fut responsable, à un moment donné, de la bibliothèque

savants qui gravitaient autour du cardinal Alexandre Farnèse<sup>78</sup>. Après la vérification et l'établissement du texte suivait un travail de relecture. Le cardinal Cervini et Sirleto étaient aussi des relecteurs<sup>79</sup> de Vettori et se chargeaient, le cas échéant, de la censure.

Le travail en collaboration peut être examiné également sous l'angle des rapports entre savants philologues et imprimeurs. Autant les *variæ lectiones* que les éditions scientifiques de Piero Vettori résultent d'une étroite collaboration avec les imprimeurs, qui pouvait connaître plusieurs facettes. Ces relations pouvaient être quelquefois difficiles, tendues même, l'éditeur étant mécontent (en raison de la qualité de l'impression ou encore du non-respect du contrat) et les imprimeurs davantage soucieux du succès commercial de certains ouvrages que de la correction ou de l'intérêt scientifique. Vettori est ainsi contraint de changer plusieurs fois d'imprimeur. En 1536-1537, il édita Cicéron chez les Giunti de Venise. Il sollicite aussi la collaboration de Lorenzo Torrentino dans la préparation d'éditions grecques, mais considéra par la suite cette entreprise comme un échec<sup>80</sup>, se tournant vers les Giunti de Florence, fils de Bernardo Giunti, disparu en 1551. Dans une lettre<sup>81</sup> non datée adressée à Joachim Camerarius<sup>82</sup>, au sujet de l'édition de Cicéron, il se plaint des problèmes qu'il a eus avec Torrentino, décrit comme un de ces imprimeurs réticents à éditer des textes grecs et qui finalement le fait mal et traîne les choses. Il raconte s'être tourné ensuite vers Henri

---

du palais apostolique, qui reçut le nom de bibliothèque Vaticane sous sa direction. Il est également mentionné dans *ibid.*, p. 183 : « Marcellus Cervinus Cardinalis adiuvandarum litterarum studiosissimus » (« Le cardinal Marcello Cervini, très soucieux de promouvoir les lettres »).

78. Raphaële Mōuren, « La bibliothèque du palais Farnèse avant Fulvio Orsini », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, vol. 107, n° 1, 1995, p. 7-14, en particulier p. 9-11.

79. Voir Raphaële Mōuren, « La lecture assidue des classiques », *op. cit.*, p. 455.

80. *Ibid.*, p. 453.

81. Piero Vettori, *Epistolarum ad Germanos missarum libri tres*, *op. cit.*, livre I, p. 13-14.

82. Il s'agit probablement de Joachim Liebhard, dit Camerarius (1500-1574), humaniste, philologue et théologien, et non de son fils, portant le même nom, médecin et botaniste (1534-1598).



Estienne pour publier la tragédie *Agamemnon* d'Eschyle, travail que Torrentino avait refusé de faire. C'est néanmoins l'atelier de Torrentino qui publie la première édition des *Variarum lectionum libri XXV* en 1553, remplie d'erreurs, dont Vettori s'empresse de donner une édition révisée en 1554 chez Jean Temporal à Lyon. La parution de l'ouvrage à Florence et à Lyon à quelques mois d'intervalle laisse supposer des liens déjà existants, grâce auxquels une édition corrigée put être proposée aux lecteurs. Bien avant la collaboration avec cet éditeur, entre 1540 et 1541, Vettori avait fourni quelques éditions de Cicéron, de Varron, de Caton et de Columelle, chez Sébastien Gryphe, à Lyon également<sup>83</sup>.

Pour ce qui est des treize chapitres suivants des *Variarum lectionum*, la correspondance de Vettori<sup>84</sup> permet encore une fois de retracer les avatars de leur parution. Dans une lettre<sup>85</sup> datée d'août 1568 à Johannes Crato von Krafftheim<sup>86</sup>, Vettori mentionne avoir entre les mains la moitié de la nouvelle édition des *variæ lectiones*, dont la parution, se plaint-il, a été retardée à cause des éditeurs. Il s'agit soit des héritiers de Lorenzo Torrentino, soit des frères Giunti, les deux ateliers fournissant chacun une édition à peu de mois d'intervalle en 1569. En octobre 1568, dans une autre lettre à Joachim Camerarius<sup>87</sup>, il précise que l'édition n'est toujours pas achevée, mais qu'il reste peu de travail à faire. En janvier 1569, dans une lettre à Johann Chessel<sup>88</sup>, Vettori discute avec son destinataire d'un exemplaire des *Variarum lectionum XIII novi libri*

83. Pour les rapports entre Vettori et Gryphe, voir Raphaële Mouren, « Sébastien Gryphe et Piero Vettori : de la querelle des *Lettres familières* aux agronomes latins », Raphaële Mouren [dir.], *Quid novi? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de sa mort*. Actes du colloque, Villeurbanne, Presses de l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques, 2008, p. 287-339.

84. Je remercie Eduard Frunzeanu de m'avoir transmis les résultats de ses recherches sur la correspondance de Vettori.

85. Piero Vettori, *Epistolarum ad Germanos missarum libri tres, op. cit.*, livre II, p. 93.

86. Humaniste et médecin allemand (1519-1585).

87. Piero Vettori, *Epistolarum ad Germanos missarum libri tres, op. cit.*, livre II, p. 95.

88. *Ibid.*, livre III, p. 101-102.

qui venaient de paraître et que celui-là avait déjà reçus. Le réseau assez large d'imprimeurs de Vettori, étendu à plusieurs villes italiennes et françaises, facilitait ses multiples tâches éditoriales.

Les *variæ lectiones* constituaient également l'occasion de débattre de sujets divergents, souvent de nature polémique. Dans ses *lectiones* titrées *Variarum lectionum libri XV*<sup>89</sup>, Marc-Antoine Muret attaque Vettori et ses méthodes à plusieurs reprises. De son côté, dans *Prima Scaligerana*, Joseph-Juste Scaliger place Vettori et Muret sur le même plan, en critiquant leur manière semblable de commenter une variante dans un chapitre entier et en les opposant à un Adrien Turnèbe qui propose plus de leçons dans un seul chapitre que les deux autres dans tout un livre<sup>90</sup>. Pour sa part, Vettori loue ses amis, mais s'en prend à Turnèbe<sup>91</sup>. Des différences de méthodes philologiques ressortent de ces critiques. Ce type de recueil révèle de la sorte une conception particulière de la philologie chez chaque auteur, à la base des éditions et des *lectiones*, mais par-dessus tout, il éclaire les multiples facettes du réseau des liens avec ses contemporains, les amitiés ou les inimitiés, les collaborations ou les rivalités.

En effet, la pratique des *variæ lectiones* renvoie au réseau d'amis, d'assistants, de mécènes, d'imprimeurs que les humanistes établissent à l'époque pour échanger des données, des idées, des livres, pour collaborer, sur le plan scientifique et économique. La correspondance de Vettori permet de retracer ce type de collaborations et de les mettre en parallèle avec les évocations de contemporains dans les *Variarum lectionum*. Le contenu de ces dernières dévoile sous un jour inattendu la notion d'auteur à l'époque de la Renaissance, loin de l'auteur canonique qu'on a forgé depuis. Le livre est en réalité le résultat d'une étroite

---

89. Marc-Antoine Muret, *Variarum lectionum libri XV*, Anvers, Christophe Plantin, 1586, in-8°, 325 p., index. Humaniste (1526-1585) d'origine française, professeur en Italie.

90. Joseph-Juste Scaliger (1540-1609), *Prima Scaligerana*, Groningue [en fait publié à Saumur], Petrus Smith, 1669. Voir à ce sujet Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues au XVI<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 19, n. 60 et p. 24-25, n. 81, 85.

91. *VL*, livre XXXVI-11, p. 425.

collaboration entre plusieurs savants qui participent à des degrés divers à sa production et à sa diffusion, mais également d'une collaboration avec d'autres intervenants durant le processus d'élaboration de l'ouvrage (étudiants qui participent aux cours préliminaires, assistants de recherche, imprimeurs, graveurs, etc., qui peuvent ne pas laisser de marques de leur intervention<sup>92</sup>).

Les traces des cours de Vettori et des discussions avec ses étudiants, ses amis et ses collaborateurs à travers l'Europe sont néanmoins perceptibles. Le livre en général et les *variæ lectiones* en particulier apparaissent ainsi comme les mailles d'un filet humaniste et littéraire, comme le fruit d'un véritable réseau. Pratique érasmienne s'il en est, ce réseautage avant la lettre est lié au thème de l'amitié et de la *sodalitas* entre les humanistes et on peut penser que, dans la communauté scientifique de nos jours, nous héritons de ces méthodes du réseau renaissant.

## Fortune et signification des *variæ lectiones*

L'activité éditoriale de Vettori le met directement en contact avec les savants de partout. Les éditions d'auteurs grecs qu'il propose le rendent connu et estimé en tant que philologue, mais sa renommée dépasse les cercles de spécialistes. Ainsi peut-on expliquer la présence d'un de ses ouvrages, les *Commentaires sur la Rhétorique* d'Aristote (Bâle, 1549<sup>93</sup>), dans la bibliothèque de Montaigne, que son ami Étienne de La Boétie (1530-1563) légua peut-être à celui-ci<sup>94</sup>. Dans son édition des *Essais* de Montaigne, Pierre Villey restitue le catalogue de la bibliothèque

92. Je n'ai malheureusement pas pu consulter l'ouvrage suivant, qui traite de cet aspect : Martine Furno [dir.], *Qui écrit? Figures de l'auteur et des co-élaborateurs du texte. XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque*, Lyon, ENS Éditions, 2009, 264 p.

93. Piero Vettori, *Commentarii longe doctissimi in tres libros Aristotelis de Arte dicendi, nunc primum in Germania editi, cum locuplete rerum et verborum in iisdem memorabilium indice*, Bâle, Johannes Oporinus, 1549 [1<sup>ère</sup> éd. : Florence, Giunti, 1548].

94. Je remercie Mme Brenda Dunn-Lardeau pour cette piste de recherche ainsi que pour ses suggestions bibliographiques.

de Montaigne, dans lequel il note, parmi les ouvrages pourvus de la signature du célèbre écrivain, sous « Victorius, Petrus<sup>95</sup> » (Piero Vettori) : « *Petri Victorii commentarii longe doctissimi in tres libros Aristotelis de Arte dicendi* [...]. Basileæ, ex officina Joannis Oporini, anno salutis humanæ. M.D.LIX. Mense Martio. » On doit lire 1549 au lieu de 1559, car Villey se trompe en transcrivant l'année de parution. Quel fut le relais de transmission des ouvrages de Vettori à Montaigne? Montaigne s'y intéressa-t-il de lui-même ou les lui recommanda-t-on? Comme il hérita des livres de la bibliothèque de La Boétie, rien n'interdit de supposer que ce fut par cette voie qu'il prit connaissance des travaux de Vettori.

En évoquant la rhétorique des citations pratiquée à la Renaissance, Marc Fumaroli<sup>96</sup> établit finement le lien entre la forme des *Commentarii* en général (que ce soit ceux de Piero Vettori ou d'Adrien Turnèbe) et la composition des *Essais* de Montaigne, qui tirent leur origine d'un commentaire philosophique autour de citations insérées dans le texte. Argument supplémentaire de cette parenté, la traduction du titre des *Essais* en latin est assurée par le terme *commentarii*. Si la méthode des *Essais* est conforme aux principes de l'humanisme savant, on peut relever, avec Fumaroli, la distance que prend Montaigne par rapport au discours strictement philologique et érudit, en assumant un discours à la première personne, teinté de subjectivité, choix qui lui permet de s'affirmer en tant que premier écrivain de l'âge moderne.

Le rôle des « essais » de Vettori n'est plus à démontrer. En effet, depuis la première traduction commentée en latin de la *Rhétorique* (1548), qui emprunte la forme des gloses savantes en marge des citations de l'auteur antique, jusqu'à l'édition augmentée de 1579 (Florence, Giunti), nous avons là, selon le mot de Fumaroli, « l'assise profonde sur laquelle repose, en dernière analyse, l'essor des Belles-

---

95. Michel de Montaigne, *Essais*, Pierre Villey [éd.], Paris, Quadrige/Presses Universitaires de France, 1992 [1924; nouvelle édition : 1965], vol. I, introduction, p. LXI.

96. Marc Fumaroli, *op. cit.*, p. 465.

Lettres en Italie et en France à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, ce sera le bréviaire de Chapelain et de Balzac<sup>97</sup> ». C'est en effet grâce aux études de Vettori sur les textes des rhétoriciens antiques, démarche qui stimulera la rédaction de traités similaires en langues vernaculaires, que des progrès significatifs dans la culture européenne en arts de la rhétorique et de la prose ont pu être enregistrés.

Dans la tradition humaniste et philologique, les *variæ lectiones*, commentaires dédiés aux variantes et aux corrections d'auteurs grecs, qui aident à l'intelligence des auteurs latins, jouissent d'un statut à part. Ni avant-texte, ni texte définitif, mais plutôt un *hors-texte*, elles réunissent des remarques qui n'ont pas pu trouver de place dans une édition savante. Renvoyant à la fois à la variante et à la leçon pédagogique, issues d'une vie dédiée à la philologie et à l'enseignement, les trente-huit leçons de Piero Vettori proposent des réflexions en mouvance, un *work in progress* en vue de futures éditions scientifiques. Ce serait un *ailleurs* du texte, qui assume son hétérogénéité et qui permet de laisser libre cours à ses pulsions et à ses sympathies, de réunir la louange du travail des uns et la critique des autres. Un « espace de toutes les traversées<sup>98</sup> » est de la sorte proposé au lecteur, dans ses déterminations et ses diversités, constituant un « dispositif plurivoque et multidimensionnel<sup>99</sup> », pour reprendre la formule de Bernard Cerquiglini.

97. *Ibid.*, p. 121. Il s'agit de Jean Chapelain (1595-1674), poète et académicien, et de Jean-Louis Guez de Balzac (1597-1654), épistolier. Sur les jugements contradictoires à l'égard de Vettori qu'échangent Balzac et Chapelain dans leur correspondance, voir *ibid.*, p. 582, n. 365. Ceux-ci évoquent tantôt un certain manque de talent, tantôt une « simplicité romaine », une « vraie éloquence », pour finir sur une mauvaise note.

98. Bernard Cerquiglini, *op. cit.*, p. 10.

99. *Ibid.* L'auteur utilise cette formule pour désigner en fait le processus de l'écriture *in situ*, envisagé lors du passage de l'écrit préparatoire à l'œuvre finale.



Françoise Guichard-Tesson

Chercheuse associée,  
Katholieke Universiteit, Leuven

Natale Conti et les *Mythologiæ*,  
*sive explicationum fabularum*,  
*libri decem* (1583).

L'ancrage médiéval  
d'une œuvre renaissante

**L**a présence à l'UQAM d'un exemplaire des *Mythologiæ* de Natale Conti nous amène à situer l'œuvre dans la riche tradition mythographique dont elle est issue. En effet, les *Mythologiæ* constituent l'un des trois manuels mythographiques qui voient le jour en Italie au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et sont appelés à connaître un succès considérable. C'est d'abord l'*Historia gentilium deorum* de Lilio Gregori Giraldi (Bâle, Oporinus, 1548). Vincenzo Cartari publie ensuite les *Imagini colla sposizione degli Dei degli Antichi* (Venise, Marcolini, 1556), qui s'attache essentiellement à la représentation des dieux. Enfin paraissent en 1567 les *Mythologiæ sive explicationum fabularum libri decem* de Natale Conti<sup>1</sup>.

---

1. Sur l'ensemble de ces traités de mythographie, voir Jean Seznec, *La Survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1993 [1940], p. 269-299; Don

Ainsi, après un bref rappel de la tradition mythographique de l'antiquité tardive à Boccace, nous présenterons rapidement l'auteur. Cette étude s'intéressera ensuite à l'histoire des éditions et à la place de l'exemplaire de 1583 conservé à l'UQAM dans cette tradition, puis à la structure de l'ouvrage et aux intentions de l'auteur. Il conviendra enfin de se demander quelle lecture ont pu faire de cette somme les contemporains et les lecteurs des siècles suivants. Au fil du texte, nous en relèverons les éléments encore médiévaux, tout comme ce qui en fait une œuvre de la Renaissance.

## Rappel des collections mythographiques, de l'antiquité tardive à Boccace

L'héritage est en effet considérable. Au cours des siècles, de nombreux ouvrages transmettront et commenteront la mythologie gréco-latine, notamment les *Mythologiæ* de Fulgence (fin V<sup>e</sup> – début VI<sup>e</sup> siècle), qui sera l'une des sources essentielles des premières collections mythographiques, notamment celles des deux premiers mythographes vaticans (VIII<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles)<sup>2</sup>. Mais c'est surtout l'œuvre du troisième, également connu sous le nom d'Albricus ou Alberic de Londres<sup>3</sup>, qui fut considérablement utilisée par la suite parce

---

Cameron Allen, *Mysteriously Meant. The Rediscovery of Pagan Symbolism and Allegorical Interpretation in the Renaissance*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1970, p. 201-248; Hervé Campagne, *Mythologie et rhétorique aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles en France*, Paris, Champion, 1996, p. 167-194; Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán, « Los manuales mitológicos del Renacimiento », *Auster*, n° 3, 1998, p. 83-99; John Mulryan et Steven Brown [dir. et trad.], « Introduction », *Natale Conti's Mythologiæ*, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2006, p. xxxi-xxxvi. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par la mention « Mulryan-Brown ».

2. Ainsi nommés parce que leurs œuvres sont regroupées dans un manuscrit conservé au Vatican (Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 3413). G.-H. Bode [dir.], *Scriptores Rerum Mythicarum Latini Tres Romæ Nuper Reperti*, Cellis, impensis E.H.C. Schulze, 1834 (rééd. Hildesheim, G. Olms, 1968), 2 vol.

3. Certains ont voulu reconnaître dans le troisième mythographe, Albricus, le philosophe anglais Alexandre Neckam. Curieusement, John Mulryan et Steven Brown semblent ignorer que le troisième mythographe vatican et Albricus se confondent : voir Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xxvi-xxviii.



qu'elle enrichissait notablement la matière. Par ailleurs, l'exégèse mythographique connaît un nouvel essor grâce à la littérature allégorique qui se développe autour des *Métamorphoses*, avec les commentaires d'Arnoul d'Orléans (c. 1175) et les *Integumenta Ovidii* de Jean de Garlande (1234), relayés au début du XIV<sup>e</sup> siècle par l'immense poème anonyme de l'*Ovide moralisé* dont l'auteur déclare : « Tout est pour nostre enseignement », et par l'*Ovidius moralizatus*, XV<sup>e</sup> livre du *Reductorium morale* (c. 1340) de Pierre Bersuire. Il lui adjoint en introduction dix-sept chapitres qui traitent de la forme des dieux, en s'inspirant de Pétrarque et, à travers lui, d'Albricus. Très rapidement, ce texte, privé de ses moralisations, circulera sous le titre *Libellus de deorum imaginibus* et sous le nom d'Albricus<sup>4</sup>.

Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, on commence à imprimer les mythographes anciens, mais ce sont essentiellement ceux que connaissait le Moyen Âge. Le traité d'Albricus et le *Libellus* connaîtront de nombreuses éditions au XVI<sup>e</sup> siècle, de même que se multiplieront celles des *Ovides moralisés*.

Mais c'est l'œuvre de Boccace, le *De Genealogia deorum* (2<sup>e</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> siècle), qui est le véritable chaînon rattachant Moyen Âge et Renaissance en matière de mythographie. Elle aussi largement tributaire de ces ouvrages, elle fera l'objet de nombreuses éditions et demeure, dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, surtout en Italie, la source essentielle de références. Ainsi Jean Seznec dit avec raison :

Tel qui croit retrouver le secret perdu de la sagesse antique revient à la doctrine abâtardie que les Pères avaient héritée des derniers défenseurs du paganisme; il se flatte de fouler

4. Le texte de Bersuire connut plusieurs avatars. Voir à ce sujet J. Engels, « Introduction » à l'édition critique de Petrus Berchorius, *Reductorium morale*, livre XV : *Ovidius moralizatus*, chap. I : « *De formis figurisque deorum* », Utrecht, Instituut voor Laat Latin der Rijksuniversiteit Utrecht, coll. « Werkmateriaal », 1966, p. II-XXIII; « Berchoriana I : notice bibliographique sur Pierre Bersuire », supplément au *Repertorium biblicum medii ævi, Vivarium*, vol. 2, 1964, p. 62-124, en particulier, p. 118-119. Les deux œuvres attribuées à Albricus seront regroupées dans certains manuscrits. Voir Jean Seznec, *op. cit.*, p. 204-209.

les traces de Platon, mais il suit les sentiers battus depuis Fulgence<sup>5</sup>.

Héritier de cet immense bagage culturel<sup>6</sup>, Natale Conti est aussi riche de toute une culture nouvelle. Ayant une bonne maîtrise du grec, il est, des trois grands mythographes italiens du XVI<sup>e</sup> siècle, celui qui fournit le plus d'informations, et certains fragments d'ouvrages anciens ne nous sont parvenus qu'à travers les *Mythologiæ*.

## L'auteur et son œuvre

On sait peu sur la vie de Natale Conti, également connu et répertorié sous les noms de Natali Conti, Natalis Comes, Comitum ou de Comitibus, Noël Le Comte<sup>7</sup>. Les seules informations dont on dispose sont fournies par l'œuvre elle-même; encore certaines sont-elles ambiguës et ont donné lieu à diverses interprétations. On s'accorde généralement à reconnaître qu'il naquit en 1520 à Milan. Toutefois, selon Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán, le texte même des *Mythologiæ* porte à croire qu'il serait né à Rome et que sa famille aurait émigré par la suite à Milan. Son père aurait quitté la cité pour Venise lors de la guerre entre François I<sup>er</sup> et Charles Quint<sup>8</sup>. On lit dans l'édition de 1583 : « En effet, alors que j'étais tout jeune, je suis venu de Rome à

5. Jean Seznec, *op. cit.* p. 124.

6. Sur l'ensemble de la tradition mythographique, l'influence décisive de Boccace et les trois grands manuels mythographiques, voir article « Mythographie », *Dictionnaire des Lettres françaises, Le XVI<sup>e</sup> siècle*, publié sous la direction du cardinal Georges Grete, Michel Simonin [dir.], Paris, Fayard, 1992, p. 872-882. Sur Natale Conti, voir p. 878-881.

7. Sur la vie de Conti, voir entre autres, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. 9, Paris, Michaud, 1813, p. 515-517; Jean Seznec, *op. cit.* p. 270-271; Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xii. Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán [dir. et trad.], *Natale Conti, Mitología*, Murcia, Université de Murcia, 1988, p. 7-10. La mise au point la plus complète figure dans Alberto M. Ghisalberti [dir.], *Dizionario biografico degli Italiani*, t. 28, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 1983, p. 454-457. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par mention *DBI*.

8. Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán, *op. cit.*, p. 8-9 et *art. cit.*, p. 94.

Insubria [duché de Milan], et de là à Venise avec mon père, de sorte que beaucoup ont cru que j'étais Vénitien<sup>9</sup>. » C'est là qu'il passa sans doute la plus grande partie de sa vie et qu'il entra en contact avec de nombreux lettrés, hommes politiques et ecclésiastiques auxquels il dédicacera ses œuvres. Il serait mort en 1582, sans doute à Venise<sup>10</sup>, mais cette date repose sur le seul fait que son œuvre historique, *Universæ historiæ sui temporis*, relate les événements jusqu'en 1581. Cependant, Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán font remarquer que dans l'édition de Lyon de 1602, la lettre dédicace adressée à Giambattista Campeggi par Natale Conti est datée de 1600, ce qui attesterait, selon ces spécialistes, qu'il aurait au moins vécu jusqu'à cette année-là<sup>11</sup>.

La dédicace de la première édition au roi Charles IX suggère qu'il a eu des protecteurs en France. Ainsi il parle à plusieurs reprises du magistrat et diplomate Arnaud Du Ferrier (c. 1508-1585), « homme très brillant et très bon [...] doué des plus remarquables dons de l'esprit<sup>12</sup> »,

9. « Nam Roma in Insubriam, inde Venetias parvulus accessi[t] cum patre, quo accidit vt plerique me Venetum esse crediderint. » (Natale Conti, *Mythologiæ, sive explicationum fabularum, Libri decem : In quibus omnia propè Naturalis [et] Moralis Philosophiæ dogmata continentur. Eivsdem libri quatuor de venatione*, Paris, Arnold Sittard, 1583, III, 17, Q7<sup>v</sup>, p. 254 [nous traduisons]. Désormais, la référence à cette édition des *Mythologiæ*, correspondant à l'exemplaire conservé à l'UQAM, sera indiquée par la mention « Conti »). Voir également la traduction de Mulryan-Brown, *op. cit.*, p. 212. La référence autobiographique est plus courte qu'elle ne l'était dans l'édition de Venise de 1567, où le texte, ambigu, peut faire penser que Conti parle de Milan plutôt que de Rome, comme dans un passage de ses *Historiæ*. Sur l'ensemble des allusions à sa naissance contenues dans son œuvre, voir Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xii-xiii.

10. Selon le *DBI*, qui indique néanmoins qu'il serait mort à Milan d'après certains biographes.

11. Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán, *op. cit.*, p. 9 et *art. cit.*, p. 94. Cette date se retrouve dans les deux éditions genevoises de la même année et figurera dans la plupart des éditions suivantes.

12. « vir clarissimus & optimus Renaldus FERRERIVS, comitiorum Parisiensium præses, omnibus egregiis animi dotibus ornatissimus. » (Conti, X, 3X5<sup>v</sup>, p. 1066.) Sur Arnaud Du Ferrier, voir Edouard Fremy, *Un Ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III. Ambassades à Venise d'Arnaud Du Ferrier, d'après sa correspondance inédite (1563-1567, 1570-1582)*, Paris, Leroux, 1880, 426 p. A son retour en France, il embrassa sans doute le calvinisme et perdit sa place au Conseil du roi ainsi qu'une partie de sa fortune. Il devint ensuite garde des sceaux du jeune Henri de Navarre.

qui fut ambassadeur du roi à Venise. Il dédie un poème sur les saisons à Cosme de Médicis et une de ses traductions à Ferdinand I<sup>er</sup>, frère de Charles Quint. En Italie, il semble avoir eu des relations privilégiées avec Giambattista Campeggi (1507-1583), évêque de Majorque, qui participa au Concile de Trente et finit ses jours retiré à Bologne<sup>13</sup>. Lui seront dédiées toutes les éditions des *Mythologiae*, à l'exception de la première et des éditions de Padoue de 1616 et de 1637. Conti s'adresse à lui au début de la plupart des livres<sup>14</sup>. Il fait également l'éloge de Valerio Faenzo qui fut grand inquisiteur à Venise à partir de 1566, auquel il a déjà envoyé des vers dont il cite un long extrait<sup>15</sup>. C'est à Du Ferrier et à Faenzo qu'il doit de s'être lancé dans cette entreprise, si l'on en croit ce qu'il dit à la dernière page : « Je l'avoue franchement : si je n'avais été encouragé par l'autorité de tels hommes, jamais je n'aurais publié cette œuvre... mais j'ai pensé qu'il serait sacrilège de ne pas obéir à leur volonté<sup>16</sup>. »

En cette époque troublée par le déchirement de la chrétienté, Natale Conti apparaît clairement du côté de l'Église catholique romaine et plusieurs passages des *Mythologiae* affirment clairement ses prises de position en faveur de celle-ci. Ainsi rappelle-t-il la phrase de Jean (10:18) et déplore-t-il les luttes qui divisent l'Église<sup>17</sup>. Il est intéressant

13. Sur Giambattista Campeggi, voir *DBI*, p. 445-449.

14. Voir, par exemple, Conti : I, 1, A1<sup>r</sup>, p. 1; III, M4<sup>v</sup>, p. 184; VI, 2M1<sup>r</sup>, p. 545; VII, 2T6<sup>v</sup>, p. 668; VIII, 3E6<sup>r</sup>, p. 811; IX, 3N4<sup>r</sup>, p. 935; X, 3S5<sup>v</sup>, p. 1018.

15. Conti, « De Prometheo », IV, 6, X1<sup>r</sup>, p. 321 : « ...in quibusdam carminibus, quæ misimus ad clarissimum virum Valerium Fænzum hæreticæ prauitatis Quæsitorem prudentissimum apud Venetos, & ob singulares animi sui dotes Romano Pontifici gratissimum. » (« ...dans des vers que nous avons envoyés au très illustre Valerio Faenzo, inquisiteur très sage contre le vice de l'hérésie à Venise, et homme très cher au Souverain Pontife de Rome, pour les dons exceptionnels de son esprit. » [nous traduisons]) Sur Valerio Faenzo, voir Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. XIV-XV.

16. Conti, X, 3X5<sup>v</sup>, p. 1066 [nous traduisons] : « Fateor illud ingenue, quod nisi me tantorum virorum autoritas commouisset, nunquam eram ista in lucem emissurus... sed tantorum virorum voluntati non parere nefas putauit. »

17. Conti, « De Prometheo », IV, 6, X1<sup>r</sup>, p. 321 : « eritque omnibus gentibus vnus Deus, vna religio, vnus ritus, vnus pastor, vnum ovile. Verum ob has fallacias sub forma religionis latentes & bella intestina, & cædes, & calamitates e coelo, &

de noter qu'il publie néanmoins chez André Wechel, qui a quitté la France après s'être converti à la Réforme.

Natale Conti a laissé une œuvre abondante qui témoigne de ses qualités d'humaniste. Outre le *De Venatione* publié avec les *Mythologiæ*, il a composé de nombreuses traductions du grec au latin, ainsi que des œuvres poétiques, écrites en grec et en latin. L'autre œuvre majeure, *Universæ historiæ sui temporis*, deux fois plus longue que les *Mythologiæ*, relate les événements qui marquèrent l'Europe entre 1545 et 1581. La première édition complète fut publiée en 1581<sup>18</sup>.

## Les *Mythologiæ* : histoire des éditions

Entre l'*editio princeps* de 1567 parue à Venise<sup>19</sup> et les éditions de Genève parues en 1653, les *Mythologiæ* ont connu au moins vingt-cinq éditions en latin, ce qui atteste le succès durable de l'œuvre. Le livre conservé à l'UQAM [cote : YBL46] appartient à la troisième édition, imprimée à Paris par Arnold Sittard en 1583.

La première édition (Venise, 1567) était dédiée au roi de France Charles IX. Mais dès les éditions suivantes, en 1581, une nouvelle

---

perpetuæ animorum curæ oriuntur, et orientur in posterum, donec hæ avaritiæ radices in animis hominum insidebunt. » (« toutes nations n'auront qu'un Dieu, qu'une religion, qu'une mesme façon de le servir, qu'un pasteur, qu'un troupeau. Mais à cause des tromperies & des abus qui se couvrent du manteau de religion, s'ensuivent des guerres civiles, des meurtres & massacres, des calamitez du Ciel, & des sollicitudes qui perpetuellement assiegent l'esprit, & dureront tandisque cette maudite avarice sera enracinee es cœurs des hommes. » [traduit par Jean de Montlyard, revu par Jean Baudouin, Paris, Chevalier, 1627, réimp. New York et Londres, Garland, 1976, p. 309])

18. Sur le détail de ces œuvres, voir *DBI*, p. 454-456; Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xvii-xxi.

19. Mulryan-Brown (« Appendix », *op. cit.*, p. 937-938), Charles W. Lemmi (*Classical Deities in Bacon: A Study in Mythological Symbolism*, Baltimore, John Hopkins Press, p. 1), Jean Seznec (*op. cit.*, p. 268, 327) et d'autres auteurs à leur suite font remonter la première édition à 1551. Dans leur traduction, Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán ne remettent pas en question l'existence de cette édition, mais dans leur article de 1998, elles suggèrent que cette édition serait passée inaperçue, alors que celle de 1567, dédiée à Charles IX, marquerait

dédicace est adressée à Campeggi. Conti se justifie de ce changement en remarquant que le tumulte des guerres de religion a pu détourner l'attention du roi vers d'autres préoccupations que les belles-lettres<sup>20</sup>. Après la mort de Charles IX, il se tourne vers Campeggi qu'il loue pour sa « noblesse et sa vertu admirables dans toutes [ses] paroles et [ses] actions<sup>21</sup> ». Cette dédicace se retrouvera dans la plupart des éditions subséquentes.

Deux éditions voient le jour en 1581 et sont les dernières à être réalisées avant la mort de l'auteur. Celle de Venise (parue chez Comin da Trino) a donné lieu à des révisions substantielles : des chapitres ont été ajoutés (15 et 16 du livre I, 20 à 25 du livre VIII), ainsi que beaucoup de nouvelles citations du grec et du latin; d'autres sont amplifiées. De plus, au texte des *Mythologiæ* s'ajoutent désormais les quatre livres du *Traité sur la chasse* du même auteur. Elle s'enrichit également de deux nouveaux index<sup>22</sup>. Celle de Francfort, première édition in-8°, imprimée par André Wechel, présente, outre les additions précédentes, les notes

le début du succès de l'œuvre (Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Alvarez Morán, *op. cit.*, p. 11 et *art. cit.*, p. 95). Mais selon Barbara Carman Garner, il s'agit d'une édition « fantôme » (Barbara Carman Garner, « Francis Bacon, Natalis Comes and the Mythological Tradition », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 33, 1970, p. 264-291 et p. 264, n. 3). John Mulryan, quant à lui, parle de *mythical edition* et note que l'erreur figure déjà dans des ouvrages plus anciens (John Mulryan, *Natalis Comes' Mythologiæ: its Place in the Renaissance Mythological Tradition and its Impact upon English Renaissance Literature*, thèse de doctorat, Université du Minnesota, 1969, p. 206-207). Voir aussi Don Cameron Allen, *op. cit.*, p. 227, n. 86 : « I have never been able to find anything earlier than the edition of 1568. » (« Je n'ai jamais pu rien trouver qui soit antérieur à 1568. » [nous traduisons]) L'erreur est en effet déjà présente dans la *Biographie universelle ancienne*, *op. cit.*, p. 516. On notera qu'elle figure encore dans le livre d'Eliott M. Simon, *The Myth of Sisyphus. Renaissance Theories of Human Perfectibility*, Madison, Fairleigh Dickinson Press, 2007, p. 98. Peut-être s'explique-t-elle par le fait que paraît en 1551 le traité *De Venatione* (Venise, Alde) qui, à partir de 1581, sera imprimé à la suite des *Mythologiæ*. Signalons également que la liste des éditions donnée par Jean Seznec (*op. cit.*, p. 327) est incomplète.

20. Nous résumons le passage suivant : « Sed bellici tumultus de religione in vniuersa prope Gallia insurgentes ita illum Regem vexarunt dum imprimerentur, ut ad quiduis potius, quam ad literarum cognitionem oculos detorquere liceret. » (Conti, \*2<sup>v</sup>)

21. « admirabilem magnificentiam ac bonitatem in omnibus dictis factisque tuis. » (Conti, \*3<sup>v</sup> [nous traduisons])

22. Villes et lieux; plantes et animaux; voir note 118.

de Friedrich Sylburg sur la mythologie, à la fin de l'ouvrage. Dans une lettre au lecteur qui précède ces notes, Wechel loue le travail de Sylburg, qui a contribué à améliorer la qualité du texte offert par les éditions de Venise, avec l'aide du relecteur d'épreuves Johannes Obsopoeus<sup>23</sup>.

L'édition parisienne de 1583 est due au libraire Arnold Sittard, qui exerça à Paris de 1581 à 1605. Originaire de Cologne, il épousa la fille du libraire Guillaume Cavellat. Membre de la Ligue, il fut emprisonné en 1590-1591 pour abus de pouvoir, extorsion de fonds et usage de faux. Bien que condamné à neuf ans de bannissement par le Parlement, il semble avoir continué à exercer son métier<sup>24</sup>.

Cette édition peut suivre l'une ou l'autre de celles de 1581, mais la présence des notes de Sylburg<sup>25</sup>, qui proposent des corrections et qui apparaissent pour la première fois dans l'édition de Francfort de 1581, incite à penser que l'édition parisienne a suivi cette dernière. Il faut noter que si la page de titre indique 1583, le colophon, lui, est daté de 1582. Le livre de Geoffroy Linocier intitulé *Mythologia Musarum* y apparaît pour devenir partie intégrante de l'apparat critique qui ne cesse de s'amplifier dans les éditions postérieures. La page de titre insiste sur la qualité du travail présenté puisque, outre la révision et l'enrichissement récents de l'œuvre, réalisés par l'auteur en personne, tout a été revu

23. Sur cette édition, voir Mulryan-Brown, « Appendix », *op. cit.*, p. 938-939. Sur André Wechel et Friedrich Sylburg, voir Janick Auburger et Geneviève Proulx, « Les historiens anciens à l'UQAM. Quelques études de cas », Brenda Dunn-Lardeau et Johanne Biron [dir.], *Le Livre médiéval et humaniste dans les Collections de l'UQAM*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », 2006, p. 117; Geneviève Proulx, « Francfort et Anvers. André Wechel et les imprimeurs français à Francfort », *ibid.*, p. 183; Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xlv, n. 124-125. Sur Obsopoeus, voir *ibid.*, n. 126. Voir aussi, dans la *Biographie universelle ancienne et moderne*, *op. cit.* : sur Sylburg : vol. 40, p. 508-509; sur Wechel : vol. 44, p. 419; sur Opsopoeus : vol. 31, p. 303-304.

24. Sur Arnold Sittard, voir Jean-Dominique Mellot et Élisabeth Queval, avec la coll. d'Antoine Monaque, *Répertoire d'imprimeurs/libraires (vers 1500-1810). Nouvelle mise à jour*, Paris, BNF, 2004, n° 4574, p. 507.

25. Conti, 3&3<sup>r</sup>-3&4<sup>v</sup>, p. 1105-1108.

par Linocier, qui semble avoir participé au travail d'édition<sup>26</sup>. Dans sa lettre-dédicace, Linocier ne mentionne aucune édition antérieure des *Mythologiae* et affirme qu'il a achevé son propre traité quelques mois plus tôt, à la demande pressante de ses amis et de sa famille, juste à temps pour l'impression<sup>27</sup>.

Il n'empêche que dans l'édition suivante d'André Wechel (Francfort, 1584), une lettre au lecteur des héritiers de Wechel dénonce l'édition de 1583 pour ses nombreuses erreurs et compare Sittard à un voleur pillant dans les champs et prenant les fruits du travail de Wechel pour se les approprier<sup>28</sup>. Toutefois, la présence du traité de Linocier indique que, sans le reconnaître, les éditeurs de l'édition de Francfort (1584) ont utilisé l'édition de Paris<sup>29</sup>. Ils cherchent à établir la supériorité de leur édition en joignant une lettre de Conti à André Wechel, datée du 3 décembre 1581 : « Egregio ac præstanti viro, D. Andreae Wechelo, amico meo carissimo<sup>30</sup> », peut-être les derniers mots de Conti qui furent publiés. Il y remercie Wechel de la diligence avec laquelle il a publié les *Mythologiae*. Il loue particulièrement Friedrich Sylburg d'avoir corrigé des lectures erronées du grec<sup>31</sup> et, dans un cas, d'avoir correctement attribué à l'*Iliade* d'Homère une citation que Conti lui-même n'avait pu identifier. Il s'excuse de ses propres erreurs et encourage Wechel

26. Comme l'indique le passage suivant : « Omnia præter nuperrimam ipsius Auctoris recognitionem & locupletationem, Opera & labore Geofredi Linocerii Viuariensis recognita. » (Conti, page de titre, \*1')

27. Cette lettre, datée de 1582, est placée en tête de l'ouvrage (Conti, \*2<sup>v</sup>) : « Clarissimo et illustro viro DD De Gadaigne, antistiti meritissimo & Reginae matris consiliario Geofredus Linocerus S. D. » (« Geoffroy Linocier, au très noble et très illustre DD De Gadaigne, prélat très méritant et conseiller de la Reine mère. » [nous traduisons])

28. Natale Conti, *Mythologiae, sive explicationum fabularum, Libri decem*, Francfort, André Wechel, 1584, π1<sup>v</sup>. Sur l'édition de Wechel, voir Mulryan-Brown, « Appendix », *op. cit.*, p. 942-943.

29. *Ibid.* La page de titre indique : « addita mythologia musarum, a Geofredo Linocero vno libello comprehensa » (« avec la mythologie des muses, réunie en un petit livre par Geoffroy Linocier » [nous traduisons]).

30. *Ibid.*, π8<sup>v</sup> [nous traduisons] : « À André Wechel, homme éminent et remarquable, mon très cher ami ».

31. Voir *ibid.*, la page de titre : « nunc recens à F. S. multis et foedis mendis expurgata » (« maintenant débarrassé récemment de fautes nombreuses et honteuses par F.S. » [nous traduisons]).



à les corriger pour la postérité. Il compare les éditions de Wechel avec celles de Venise, mais il évite avec tact de prendre parti pour les unes ou les autres<sup>32</sup>. Cette édition servira de base pour plusieurs des éditions ultérieures.

Les éditions successives ne cessent de s'enrichir de nouveaux textes. On voit ainsi apparaître dans les éditions de 1602 des extraits du premier syntagme de l'*Historia gentilium deorum* de Lilio Gregori Giraldi. L'édition Tozzi (Padoue, 1616) qui ajoute également quelques exemples de fables empruntées aux *Métamorphoses* d'Ovide ainsi que des résumés des différents livres de cet ouvrage, est, quant à elle, la première édition illustrée. Les illustrations, très nombreuses, sont en fait empruntées à l'édition des *Imagini* de Vincenzo Cartari; privées de leurs légendes, elles sont placées dans les chapitres pertinents, mais ont souvent peu de rapports avec le texte. Ainsi se trouvent associés dans un même volume les trois grands traités mythographiques de la Renaissance. Ces illustrations seront reproduites dans l'édition de Padoue de 1637<sup>33</sup>.

Le succès de l'œuvre à la fin du siècle est également attesté par les éditions successives de la traduction française de Jean de Montlyard : publiée une première fois à Lyon en 1600, elle sera rééditée en 1604, 1607 et 1612<sup>34</sup>. Cette traduction sera revue et augmentée par Jean

32. *Ibid.*, π8<sup>v</sup> : « Neque minus sane cupio Germanorum quam Italarum commoda, quæ mihi gratissima & optatissima semper euenient. » (« Et assurément, je n'apprécie pas moins les améliorations des Allemands que des Italiens, que je recevrai toujours comme très précieuses et très souhaitées. » [nous traduisons])

33. Sur les éditions de 1602 et 1616, voir Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xliv et n. 127; « Appendix », p. 945-948 et 951-952. Sur l'édition de 1637, voir *ibid.*, p. 953-954. On notera que les deux éditions illustrées de Padoue sont les seules éditions in-4° en dehors de l'*editio princeps* de 1567. La bibliothèque de l'UQAM possède un exemplaire de la réimpression de l'édition de Padoue de 1616 : Natale Conti, *Mythologiæ*, notes introductives par S. Orgel, New York, Garland, 1979, 614 p.

34. Noël Le Comte, *Mythologie c'est à dire : explication des fables; contenant les analogies des dieux, les cerimonies de leurs sacrifices, leur gestes, adventures, amours et presq[ue] tous les preceptes de la philosophie naturelle, & morale / extraite du latin de Noel Le Comte; & augmentee de plusieurs choses qui facilitent l'intelligence du sujet par I.D.M.*, traduit par Jean de Montlyard, Lyon, Paul Frelon, 1600 [rééd. en 1604, 1607 et 1612 (cette dernière édition est « illustrée de figures ») et à Rouen en 1611].

Baudouin en 1627. Outre les sommaires qui précèdent chaque livre, il donne dans la préface une présentation de l'ensemble, analysé comme l'illustration des trois sortes de vie présentées dans le jugement de Pâris<sup>35</sup>.

## Le texte des *Mythologiæ* : structure et exhaustivité

Ne choisissant ni l'approche généalogique de Boccace, ni l'approche étymologique et historique de Giraldi, auxquels il a néanmoins emprunté, ni la perspective iconographique de Cartari, Conti choisit de répartir les mythes en fonction de thématiques annoncées par les titres des chapitres. L'ouvrage se compose de dix livres. Le premier, qui comporte dix-neuf chapitres, est consacré à des réflexions générales sur les dieux et les mythes. La matière mythographique proprement dite est répartie dans les livres II à IX. Nous en donnons ci-dessous les titres tels qu'ils figurent dans la traduction française de Montlyard et Baudouin (1627)<sup>36</sup> :

---

35. Noël Le Comte, *Mythologie, ou Explication des fables, œuvre d'éminente doctrine, & d'agréable lecture. Cy-devant traduite par J. de Montlyard. Exactly revue en cette dernière édition, & augmentée d'un Traitté des Muses; de plusieurs remarques fort curieuses; de diverses moralitez touchant les principaux dieux; et d'un Abbrégé de leurs images, par J. Baudouin*, Paris, chez Pierre Chevalier et Samuel Thiboust, 1627, 1114 p. Sur les traductions des *Mythologiæ*, voir John Mulryan, « Translations and Adaptations of Vincenzo Cartari's *Imagini* and Natale Conti's *Mythologiæ*: The Mythographic Tradition in the Renaissance », *Canadian Review of Comparative Literature*, vol. 8, n° 2, 1981, p. 272-283, en particulier, p. 280-282 ; Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xlv-xlvi. Curieusement, Mulryan fournit, dans son article et dans son livre, des indications contradictoires concernant la dernière traduction française des *Mythologiæ* revue par Jean Baudouin : l'article (John Mulryan, *op. cit.*, p. 280, n. 22) donne : Lyon, 1627; le livre (Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xlv-xlvi) donne : Paris, 1637. Les recherches effectuées sur Worldcat nous portent à croire qu'il s'agit en réalité de Paris, 1627. La description donnée par Mulryan-Brown (« Introduction », *op. cit.*, p. xlv, n. 130) se trouve en fait après la page de titre, au centre d'une page richement illustrée.

36. Ces titres respectent la structure de l'édition de 1581. Nous emprunterons désormais nos citations à la traduction de Jean de Montlyard, revue par Jean Baudouin (Paris, Chevalier, 1627 [réimp. New York et Londres, Garland, 1976, 1095 p.]), toutes les fois qu'elle se révèlera assez fidèle au texte latin. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par la mention « Baudouin ». Les extraits latins seront présentés en note d'après le texte de l'exemplaire de 1583 conservé à l'UQAM.

- L. II : « D'un seul Dieu, principe & Createur de toutes choses<sup>37</sup>. »
- L. III : « De ce que les Anciens ont creu touchant les Enfers<sup>38</sup>. »
- L. IV : « Pourquoi les Anciens ont creu que Lucine assistoit aux femmes en leurs accouchemens<sup>39</sup>. »
- L. V : « Des causes pour lesquelles les Anciens instituerent les jeux publics<sup>40</sup>. »
- L. VI : « Que nous ne devons point murmurer contre Dieu, si nous luy demandons quelque chose qu'il ne nous vueille accorder<sup>41</sup>. »
- L. VII : « Que les hommes Illustres ont acquis la gloire avecque raison, pour avoir obligé le public<sup>42</sup>. »
- L. VIII : « Comme quoy la multitude des Dieux des Anciens se peut sagement rapporter à un seul Dieu<sup>43</sup>. »
- L. IX : « Combien sagement les Anciens ont introduit leur Religion, les honneurs de leurs Prestres, & le lieu des Enfers<sup>44</sup>. »

Le dernier livre, quant à lui, intitulé « Que tous les preceptes de philosophie s'enseignoient jadis par les Fables<sup>45</sup> », se présente comme un sommaire de l'ensemble, ainsi que l'annonce la traduction française, qui fait précéder le titre de l'indication : « Où se voit un Sommaire

37. Baudouin, p. 73 : « De uno rerum omnium principio et autore Deo. » (Conti, II, E5<sup>v</sup>, p. 74)

38. Baudouin, p. 177 : « Quam præclare dicta de inferis excogitata sint ab antiquis. » (Conti, III, M4<sup>v</sup>, p. 184)

39. Baudouin, p. 271 : « Cur Lucinam parturientibus præfectam antiqui putar[i]nt. » (Conti, IV, S6<sup>v</sup>, p. 284)

40. Baudouin, p. 397 : « Cur Olympica, aliaque certaminum genera fuerint instituta. » (Conti, V, 2C8<sup>v</sup>, p. 416)

41. Baudouin, p. 535 : « Quod æquo animo ferendum est siquid a Deo impetrare non possumus. » (Conti, VI, 2M1<sup>r</sup>, p. 545)

42. Baudouin, p. 667 : « Quam iuste et utiliter viri illustres gloriam sint consecuti. » (Conti, VII, 2T6<sup>v</sup>, p. 668.)

43. Baudouin, p. 837 : « Quam sapienter Deorum multitudido antiquorum ad vnum Deum referatur. » (Conti, VIII, 3E6<sup>r</sup>, p. 811)

44. Baudouin, p. 953 : « Quam sapienter religionem, et sac[er]dotum honores, et inferorum locum introduxerint antiqui. » (Conti, IX, 3N4<sup>r</sup>, p. 935)

45. Baudouin, p. 1041 : « Quod omnia philosophorum dogmata sub fabulis continebantur. » (Conti, X, 3S5<sup>v</sup>, p. 1018)

particulier de toutes les Fables qui ont esté cy-devant exposees en general<sup>46</sup>. »

Les livres II à X sont constitués de chapitres — entre seize et vingt-six — consacrés à un dieu, à un héros ou à un lieu mythologique, qui forment autant de petits traités indépendants. Au terme de l'ouvrage, ce sont donc exactement cent cinquante-cinq dieux et sujets mythologiques qui auront été passés en revue. Certes, l'auteur se dit conscient que, face à la multitude de dieux, il est impossible de rapporter toutes les fables qui les concernent :

Qui voudroit entreprendre de ramener à bonne fin tout ce que les Anciens ont escrit de leurs Dieux, autant vaudroit qu'il entreprist de conduire à bon port & sans aucune perte tous les vaisseaux qui font voile en quelque part que ce soit<sup>47</sup>.

Néanmoins, il manifeste à plusieurs reprises son souci d'exhaustivité. C'est ainsi qu'il déclare : « Voilà presque tous les contes que les Anciens nous ont laissez touchant Apollon<sup>48</sup>. » Il s'engage à mettre tous ses efforts « pour que les omissions des anciens quant à la dite matiere, ou ce qui pour le moins n'est parvenu jusques à nous, soit en bons termes et clairement exposé<sup>49</sup> » à ses lecteurs.

Conti offre toute la gamme des informations et des histoires présentes dans les différentes traditions, en s'appuyant sur de très nombreuses citations issues de la littérature gréco-latine. Ce sont ainsi plus de quatre

---

46. *Ibid.*

47. Baudouin, I, 7, p. 15 : « Qui enim omnia quæ de Diis ab antiquis dicta fuerunt, ad optimum finem se deducturum putarit, idem speret se omnia nauigia, quæ vbique nauigant, sine vlla jactura in portum posse perducere. » (Conti, I, 7, A8<sup>r</sup>, p. 15)

48. Baudouin, IV, 11, p. 342 : « Atque hæc ea sunt fere, quæ de Apolline fabulose tradita sunt ab antiquis. » (Conti, IV, 10, Z5<sup>v</sup>, p. 362) De même à propos de Vénus : « Atque hæc ea fere sunt, quæ de Venere ab antiquis scriptoribus tradita sunt. » (Conti, IV, 13, 2B4<sup>v</sup>, p. 392)

49. Baudouin, I, 1, p. 2 : « Quæ cum ita sint, ego dabo operam pro viribus, quantum mihi a diuina bonitate concedetur, vt illa quæ ab antiquis scriptoribus in hanc cognitionem prætermisssa fuerunt, aut certe ad nos non peruenerunt, conspicua sint scripta nostra legentibus. » (Conti, I, 1, A1<sup>v</sup>, p. 2)

cents auteurs et plus de quatre mille citations qui apparaissent au fil des pages. Les auteurs grecs sont ceux qu'il cite le plus souvent, et le texte grec est toujours suivi d'une traduction latine, qui respecte le type du mètre lorsqu'il s'agit de poésie : illustration de la parfaite maîtrise de l'auteur en ce domaine<sup>50</sup>. Pour faire face à l'hétérogénéité des filiations, des épithètes et des histoires relatées, Conti reprend l'idée, présente chez bien des auteurs et des mythographes, qu'un même nom recouvre plusieurs personnages. Ainsi Cicéron fait état de trois Jupiter et notre auteur est même porté à croire « qu'il y ait eu quelque autre Jupiter outre ces trois<sup>51</sup> ». Il y aurait également, selon certains, plusieurs Vénus, filles de divers parents. Cicéron en mentionne quatre et Pausanias, trois — Céleste, Commune, Apostrophie —, tandis que Platon s'en tient à deux, ce qui entraînera la distinction entre autant de Cupidon!<sup>52</sup>

Bien que Conti s'efforce de recueillir tous les renseignements pertinents sur un sujet donné, le manque d'*autorités* peut parfois le réduire au silence... C'est alors que son propos tourne court. Il commence par exemple le chapitre consacré aux Satyres en affirmant :

Je n'ay point encore rencontré d'ancien autheur digne de créance, qui ait exposé l'origine & la race des Satyres; ny de quels parents ils sont engendrez; ny où, et quand ils ont commencé d'estre, ny pourquoy l'Antiquité les a tenus pour Dieux, & confesse librement que je n'en puis moy-mesme trouver la cause<sup>53</sup>.

Disposant de peu de matériaux fiables, il se contentera d'expliquer brièvement les quelques informations glanées.

50. Voir, à ce sujet, Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xxii-xxiii.

51. Baudouin, II, 2, p. 82 : « quare adductus sum vt alium fuisse Iouem etiam præter hos crediderim. » (Conti, II, 1, F2<sup>r</sup>, p. 83)

52. Sur Vénus, voir Baudouin, IV, 14, p. 361-362; Conti, IV, 13, 2A6<sup>v</sup>, p. 380 : « Venus Coelestis, Popularis, Apostrophia ». Sur Cupidon, voir Baudouin, IV, 15, p. 383; Conti, IV, 14, 2C1<sup>r</sup>, p. 401 et 2C2<sup>v</sup>, p. 404.

53. Baudouin, V, 8, p. 442 : « Satyrorum origo quæ fuerit, aut e quibus parentibus fuerint geniti, vel vbi, vel quando esse coeperint, vel qua de causa fuerint Dii habiti ab antiquis, neque in quemquam antiquorum scriptorum fide dignum incidi, qui explicauerit, neque ipse excogitare potui. » (Conti, V, 7, 2F5<sup>r</sup>, p. 457)

## L'organisation des chapitres

Les chapitres sont de longueur très inégale. Celui qui est consacré à Hercule, relatant en particulier l'ensemble de ses travaux, occupe une vingtaine de pages, tandis que deux ou trois pages seulement sont consacrées à des divinités secondaires. Ils sont presque toujours clairement organisés en deux parties. La première, la plus longue, accumule les informations recueillies à propos de la généalogie (parents, frères et sœurs, enfants) avant de relater les histoires qui concernent le personnage. Seront également examinés la manière dont ils sont représentés, les différents noms qui lui sont donnés, ainsi que l'origine du ou des noms. Conti passe ensuite à l'interprétation par une formule de transition stéréotypée, comme le montrent les quelques exemples suivants :

Or apres avoir sommairement exposé les gestes de Saturne, voyons ce que les Anciens ont caché sous tels contes<sup>54</sup>.

Voilà quant aux Fables qui concernent la Lune; il faut en peu de paroles exposer ce que les Anciens ont entendu par elles<sup>55</sup>.

Voilà quant aux fables que nous trouvons touchant Minerve. Il reste maintenant à voir ce que les Anciens nous ont voulu apprendre par telles faintises<sup>56</sup>.

Bien qu'elle soit pour lui l'essentiel, cette deuxième partie est moins longue puisque Conti ne retient de l'exposé précédent que ce qui lui paraît digne de commentaires. Cette organisation entraîne d'inévitables répétitions dont il est conscient<sup>57</sup>.

---

54. Baudouin, II, 3, p. 116 : « Sed post res a Saturno gestas ita summatim explicatas, quam sententiam occultauerint antiqui sub hiis narrationibus inuestigemus. » (Conti, II, 2, H5<sup>r</sup>, p. 121)

55. Baudouin, III, 18, p. 246 : « Ac de his quæ fabulose de Luna dicta fuerunt, satis dictum est. Nunc ex illis sententiam sapientum explanemus. » (Conti, III, 17, R2<sup>r</sup>, p. 259)

56. Baudouin, IV, 6, p. 292 : « Atque tot de iis quæ fabulose dicta fuerunt de Minerva, dicta sufficiant. Nunc reliquum est, vt quid per hæc fabulosa significare voluerint antiqui, perquiramus. » (Conti, IV, 5, T8<sup>v</sup>, p. 304)

57. À propos de Jupiter, voir Conti, II, 1, G5<sup>r</sup>, p. 105 : « rem, vt par est, ab initio repetententes » (« répétant la chose telle quelle, depuis le commencement. » [nous traduisons]) Le traducteur n'a pas retenu ce commentaire.

Mais Conti n'est pas un commentateur dénué d'esprit critique, comme le montre le choix même des éléments retenus pour le commentaire. Même dans la première partie, il émet des jugements et ne se contente pas d'énumérer des renseignements souvent contradictoires. Il juge ainsi que l'étymologie proposée pour Saturne (*Satur annis*) n'est pas pertinente. Quant à celle proposée pour *kronos*, « qu'y a-t-il de plus ridicule que cette etymologie?<sup>58</sup> » Son commentaire n'est pas dénué d'ironie envers ceux qui proposent de telles absurdités. De façon plaisante pour un lecteur moderne, il repousse l'idée de Xénophane que la lune serait habitée et contiendrait beaucoup de villes et de montagnes :

Quant a moy, j'estime que ce qui luy a faict tenir ce propos, c'est d'autant qu'es villes bien peuples il y a beaucoup de gens qui ont l'esprit si fretillant, qu'ils ne demandent qu'à remuer mesnage, de mesme en prend il à la Philosophie : car il y en a qui pour monstrier qu'ils n'ignorent rien, y introduisent de nouveaux monstres, pour dire qu'ils ont inventé quelque chose<sup>59</sup>.

Quant aux Champs Élysées, « ce ne sera pas peine perdue de rechercher où ils étaient situés<sup>60</sup> ». Ainsi il commente ses choix et indique ses préférences.

## Découvrir les vérités cachées

C'est en philosophe que Conti aborde les anciens mythes. Pour lui, en effet, « ces histoires contiennent tous les enseignements de

58. Baudouin, II, 3, p. 115 : « aut male ficta est & ridicula hæc etymologia [...] qua etymologia quid magis ridiculum est? » (Conti, II, 2, H5<sup>r</sup>, p. 121)

59. Baudouin, III, 17, p. 245 : « Ego sane illam causam fuisse censeo, cur is eam sententiam introduxerit : quia sicut in frequentissimis ciuitatibus multi sunt rerum nouarum cupidi, ita in philosophia contingit; nonnulli enim ne nihil scisse videantur, aliqua noua monstra in philosophiam introducunt, vt alicuius rei inventores fuisse appareant. » (Conti, III, 16, R1<sup>r</sup>, p. 257)

60. Baudouin, III, 20, p. 257 : « Sed antequam ad coetera pergamus, videbimus operæ præcium facturi si perquiramus vbi fuisse dicantur campi Elysii, quoniam apud inferos non esse videbantur, cum purgatæ animæ eo transmitterantur. » (Conti, III, 19, R8<sup>r</sup>, p. 271)

la philosophie<sup>61</sup> ». Cette idée est réexprimée par le titre du livre X — « Que tous les preceptes de philosophie s’enseignoient jadis par les Fables<sup>62</sup> » — et par le préambule qui suit : après toutes les explications fournies, dit l’auteur, il est désormais évident « que toute la doctrine des anciens qui concerne tant la congnoissance des choses naturelles, comme l’institution des bonnes moeurs, estoit jadis affeublée d’envelopes fabuleuses<sup>63</sup> ». Depuis l’aube des temps, les anciens sages ont choisi ce revêtement mythologique pour deux raisons complémentaires :

partie afin que le peuple grossier & ignorant, qui la pourroit plustost tourner en mocquerie, que la savourer, n’en fust participant, partie aussi pour faire que prenant goust aux preceptes de la science, l’on s’abruvast avec quelque admiration des secrets qu’ils contenoient<sup>64</sup>.

C’est ainsi que les Égyptiens, désireux de préserver les mystères de leur religion, « ont enseigné la doctrine & connoissance des choses saintes par lettres et marques hiéroglyphiques<sup>65</sup> ». Le hiéroglyphe, qui demande à être déchiffré, devient donc l’exemple par excellence de cette double entreprise qui consiste à voiler les vérités essentielles pour que seuls ceux qui en sont dignes puissent, à force de travail, en pénétrer le sens. De même, la fable est le voile sous lequel les philosophes s’efforcent de retrouver les vérités cachées. Comme ses prédécesseurs médiévaux,

---

61. Baudouin, I, 1, p. 1 : « vniversa philosophiæ præcepta sub his ipsis fabulis antiquitus continebantur. » (Conti, I, 1, A1<sup>r</sup>, p. 1)

62. Baudouin, X, p. 1041 : « Quod omnia philosophorum dogmata sub fabulis continebantur. » (Conti, X, 3S5<sup>v</sup>, p. 1018)

63. Baudouin, X, p. 1041 : « Manifestum esse ducimus ex iis, quæ hactenus explicata fuerunt [...] omnia priscorum instituta tum ad cognitionem rerum naturalium, tum etiam ad rectorum morum rationem pertinentia, fuisse ab antiquis sub fabulosis integumentis occultata. » (Conti, X, 3S5<sup>v</sup>, p. 1018)

64. Baudouin, VI, 9, p. 593-594 : « Verum cum sapientes antiqui philosophiam magnificarent, partim ne in vulgus rude manaret, partim vt sapientiæ præcepta cum suauitate & rerum admirabilium admiratione imbiberentur, naturæ aut disciplinæ secreta sub variis fabularum figmentis occultarunt, non minus quam Ægyptii sub Hieroclyphis scientiam, rerumque sacrarum disciplinam tradiderunt. » (Conti, VI, 8, 208<sup>v</sup>-209<sup>r</sup>, p. 592-593)

65. *Ibid.* Sur l’utilisation des hiéroglyphes, voir aussi Conti, X, 3S7<sup>v</sup>, p. 1022 et Baudouin, p. 1045.



Conti a souvent recours aux mots *integumentum* et *involucrum*<sup>66</sup> pour désigner ces « enveloppes & couvertures », termes employés dans la traduction française. D'un côté, tout un champ lexical sert à désigner ces secrets et mystères, obscurs, profonds, cachés; d'autre part, un ensemble de termes servira à désigner l'entreprise de dévoilement qui est le propre du mythographe : dépouiller, dénuder, investiguer, etc.<sup>67</sup>

On mesurera d'ailleurs ce qu'ont de paradoxales certaines des explications du mythographe puisqu'il s'agit tantôt de voiler, tantôt d'éclairer le sens caché. D'une part, il fallait éviter de révéler au « vulgaire » (*vulgus*) les merveilles de la philosophie qui, mal interprétées, risquaient de lui faire perdre sa religion et sa vertu. Mais c'était aussi une manière d'enseigner aux femmes et aux illettrés la religion et la crainte des dieux, car comment comprendraient-ils la nature de Dieu et comment préféreraient-ils l'honnêteté au vol et à la débauche, s'ils n'éprouvaient la crainte des dieux?<sup>68</sup> À défaut de les convaincre par des arguments, on s'efforça de les attirer par la douceur de la fiction; c'est pourquoi on inventa tant de fables<sup>69</sup>.

Conti, feignant d'ignorer ses illustres devanciers, notamment Boccace et Giraldi qu'il exploite pourtant largement, s'étonne que personne n'ait entrepris d'élucider ces fables, faute de comprendre l'art de la mythologie :

66. Sur *integumentum* et *involucrum*, voir Jean Pépin, *Mythe et allégorie, les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*, Paris, Etudes augustiniennes, 1976, p. 44-45; Hervé Campagne, *op. cit.*, p. 17-19, 81-83 et 177; Alastair Minnis, *Magister amoris: The Roman de la Rose and Vernacular Hermeneutics*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 82.

67. Voir les termes latins employés par Conti : « secreta, mysteria, obscura, occulta et occultissima, altissima, etc./desnudare, explicare, inuestigare, etc. »

68. Nous reformulons le passage : « Cum enim turbæ fæminarum & imperitæ multitudini religio, & deorum metus, & fides, & probitas, & temperantia, esset in animis inserenda, qui neque Dei naturam intelligerent, neque integritatem rapinæ ac libidini sine aliquo Deorum metu anteponerent. » (Conti, I, 2, A2<sup>r</sup>, p. 3)

69. Nous résumons le passage : « At quia viderent sapientes animos multitudinis apertis rationibus ad eruditionem non posse adduci, horum figmentorum suauitate illos ad se allexerunt, quæ sola causa fuit, cur tot postea fabulæ sint inuentæ. » (Conti, I, 9, B2<sup>v</sup>, p. 20) Voir aussi *ibid.*, I, 19, E5<sup>v</sup>, p. 74.

Quand je considere le proffit qui revient de la connoissance des anciennes Fables, jadis inferees par les Poëtes & Sages emmy leurs escrits, je le trouve si grand, que je ne sçache discours assez capable pour le bien & suffisamment exprimer : & m'estonne fort que personne d'entre les anciens Auteurs n'a jusques icy entrepris d'en expliquer les plus signalees<sup>70</sup>.

Du moins n'en a-t-on atteint que « leur simple & plus grossiere escorce : c'est a dire une simple & commune exposition<sup>71</sup> ». Mais personne n'a découvert « les plus creux & cachez secrets des Fables<sup>72</sup> », personne n'a retiré des « sombres obscuritez d'icelles, les enseignemens de Philosophie<sup>73</sup> ». C'est donc la tâche à laquelle il va s'atteler, encouragé par Arnaud Du Ferrier et Valerio Faenzo, et avec l'aide de Dieu.

## Instruire... et plaire

Le second chapitre du premier livre des *Mythologiæ* de Conti est intitulé « De l'utilité des fables ». Tel sera bien, en effet, le premier critère de l'auteur qui s'efforcera d'y découvrir « ce qu'elles contiennent de profitable à la vie humaine<sup>74</sup> », délaissant les histoires qui ne peuvent

---

70. Baudouin, I, 1, p. 1 : « Cum tantam esse perspicio cognitionis antiquarum fabularum vtilitatem [...] quas poëtæ veteresque sapientes suis scriptis inseruerunt, quantum nullo orationis genere complecti possem, admirabile quiddam profecto mihi videri solet, cur nullus ex antiquis scriptoribus ad hanc vsque diem universam insignium fabularum explicationem susceperit. » (Conti, I, 1, A1<sup>r</sup>, p. 1)

71. Baudouin, I, 1, p. 2.

72. *Ibid.*

73. *Ibid.* : « si quis nonnullas explicauerit, eam tantum declarationem attigerit, quæ pertinebat ad exteriorem corticem fabularum, hoc est ad simplicem & omnibus obuiam explicationem. Qui vero altissima & occultissima fabularum secreta denudauerit, qui philosophiæ dogmata ex obscuris fabularum tenebris in lucem eduxerit [...] adhuc repertus est nemo, vt mihi quidem videtur, tolerabilis. » (Conti, I, 1, A1<sup>v</sup>, p. 2) Hervé Campagne écrit, au sujet des traductions d'Ovide : « la référence anonyme à d'autres auteurs constitue aussi un topos de l'exorde allégorique, qui transparaîtra encore dans les grandes mythographies de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. » (Hervé Campagne, *op. cit.*, p. 52) Il donne l'exemple de Natale Conti (*ibid.*, p. 52, n. 6). C'est ce qu'il appelle « le mythe du discours fondateur » (*ibid.*, p. 171).

74. Baudouin, I, 2, p. 2 (Conti, I, 2, A1<sup>v</sup>, p. 2).

« apporter aucun avantage<sup>75</sup> ». C'est pourquoi les choix qu'il opérera ne seront pas gratuits : point de récits de métamorphoses s'ils ne peuvent être une occasion d'édifier le lecteur, point de monstres ou de prodiges. Seules mériteront d'être retenues

les Fables qui élèvent les hommes à la contemplation des choses celestes, qui les dressent & conduisent à la vertu, qui les destournent des voluptez & des plaisirs desreglez, qui descouvrent les secrets de nature, qui menent et guident aux sciences necessaires à la vie humaine; qui montrent en somme à vivre en integrité de moeurs...<sup>76</sup>

C'est à l'art du médecin qui prépare des remèdes efficaces à partir de plantes vénéneuses et de bêtes venimeuses que Conti compare le travail qu'il entreprend.

Toutefois, le plaisir n'est pas dédaigné pour autant. Conti espère fournir à ses lecteurs des explications claires qui leur procureront « plaisir et profit<sup>77</sup> » : *topos* horatien qui a traversé tout le Moyen Âge. Les mots choisis par le traducteur pour rendre *utilitas* et *voluptas* sont ceux-là mêmes qu'on trouve, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, sous la plume d'Évrart de Conty, qui considère que la fiction enveloppe « une sentence plaisant et delitable, et moult souvent une moralité qui est de grant profit<sup>78</sup> ». Pour Natale Conti, les histoires, inventées par des sages, doux assaisonnement de la vie humaine et consolation notoire dans nos

75. *Ibid.* : « quid vtile humanæ vitæ sub illis contineretur debemus inuestigare [...] illis interim neglectis, quæ nihil nobis conferre videbuntur. » (Conti, I, 2 A2<sup>r</sup>, p. 3)

76. Baudouin, I, 2, p. 3 : « eas tantum fabulas simus explanaturi, quæ homines ad rerum coelestium cognitionem erigunt, quæ instituunt ad probitatem, quæ deterrent ab illegitimis voluptatibus, quæ patefaciunt arcana naturæ, quæ vel ad scientias denique rerum necessariorum humanæ vitæ, vel quæ ad integritatem perducant... » (Conti, I, 1, A1<sup>v</sup>-A2<sup>r</sup>, p. 2-3)

77. Baudouin, I, 1, p. 1 : « plurimum et vtilitatis et voluptatis » (Conti, I, 1, A1<sup>v</sup>, p. 2)

78. Évrart de Conty, *Le Livre des Eschez amoureux moralisés*, Françoise Guichard-Tesson et Bruno Roy [éd.], Montréal, CERES, 1993, p. 25. Voir aussi *ibid.*, p. 2 : « affin que ceulx qui y regardent, avec la recreacion et le delit qu'ilz y pourront prendre, aucun profit aussi en puissent rapporter. » Ce qu'Évrart de Conty dit de la fiction, quelle qu'elle soit, s'applique en particulier aux mythes et aux fables mythologiques auxquels son œuvre accorde une large place.

malheurs, « nous fournissent avec un singulier plaisir des enseignemens pour bien régler nostre vie, ausquels, n'estoit le plaisir des Fables, nous tournerions bien tost le dos<sup>79</sup> ». Ainsi, comme le dit Guy Demerson, « la Fable est un beau mensonge qui apporte la *delectatio*<sup>80</sup> », et cette vision issue de l'Antiquité est encore partagée par les mythographes de la Renaissance.

## Révéler un Dieu unique

Comme ses prédécesseurs médiévaux, comme ses contemporains également, Conti s'efforce de concilier la prolifération des dieux avec la croyance en un Dieu unique. Le chapitre 8 du livre I s'applique à prouver « qu'il faut nécessairement qu'il y ait un Dieu<sup>81</sup> ».

Car s'il y en a plusieurs, il faut nécessairement que ce nombre de Dieux viennent de l'imbecillité et & insuffisance de chacun d'eux. S'ils sont imbecilles & insuffisants, comment les peut-on appeler Dieux?<sup>82</sup>

Au terme de sa démonstration, une conclusion s'impose :

Il n'y a donc qu'un Dieu, éternel, tout-puissant, tout-bon, tres-heureux... Concluons donc que les Dieux des Anciens ne sont pas Dieux; mais que de telles fables contiennent en partie les secrets de Nature, en partie façonnent les mœurs des hommes, & en partie sont fictions forgées au cerveau du Vulgaire...<sup>83</sup>

---

79. Baudouin, I, 2, p. 3 : « Hinc enim cum singulari oblectatione ea percipimus vitæ recte degendæ præcepta, quibus sine suauitate fabularum terga continuo verteremus. » (Conti, I, 2, A2<sup>v</sup>-A3<sup>r</sup>, p. 4-5)

80. Guy Demerson, *La Mythologie classique dans l'œuvre lyrique de la Pléiade*, Genève, Droz, 1972, p. 33. Sur le plaisir né du dévoilement, voir Hervé Campagne, *op. cit.*, p. 191-192.

81. Baudouin, I, 8, p. 16 : « Quod vnus necessario sit Deus. » (Conti, I, 8, A8<sup>v</sup>, p. 16.)

82. *Ibid.* : « Nam si plures sint Dii hunc ipsum Deorum numerum ob singulorum imbecillitatem esse necesse est. Ii si sint imbecilli, quo pacto sunt Dii appellandi? » (Conti, I, 8, A8<sup>v</sup>, p. 16)

83. Baudouin, I, 8, p. 17-18 : « Est igitur Deus vnus, sempiternus, potentissimus, optimus, felicissimus... Non sunt igitur Dii alii antiquorum, sed fabulæ illa partim naturæ res occultas habent, partim mores informant, partim sunt inania vulgi figmenta... » (Conti, I, 8, B1<sup>r</sup>, p. 17)

C'est un point sur lequel il s'attardera à plusieurs reprises. L'étape suivante consistera à montrer, dans le préambule du livre II, que ce Dieu unique et tout-puissant est « Auteur & Createur de toutes choses<sup>84</sup> », de sorte que, dans le chapitre suivant, Jupiter, qualifié par les anciens de père des dieux et roi des hommes, sera finalement réduit à la condition d'homme mortel, et notre mythographe de conclure, non sans humour, face aux multiples déplacements et transformations dont il est l'objet : « Peut-on voir de plus misérable condition que cette-là? Mais laissons Jupiter se transformer & promener à son aise<sup>85</sup>. » La question sera à nouveau clairement posée par le titre du livre VIII et le préambule s'attache à résoudre l'apparente contradiction posée par le polythéisme : cette multitude de divinités n'est qu'un moyen d'illustrer l'ubiquité, l'omniscience et l'omnipotence divines. Du reste, presque tous les dieux ne sont-ils pas « ou freres de Jupiter, ou fils, ou petits-fils, ou conjoints par quelque alliance<sup>86</sup> », ce qui montre que les Anciens eux-mêmes ont voulu enseigner qu'il n'y a qu'un Dieu?

Un siècle et demi plus tôt, Évrart de Conty ne parlait pas différemment :

Sanz faille, aucuns en parlent autrement et dient qu'il est vray et que de ce nulz ne s'en doit doubter, qu'il n'est que un seul dieu, ne ces anciens sages ne vouloient aussi que de un seul dieu parler, maiz pour aucunes consideracions diverses quant a nous qu'ilz avoient d'icellui Dieu qui gouverne le monde, ilz le nommoient aussi de divers noms [...]. Et semble que ceste seconde maniere de parler des dieux est fondee sur ce que Dieu est en tous lieux et en tous temps presens, sy come dient les theologiens et aussi font les sages philosophes, et que sans la presence de sa vertu, riens ne se peut commencer ne parfaire; et ainsy ilz parloient d'icellui

84. Baudouin, II, 1, p. 73 : « omnium rerum autor & creator » (Conti, II, E5<sup>v</sup>, p. 74.)

85. Baudouin, II, 2, p. 107 : « qua conditione quid dici aut excogitari potest miserius? Sed Iovem multiplicem ac per omnia vagantem relinquamus... » (Conti, I, 1, G7<sup>v</sup>, p. 110)

86. Baudouin, VIII, 1, p. 841 : « omnes prope antiquorum Deos vel Iovis fratres, vel filios, vel nepotes, vel aliqua affinitate coniunctos, inueniemus. Ex quo patet nihil aliud significare voluisse antiquos, quam vnum esse Deum, vnum rerum omnium gubernatorem... » (Conti, VIII, 3E7<sup>r</sup>, p. 813)

Dieu tout seul, a tous propos diversement nommé, sy come cilz disoient<sup>87</sup>.

Pour Natale Conti, les hommes eurent de tout temps l'intuition de la Providence qui gouverne le monde; mais comme Platon, il reproche aux anciens de leur avoir attribué toutes sortes de conduites répréhensibles et immorales qui ne sont guère compatibles avec la divinité<sup>88</sup>. C'est ainsi qu'il écarte les témoignages selon lesquels Jupiter aurait enlevé Ganymède pour son pur plaisir; il préférera la version de Xénophon selon laquelle « Ganymede fut enlevé aux cieus plustost pour la beauté de son esprit & prudence, que pour celle de sa personne<sup>89</sup> ». Ainsi Ganymède deviendra-t-il une image de l'âme humaine assoiffée de transcendance, que Dieu attire à lui<sup>90</sup>.

## Proposer un choix d'interprétations

Déjà, Jean Seznec faisait remarquer que les dieux de l'Antiquité ont pu survivre grâce aux diverses interprétations par lesquelles les Anciens eux-mêmes expliquaient l'origine et la nature de leurs divinités. Il ramène essentiellement à trois l'ensemble de ces interprétations : historique, cosmique ou morale<sup>91</sup>. Elles traverseront tout le Moyen Âge

87. Évrart de Conty, *Le Livre des Eschez amoureux moralisés*, *op. cit.*, p. 64-65.

88. Voir Conti, I, 7, A8<sup>r</sup>, p. 15. Dans le chapitre consacré à Vulcain, Natale Conti cite Platon : « Atque poetæ cogendi sunt vt moderata vtantur oratione, vt Iunonis vincula a filio, & a patre Vulcanum deiectum. » (Conti, II, 6, K1<sup>r</sup> p. 145)

89. Baudouin, IX, 14, p. 1016 : « Ganymedem propter animi pulchritudinem & prudentiam potius quam formam corporis, in coelum ascitum esse voluerunt. » (Conti, IX, 13, 3R3<sup>r</sup>, p. 997)

90. Le traducteur ajoute un long développement où il s'indigne de la folie de ceux qui ne voient sous les fables qu'« ordures & pollutions ». (Baudouin, IX, 14, p. 1017)

91. « Ou bien les mythes sont la relation, plus ou moins dénaturée, de faits historiques, dont les acteurs furent de simples hommes, élevés au rang des immortels. Ou bien, ils expriment la combinaison ou la lutte des puissances élémentaires dont est constitué l'univers : et les dieux sont alors des symboles cosmiques. Ou bien, ils ne sont que le revêtement fabuleux d'idées morales et philosophiques — et les dieux, dans ce cas, sont des allégories. » (Jean Seznec, *op. cit.*, p. 13) Voir aussi Paule Demats, *Fabula : trois études de mythographie antique et médiévale*, Genève, Droz, 1973, p. 3 : les fables païennes « ont donc été sauvées d'abord par leurs allégories, c'est-à-dire par les interprétations qu'en avaient données jadis l'Antiquité elle-même et que les grammairiens et les mythographes avaient conservées. »

et c'est bien à ces diverses catégories que se réfère Évrart de Conty, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, lorsque, après avoir développé trois « exposicions » de la figure de Saturne (il est la première planète, le temps qui passe, le premier roi de Crète), il évoque les interprétations morales sans s'y attarder (Saturne peut signifier la prudence ou la « divine sapience »), car elles lui semblent moins à propos que celles qu'il a retenues, et il justifie ainsi son choix :

Et a la verité, elles sont mielx aussi selon l'entencion des anciens poetes que les autres parfondes moralités ne sont, car ilz veullent tousdiz en leurs fabuleuses paroles communement parler d'aucune histoire ou d'aucune secrete chose appartenant au ciel ou au fait de nature, et a la foiz entremellent il bien ces troiz choses ensemble<sup>92</sup>.

Natale Conti reste fidèle à ce schéma, même si l'énoncé de ses intentions met évidemment sur la voie des interprétations qu'il privilégiera. Lorsque, dans le premier chapitre de l'ouvrage, Conti déplore que personne n'ait encore dévoilé les enseignements cachés sous la fable, il en énumère trois sortes : « demonstrier les actions & les forces de la nature, ou façonner les moeurs & bien dresser nostre vie, ou manifester les effects & mouvements des estoilles<sup>93</sup> ». Le recours aux explications naturelles et planétaires encadre ici l'interprétation morale à laquelle il accorde toutefois sa pleine place dès la fin du chapitre<sup>94</sup>. Plus tard, à la fin du chapitre consacré à Apollon, Conti distinguera d'ailleurs entre deux types de mythes :

Les fables qui sont faite [*sic*] touchant les Dieux des Payens, concernent la consideration des choses naturelles ou astronomiques, et celles qui sont faites touchant les hommes

92. Évrart de Conty, *op. cit.*, p. 76. Interprétations de nature « morale, naturelle, historique », dira-t-il également.

93. Baudouin, I, 1, p. 2 : « *aut ad vires actionesque naturæ patefaciendas pertinentia, aut ad mores informandos, vitamque recte instituendam, aut ad vires motusque astrorum intelligendos.* » (Conti, I, 1, A1<sup>v</sup>, p. 2) Le livre X reprend cette distinction de façon binaire (explications naturelles ou morales).

94. Voir ci-haut p. 167-169 et note 75.

servent pour dresser la vie humaine & l'amender de mieux en mieux<sup>95</sup>.

La distinction est reprise au début du livre X où l'auteur explique à nouveau comment les anciens ont cherché, sous le couvert des fables, à expliquer le monde élémentaire et planétaire et à façonner les mœurs. Mais il ne néglige pas non plus l'interprétation historique évhémériste et cette introduction se termine par une nouvelle distinction tripartite qui fait la place à ce type d'explication qu'il a aussi largement utilisée au cours de son traité :

Or ce que les fables Grecques ont de rare & singulier, c'est que les unes admettent une explication historique, naturelle & morale; les autres n'en contiennent qu'une naturelle; les autres morale, au traictié desquelles nous proposerons en quelques-unes toutes lesdites expositions, és autres une morale seulement ou naturelle, croyant que chascun les pourra facilement recueillir selon la capacité de son jugement<sup>96</sup>.

C'est ainsi que Jupiter est d'abord présenté comme un homme que tous les peuples revendiquent à cause de ses bienfaits; et chez les Grecs, on nomma tous les rois de ce nom en souvenir des « bons offices » attribués au premier Jupiter qui, entre autres, « apprit à servir & adorer les Dieux à ceux qui vivaient comme bestes sauvages<sup>97</sup> ».

---

95. Baudouin, IV, 11, p. 346 : « Nam fabulæ quæ de Diis finguntur, ad rerum naturalium aut astronomicarum considerationem spectant; quæ de hominibus, ad vitam mortalium informandam et in melius vertendam. » (Conti, IV, 10, Z7<sup>v</sup>, p. 366)

96. Baudouin, X, p. 1045 : « Illud vero admirabile fuit in Græcorum fabulis, quod earum nonnullæ historicam & physicam & ethicam narrationem admittunt, cum aliæ naturalem tantum, aliæ moralem solam contineant. Atque nos in nonnullis omnes has explicationes proponemus, in aliis vel moralem tantum, vel naturalem, cum facile esse vnicuique censeamus hæc esse pro iudicio colligere. » (Conti, X, 3S7<sup>v</sup>, p. 1022)

97. Baudouin, II, 2, p. 76 : « ferino more viuentes ad cultum Deorum erexit. » (Conti, II, 1, E7<sup>v</sup>, p. 77)



Conti justifie donc l'extrême liberté avec laquelle il peut choisir parmi ces interprétations<sup>98</sup>. Il a d'ailleurs fait remarquer préalablement (I, 3) que les histoires mythologiques qu'il a choisi de commenter ne se laissent pas aisément enfermer dans les catégories traditionnelles. Aussi propose-t-il de s'en tenir au terme général d'*allégorie*, qui désigne moins un type d'histoire qu'une méthode d'interprétation<sup>99</sup>. Le livre X, qui offre un récapitulatif des choses essentielles, témoigne de cette liberté de choix. L'auteur y annonce le ou les types d'interprétations retenus avec les trois adverbess *Historice*, *Physice*, *Ethice*. Ainsi le sommaire sur Jupiter est organisé en trois parties : *De Iove historice / At Physice / Quæ Ethice*<sup>100</sup>. En fait, seuls Jupiter et Saturne mériteront les trois développements, mais peu échappent à l'interprétation morale.

Cette dernière est très souvent mise en lien avec la religion chrétienne, Conti estimant qu'une éthique universelle transcende, en quelque sorte, les différentes conceptions de la divinité<sup>101</sup>. Un même mythe peut même recevoir plusieurs explications de ce type, puisque

98. Cette polysémie du mythe avait été soulignée avant lui par Boccace : « Sciendum est his fictionibus non esse tantum vnicum intellectum, quin imo dici potest potius polisenum, hoc est multiplicium sensum. » (Giovanni Boccaccio, *Genealogie Deorum Gentilium Libri*, Vincenzo Romano [éd.], Bari, G. Laterza & Figli, 1951, vol. 1, L. 1, chap. 3, p. 19 : « Il faut savoir qu'il n'y a pas, dans ces fictions, une seule signification, bien au contraire, on peut dire que le sens en est multiple » [nous traduisons])

99. « Cum fabulas has ad veram interpretationem deducimus, esset interpretationi proprium nomen tribuendum, sed adhuc sine illo persistit, nisi appellemus *allegoriam*. » (Conti, I, 5, A4<sup>v</sup>, p. 8) Sur le terme « allégorie », voir les remarques d'Hervé Campagne, *op. cit.*, p. 46-49. Sur l'origine et l'histoire de ce mot, voir Jean Pépin, *op. cit.*, p. 87-92.

100. Conti, X, 3S7<sup>v</sup>-8<sup>r</sup>, p. 1022-1023. On notera toutefois que, dans la majorité des cas, le type d'interprétation n'est pas identifié. Baudouin traduit *physice* tantôt par *physique*, tantôt par *naturelle*.

101. Selon Elliott M. Simon, « Conti argues that the textual versions of Classical myth, philosophy and Christian doctrine aspire to a universal ethic even though they are derived from radically different conceptions of divine authority. Conti creates an ahistorical mythology... » (Elliott M. Simon, *op. cit.*, p. 98 : « Conti soutient que les versions textuelles des mythes classiques, la philosophie et la doctrine chrétienne aspirent à une éthique universelle, même s'ils dérivent de conceptions radicalement différentes de l'autorité divine. Conti crée une mythologie anhistorique. » [nous traduisons])

les grands maîtres que furent les anciens en matière de fables « les ont accommodées à plusieurs sens, afin qu'on en peut tirer d'autant plus de profit<sup>102</sup> ». Le châtement de Sisyphe, par exemple, illustre la punition d'un orgueil et d'une ambition démesurés puisqu'il a aspiré à devenir immortel; mais il représente aussi celui qui s'efforce de s'élever à la tranquillité et au repos de l'esprit, mais retombe sans cesse en de nouvelles perturbations<sup>103</sup>.

## Une cohérence problématique

Nous avons souligné à plusieurs reprises le soin porté par notre auteur à faciliter la consultation de l'œuvre : chaque chapitre, auquel est donné un titre de divinité, présente un canevas comparable, passant en revue les mêmes éléments et articulé avec des formules de transition identiques. L'œuvre est donc construite comme un ouvrage de référence, permettant l'accès — rapide? — à des renseignements précis, appuyés par les autorités et exhaustifs, ce qui en fait, du même coup, une œuvre pleine de répétitions et d'une grande monotonie, du moins pour le lecteur moderne. Était-elle destinée à une lecture linéaire?

La séquence des titres des livres II à IX suggère une organisation cohérente de l'ensemble du propos. En réalité, une étude plus attentive montre que seul le préambule qui suit le titre développe précisément l'idée annoncée, et aucun ne justifie pleinement la présence des divinités qui y sont regroupées, l'auteur procédant plutôt par diverses associations de généalogie, d'attributions, etc.<sup>104</sup> De nombreuses surprises attendent donc le lecteur. Donnons-en quelques exemples.

---

102. Baudouin, VI, 18, p. 627 : « Tanta vero præstantia fuit antiquorum artificum in fabulis confingendis, ut non vnam rem tantum sub his contineri voluerint, sed illas in diversas sententias posse distrahi, vt multiplex vtilitas ex his caperetur. » (Conti, VI, 17, 2R1<sup>r</sup>, p. 626)

103. Sur l'interprétation du mythe de Sisyphe par Natale Conti, voir Eliott M. Simon, *op. cit.*, p. 98-101.

104. Sur l'organisation d'ensemble et les problèmes qu'elle pose, voir Domenico Bassi, « Un'opera mitologica del secolo XVI », *Rendiconti*, série 2, vol. LXX, Milan, R. Istituto Lombardo di scienze e lettere, 1937, p. 9-20, en particulier, p. 12-18; Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Alvarez Morán, *op. cit.*, p. 15-18.

Dans le livre IV qui veut montrer pourquoi Lucine présidait aux accouchements<sup>105</sup>, les Pénates, le Génie et les Lares, qui gardent le Foyer et président au développement de l'enfant, succèdent de façon naturelle à Lucine, mais la suite est introduite par un lien assez lâche :

Après avoir exposé les genealogies, les charges & les offices, & les autres descriptions concernans les Dieux qui reçoivent en leur protection les enfans nouvellement nez, ce ne sera pas mal à propos si nous traittons consequemment de ceux qui entreprennent de les instruire és arts esquelles ils voient que leur Genie les inclinoit le plus<sup>106</sup>.

Ainsi commentera-t-il Pallas (chap. 5) qui, comme déesse de la sagesse, est propre à l'éducation des jeunes gens. Lui succéderont, avec des liens parfois bien ténus, Prométhée, Atlas, la Fortune, etc. Dans le livre V, en principe consacré aux Jeux publics<sup>107</sup>, seuls les quatre premiers chapitres en parlent véritablement; après quoi Conti renonce encore plus cavalièrement au sujet annoncé : puisque ses sources en parlent, somme toute, assez peu, il pense en avoir assez dit et décide de parler d'autres sujets pertinents pour le plan d'ensemble...<sup>108</sup> qu'on a du mal à percevoir. Une quinzaine de dieux ou groupes de divinités feront l'objet des chapitres suivants.

Le livre VII semble consacré à ceux qui ont mérité la gloire<sup>109</sup>, et l'on comprend que le premier chapitre s'attarde longuement aux exploits

105. Voir note 39.

106. Baudouin, IV, 6, p. 283 : « Existimo sane nos rem minime absurdam esse facturos, si post eorum Deorum explicationem, qui natos infantes excipere putabantur, Deos illos exposuerimus, qui pueros erudiendos iis artibus excipiebant, ad quas Genius ipse credebatur impellere. » (Conti, IV, 5, T4', p. 295)

107. « Cur Olympica, aliaque certaminum genera fuerint instituta. » (Conti, V, 2C8', p. 416)

108. « Nunc reliqua ad institutum opus pertinentia persequamur. » (Conti, V, 4, 2E2', p. 435 : « Poursuivons maintenant les autres sujets relatifs à l'ouvrage entrepris » [nous traduisons] )

109. Voir note 42.

d'Hercule. On est plus étonné d'y voir figurer Térée (chap. 10) dont l'histoire est présentée dans la traduction de Baudouin comme un « exemple singulier de la vengeance divine contre les incestueux et lascifs<sup>110</sup> ». Sans doute Conti procède-t-il par association d'idées puisque le chapitre précédent, consacré aux exploits de Thésée, rappelle que même les plus courageux se laissent aller aux plaisirs de la chair et en sont punis.

La préface du livre VIII, consacrée à la nécessité d'un dieu unique<sup>111</sup>, finit abruptement par la phrase suivante : « Or entrons maintenant en la consideration de ce que nous avons délibéré de traiter, & premierement de l'Océan<sup>112</sup>. » Sur les vingt-cinq chapitres, dix-sept auront en effet un lien avec la mer, sans qu'on voie le lien avec le titre annoncé, pas plus qu'on ne comprend les relations avec les chapitres restants.

Conscients de cette ambiguïté, les traducteurs français font précéder les livres I à IX d'un sommaire donnant le titre des chapitres, le préambule devenant, des livres II à IX, le chapitre 1, dès lors muni d'un titre adéquat<sup>113</sup>.

## Parcours linéaire et index

S'il est relativement aisé pour le lecteur de parcourir linéairement les premier et dernier livres, les autres réservent donc de nombreuses surprises quant à leur contenu. De plus, certains sujets qu'on s'attendrait à voir groupés sont étrangement dissociés. Par exemple, Diane, associée dans le livre III à Hécate et à la Lune, est séparée de son frère jumeau Apollon, qui apparaîtra au livre IV<sup>114</sup>. Dans le livre VII, cinq chapitres

110. Baudouin, VII, 9, p. 756.

111. Voir note 43.

112. Baudouin, VIII, 1, p. 841 : « Verum ad institutum opus iam accedamus, & de Oceano primo transigamus. » (Conti, VIII, 3E7<sup>r</sup>, p. 813)

113. Ce qui explique le décalage dans la numérotation des chapitres des livres II à IX.

114. Conti, « *De Diana* », III, 18, R2<sup>v</sup>, p. 260; Conti, « *De Apolline* », IV, 10, Y3<sup>r</sup>, p. 341.

séparent l'histoire de Persée (chap. 18) de celle de Méduse et des Gorgones (chap. 11 et 12). Cette composition extrêmement lâche de l'ensemble explique que Conti ait pu aisément ajouter six nouveaux chapitres à la fin du livre VIII dans l'édition de 1581. La structure même des chapitres présente certains flottements. Par exemple, dans le chapitre consacré à Jupiter, une première transition introduit l'« exposition physique » de Jupiter, mais quelques pages plus loin, une nouvelle formule annonce une autre série d'interprétations<sup>115</sup>.

Dès lors, on comprend l'utilité, voire la nécessité des index. S'inscrivant dans la ligne de la tradition encyclopédique et des autres mythographes, l'édition de 1567 propose quatre index : le premier répertorie le sujet des fables<sup>116</sup>, le deuxième, le nom des auteurs et des ouvrages, tandis que le troisième présente les choses notables contenues dans le traité; le dernier fournit l'explication des noms de ceux qui apparaissent dans les fables<sup>117</sup>. Le premier et le dernier index ne figurent plus dans les éditions subséquentes, mais deux nouveaux apparaissent, l'un consacré aux noms de lieux, l'autre aux plantes et animaux consacrés aux dieux<sup>118</sup>.

115. « Cæterum nunc reliquum est, vt quid per hæc senserint ii qui fabularum figmenta ad naturæ opificium accommodarunt & qui Iovem sempiternum esse dixerunt, inquiramus. » (Conti, II, 1, G2<sup>r</sup>, p. 99 : « Il nous reste maintenant à nous demander ce qu'ont perçu dans ces récits ceux qui ont adapté les fictions des fables à l'œuvre de la nature et qui ont dit que Jupiter était éternel » [nous traduisons]) « Age vero nunc quid sub harum fabularum figmento occultauerint antiqui. » (Conti, II, 1, G5<sup>r</sup>, p. 105 : « Voyons maintenant ce que les anciens ont caché sous la fiction de ces fables. » [nous traduisons])

116. « Nomina illarum fabularum quæ in hoc volumine continentur. » (Conti, 4H8<sup>r-v</sup>, fol. 308 : « Noms des fables qui sont contenues dans cet ouvrage. » [nous traduisons])

117. « Nominum illorum, quæ in ipsis fabulis continentur explicatio. » (Conti, 4O2<sup>r</sup>-4Q4<sup>r</sup>, fol. 330<sup>r</sup>-340<sup>r</sup> : « Explication des noms qui sont contenus dans les fables mêmes. » [nous traduisons])

118. On peut penser que le premier index faisait double emploi avec l'index des choses notables. L'édition de 1583 contient donc quatre index ainsi nommés : 1) « Catalogus nominum variorum scriptorum et operum, quorum sententiæ vel verba in his libris Mythologicis citantur » (Conti, \*4<sup>r-v</sup> : « Catalogue de noms des auteurs et des œuvres dont les idées ou les mots sont cités dans ces livres sur la mythologie » [nous traduisons]); 2) « Index rerum memorabilium, quæ in his mythologicis libris inueniuntur » (Conti, 4D7<sup>r</sup>-4G6<sup>r</sup> : « Index des choses mémorables contenues dans

Il s'agit donc de doter l'ouvrage d'un ensemble d'index qui permettent au lecteur de naviguer aisément au sein de cette immense compilation et de l'utiliser comme un manuel de référence. On peut ainsi penser que les *Mythologiæ* étaient utilisées comme, de nos jours, un dictionnaire de mythologie. Les dictionnaires de la Renaissance se sont d'ailleurs largement abreuvés aux sources que représentaient les mythographes italiens, sans qu'on puisse identifier précisément les emprunts, puisqu'ils se contentent souvent de reprendre les éléments du mythe, sans en fournir la provenance exacte<sup>119</sup>.

Après la mort de Charles Estienne, les éditeurs successifs de son *Dictionarium*<sup>120</sup> continueront d'enrichir les éditions successives de nouveaux développements, notamment d'emprunts à Natale Conti pour la mythographie. Ils copieront même en tête de l'ouvrage le deuxième chapitre du livre 1 consacré à l'utilité des fables, comme on le voit dans un exemplaire également conservé à l'UQAM, sous le titre de *Dictionarium historicum, geographicum, poeticum : gentium, hominum, deorum, gentilium, regionum, locorum, ciuitatum, equorum, fluuiorum, sinuum, portuum, promonteriorum, ac montium, antiqua,*

---

ces livres sur la mythologie » [nous traduisons]); 3) « Index regionum, vrbium, locorum nomina, quæ originem ceperunt a filiis variorum Deorum antiquorum » (Conti, 4G6<sup>r</sup>-7<sup>r</sup> : « Index des noms des régions, des villes et des lieux qui tirent leur origine des enfants des anciens dieux » [nous traduisons]); 4) « Quæ plantæ, et quæ animalia a quibus Diis antiquitus consecrata » (Conti, 4G7<sup>v</sup>-4G8<sup>r</sup> : « Quelles plantes et quels animaux étaient consacrés à quels dieux dans l'Antiquité » [nous traduisons]). On notera que le premier est placé avant le texte.

119. Voir De Witt T. Starnes et E. William Talbert, *Classical Myth and Legend in Renaissance Dictionaries*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1955, p. 140, cités par John Mulryan, *op. cit.*, p. 63 : « by the end of the sixteenth century, no schoolboy could have used the *Dictionarium historicum* without running across some references to Comes and Gyraldus at least. » (« à la fin du seizième siècle, aucun écolier ne pouvait avoir utilisé le *Dictionarium historicum* sans être tombé sur des références au moins à Comes et à Gyraldus. » [nous traduisons]) Sur les dictionnaires, voir *ibid.*, p. 63-65.

120. *Dictionarium historicum ac poeticum : omnia gentium, hominum, locorum, fluminum, ac montium antiqua recentioraque ad sacras ac prophanas historias, poetarumque fabulas intelligendas necessaria vocabula, bono ordine complectens*, Paris, Charles Estienne, 1553, 611 p.

*recentioraque, ad sacras ac prophanas historias poëtarumque fabulas intelligendas necessaria, Nomina, quo decet ordine complectens*<sup>121</sup>.

De même, il est difficile de savoir dans quelle mesure les humanistes français, notamment les poètes, ont puisé dans l'œuvre de Conti, mais elle est citée dans le *Commentaire des Amours* de Marc-Antoine Muret, qui répertorie les auteurs lus par les poètes de la Pléiade<sup>122</sup>. En revanche, l'influence de Natale Conti sur la littérature anglaise de la Renaissance a été largement étudiée<sup>123</sup>. Mais les Beaux-Arts lui sont eux aussi redevables. Ainsi Ernst Hans Gombrich a-t-il montré, tout en jugeant durement le pédantisme et le manque d'esprit critique de notre auteur, que le tableau de Poussin intitulé « Paysage avec Diane et Orion », peint en 1658, ne peut se comprendre parfaitement qu'en référence au texte des *Mythologiæ*<sup>124</sup>.

121. Cet ouvrage fut publié à Lyon chez Thomas Soubbron en 1595. Il porte la cote YAG8. L'extrait des *Mythologiæ* figure au fol. ¶ 4<sup>r</sup> : « Ex Natalis Comitibus Mythologiæ libro primo, capite secundo. De fabularum seu fictionum Poeticarum utilitate. » (« Extrait du livre I des *Mythologies* de Natale Conti, chapitre 2. De l'utilité des fables ou des fictions poétiques » [nous traduisons])

122. Voir à ce sujet Jean Seznec, *op. cit.*, p. 359-363 et Hervé Campagne, p. 168, n. 4. Geoffroy Linocier, auteur du traité *Mythologia Musarum*, qui apparaît dans l'édition de 1583, était lui-même un ami de Ronsard. Guy Demerson établit, par exemple, un rapprochement entre l'*Hymne de la Mort* de Ronsard et un passage des *Mythologiæ* (Conti, III, 13), mais rien ne prouve qu'il s'agit d'un emprunt direct (Guy Demerson, *op. cit.*, p. 439, n. 159).

123. Voir en particulier Mulryan-Brown, *op. cit.*, chap. IV, p. 113-205. Pour son influence sur Francis Bacon, voir Charles W. Lemmi, *op. cit.*, 1933; Barbara Carman Garner, *op. cit.*

124. Voir Conti, « *De Orione* », VIII, 13, 3I5<sup>v</sup>-3K1<sup>r</sup>, p. 874-888. Ernst Hans Gombrich écrit dans « The Subject of Poussin's Orion », *Symbolic Images. Studies in the Art of the Renaissance*, New York, Phaidon, 1972, p. 119-121 : « To the circle of scholars who were accustomed to see "the teachings of Natural and Moral Philosophy hidden in the fables of Antiquity", the cloud rising in the grandiose scenery represented the whole myth again on a higher plane : the eternal drama of the "mutual generation and destruction of the elements". » (« Aux yeux du cercle des érudits habitués "aux enseignements de la philosophie naturelle et morale cachés dans les fables de l'Antiquité", le nuage s'élevant de ce paysage grandiose représentait le mythe porté à un niveau plus élevé : le drame éternel de l'enseignement et de la destruction réciproque des éléments. » [nous traduisons])

Les contemporains ont porté sur l'œuvre de Conti des jugements fort divers : alors qu'il est condamné par Scaliger comme peu fiable<sup>125</sup>, sa réputation semble néanmoins fermement établie parmi ses contemporains. La popularité de l'ouvrage en France est montrée par le nombre des éditions de l'œuvre latine et de ses traductions. Dans son *Grand dictionnaire historique* (1674), Moreri dit de Conti qu'il passa pour « l'un des plus sçavans hommes de son temps ». Et en 1690, l'article « Mythologie » du *Dictionnaire* de Furetière montre que Conti demeure le mythographe par excellence : « Histoire des Dieux et des Heros fabuleux de l'Antiquité, & l'explication des mysteres de leur fausse Religion, de leurs Fables et Metamorphoses. Noël Le Comte, autrement *Natalis Comes*, a escrit de la *Mythologie*<sup>126</sup>. » En 1738, dans *La Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*, l'abbé Antoine Banier, mythographe évhémériste, portant un jugement sur les grands traités mythographiques de ses prédécesseurs, donne la palme à Natalis Comes et regrette seulement qu'il n'ait pas accordé assez d'importance à l'explication historique, tandis qu'il juge plus sévèrement les autres<sup>127</sup>.

---

125. Dans sa lettre à Calvisius (*Epistolæ*, XIV, ép. 309), Scaliger affirme, au sujet de Conti : « ut scriptorum quorundam minorum gentium mentione, qualis est Natalis Comes, vir futilissimus, abstineas... » (cité par Jean Seznec, *op. cit.*, p. 271 et dans *DBI*, p. 456 : « Evitez de mentionner certains écrivains mineurs comme Natale Conti, homme très peu digne de foi. » [nous traduisons])

126. Antoine Furetière, *Dictionnaire universel contenant generalment tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye et Rotterdam, Reinier et Arnout Leers, 1690, t. 2, p. 1383.

127. Antoine Banier, *La Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*, Paris, Briasson, 1738, livre I, chap. I, art. I. N'ayant pu avoir accès à l'édition française de 1738, la citation est faite d'après la traduction anglaise de 1739, qui sera largement diffusée : « In front of them I place *Natalis Comes*, a learned author, who perhaps had render'd our labours on the same subject superfluous, if his too great prejudice in favour of the allegorical and moral sense had allowed him to give a little more application only to find out the history of the fable [...]. The *Mythology of Cartari*, and its continuation by Du Verdier, has nothing very instructive, nor well digested. The *Genealogy of the Gods* by *Boccace* has this peculiarity, that the author had been acquainted with, and cites books, which at present are not to be had. The work of *Lylio Giraldi* is extremely well done, so far as it goes, but besides that all the subjects we look for in a book of mythology are not to be found there, he has quite overlooke'd the history couch'd under the ancient fictions... » (*The Mythology and Fables of the Ancients explain'd from History*, vol. I, Londres, A. Millar, 1739 [réimp. New York, Garland Publishing, 1976], p. 7-8)



Si l'Église a pu s'alarmer au XVI<sup>e</sup> siècle de la popularité de la mythologie, l'allégorie sera, comme aux siècles précédents, le prétexte permettant de la justifier et d'échapper à la censure. On sait que la mythologie occupera une place de choix dans les collèges des Jésuites au XVII<sup>e</sup> siècle. Le père Gautruche, jésuite de Caen, achève en 1653 *L'Histoire poétique, pour l'intelligence des Poètes et auteurs anciens* qui comprend, entre autres, un essai sur la vérité des fables et qui sera bientôt suivie du *Pantheum mysticum* du père François Pomey, publié à Lyon en 1659 et appelé à devenir le manuel par excellence de références mythologiques pendant les deux siècles qui suivront. Il emprunte à Conti bon nombre de ses interprétations physiques et morales. Quant à *L'Histoire* de Gautruche, manuel officiel des collèges jésuites, elle sera remplacée par l'*Appendix de diis et heroibus poeticis* du père Joseph de Jouvençy, publié en 1705, qui s'inspire largement de son prédécesseur. Jouvençy y recommande l'œuvre de Conti dont lui-même s'inspire<sup>128</sup>.

Dans ces conditions, on n'est pas surpris de trouver le traité de Natale Conti dans la bibliothèque du Collège Sainte-Marie et l'on est tenté de supposer que Kreuzburg, dont l'ex-libris daté de 1879 figure sur la page de titre, y fut professeur<sup>129</sup>.

En définitive, malgré les aspects neufs et indéniablement renaissants de l'œuvre de Natale Conti, notamment l'utilisation de sources grecques inconnues de ses prédécesseurs, le substrat médiéval y est encore fortement présent. Et si le *Dictionnaire des Lettres françaises* souligne avec raison « la pureté philologique des versions choisies » pour les textes grecs et l'effort pour « rechercher l'origine des mythes, le noyau primitif qui a généré l'allégorie fabuleuse », qui font de lui un véritable humaniste, nous souscrivons sans réserve au jugement suivant, émis un peu plus loin sur notre mythographe : « et quoiqu'il s'en défende, il est

128. Voir Jean Seznec, *op. cit.*, p. 322-324 et Don Cameron Allen, *op. cit.*, p. 234-238.

129. Malheureusement, les registres qui figurent dans les Archives des jésuites au Canada ne fournissent pas le nom de Kreuzburg. Nous remercions Cindy Lépine, archiviste adjointe, pour les recherches qu'elle a effectuées.

l'héritier d'une tradition millénaire [...], celle de la méthode allégoriste qui s'obstine à chercher sous les intéguments de la fable le fruit de la sagesse antique<sup>130</sup>. »

---

130. Article « Mythographie », *op. cit.*, p. 878-880.

Claire Le Brun-Gouanvic  
Université Concordia

Codification universelle  
de l'Inquisition dans  
l'Église post-tridentine.  
Le *Directorium inquisitorum* de  
Nicolas Eymerich (v. 1376) revu  
par Francisco Peña (1578-1585)

Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, un théologien et canoniste espagnol, Francisco Peña, entreprend l'édition et la révision d'un manuel des inquisiteurs, le *Directorium inquisitorum*, composé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle par un dominicain espagnol, grand inquisiteur d'Aragon, Nicolas Eymerich. Il répond ainsi à la demande du commissaire général de l'Inquisition romaine, Thoma Zobbio, faite au nom du Sénat de l'Inquisition. Le résultat sera une œuvre imposante de quelque 900 pages, qui paraîtra à Rome en 1578 et sera rééditée en 1585 et 1587 dans cette ville, puis à Venise en 1595 et en 1607. Le *Directorium*, dans sa version du XVI<sup>e</sup> siècle, se veut donc une somme de la doctrine relative à l'Inquisition pour l'Église post-tridentine.

En 1973, Louis Sala-Molins a publié la traduction française d'une partie de ce très long texte, précédée d'une introduction, rendant le *Directorium* accessible au lecteur moderne. Cependant, de l'aveu même

de l'auteur, le texte latin a été très amputé<sup>1</sup>; de ce fait, la structure de l'ouvrage a été modifiée. Aussi est-il difficile, à la seule lecture de l'adaptation française, de se faire une idée du travail rigoureux de Peña et de faire la différence entre l'apport d'Eymerich et celui de son éditeur du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

La présence dans les Collections de l'UQAM d'un exemplaire de l'édition vénitienne de 1595, qui reproduit la seconde édition de 1585, nous offre l'occasion d'examiner de plus près la composition de ce gros volume. Nous nous proposons de parcourir le livre en nous intéressant aux méthodes de travail du canoniste et à l'organisation de l'œuvre. Une attention particulière sera accordée au discours préfaciel et à tous les efforts de classement des données (sommaires, index, catalogues) et de vérification des sources ainsi qu'aux méthodes d'édition critique. Avant de commencer, il importe d'esquisser brièvement l'histoire des manuels de l'inquisiteur et d'y situer les deux versions du *Directorium*.

## Les manuels de l'inquisiteur

Le manuel le plus connu de nos jours, souvent considéré comme le plus ancien, est celui du dominicain Bernard Gui (v. 1261-1301), grand inquisiteur de Toulouse de 1307 à 1323. Cependant, ce guide n'est pas le premier, comme on peut en juger en consultant la bibliographie de l'Inquisition réunie par Emil van der Vekene<sup>3</sup>. Vers 1245 était diffusé par exemple le rapport d'activité de Guillaume Raymond et Pierre Durant<sup>4</sup>.

1. « C'est à ce prix que le Manuel, dont la longueur n'a d'égale que la technicité du verbe, peut être lu aujourd'hui. » (Louis Sala-Molins [dir.], *Nicolau Eymerich, Francisco Peña. Le manuel des inquisiteurs*, Paris et La Haye, Mouton éditeur, 1973, p. 42)

2. Sala-Molins, dans l'ouvrage précité, signale toutefois les ajouts de Peña au moyen du code « XVI ».

3. Emil Van der Vekene, *Bibliotheca bibliographica historiæ sanctæ inquisitionis*, Vaduz (Liechtenstein), Topos Verlag, 1982, vol. 1, partie 2.1 : « Hand-und Lehrbücher der Inquisition ».

4. Voir Célestin Douais, *Documents pour servir à l'histoire de l'inquisition dans le Languedoc au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Librairie Renouard, 1900, vol. 1, p. ccxxxij-ccxxxvj.

Circulèrent ensuite, vers 1270, l'*Explicatio super officio Inquisitionis*, plus proche d'un manuel, puis, vers 1275, le traité *De auctoritate et forma Inquisitionis*.

Quant à Bernard Gui, il rédige sa *Practica Inquisitionis hæreticæ pravitatis* de 1319 à 1323, sous le pontificat de Jean XXII. Son ouvrage est fortement teinté par les grandes hérésies de son époque et de son aire géographique : Vaudois, Béguins et surtout Cathares. Depuis l'édition et la traduction de Guillaume Mollat<sup>5</sup>, au début du XX<sup>e</sup> siècle, le texte est largement accessible et représente en quelque sorte la référence en matière de pratique inquisitoriale au Moyen Âge. Bernard Gui, qui est par ailleurs un historiographe de talent, fait le récit de son expérience d'inquisiteur à une époque et dans un lieu donné, pour des hérésies données. Comme le note Mollat, Gui écrit pour faciliter aux inquisiteurs la recherche de l'hérésie dans le sud-ouest de la France<sup>6</sup>. L'ouvrage comporte cinq parties. Les trois premières sont des recueils de formules : citation et capture des hérétiques, actes de grâce ou de commutation de peines, sentences. La quatrième partie porte sur les pouvoirs des inquisiteurs. Quant à la cinquième, la seule reproduite intégralement par Mollat, elle est intitulée « *De modo et ingenio inquirendi et examinandi Hereticos credentes et complices eorumdem*<sup>7</sup> ». Y sont longuement décrites les « erreurs » des Cathares, des Vaudois, des Pseudo-Apôtres, des Béguins et enfin des Juifs, puis exposées les manières spécifiques d'interroger les membres de chaque secte. Bien que la figure de Bernard Gui soit maintenant familière au grand public depuis le succès du roman *Le nom de la rose* d'Umberto Eco et son adaptation cinématographique

5. Guillaume Mollat [dir.], *Bernard Gui. Manuel de l'inquisiteur*, Paris, Les Belles Lettres, 1926-1927, 2 vol.

6. « [S]urtout dans le Toulousain, le Carcassès, l'Albigeois, la province ecclésiastique de Narbonne — c'est-à-dire les anciens diocèses de Narbonne, Agde, Béziers, Carcassonne, Aleth, Elne, Lodève, Maguelonne, Nîmes, Saint-Pons de Thomières et Uzès — et les diocèses circonvoisins » (*Ibid.*, vol. 1, p. vii-viii).

7. *Ibid.*, p. viii : « Méthode, art et procédés à employer pour la recherche et l'interrogatoire des hérétiques, des croyants et de leurs complices ».

par Jean-Jacques Annaud<sup>8</sup>, il ne faut pas oublier que le manuel de Gui a connu une longue éclipse, ne connaissant pas les honneurs de l'imprimerie avant 1886, où il est édité par Mgr Douais, historien de l'ordre dominicain<sup>9</sup>.

Quand le dominicain espagnol Nicolas Eymerich entreprend son *Directorium*, une cinquantaine d'années après la *Practica* de Gui, il s'inscrit dans une tradition déjà longue de plus d'un siècle. Son *Directorium* connaîtra une fortune plus durable que les manuels précédents. Nicolas naquit vers 1320 à Girona (Gérone) dans l'Aragon. Il entra jeune dans l'ordre des prêcheurs, recevant l'habit dominicain des mains du prieur Petrus Carpi le 4 août 1334. Il fut nommé grand inquisiteur d'Aragon en 1357, après que son prédécesseur, Nicolas Rossell, eut été élevé au rang de cardinal. Eymerich s'attira très rapidement des inimitiés en raison de son zèle. Dès le 30 mai 1357, en effet, il livre un condamné au bras séculier. C'est sans doute pour cette raison que le chapitre général des Dominicains, tenu à Perpignan en 1360, le retire de son poste. Rétabli en 1366, il s'en prend avec véhémence aux partisans de Raymond Lulle, ce qui lui vaut d'être exilé par Pierre V d'Aragon. C'est alors qu'il se réfugie en Avignon auprès du pape Grégoire XI, où il rédige le *Directorium inquisitorum*, sans doute terminé en 1376. Eymerich pousse le pape à condamner les écrits de Lulle (condamnation du 26 janvier 1376), puis il accompagne le souverain pontife à Rome. Survient le Grand Schisme de 1378 : Eymerich prend parti pour le pape français Clément VII contre le pape italien Urbain VI. Il écrira des traités défendant la légitimité du pape d'Avignon. Retourné en Aragon, il sera une nouvelle fois condamné à l'exil par le roi Jean I<sup>er</sup> et regagnera encore Avignon. Il retrouve sa ville natale de Gérone en 1397, et y meurt deux ans plus tard, le 4 janvier 1399. Personnalité

---

8. Umberto Eco, *Le nom de la rose*, traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano, Paris, Grasset et Fasquelle, 1982, 633 p. [*Il nome della rosa*, Milano, Fabbri-Bompiani, 1980]. Adaptation cinématographique : Jean-Jacques Annaud, *Le nom de la rose*, Italie, France, Allemagne, 1986, 131 min.

9. Célestin Douais [dir.], *Bernard Gui. Practica Inquisitionis heretice pravitatis*, Paris, Picard, 1886, 370 p.

controversée, il reçut de son ordre l'épithète suivante : « *Prædicator veridicus, inquisitor intrepidus, doctor egregius*<sup>10</sup>. » L'intrépide inquisiteur devait assurément laisser sa marque dans l'histoire, mais aussi inspirer des fantasmes littéraires, comme on le verra plus bas. Eymerich a composé une œuvre considérable : commentaires scripturaux, sermons, traités, notamment contre Raymond Lulle<sup>11</sup>.

La différence entre le projet de Gui et celui d'Eymerich se lit déjà dans les titres : *Practica* et *Directorium*. L'ouvrage d'Eymerich est moins un recueil de récits d'interrogatoires, de sentences, de descriptions des croyances de tel ou tel hérétique, qu'un traité de droit inquisitorial, fondé sur une abondance de textes conciliaires, bibliques, pontificaux, etc. Selon Antoine Dondaine, Eymerich écrit, plus qu'un manuel, un traité systématique, le directoire de l'inquisiteur<sup>12</sup>. Cet ouvrage que Francisco Peña rééditera dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle est déjà parfaitement structuré et pourvu d'un index. Louis Sala-Molins estime qu'Eymerich « réalise en droit inquisitorial ce que son compatriote et son frère en religion Raymond de Peñafort réalisa en droit canonique<sup>13</sup> ». L'objectif de l'inquisiteur d'Aragon est de regrouper de manière organisée les textes de provenance variée : lois, coutumes, constitutions. Comme la *Practica* de Bernard Gui, le *Directorium inquisitorum* présente, en outre, des documents destinés à la *praxis*, des modèles de rédaction de sentences et des formules d'abjuration, par exemple. Le plan d'Eymerich reste clairement lisible dans l'édition de Peña : une première partie sur la foi catholique, une deuxième sur la méchanceté hérétique (*pravitas*

10. « Véridique prêcheur, intrépide inquisiteur, éminent docteur. » [nous traduisons]

11. Sur Nicolas Eymerich, voir J.-P. Kirsch, « Eymeric, Nicolas », Charles George Herbermann [dir.], *The Catholic Encyclopedia*, New York, Robert Appleton Company, vol. 5, 1909, p. 735; A. Duval, « Eymerich, Nicolas », G. Jacquemet [dir.], *Catholicisme : hier, aujourd'hui, demain*, Paris, Letouzet et Ané, vol. 4, 1956, col. 1019; Alfonso D'Amato, « Eymerich, Nicolás », Pio Paschini [dir.], *Enciclopedia cattolica*, Città del Vaticano, t. 5, 1950, col. 924-925; Jean-Pierre Guicciardi, *André Morellet. Abrégé du Manuel des inquisiteurs, 1762*, Grenoble, Jérôme Million, 1990, p. 33-34.

12. Antoine Dondaine, « Le manuel de l'inquisiteur (1230-1330) », *Archivum fratrum prædicatorum*, 1947, vol. 17, p. 85-194.

13. Louis-Sala Molins, *op. cit.*, p. 13.

*heretica*), une troisième sur la pratique de l'office inquisitorial. Eymerich entend s'adresser à tous les inquisiteurs de la chrétienté.

C'est sans doute cette volonté d'universalité qui assure la survie de l'ouvrage d'Eymerich, en justifiant, aux yeux des responsables de l'Inquisition romaine, un nouveau travail éditorial. En cette seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la procédure inquisitoriale s'est modifiée et diversifiée; certains pays, telle l'Espagne, suivent leurs propres règles. Le canoniste espagnol Francisco Peña<sup>14</sup> est alors chargé par le Saint-Siège de donner une version mise à jour du *Directorium* d'Eymerich. Le choix de ce modèle prouve la valeur que Rome accorde au traité du dominicain du XIV<sup>e</sup> siècle. Peña est d'ailleurs très élogieux à l'égard de son prédécesseur.

## Le *Directorium* dans la tradition imprimée, de Barcelone à Venise

Avant la refonte de Peña, le *Directorium* d'Eymerich a été imprimé pour la première fois à Barcelone en 1503<sup>15</sup>. Rappelons à ce propos que Nicolas ou Nicolau Eymerich, né à Girona, est d'origine catalane. Le colophon de l'édition de Barcelone précise qu'Eymerich a composé

14. Sur ce personnage, voir A. van Hove, « Peña (Pegna), Francisco », Charles George Herbermann [dir.], *op. cit.*, vol. 11, 1911, p. 611. Francisco Peña naît à Villaroya de los Pinares, près de Saragosse, vers 1540. Il étudie le droit à Valence. Philippe II l'ayant nommé auditeur de la Rote pour l'Espagne, Peña effectuera le reste de sa carrière à Rome, où il mourra en 1612. Il est membre de la commission chargée de l'édition officielle du *Corpus juris canonici*. Il prend également une part active à la canonisation de saints dont il rédige les Vies, parmi lesquels son compatriote Raymond de Peñafort, Charles Borromée, Françoise de Rome. Il a laissé plusieurs écrits de nature juridique et est l'auteur, entre autres, des *Decisiones sacræ Rotæ*, publiées, en deux volumes, de 1648 à 1650 par Urritigoiti, recteur de l'Université de Saragosse. Outre le *Directorium* d'Eymerich, Peña a écrit des commentaires sur le *Tractatus de hæreticis* de son compatriote Juan de Rojas (1583) et sur la *Lucerna inquisitorum hæreticæ prauitatis* du dominicain Bernard de Côme (1584), tous deux fréquemment cités dans les notes et les commentaires du *Directorium*.

15. Nicolas Eymerich, *Directorium inquisitorum. Sequuntur decretales tituli de summa Trinitate et fide catholica*, Barchinone, per Johannem Luschner, 1503, 230 f.



son œuvre en Avignon<sup>16</sup>. L'édition préparée par Francisco Peña paraît à Rome en 1578<sup>17</sup>. Le titre est explicite sur la nature de cette nouvelle version du texte. Il indique que le *Directorium* est l'œuvre de Nicolas Eymerich, maître en théologie, inquisiteur du royaume d'Aragon. Le texte a été amendé en collationnant de nombreux témoins (*ex collatione plurium exemplarium emendatum*) et enrichi de nombreuses lettres apostoliques de ceux qui se consacrent à l'office de la Sainte Inquisition (*accessione multarum literarum apostolicarum, Officio sanctæ inquisitionis deserventium, locupletatum*). Dans l'édition de 1585, réimprimée en 1587, l'importance d'Eymerich semble diminuer au profit de Peña, comme le montre le début du titre : *Directorium Inquisitorum F. Nicolai Eymerici Ordinis Præd. Cum commentariis Francisci Pegnæ, Sacræ theologiæ ac Iuris utriusque Doctoris*<sup>18</sup>. Les scolies ou annotations deviennent des commentaires, intégrés au texte, comme nous le verrons plus loin. Le privilège accordé par le pape Grégoire XIII pour l'édition romaine avait une durée de dix ans. En 1595, le *Directorium inquisitorum* est imprimé à Venise chez Marc'Antonio Zaltieri.

16. *Ibid.*, « Explicite totum *Directorium* inquisitorum heretice pravitatis, compilatum Auinione per fratrem Nicholaum Eymerici ordinis fratrum predicatorum » (f. 222 vo).

17. Nicolas Eymerich et Francisco Peña, *Directorium Inquisitorum R. P. F. Nicolai Eymerici, Ord. Præd. S. Theol. Mag. Inquisitoris hæreticæ pravitatis in Regnis Regis Aragonum, Denuo Ex Collatione Plurium, exemplarium emendatum, et accessione multarum literarum, Apostolicarum, officio Sanctæ Inquisitionis deserventium, locupletatum, Cvm Scholiis Seu Annotationibus eruditissimis D. Francisci Pegnæ Hispani, S. Theologiæ et Iuris Vtriusque Doctoris. Accessit rerum et verborum multiplex et copiosissimus Index. Cum Privilegio, et Superiorum approbatione*, Romæ, In ædibus populi romani, 1578, 936 p. Désormais, les références à cette édition du *Directorium inquisitorum* de Nicolas Eymerich et Francisco Peña seront indiquées par la mention *DI78*.

18. « Le Guide des inquisiteurs du frère Nicolas Eymerich, avec des commentaires de Francisco Peña, docteur en théologie sacrée et dans les deux droits » [nous traduisons].

Zaltieri semble avoir été actif à Venise de 1583 à 1615<sup>19</sup>. Sa production est éclectique<sup>20</sup>. Dans le domaine profane, la littérature, ancienne ou contemporaine, y occupe une place modeste<sup>21</sup>. Plus nombreux sont les ouvrages didactiques : des traités sur des sujets variés, en latin, mais aussi, de manière notable, rédigés ou traduits en langue vulgaire<sup>22</sup>, des traductions italiennes de textes philosophiques, comme l'œuvre de Marc-Aurèle (1584), des dictionnaires tel celui d'Ambrogio Calepino en 1605, ainsi que les travaux encyclopédiques de Tixier de Ravisi<sup>23</sup>. Quant au domaine religieux, il est fort bien représenté avec des commentaires scripturaux, des traités théologiques (saint Thomas d'Aquin), quelques textes hagiographiques, en latin et en italien, mais surtout des manuels de spiritualité, souvent en langue vernaculaire. S'ajoutent des ouvrages de grande diffusion à l'usage du clergé, comme le *Rationale divinorum*

19. Sur cet imprimeur vénitien et sa famille, voir Fernanda Ascarelli, *La tipografia cinquecentesca italiana*, Firenze, Sansoni Antiquariato, 1953, p. 206-208; Fernanda Ascarelli et Marco Menato, *La tipografia del '500 in Italia*, Firenze, Olschki, 1989, p. 397. Marc'Antonio Zaltieri a peut-être hérité du fonds de Bolognino Zaltieri, actif de 1555 à 1576. À ses débuts (1583-1584), Zaltieri collabore avec Michelotti Zanetti. Sur le volume de publication de Zaltieri par rapport à d'autres imprimeurs vénitiens, voir Paul F. Grendler, *The Roman Inquisition and the Venetian Press, 1540-1605*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1966, p. 227.

20. Notre analyse est basée sur les cent dix entrées du catalogue général des Bibliothèques d'Italie (Istituto centrale per il catalogo unico delle biblioteche italiane e per le informazioni bibliografiche, <http://opac.sbn.it> [juin 2010]), qui peuvent donner un profil général de la production de l'imprimeur.

21. Les auteurs antiques publiés par Zaltieri sont Cicéron (correspondance expurgée et quelques traités) et Ovide (*Métamorphoses* et *Héroïdes*). Une traduction italienne des *Métamorphoses* est imprimée quatre fois de 1598 à 1610. De la production littéraire de ses contemporains, Zaltieri fait paraître les œuvres de Pétrarque (1592), un poème de Giovanni Fratta (1596), un commentaire de Giovanni Pietro Malacreta sur *Il pastor fido* de Battista Guarini (1600 et 1601) ainsi qu'une traduction italienne de l'*Amadis* espagnol en 1601.

22. Ainsi, la *Genealogia deorum gentilium* de Boccace (1588) et le traité sur les chars de triomphe des confréries par le Vénitien Giovanni Luigi Collini (1598), traduits du latin en italien. En 1584, au début de sa carrière, Zaltieri a imprimé le *De i miracoli & maravigliosi effetti dalla natura prodotti* de Giambattista della Porta; l'œuvre de ce savant napolitain sera mise à l'index en 1592.

23. Jean Tixier de Ravisi, en latin *Ravisus* ou *Ravisius Textor* (v. 1480-1524), humaniste et universitaire français. Zaltieri imprime plusieurs fois ses œuvres dans les années 1580.

*officinarum* de Guillaume Durand (1599) ou le manuel des confesseurs de Martin d'Azpilcueta (1596, 1610).

Il importe de souligner que le *Directorium inquisitorum* n'est pas isolé dans la production de Zaltieri. Ce livre entre dans une catégorie que l'on pourrait nommer « Directives pontificales<sup>24</sup> ». Ainsi, en 1587 puis en 1590, Zaltieri publie la *Summa aurea armilla nuncupata* de Bartholomeo Fumo, avec des annotations marginales sur les décisions du Concile de Trente. En 1592, il imprime le *Scrutinium sacerdotale* de Fabio Incarnato, *multis sacro sancti Concilij Trid. annotationibus illustratum*, suivi, en 1595, du martyrologe romain édité sur l'ordre de Grégoire XIII et, en 1596, de *De sacri Consistorii consultationibus* du cardinal Gabriele Paleotti. Un autre ouvrage appartient, comme le *Directorium*, à la catégorie des manuels de l'inquisiteur : il s'agit du *Lucerna inquisitorum hæreticæ pravitatis* du dominicain Bernard de Côme (mort vers 1510), édité en 1596 avec des commentaires de Francisco Peña et imprimé avec deux traités de Jean Gerson. Quant au *Directorium*, Zaltieri le réimprimera en 1607.

## Postérité du *Directorium*

Consacré par le Vatican, qui cautionne le travail d'édition de Peña, le *Directorium* ne tombe pas dans l'oubli. En plein siècle des Lumières, en 1762, André Morellet, jeune ecclésiastique, rédacteur de quelques articles de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert<sup>25</sup>, publie une traduction française d'un extrait de la troisième partie du *Directorium*. Son objectif est de « faire connaître les maximes et la jurisprudence de l'Inquisition<sup>26</sup> ». Pour justifier son choix, il donne trois raisons : le caractère dogmatique du livre « fait *ex professo*<sup>27</sup> », l'approbation que

24. Il est à noter que ces textes sont publiés chez d'autres éditeurs vénitiens au cours de la même période, soit avant, soit après.

25. Voir Jean-Pierre Gucciardi, *op. cit.*, p. 13.

26. André Morellet, cité dans *ibid.*, p. 68.

27. *Ibid.*

ce dernier a reçue des papes et des inquisitions du monde chrétien et son ancienneté, qui lui permettrait de représenter l'Inquisition « plus naïvement et avec plus de vérité<sup>28</sup> ». Morellet écrit qu'il a été saisi d'horreur à la lecture du *Directorium*. Selon Guicciardi, les motivations de cet abbé des Lumières étaient complexes<sup>29</sup>. Il ne fait aucun doute que l'Inquisition était alors à l'ordre du jour. L'article de l'*Encyclopédie* rédigé par Jaucourt allait paraître quelques années plus tard, en 1765. Mais Voltaire avait déjà abordé le sujet dans un chapitre fameux de *Candide* (1759) et l'affaire Calas avait commencé fin 1761. Morellet, qui s'empressa d'envoyer un exemplaire de sa traduction au philosophe, voulait-il apporter sa contribution au débat sur la tolérance, notamment à l'égard des protestants?

Peut-être le travail de Morellet a-t-il contribué à assurer la survie du *Directorium* dans la mémoire collective, voire littéraire. En 1839, Edgar Poe se souvient de ce livre<sup>30</sup>, qu'il place dans la bibliothèque de la maison Usher, en compagnie de *Le Ciel et l'enfer* de Swedenborg et de *La Cité du Soleil* de Campanella. Quant à son auteur, Nicolas Eymerich, voici qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le romancier italien Valerio Evangelisti lui prête une nouvelle vie, dans une série oscillant entre le fantastique et la science-fiction, *Nicolas Eymerich, inquisiteur*, qui ne tardera pas à être adaptée en bande dessinée<sup>31</sup>. Dans le récit inaugural, Evangelisti envisage surtout la mission de l'inquisiteur comme un combat contre la sorcellerie et la résurgence de cultes antiques.

28. *Ibid.*

29. Jean-Pierre Guicciardi, *op. cit.*, p. 15.

30. Edgar Allan Poe, « The Fall of the House of Usher », James A. Harrison [dir.], *The Complete Works of Edgar Allan Poe*, New York, AMS Press Inc., 1965, vol. 3, p. 287 : « One favourite volume was a small octavo edition of the *Directorium Inquisitorium*, by the Dominican Eymeric de Gironne. »

31. Valerio Evangelisti, *Nicolas Eymerich, inquisiteur*, traduit de l'italien par Serge Quadruppani, Paris, Payot et Rivages, 1998, 209 p. [*Nicolas Eymerich, inquisitore*, Ostiglia, Mondadori, 1994]. Le cycle *Inquisitore Eymerich*, publié en langue originale de 1994 à 1998 et entièrement traduit en français, comprend six titres. Adaptation en bande dessinée : Jorge Zentner et David Sala, *Nicolas Eymerich, inquisiteur*, Paris, Delcourt, 2003-2007.

## L'exemplaire de l'UQAM

Les exemplaires recensés de l'impression de 1595 attestent trois tirages différents repérables sur la page titre<sup>32</sup>. Dans l'un d'eux (n. 129 de Van der Vekene), le nom du commentateur est orthographié *Peniæ*. De plus, le titre comporte deux phrases supplémentaires : une allusion à la qualité d'auditeur de la Rote du cardinal Peña : *Nunc verò Sacri Palatij Apostolici causarum Auditoris*, et une mention de l'impression romaine qui a servi de modèle : *Ad exemplar Romanum diligenter denuo editum*. Dans deux autres tirages, ces phrases n'apparaissent pas et Peña est orthographié *Pegñæ*. Ces deux tirages se distinguent l'un de l'autre par la présence du nom de l'imprimeur dans un cas : « Apud Marcum Antonium Zalterium » (n. 130 de Van der Vekene) et le nom du commanditaire dans l'autre : « Sumptibus Simeonis Vasalini<sup>33</sup> » (n. 131 de Van der Vekene). Van der Vekene note qu'il n'a pas consulté d'exemplaire de ce dernier tirage : « Kein Exemplar ermittelt ». Or, c'est bien un exemplaire de ce tirage que possède la bibliothèque de l'UQAM. Plus rarement catalogué, on le retrouve aussi au séminaire de Gérone, ville natale d'Eymerich, et en Amérique du Nord, à St. Bonaventure University (N.Y.). Hormis ces variantes, les trois tirages sont identiques. La marque de l'imprimeur représente une autruche. La devise, « Nil durum indigestum<sup>34</sup> », s'inscrit sur le tour de l'ovale qui entoure l'oiseau. Les avis diffèrent quant à l'objet qu'il tient dans son bec : un fer à cheval<sup>35</sup> ou un clou recourbé<sup>36</sup>.

32. Voir Emil Van der Vekene, *op. cit.*, vol. 2, n. 129, 130 et 131.

33. Simone et Giulio Vasalini semblent avoir été imprimeurs à Ferrare en 1585-1586. Une impression de la *Gerusalemme Liberata* du Tasse (1585) porte sur la page frontispice la mention « appresso Simon Vasalini ». Voir Fernanda Ascarelli, *op. cit.*, p. 52; Fernanda Ascarelli et Marco Menato, *op. cit.*, p. 72-73.

34. « Rien d'ardu n'est indigeste » [nous traduisons].

35. Voir les descriptions du catalogue de l'ICCU (<http://opac.sbn.it>, [juin 2010]) : « Struzzo imbeccato di un ferro di cavallo », « Struzzo tiene nel becco un ferro di cavallo ».

36. Voir Fernanda Ascarelli et Marco Menato, *op. cit.*, p. 397 : « Marca : uno struzzo che tiene in bocca un chiodo assai arrotondato ».

Le titre de l'exemplaire de l'UQAM se lit comme suit :

DIRECTORIVM | INQUISITORVM | F. NICOLAI EYMERICI |  
 Ordinis Prædicatorum | CVM COMMENTARIIS FRANCISCI  
 PEGNÆ | Sacræ Theologiæ ac Iuris Vtriusque doctoris. |  
 IN HAC POSTREMA EDITIONE ITERVM EMENDATVM | &  
*auctum, & multis litteris Apostolicis locupletatum.* |  
 ACCESSIT HÆRESVM, RERVM ET VERBORVM | multiplex, &  
 copiosissimus Index. | AD S.D.N. GREGORIUM XIII. PONT.  
 MAX. | VENETIIS, | sumptibus SIMEONIS Vasalini MDXCV.

Le nom de l'imprimeur apparaît dans le colophon : « apud Marcum Antonium Zalterium ».

L'ouvrage commence par une dédicace au pape Grégoire XIII (*DI*, p. †2 r<sup>o</sup>). Au verso de celle-ci est reproduit le privilège accordé par le pape, suivi, au bas de la page, d'une note de Thoma Zobbio attestant que Peña a eu toute liberté, nonobstant ledit privilège, de modifier ses scolies pour une nouvelle édition<sup>37</sup>. L'examen comparé de l'édition de 1578 et de l'exemplaire de 1595 dans les Collections de l'UQAM montre, en effet, que le canoniste espagnol a effectué un important travail de révision de ses annotations. Aux pages liminaires précitées font suite une adresse à huit cardinaux, en tête desquels se trouvent les cardinaux

37. Nicolas Eymerich et Francisco Peña, *Directorium Inquisitorum F. Nicolai Eymerici Ordinis Prædicatorum cum commentariis Francisci Pegñæ Sacræ Theologiæ ac Iuris Vtriusque Doctoris*, Venetiis, sumptibus Simeonis Vasalini, 1595, p. †2 v<sup>o</sup> : « Ego F. Thomas Zobbio Brixienensis, ordinis Prædicatorum, sacri Palatii magister, testiflor, quod sanctissimus Dominus noster Papa Gregorius Tertius decimus, (me petente) oráculo uiuæ vocis concessit, quod D. Franciscus Pegña ad publicam vtilitatem, nonnulla suis scholiis, seu commentariis in *Directorium Inquisitorum* editis, et Romę impressis anno M. D. LXXVIII. addere posset, & detrahere, & aliqua mutare in eis contenta, non obstante superiori privilegio. » (« Moi, frère Thoma Zobbio de Brescia, de l'ordre des Prêcheurs, j'atteste que notre très saint père le pape Grégoire XIII (à ma demande) a consenti, par une réponse de vive voix, à ce que monseigneur Francisco Peña, en vue de l'utilité publique, puisse ajouter, retirer ou changer quelque chose dans ses scolies ou commentaires, édités dans le Guide des Inquisiteurs et imprimés à Rome en l'an 1578, nonobstant le privilège antérieur. » [nous traduisons]) Dorénavant, les références à l'exemplaire uqamien du *Directorium inquisitorum* de Nicolas Eymerich et Francisco Peña, qui correspond à l'impression vénitienne de 1595, seront indiquées par la mention *DI*.

Jacques Sabelli et Jean-François de Gambarà<sup>38</sup> (*DI*, p. †3 r<sup>o</sup>); la préface de Francisco Peña (*DI*, p. †3 v<sup>o</sup> – †4 v<sup>o</sup>); une notice biographique sur Nicolas Eymerich (*DI*, p. [† 5 r<sup>o</sup>] – [†5 v<sup>o</sup>]); un sommaire des trois parties (*DI*, p. [†6 r<sup>o</sup>] – [†6 v<sup>o</sup>]) : « Summa eorum quæ ab Eymerico in singulis Directorii partibus tractantur »; un « Catalogus » des questions traitées dans les trois parties, par ordre d'apparition, avec les pages et la colonne (*DI*, p. [† 7r<sup>o</sup>] – [†8 v<sup>o</sup>], †† 1 ro – ††2 v<sup>o</sup>); un « Index particularis » des hérésies, par ordre alphabétique, avec la page, la colonne et la section indiquée par une lettre (*DI*, p. †† 3 r<sup>o</sup> – [†† 8 v<sup>o</sup>]).

Le traité proprement dit est précédé d'une préface de Nicolas Eymerich (p. 1-2). La première partie, « De fide catholica », occupe les pages 3 à 78; la seconde partie, « De hæretica pravitate », les pages 79 à 388; la troisième partie, « De practica officii inquisitionis », les pages 389 à 687. La différence la plus importante entre l'édition de 1578 et celle de 1595, consultable à la bibliothèque de l'UQAM<sup>39</sup>, touche les commentaires : dans la seconde édition, ils suivent les passages concernés d'Eymerich au lieu d'être disposés à la fin, dans une partie distincte, comme ils l'étaient dans la première impression romaine. Un examen plus attentif montre que les changements vont au-delà de la simple mise en page; de nouveaux commentaires ont été intégrés, le texte a été retravaillé, comme nous l'illustrerons plus bas par quelques exemples. Un « Index rerum et verborum copiosissimus » complète ce rigoureux travail d'édition (*DI*, p. Xx 1r<sup>o</sup> – Zz [10 v<sup>o</sup>]). À la fin du volume est ajouté un recueil de lettres apostoliques (p. 1-144), suivi d'une discussion (*Disputatio*) de Peña sur l'autorité des lettres apostoliques en ce qui concerne l'office de la Sainte Inquisition (*DI*, p. 145-153). Les lettres et la *Disputatio* sont munies d'un index (*DI*, p. [154-160]). Dans l'impression de 1607, parue chez le même éditeur, le titre est le même que dans l'édition de 1595 (tirage n. 130 de Van der Vekene), à la seule différence que Pegñæ est orthographié *Pegne*.

38. Comme on le verra plus loin, ces deux prélats ont aidé Francisco Peña dans son travail d'édition.

39. Pour plus de clarté, précisons encore que l'édition vénitienne de 1595 est conforme à la seconde édition romaine de 1585.

Les ex-libris donnent quelques indications sur les voyages accomplis par le volume avant de figurer dans les Collections de l'UQAM. Par ordre chronologique décroissant, il a appartenu (comme une grande partie des livres du XVI<sup>e</sup> siècle des Collections) au Collège jésuite Sainte-Marie de Montréal. Il porte également l'étiquette : « BIB. DOM. LAVAL », qui montre qu'il a séjourné à la *Domus Lavalliensis*, la Maison des Missionnaires jésuites de Laval (Mayenne, France). Des inscriptions manuscrites permettent de remonter plus loin dans le temps, et nous apprennent que le livre se trouvait dans un couvent espagnol au XVII<sup>e</sup> siècle, un quart de siècle après sa publication à Venise. Au haut de la page-titre, on peut lire « Diose de limosna a este convento de Carmelitas descalzos de Madrid<sup>40</sup> », puis de chaque côté de la marque d'imprimeur, « [?] de los descalzos / Carmelitas » et, en bas, « del commu[?]nio de s. Hermenegilde<sup>41</sup> de Madrid 1621<sup>42</sup> ». On rencontre quelques annotations marginales manuscrites au fil des pages (ex. *DI*, p. 243).

## La préface de Peña

Pour la réimpression romaine de 1585 (modèle de l'édition vénitienne, rappelons-le), Peña remanie la préface de 1578. Il ajoute notamment un point sur les modifications apportées (« Quid sit in hac impressione præstitum », *DI*, p. †4 v<sup>o</sup>). Dans ses deux versions successives, cette préface est d'un grand intérêt en ce qui concerne les méthodes de travail du canoniste. Elle permet aussi de juger de la réception du *Directorium* au XVI<sup>e</sup> siècle. D'entrée de jeu, Peña rappelle que le *Directorium* d'Eymerich est une œuvre importante et utile, une œuvre que les juges

40. « Donné en aumône à ce couvent des Carmes déchaussés de Madrid » [nous traduisons].

41. Un *w* a été corrigé en *g*.

42. Les Carmes Déchaussés (ou Déchaux) ont été fondés en Espagne en 1568 par Sainte Thérèse d'Avila et Saint Jean de la Croix. Le couvent de San Hermenegildo a été fondé en 1586 à Madrid par le frère Nicolás de Jesús y María, sous le règne de Philippe II; c'était le plus important couvent de Carmes en Espagne. Les religieux en furent expulsés en 1836, lors de la confiscation des biens du clergé par le Premier ministre Mendizábal.



en matière de foi ont toujours utilisée avec beaucoup de profit, une œuvre que tous ceux qui avaient à juger, à délibérer, à écrire sur des questions de foi désiraient ardemment se procurer<sup>43</sup>. Or, l'ouvrage, maintenant vieux de deux cents ans, se fait rare, car il n'a été imprimé qu'une seule fois, en 1503. Et les exemplaires disponibles, tant manuscrits qu'imprimés, contiennent de nombreuses erreurs. C'est pourquoi Peña a été approché par le Sénat de l'Inquisition générale romaine pour qu'il en prépare une nouvelle version corrigée et améliorée. Le commissaire général Thoma Zobbio a pris soin de lui fournir plusieurs exemplaires du texte. Peña les cite précisément : d'abord, l'impression de Barcelone, puis trois manuscrits, sur lesquels le préfacier donne des précisions. L'un d'entre eux, assez ancien (*vetustus satis*) appartenait au cardinal Jacques Sabelli<sup>44</sup>, grand inquisiteur de l'Église romaine, un autre, plus récent, au cardinal Jean François de Gambara<sup>45</sup>, également inquisiteur général. Mais le plus fidèle provenait de l'inquisiteur de Bologne : le canoniste juge celui-là plus ancien et mieux corrigé, transcrit avec beaucoup de soin sous le pontificat de Pie II<sup>46</sup>. Selon Louis Sala-Molins, qui a examiné ces manuscrits, le travail de restitution du texte peut être qualifié de scientifique : Peña a « des scrupules d'éditeur moderne<sup>47</sup> ». Le canoniste espagnol affirme qu'il a consacré plus d'un an à ce travail.

Dans la préface de l'édition de 1585 (datée de décembre 1584), Peña indique qu'après la première édition de 1578, il a de nouveau examiné les manuscrits. Il explique, par ailleurs, qu'il a jugé l'appellation « commentaires » préférable à celle de « scolies » et que, pour faciliter la consultation de l'ouvrage, il a disposé lesdits commentaires en continuité avec le texte. Dans les deux préfaces, il donne quelques

43. Notre résumé explicatif de ce passage du *DI*, p. †3 v<sup>o</sup> : « quo vtilissime sunt semper usi iudices violatæ religionis in causis fidei prudenter & secure tractandis [...] maxime vero illi ardentius expetebant, qui fidei negotia aut iudicando, aut consulendo, aut scribendo tractabant ».

44. Jacques Sabelli (1523-1587), cardinal-archevêque de Bénévent.

45. Jean-François de Gambara (1533-1587), évêque de Viterbe, cardinal.

46. Enea Silvio Piccolomini ou Æneas Silvius (1405-1464), pape de 1458 à 1464.

47. Louis Sala-Molins, *op. cit.*, p. 16.

renseignements sur ses annotations marginales : il a, par exemple, donné le nom des auteurs en désaccord avec Eymerich. Peña remercie tout particulièrement le frère Paul Constabile<sup>48</sup> pour son aide dans la mise à jour du texte d'Eymerich, enrichi des décisions pontificales postérieures à celui-ci, et exprime sa gratitude à l'égard d'Honoré Figuerola, docteur dans les deux droits originaire de Valence<sup>49</sup>.

Francisco Peña affirme sa volonté d'établir une politique générale, universelle, en matière d'Inquisition. Il a veillé avant tout à consigner ce qui est conforme au droit commun et non les usages régionaux ou nationaux particuliers<sup>50</sup>. Dans le corps de l'ouvrage, il les citera cependant à plusieurs reprises et recommandera de les observer. Enfin, il est soucieux de prévenir l'argument selon lequel Eymerich aurait travaillé sans méthode. Il rappelle que ce dernier a rassemblé dans son traité tout ce qui concernait l'Inquisition<sup>51</sup>, imitant en cela ses prédécesseurs Burchard de Worms, auteur du *Collectarium canonum* (début du XI<sup>e</sup> siècle), Yves de Chartres, auteur du *Decretum* (fin du XI<sup>e</sup> siècle), Hugues le Catalan, auteur d'un abrégé du *Décret* d'Yves de Chartres, Gratien, auteur de la *Concordia discordantium canonum* (1140-1150). Ce faisant, il situe Eymerich dans une lignée de canonistes, où lui-même prend sa place.

## Organisation du livre

Le lecteur moderne ne peut manquer d'être admiratif devant l'organisation du *Directorium* de Peña : comme on l'a vu plus haut,

---

48. Inquisiteur, puis Maître du Vatican, Maître général des Dominicains de 1580 à 1582.

49. Honorato (Honoratus, Honoré) Figuerola, mort en 1608. Chanoine à Valence, sa ville natale, en 1583, inquisiteur au tribunal du Saint-Office de Murcie, Valence et Saragosse.

50. Notre résumé explicatif de ce passage du *DI*, p. †4 r<sup>o</sup> : « in his vero præcipuus noster labor fuit tradere ea quæ iuri communi consentiunt; nam privatas provinciarum, aut inquisitionum sanctiones & consuetudines noluimus consulto in hoc opere vim legum obtinere ».

51. Notre résumé explicatif de ce passage du *DI*, p. †4 v<sup>o</sup> : « Cum enim Eymericus cuncta colligere in unum decrevisset, quæ ad negotium inquisitionis spectarent ».

la consultation de l'imposant volume est facilitée par un résumé en une page de chacune des parties (« Summa eorum quæ ab Eymerico in singulis Directorii partibus tractantur »), un catalogue des sujets traités, par ordre d'apparition, et un index des hérésies et des erreurs, par ordre alphabétique<sup>52</sup>. Toutes les sous-parties comportent un sommaire (*summarium*). L'épître dédicatoire d'Eymerich, reproduite par l'éditeur, témoignait déjà d'un souci de compilation exhaustive et ordonnée<sup>53</sup>. Peña ajoute une préface à chacune des parties II et III du traité d'Eymerich. Les documents pontificaux qui terminent le volume sont également accompagnés d'un index.

La première partie, sur la foi, n'est pas à proprement parler un traité, mais plutôt une compilation d'extraits de décrétales d'Innocent III, d'Innocent IV, de Clément V, Boniface VIII, Alexandre III, etc. Cette partie se termine de façon synthétique par « Douze questions sur la foi convenant à l'office de l'Inquisition » (*DI*, p. 58-78 [nous traduisons]). La théologie de saint Thomas d'Aquin y est à l'honneur, particulièrement la *Secunda Secundæ* de la *Summa theologiæ*.

52. À titre d'exemple, voir *ibid.* p. 240. col.1 A, p. ††3 ro : « Angelos esse decem tantum. Error Algazelis » (« Il n'y a que dix anges, erreur d'Algazel » [nous traduisons]); *Ibid.*, par. 2, q. 7, p. 249, col i E, p. [††7 r<sup>o</sup>] : « mulieris osculum esse mortale peccatum, non autem concubitum cum ea. Hæresis Begardorum » (« embrasser une femme est un péché mortel, mais non s'accoupler avec elle, hérésie des Bégards » [nous traduisons]).

53. *Ibid.*, p. 1 v<sup>o</sup> : « Præsens opus nostrum noviter concordatum, utiliter compaginatum ex præfatis canonibus, legibus, constitutionibus, [...] & aliis inquisitionis officio necessariis, hinc inde collectis : ut altera Ruth de spicis hac illac dispersis post tergum metentium, manipulum constringentes compilavimus, edidimus, & conflavimus. [...] Quæ quidem compilatio præsens in partes tres (ut noveritis) est distincta. Nam in prima agitur de fide catholica, ut plantetur. In secunda de pravitate heretica, ut vitetur. In tertia de officii practica, ut servetur. » (« Notre présent ouvrage nouvellement mis à jour, utilement compilé à partir desdits canons, lois, constitutions [...] et autres textes nécessaires à l'office de l'Inquisition, recueillis çà et là : telle Ruth glanant de-ci de-là les épis dispersés après le passage des moissonneurs, nous les avons liés, édités, assemblés pour produire ce manuel. [...] La présente compilation est divisée en trois parties (comme vous le verrez). Car dans la première, il est question de la foi catholique (pour l'inculquer). Dans la deuxième, de la méchanceté hérétique (pour s'en garder). Dans la troisième, de la pratique de l'office, pour l'observer. » [nous traduisons])

Dans la préface de la seconde partie, sur la méchanceté hérétique (« De hæretica pravitate »), Peña compare Eymerich au navigateur et au médecin prudents (*DI*, p. 79). Il explique que, si Eymerich a recensé toutes les erreurs, il a accordé une attention particulière à celles de son temps. En effet, il est fait mention dès le titre des Vaudois, des Pauvres de Lyon, des Bégards, des Fraticelles, etc. Nous avons vu plus haut qu'Eymerich s'était particulièrement attaqué à son compatriote catalan Raymond Lulle. Cette seconde partie consigne cent erreurs de Raymond Lulle parmi les cinq cent relevées par vingt maîtres sous l'égide du cardinal Henri de Suse dit *Hostiensis* (*DI*, p. 255-262). Toute une section est également consacrée aux livres condamnés par les papes, dont ceux de Raymond Lulle, et par les inquisiteurs d'Aragon, parmi lesquels l'œuvre d'Arnaud de Villeneuve (*DI*, p. 265).

Dans la préface de la troisième partie, sur la pratique de l'office de l'Inquisition, Peña reprend la comparaison avec la médecine (*DI*, p. 389). Des malades guérissent grâce à des remèdes, mais chez d'autres, le mal triomphe et il faut amputer. Il en est de même pour l'âme. Certains sont si atteints que tout ce qu'il y a de beau chez l'homme disparaît chez eux. Peña compare Eymerich à un admirable médecin, qui préconise de guérir ceux qui peuvent être guéris et de supprimer les autres pour éviter la contagion. Les inquisiteurs sont des médecins nommés par le pape, auquel Eymerich sert de guide<sup>54</sup>. Dans ces trois parties, Peña reproduit le texte d'Eymerich. Outre les commentaires, son apport consiste aussi en des notes marginales, que nous allons maintenant examiner.

## Les notes marginales

Un examen attentif des notes marginales montre qu'elles remplissent les principales fonctions suivantes : édition critique, renvoi à d'autres passages, commentaires lexicaux, précisions temporelles, références, corrections et mises à jour ponctuelles apportées au texte d'Eymerich. Des corrections et des mises à jour plus élaborées feront l'objet des

---

54. *DI*, p. 389 [nous traduisons] : « Iudices violatæ religionis (qui sunt ad curandam et avellendam hæresim medici a summo Pontifice Romano destinati) instruit ».

scolies placées après les trois parties du texte d'Eymerich dans l'édition de 1578, puis mises à la suite du texte qu'elles discutent dans les éditions postérieures.

Les notes constituant un appareil critique sont les plus nombreuses. Les endroits douteux du texte sont signalés par le signe typographique †. Conformément aux méthodes d'édition critique moderne, Peña indique les leçons des autres manuscrits consultés ainsi que de l'édition de Barcelone. En l'absence de lecture satisfaisante dans les témoins consultés, il émet des hypothèses. Nous donnons quelques exemples dans le tableau ci-dessous :

Pages	Texte	Note marginale
65	Sicut color videri non potest nisi per † lumen	†Aliàs. Lucem
83	& ampliacionem † doctorum	† forte, explicacionem
103	Fidelitatis domini †	† In antiquis codicibus constanter legitur homini
208	Corporaliter † requisitus	†Al. personaliter
263	Immo meritorię inquantum † sunt	† In Bononiensi <sup>55</sup> ita : si reputent suum creatorem
266	Fratrem Arnaldum Burgeti	† Al. Burgnesij.
312	Quod ultra ducentos †	† in codice Sabellano <sup>56</sup> legitur : quadringentos
316	Gaufredus de † Crudillis	†Fortè. Cruylles
316	Quem † Virginalē vocarunt	†Sabellanus et Bonon. codices Virgilianum habent.

La note marginale se réfère parfois à l'édition de tout un passage particulièrement lacunaire : « Sequentia glossemata emendavimus iuxta

55. Le manuscrit de l'inquisiteur de Bologne.

56. Le manuscrit du cardinal Sabelli.

exemplum vetusti consilii Guidonis Fulcodij, quod est in Bibliotheca Vaticana<sup>57</sup> » (*DI*, p. 194).

Les renvois à d'autres passages du texte sont également fréquents. L'éditeur emploie des formules abrégées du type<sup>58</sup> : « De his Eymer. infra hac 2 p. q. 49. 51. 52. & 53. » (*DI*, p. 102), « De hac materia copiose Eymer. 2. p. q. 42. & 43 » (*DI*, p. 106), « Vide Eymer. 3 par. q. 89 » (*DI*, p. 139). Il renvoie aussi à ses propres commentaires : « Vide commentarium super cap. Vergentis, vbi habentur plene de hac re » (*DI*, p. 140), « Eymer. 3. p. q. 112, ubi dixi plene » (*DI*, p. 219). Les commentaires lexicaux concernent principalement les usages des différentes langues vernaculaires, et particulièrement l'espagnol. Ainsi, à propos de *leuca* : « Vox Hispanis nota, quæ continet quatuor milliaria italica<sup>59</sup> » (*DI*, p. 408). Ou encore de *cedula* : « vox hispanica quæ significat chyrographum brevi comprehensum sermone<sup>60</sup> » (*DI*, p. 408). Ou de *sedes* : « Vox Hispana, idest, ad Ecclesiam cathedralem, quam Hispani Sed. vocant<sup>61</sup> » (*DI*, p. 221). Ailleurs, il dira que c'est un mot catalan (*vox catalana*, p. 267). Peña donne des précisions temporelles, en particulier pour la datation des textes cités par Eymerich (ex. : « edita anno domini 1307 », *DI*, p. 120; « edita anno Dom. 1260 », *DI*, p. 135). Il précise les références, bibliques (ex. : en face de « in evangelio » : « Luc. 16, Gen. 18 », *DI*, p. 121) ou patristiques (ex. : en face de « Augustinus †

57. « Nous avons corrigé les termes suivants en nous basant sur le vieux *Consilium* de Guido Fulcodius, qui est à la Bibliothèque Vaticane. » [nous traduisons] Il s'agit du *Consilium de quibusdam dubitabilibus in negotio inquisitionis*. Guido Fulcodius ou Gui Foulques, le futur pape Clément IV (1265-1268), est également l'auteur de *Quæstiones quindecim ad inquisitores*.

58. Ces formules que nous ne traduisons pas toutes afin de ne pas allonger indûment le texte renvoient précisément (partie, question ou chapitre) aux passages dans lesquels soit Eymerich, soit son commentateur Peña ont traité plus longuement de cette question : *plene, copiose*.

59. « Lieue : mot en usage chez les Espagnols, qui équivalait à quatre milles d'Italie » [nous traduisons].

60. « Cédule : mot espagnol qui signifie un texte rédigé de manière abrégée » [nous traduisons].

61. « Siège : mot espagnol, c'est-à-dire à l'église cathédrale, que les Espagnols appellent siège » [nous traduisons].

de fide catholica » : « † Hoc habet S. Augustinus in libro de fide ad Petrum Diaconum, c. 39<sup>62</sup> », *DI*, p. 89).

L'éditeur apporte des corrections ponctuelles au texte d'Eymerich (ex. : « Et hec sententia est falsa<sup>63</sup> », *DI*, p. 205), en renvoyant à d'autres autorités ou à ses commentaires pour de plus longs développements. Sur de nombreux points, Peña n'hésite pas à montrer son désaccord avec Eymerich. Les notes servent à organiser le reste, en indiquant les parties : *primus error*, *secundus error*, *tertius error*, etc. Enfin, des mises à jour sont faites brièvement : « Sed hodie nullus eximitur a jurisdictione inquisitorum. Eyme 3 par. q. 28 ubi dixi<sup>64</sup> » (*DI*, p. 171) ou « Hæc hodie non fiunt in causa hæresis ut dixi 3. par. super q. 175<sup>65</sup> » (*DI*, p. 192) ou encore « Sed hodie omnis hæresis abjuratur, & ita cessat quæstio<sup>66</sup> » (*DI*, p. 201). Pour étayer ses jugements, le canoniste renvoie fréquemment aux *Institutiones catholicæ* de Diego de Simancas (1552), largement citées à la fois dans les notes marginales et dans les commentaires. En bref, Francisco Peña a entouré le texte d'Eymerich d'un apparat de notes abondant et varié.

## Les scolies et les commentaires

Dans la première impression romaine, la pagination recommence pour les scolies (*Scholix vel Adnotationes*). En marge sont indiqués clairement la page du texte d'Eymerich et l'endroit précis auxquels elles renvoient (ex. *DI*78, « p. 5. Col. 1 C »). À partir de l'édition romaine de 1585, que reproduit l'édition vénitienne de 1595, les scolies, maintenant appelées *Commentaria* et numérotées, suivent immédiatement le texte auquel elles se rapportent.

62. « Saint Augustin a ceci dans le livre sur la Foi au diacre Pierre, chap. 39 » [nous traduisons].

63. « Et cette opinion est fausse » [nous traduisons].

64. « Mais aujourd'hui, personne n'échappe à la juridiction des inquisiteurs. Eymer, 3<sup>e</sup> partie, question 28, où je l'ai dit » [nous traduisons].

65. « Cela n'arrive plus aujourd'hui dans une cause d'hérésie, comme je l'ai dit [dans la] 3<sup>e</sup> partie, au sujet de la question 175 » [nous traduisons].

66. « Mais aujourd'hui toute hérésie est abjurée, et ainsi prend fin l'interrogatoire » [nous traduisons].

Le travail d'édition critique entrepris dans les notes marginales se poursuit dans les scolies ou commentaires :

Hic locus valde me torsit, quia in omnibus codicibus erat deprauatus, nec vlla omnino poterat colligi sententia. In Barcinonensi enim impresso, qui ceteris in hoc loco erat emendatior, ita legebatur<sup>67</sup>. (*DI*, commentaire XXV, p. 225)

*Ministralibus*. Sabellanus *Magisterialibus*, codex Cardinalis de Gambara, *Ministerialibus*. sed Barcinon. and Bonon. melius habent, *Ministralibus*. Est vox Hispana, qua significantur mechanicarum artium artifices, quos Itali vocant *Artesani*<sup>68</sup>. (*DI*, commentaire XXXIII, p. 262)

Comme il l'annonçait dans la préface de décembre 1584, Peña s'est de nouveau penché sur les passages difficiles pour en donner une interprétation plus satisfaisante. En voici un exemple tiré de la seconde partie, où l'on peut observer le travail d'édition critique effectué à propos de la leçon « Sane in purgationibus faciendis », etc. Dans l'édition de 1578, on lisait, dans la scolie XI :

Verba sunt Eymerici, quæ habentur in tribus codicibus, Bononien. and Ferrarien. manuscriptis, and in Barcinonen. Impresso : sed desunt in Sabelliano. sententia uidetur imperfecta, and supplendum puto : iuri satisfactum erit, aut aliud simile. In Bononiensi legitur : *Qui perpurgando exhibent iuramentum, sed legendum est, pro purgando*<sup>69</sup>. (*DI*78, p. 40)

67. « Ce passage m'a vraiment tourmenté, car il était corrompu dans tous les exemplaires, et on ne pouvait retirer aucun sens de leur collation. Dans l'impression de Barcelone, qui était plus sûre que les autres pour ce passage, on lisait ceci. » [nous traduisons]

68. « *Ministralibus*. [Manuscrit du cardinal] Sabelli : *Magisterialibus*, manuscrit du cardinal de Gambara : *Ministerialibus*. Mais Barcelone et [le manuscrit de l'inquisiteur de] Bologne ont mieux : *Ministralibus*. C'est un mot espagnol par lequel on désigne les artisans des arts mécaniques, que les Italiens appellent *Artesani*. » [nous traduisons]

69. « Ce sont les mots d'Eymerich, que l'on trouve dans trois exemplaires : les manuscrits de Bologne et de Ferrare et l'impression de Barcelone. Mais ils manquent dans le [manuscrit du cardinal] Sabelli. Le sens ne semble pas satisfaisant et je pense qu'il faut remplacer par : on satisfera au droit, ou quelque chose de semblable. Dans le manuscrit de Bologne, on lit : "Ceux qui produisent un serment en se rachetant complètement", mais il faut lire : "pour se racheter". » [nous traduisons]



Poursuivant sa réflexion, il va rechercher ailleurs le texte manquant : dans l'exemplaire de l'UQAM, ce passage est ainsi commenté dans le commentaire XIV :

Hæc verba quæ sequuntur usque in finem huius capituli, desumptæ sunt ex cap. Constitutus. § Sane de purga. Canon. habentur in tribus Codicibus Barcinonen. Impresso, Bononien. & Codice Cardinalis de Gambarara : absunt tamen a Sabellano. Restituta sunt autem suæ integritati ex dict. Cap. Constitutus<sup>70</sup>. (*DI*, p. 116)

Dans les commentaires, les passages cités d'Eymeric sont imprimés en italique, suivis de l'explication en romain. La première partie d'Eymerich donne lieu à vingt-quatre scolies dans la première édition romaine et vingt-six commentaires dans l'édition de 1585 et les impressions suivantes. Le premier long commentaire (*DI*, p. 5-6) explicite la décrétale d'Innocent III condamnant Joachim de Flore au Concile de Latran (1215). Les commentaires 20 à 26 portent sur les douze questions d'Eymerich sur la foi. Dans cette partie, on note une récurrence des références à saint Thomas d'Aquin et à Cajetan.

Dans l'édition de 1578, les scolies du livre II sont précédées d'une préface où Peña indique ses sources (*DI78*, p. 29). Il cite les conciles de Béziers, de Toulouse et de Narbonne tenus contre les hérétiques aux siècles passés. Il a également consulté Guido Fulcodius, auteur de *Quæstiones quindecim ad inquisitores et Consilium de quibusdam dubitabilibus in negotio inquisitionis* (milieu du XIII<sup>e</sup> siècle). Enfin, Peña a trouvé à la bibliothèque du Vatican un texte jamais imprimé ni diffusé, un manuscrit sur parchemin. Ce livre lui a été donné par le cardinal Guglielmo Sirloto (1514-1585), ami du cardinal Marcello Cervini, futur pape Marcel II et conservateur de la Vaticane à partir de 1570. Comme l'éditeur ne pouvait l'imprimer au complet, il en donnera un aperçu, avec des informations inédites ou connues de peu de personnes. Dans l'édition de 1585, les soixante-quatre scolies sont remplacées par

70. Ici, Peña explique qu'il a emprunté le passage ajouté au chapitre « Constitutus », paragraphe « Sane de purga », présent dans trois témoins (Barcelone, Bologne, Cardinal de Gambarara).

quatre-vingt-trois commentaires. Parmi les développements contenus dans ces derniers, signalons particulièrement ceux qui portent sur la définition de l'hérésie (*DI*, commentaires XXVI à XXVIII, p. 231-238). Une Vie du bienheureux Pierre de Vérone, inquisiteur et martyr, est insérée dans le commentaire XXXVIII (*DI*, p. 274-278) à propos de l'hérésie manichéenne en Italie.

Dans l'édition de 1578, une préface (*DI78*, p. 114) aux scolies de la troisième partie annonce que des sujets importants et sérieux vont maintenant être abordés. En effet, explique Peña, il y avait chez Eymerich des indications plus que des déclarations; en outre, beaucoup de choses sont datées, après toutes ces années, ou ont tout simplement changé. Cette partie est d'autant plus importante qu'elle traite de la pratique de l'Inquisition ainsi que des peines à infliger, sur lesquelles tous les docteurs ne sont pas d'accord. Il a donc fallu donner des explications plus précises, pour qu'il n'y ait pas de doute dans l'esprit du lecteur. Peña a pris soin de transmettre la doctrine la mieux reçue (*receptiora tradere*), et de donner tout ce qui peut être utile à l'inquisiteur sans le moindre risque d'erreur. Il ne s'agit pas tant de suivre des avis subtils que des opinions vraisemblables et sûres. Dans cette partie, Peña s'efforce surtout de déclarer, confirmer, rejeter ou infirmer, en fonction des décisions pontificales. Cette préface, qui disparaît avec la transformation des scolies en commentaires, est éclairante quant à la position du canoniste vis-à-vis de son prédécesseur du XIV<sup>e</sup> siècle.

Dans sa volonté de donner au texte d'Eymerich une portée plus romaine et universelle, Peña veille aussi à le déshispaniser, comme le montre ce commentaire :

Sæpe monui, Eymericum in hoc opere vti solitum vocibus vulgaribus nationis nostræ, nam quòd latini asylum vocant, Hispani *saluaguardiam* dicunt, Itali *franquiziam*<sup>71</sup> (*DI*, commentaire I, p. 391)

71. « J'ai souvent averti qu'Eymerich avait l'habitude, dans cet ouvrage, d'utiliser des mots de la langue vulgaire de notre pays, car ce que les Latins appellent *asylum*, les Espagnols le nomment *salvaguardia*, les Italiens *franquizia*. » [nous traduisons]

Les remarques sur les choix lexicaux d'Eymerich sont, en effet, assez nombreuses. Elles pourraient faire l'objet d'un article distinct en raison de leur intérêt philologique. Il faut cependant savoir qu'à l'encontre de ce mouvement d'universalisation, Francisco Peña cite abondamment des références espagnoles récentes, telles que les *Institutiones catholicæ* de Diego de Simancas (1552) et l'*Instructio madriliانا* (1561). Il lui arrive aussi de privilégier les usages de son pays natal. Ainsi, dans le commentaire XLV de la troisième partie (*DI*, p. 512), sur la question de savoir si les accusés doivent être traduits devant un tribunal civil un jour ouvrable ou un jour férié, il indique que, dans de nombreuses villes d'Europe, le jour ouvrable est privilégié. Mais il préfère, quant à lui, les jours fériés, afin que la foule puisse voir les tortures et les châtimens. C'est ainsi que les choses se passent en Espagne, comme le prescrivent les *Instructions madrilènes* de 1561.

Les commentaires XXXVII (*DI*, p. 475) à XLIX (*DI*, p. 531) de la troisième partie concernent les treize questions d'Eymerich sur la pratique de l'Inquisition. Dans l'édition de 1578 (*DI78*, scolie CXVIII, p. 224-230), Peña affirme, à propos de la torture, qu'il n'y a pas de question plus difficile dans toute l'œuvre d'Eymerich, mais que c'est aussi la plus importante et celle qui requiert le plus de précisions. Dans l'édition de 1595, le commentaire XXXIX portant sur ce sujet est très élaboré (*DI*, p. 482-486) et s'appuie sur l'autorité de Simancas.

Les chiffres montrent qu'à l'instar de la longueur respective des parties du *Directorium*, le nombre de scolies ou de commentaires devient de plus en plus important d'une partie à l'autre : de vingt-six pour la partie I (vingt-quatre dans l'édition de 1578) à cent quatre-vingt pour la partie III (cent soixante-neuf dans l'édition de 1578).

## Nouvelles hérésies et Contre-Réforme

Il importe en terminant de faire quelques observations sur les nouveaux visages que prend l'hérésie dans le *Directorium* du XVI<sup>e</sup> siècle. Si Peña traite longuement, à l'instar d'Eymerich, des hérésies répandues dans la chrétienté du XIV<sup>e</sup> siècle, du judaïsme

et de l'islam, il met à profit notes marginales et commentaires pour traiter du nouvel hérétique : Luther. Les Luthériens sont considérés par le canoniste comme les pires de tous les hérétiques : « Lutheranis omnium pessimis hæreticis » (*DI*, commentaire XLII de la troisième partie, p. 598). Plus rarement nommés, les Calvinistes le sont toujours en association avec les Luthériens : « vt nostro seculo ad Lutheranos, Caluinistas, and ceteros cuiuslibet sectæ » (*DI*, commentaire XXI de la troisième partie, sur l'examen des hérétiques, p. 429). Le nom de Luther apparaît dans les commentaires des trois parties. Comment reconnaît-on le Luthérien selon Franciscus Peña? Il ne croit pas au pouvoir du pape, il ne rend pas de culte aux images, mais les brise. Dans la seconde partie, Luther apparaît au chapitre des livres interdits (*DI*, commentaire III, p. 89-90). Dans le commentaire IV (*DI*, p. 94-95), Peña se demande s'il est permis d'avoir des images d'hérétiques tels que Luther, Calvin et leurs semblables, et conclut par l'affirmative si c'est dans le but de les déprécier. Il cite l'exemple de Gilbert de Longueil<sup>72</sup> qui avait peint Luther sous les traits d'un loup noir coiffé d'un capuchon monastique.

C'est dans la troisième partie que Luther apparaît le plus fréquemment, souvent à titre d'exemple introduit par la formule *verbi gratia*. À la fin du commentaire IV (*DI*, p. 394), Peña recommande aux inquisiteurs d'ajouter dans le serment de renonciation les phrases qu'ils jugent utiles « contra Lutheranos, Caluinistas, et ceteros hereticos quibuscunque nominibus censeantur<sup>73</sup> ». Sur la même page, Luther est traité d'homme pestilentiel. Pour montrer qu'il faut prendre garde aux personnes civiles qu'on emploie pour le Saint-Office, Peña donne pour seul exemple celui de l'envoyé de Charles Quint qui devait mener Luther à Worms en 1521 : infecté par l'hérésie de Luther, il était tacitement en sa faveur. Si Charles Quint avait su cela, il aurait pu perdre Luther à ce moment-là et l'Histoire aurait tourné autrement. Dans le commentaire XIII (*DI*, p. 415), il propose une formule d'accusation de Martin Luther, imprimée en gros caractères. Dans le commentaire LXXII (*DI*, p. 622),

72. Humaniste, éditeur d'Érasme, 1507-1543.

73. « Contre les Luthériens, les Calvinistes et les autres hérétiques, quel que soit le nom sous lequel on les range » [nous traduisons].

il envisage le cas où deux témoins comparaissent devant l'inquisiteur. L'un rapporte qu'il a entendu Luther dire que le pouvoir des indulgences était nul, l'autre qu'il a entendu, au même moment et dans le même lieu, Luther dire que les indulgences avaient été inventées par les papes à des fins d'enrichissement. Peña décide que ces deux témoignages s'équivalent, en prouvant que Luther est un hérétique.

On pourrait penser que les références au Concile de Trente sont nombreuses dans les commentaires de Peña, dont l'objectif manifeste, dans cette édition critique et commentée du *Directorium* d'Eymerich, est de procéder à une codification de l'Inquisition romaine et universelle. En effet, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, des œuvres<sup>74</sup> sont réimprimées, dont les titres annoncent des mises à jour prenant en compte les décisions du Concile de Trente. Or, dans le *Directorium*, leur place est plus modeste que l'on aurait pu s'y attendre. Le canoniste cite le Concile une dizaine de fois, sous forme de renvois à l'une ou l'autre session<sup>75</sup>. Mais cela est peu en comparaison d'autres sources, particulièrement les très fréquentes références aux *Instructiones catholicæ* de son compatriote Diego de Simancas<sup>76</sup>. Une comparaison systématique des scolies de la première édition et des commentaires qui les remplaceront dès la deuxième édition, qui dépasse le cadre de ce travail, permettrait de savoir si Peña a accordé davantage d'importance aux décisions du Concile dans les remaniements effectués entre 1578 et 1585 pour sa version finale, qui sera reprise dans les impressions subséquentes, dont notre édition vénitienne.

74. Par exemple, la *Summa aurea armilla nuncupata* de Bartholomeo Fumo et le *Scrutinium sacerdotale* de Fabio Incarnato. Voir p. 195.

75. Sondage effectué à partir de la version numérisée de l'édition de 1578 (Cornell University, <http://digital.library.cornell.edu>, juin 2010).

76. Dans l'édition de 1578 (*ibid.*), cette œuvre est citée plus de trois cent fois. Tout en gardant à l'esprit les changements que Peña a pu apporter dans l'édition de 1585, ce chiffre peut donner un ordre de grandeur.



Johanne Biron

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,  
Montréal

Autour d'un exemplaire des  
*Lauretanæ Historiæ libri quinque*  
du jésuite italien Orazio Torsellino.  
La traversée d'un livre et d'un culte  
de l'Europe vers l'Amérique

La présence, dans les Collections de l'Université du Québec à Montréal, d'un exemplaire des *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*<sup>1</sup> nous invite à nous pencher sur la traversée d'un livre, mais aussi sur la translation

---

1. Un très grand nombre de pages manquent dans cet exemplaire, dont la page de titre. La description versée au catalogue informatisé des bibliothèques de l'institution indique qu'il s'agit d'un exemplaire de l'édition de 1597 : *Horatii Tursellini romani e Societate Iesu Lavretanae historiae libri qvinque*, Romae, A. Zannetum, 1597 (Livres rares : YBX250). Or, nos travaux de comparaison avec les exemplaires d'autres éditions nous permettent d'affirmer que l'exemplaire conservé à l'Université du Québec à Montréal est celui d'une édition de 1605 publiée à Tournon par Claude Michel (témoin le cul-de-lampe au monogramme de Claude Michel qui se trouve au feuillet 9<sup>o</sup>) : *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605, [12], 597, [2], [1 bl.], [9], [3 bl.] p. Voir, à l'illustration 1, la page de titre d'un exemplaire de cette édition de 1605 conservé à la Bibliothèque Municipale de Grenoble (cote : E.20670). Nous remercions Madame Sandrine Lombard, de la Bibliothèque Municipale de Grenoble,

d'un culte de l'Europe vers l'Amérique<sup>2</sup>. Dans cet ouvrage en latin qui a connu de nombreuses rééditions, qui a été traduit très tôt dans plusieurs langues<sup>3</sup> et dont l'influence a dépassé largement les frontières géographiques de son pays, le jésuite italien Orazio Torsellino s'est fait l'historiographe du sanctuaire de Lorette, premier lieu de pèlerinage marial en importance dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle. À l'origine de la tradition lorétaine, que les premières sources écrites du XV<sup>e</sup> siècle consultées par Torsellino font remonter aux années 1291-1294 : quatre translations miraculeuses de la maison natale de la Vierge Marie à Nazareth, qui aurait été détachée de ses fondations, puis transportée par une troupe d'anges de la Galilée jusqu'à Trsat (ou Tersat, actuelle ville de Rijeka), près de Fiume, en « Esclavonie » (Dalmatie, Illyrie ou Slavonie, selon les sources), région qu'elle aurait gagnée le 9 mai 1291, avant de se déplacer et de se fixer ensuite deux fois à

de nous avoir autorisée à reproduire cette page de titre. Nous renvoyons le lecteur à la notice du Catalogue pour le détail de la démonstration et de la description matérielle de l'exemplaire conservé à l'Université du Québec à Montréal. Le lecteur pourra également y apprécier les ressemblances qui existent entre l'édition tournonaise de 1605 et une édition de 1615 imprimée à Lyon par Pierre Rigaud. A ce sujet, voir ci-dessous, aux Illustrations 2 et 3, une reproduction de la page 61 tirée de l'exemplaire de 1605 conservé à l'Université du Québec à Montréal, puis la reproduction de cette même page 61 tirée d'un exemplaire de l'édition lyonnaise de 1615 conservé à la Bibliothèque Municipale d'Auxerre (cote : C 1160 12<sup>o</sup>). Nous remercions Madame Françoise Duvernier, conservatrice en chef et directrice de la Bibliothèque Municipale d'Auxerre, de nous avoir autorisée à reproduire cette dernière page.

2. Deux exemplaires d'éditions rouennaises, qui ont fait partie des collections des Sulpiciens, se trouvent désormais au Centre de conservation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) : *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Rothomagi [Rouen], Apud Richardum Allemanum è regione Collegii, 1612, [20], 480, [10] p. (cote : RES/BG/46); *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Rothomagi [Rouen], Apud Thomam Darè, 1616, [24], 524, [2] p. (cote : RES/BG/47).

3. Nous proposerons des citations en français de l'ouvrage de Torsellino, tirées d'une traduction de 1600 conservée à la Marian Library (University of Dayton, Ohio) : *L'histoire memorable de Notre Dame de Lorette, composee en latin et divisée en cinq livres par le P. Horatio Tursellino Romain, de la Societé de Iesus. Et traducte en François, par N.D.S. [le F.]*, Douay, Jean Bogart, 1600, [8], 201, [7] f. (cote : ML-CL-9256). Cette traduction sera utile ici, même si elle demeure parfois incomplète par rapport à l'original latin, entre autres en ce qui a trait à l'épître dédicatoire. A noter que, désormais, les références à cette traduction française des *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* seront indiquées par la mention *HNDL*.



l'intérieur du territoire de Recanati, dans la région des Marches en Italie, pour s'établir enfin de manière définitive à Lorette, le 10 décembre 1294, dans la province d'Ancône, au terme d'un quatrième déplacement opéré grâce au ministère angélique<sup>4</sup>.

Les migrations prodigieuses de cette Maison-relique sans fondations, et plus particulièrement de sa « sainte & sacrée chambrette<sup>5</sup> » où Marie a été visitée par l'ange de l'Annonciation, participent, de manière surnaturelle, au transfert des reliques qui s'est déployé vers l'Occident, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, quand les croisés ont abandonné la Terre sainte et que les chrétiens, qui n'y auraient désormais plus facilement accès, ont pris avec eux des restes sacrés<sup>6</sup>. L'authenticité de la Sainte Maison de Lorette — la *Santa Casa di Loreto* — semble avoir été admise sans

4. Voir Giuseppe Santarelli, *La Santa Casa di Loreto : tradizione e ipotesi*, quarta edizione ampliata e aggiornata, Loreto, Edizioni Lauretane Santa Casa, 2006, 507 p. (plus précisément p. 11, 42-45, 112, 265-275). Nous remercions le père Santarelli, directeur de la *Congregazione Universale della Santa Casa*, pour l'accueil généreux et enthousiaste qu'il nous a fait à Lorette en mai 2009 et avril 2010. Voir aussi Italo Tanoni, « Le culte marial de la Sainte Maison de Lorette et son évolution », *Social Compass : revue internationale de sociologie de la religion*, vol. 33, n° 1, « Sociologie de la dévotion mariale », 1986, p. 107-138; Pierre-Antoine Fabre, « L'Esclavonie, escale sur la route de l'Occident? La *Santa Casa* de Nazareth transportée par les anges (1291-1294) » et Luc Orešković, « La dévotion à la Santa Casa : célébrer la translation entre Trsat et Loreto au XVII<sup>e</sup> siècle », Marie-Elizabeth Ducreux et Pierre-Antoine Fabre [dir.], *Cahiers du Centre de recherches historiques*, Paris, Centre de recherches historiques, avril 2008, n° 41, « Sanctuaires et transferts de cultes », p. 25-38, 73-88.

5. *HNDL*, livre I, chap. II, f. 7<sup>r</sup>. Les périphrases qui renvoient à la Sainte Maison de la Vierge sont nombreuses. Voici quelques exemples tirés de la traduction française : « la celle ou chambrette tres-venerable de la Vierge » (f. 6<sup>r</sup>), « ceste maison aymée de Dieu, & de la religion » (f. 7<sup>r</sup>), « ceste petite celle Nazaréenne » (f. 8<sup>r</sup>), « ceste chappelle prodigieuse » (f. 10<sup>r</sup>), « ceste divine maisonnette » (f. 10<sup>r</sup>), « la maison natale de la Vierge » (f. 11<sup>v</sup>), « ceste sainte maisonnette » (f. 12<sup>v</sup>), « la sainte maison enlevée » (f. 12<sup>v</sup>), « ceste chambrette tant recommandable » (f. 14<sup>v</sup>), « ceste sainte Chapelette » (f. 21<sup>r</sup>), « ce sacré edifice » (f. 27<sup>r</sup>), « ceste tres-auguste maisonnette » (f. 31<sup>v</sup>), « la plus sainte Chapelle de la terre » (f. 98<sup>v</sup>).

6. Voir Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 269-270, 299 et sq.; Italo Tanoni, *op. cit.*, p. 108; Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », Konrad Eisenbichler et Nicholas Terpstra [dir.], *The Renaissance in the Streets, Schools, and Studies: Essays in Honour of Paul F. Grendler*, Toronto, Centre for Reformation and Renaissance Studies, coll. « Essays and Studies », 2008, p. 211-212; Paul V. Murphy, « The Jesuits and the Santa Casa di Loreto: Orazio Torsellini's *Lauretanae historiae libri quinque* », Thomas M. Lucas, S.J. [dir.], *Spirit, Style, Story: Essays Honoring John W. Padberg, S.J.*, Chicago, Jesuit Way/Loyola Press, 2002, p. 269-270.



Illustration 1. Page de titre, Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605. Bibliothèque Municipale de Grenoble. Cliché BMG E.20670.

réserve au XVI<sup>e</sup> siècle par Ignace de Loyola et ses compagnons<sup>7</sup>. Orazio Torsellino, qui est entré dans la Compagnie de Jésus en 1562, six ans après la mort de son fondateur, est devenu recteur de la communauté jésuite de Lorette en 1584, trente ans après qu'Ignace eut lui-même envoyé dans cette ville un groupe de quatorze membres pour fonder un collège sous la direction d'Olivier Mannaerts, qui en a été le recteur-fondateur<sup>8</sup>. Les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* sont explicites sur la portée internationale de l'un des premiers ministères confiés aux Jésuites à Lorette, dès le pontificat de Jules III : entendre les confessions, dans des langues diverses, des pèlerins de toutes provenances. Nous montrerons que des éléments constitutifs de la spiritualité ignatienne, par exemple l'insistance sur une réception plus fréquente du sacrement de réconciliation et de l'Eucharistie<sup>9</sup>, se profilent sous la plume de Torsellino. Les livres de son *Historia* se construisent au fil des pontificats successifs, des publications de bulles papales et des proclamations d'indulgences. L'auteur enchaîne les récits de miracles et de conversions, signale les confessions et les communions, de même qu'il se livre à une comptabilisation pointilleuse des dons votifs. Ainsi, la revue attentive de témoignages (de témoins oculaires ou auriculaires) et de preuves (matérielles ou immatérielles) lui permet de mettre au jour, sur le mode de la réitération, la puissance de l'intercession de Notre-Dame de Lorette.

Les *Lauretanæ Historiæ libri quinque* acquièrent cependant, à nos yeux, une valeur particulière lorsqu'ils touchent de près au caractère

7. Voir John W. O'Malley, *Les premiers jésuites : 1540-1565*, traduit par Édouard Boné, S.J., Paris, Desclée de Brouwer/Bellarmin, coll. « Christus », 1999, p. 384; Paul V. Murphy, « The Jesuits and the Santa Casa di Loreto: Orazio Torsellini's *Lauretanæ historiæ libri quinque* », *op. cit.*, p. 270; Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 215-217.

8. Voir Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 217-222; Pio Paschini, « Loreto », *Enciclopedia cattolica*, vol. VII, Città del Vaticano, Ente per l'Enciclopedia cattolica e per il Libro cattolico, 1951, col. 1560.

9. Voir Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 217-222; John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 200-202.

universel que l'auteur a voulu leur donner en choisissant de les écrire en latin<sup>10</sup>. Le fait que l'exemplaire qui a entraîné l'écriture de cet article se trouve à l'Université du Québec à Montréal, dans l'un des fonds patrimoniaux du Québec, nous invite à explorer les liens qui existent entre l'ouvrage de Torsellino, publié à Rome, et l'œuvre missionnaire d'un jésuite de la Nouvelle-France, le père Joseph-Marie Chaumonot, qui a accompli, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la promesse qu'il avait formulée en 1637 au sanctuaire de Lorette en Italie « de bâtir dans la Nouvelle-France [...] une chapelle sous le nom de Notre-Dame de Lorette, et sur le plan de Sainte Maison de la Mère de Dieu<sup>11</sup> ». Nous tenterons de montrer que les descriptions et remarques qui concernent la Lorette du Canada dans les pages autobiographiques du père Chaumonot paraissent emprunter parfois à la *manière* d'Orazio Torsellino, dont le nom (et implicitement l'œuvre) est cité, par ailleurs, par le père Martin Bouvart dans son mémoire *De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada*, qui date de mars 1675. La question lorétaine dans les textes jésuites de la Nouvelle-France — plus particulièrement, dans l'autobiographie et la correspondance du père Chaumonot, le mémoire du père Bouvart et les relations du père Claude Dablon, recteur du Collège de Québec et Supérieur général des missions de la Nouvelle-France — sera donc examinée afin de fouiller les liens qui existent entre ces écrits missionnaires et l'histoire en cinq livres du père Torsellino<sup>12</sup>.

10. Torsellino s'en explique dans son épître dédicatoire adressée au cardinal Pietro Aldobrandino (voir plus bas).

11. Félix Martin, *Autobiographie du père Chaumonot de la Compagnie de Jésus et son complément*, par le R. P. F. Martin de la même Compagnie, Paris, H. Oudin, 1885, p. 42. Le sanctuaire de Lorette est demeuré le sanctuaire marial le plus populaire d'Italie au XVII<sup>e</sup> siècle (André Sanfaçon, « "A new Loreto in New France": Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, SJ, and the Holy House of Loreto », Germaine Warkentin et Carolyn Podruchny [dir.], *Decentring the Renaissance: Canada and Europe in Multidisciplinary Perspective, 1500-1700*, Toronto/Buffalo, University of Toronto Press, 2001, p. 200-201). Voir aussi Italo Tanoni, *op. cit.*, p. 124-126.

12. L'attrait qu'a exercé la dévotion lorétaine sur les membres de la Compagnie de Jésus et la manière dont ces derniers ont réussi, au XVII<sup>e</sup> siècle, à répandre cette dévotion au sein des peuplades non chrétiennes du monde transatlantique ont fait l'objet d'une thèse de doctorat en histoire en 2008 à la Princeton University. Ce que l'auteur, Karin Annelise Vélez, explique en ces termes, dans un passage où elle précise le sujet de sa recherche : « This dissertation is about the appeal of the Lauretan devotion to the Jesuits, and how they were able to convey their passion

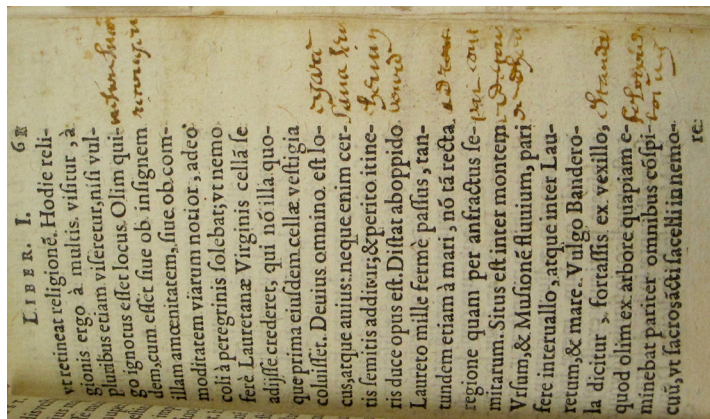


Illustration 2. Notes manuscrites marginales dans Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, [Turmon, tipis Claudij Michaëlis, 1605], p. 61. Cliché UQAM. Livres rares : YBX250.

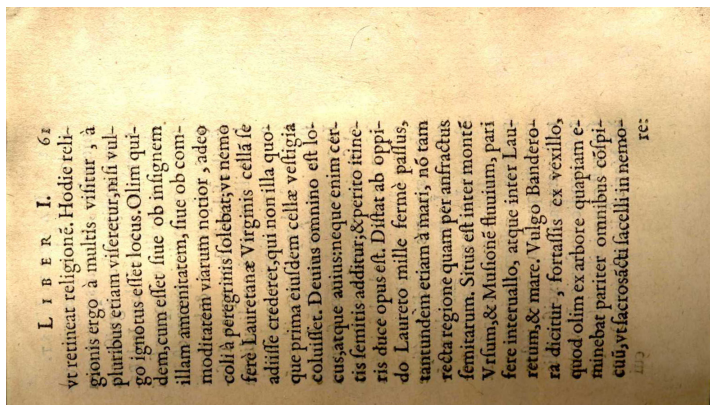


Illustration 3. *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Lugduni, sumptibus Petri Rigaud, 1615, p. 61. Bibliothèque Municipale d'Auxerre. Cliché BMA C 1160 12°.

## Première partie : une dévotion mariale dite par le « père de l'histoire de Lorette »

### I. Conversions, confessions et communions

Les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* sont l'œuvre d'un humaniste qui a enseigné pendant vingt-deux ans au Collège romain, a été recteur du Séminaire de la Compagnie de Jésus à Rome, de même que des collèges jésuites de Florence et de Lorette<sup>13</sup>. Dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, l'histoire d'Orazio Torsellino est présentée comme étant « plus complète et plus étendue que toutes les précédentes », tant et si bien que l'auteur y est nommé « le père de l'histoire de Lorette<sup>14</sup> ». De fait, dans l'avant-dernier chapitre de son ouvrage, Torsellino précise qu'il a voulu marquer les trois cents ans (1294-1594) de l'histoire lorétaine de la Sainte Maison, autour de laquelle une basilique a été édifée : « l'an

for an Italian relic complex to non-Catholics across the Atlantic in the seventeenth century » (Karin Annelise Vélez, *Resolved to Fly: the Virgin of Loretto, the Jesuits & the Miracle of Portable Catholicism in the Seventeenth-Century Atlantic World*, Princeton University, Department of History; Ann Arbor [Michigan], ProQuest LLC, 2008, p. 14, 56). Toutes les traductions de l'anglais, de l'italien et du latin dans le français sont de nous, sauf indication contraire.

13. Voir Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loretto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 215, 221-222; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 47-50. Orazio Torsellino est né à Rome en novembre 1544 et est mort dans cette même ville le 6 avril 1599.

14. Augustin et Aloys de Backer, « Torsellino, Tursellinus (Horace) », *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, ou, notices bibliographiques 1° de tous les ouvrages publiés par les membres de la Compagnie de Jésus, depuis la fondation de l'ordre jusqu'à nos jours; 2° des apologues, des controverses religieuses, des critiques littéraires et scientifiques suscitées à leur sujet, 2° série*, Liège, L. Grandmont-Donders, 1854, p. 663; Carlos Sommervogel, S.J. [dir.], « Torsellini, Horace », *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, première partie : Bibliographie par les pères Augustin et Aloys de Backer; seconde partie : Histoire, par le père Auguste Carayon*, t. VIII, Bruxelles/Paris, Schepens/Picard, 1898, col. 143. Giuseppe Santarelli insiste également sur ce trait : « Il Torsellini è considerato il principe degli storiografi antichi lauretani » (« Torsellin[o] est considéré comme le prince des historiographes lorétains anciens », Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 14, n. 11). De son côté, Karin Annelise Vélez écrit de Torsellino qu'il est « a prominent Jesuit chronicler who turned out to be the most popular Lauretan historian of all » (Torsellino est « un éminent chroniqueur jésuite qui s'est révélé être le plus populaire de tous les historiens lorétains », Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 46).

1594 [...] est le dernier de nostre Histoire, à fin qu'elle comprenne cet espace de trois cens ans que nous donnons à l'Église de Lorette<sup>15</sup> ».

L'une des plus anciennes sources écrites concernant l'histoire de Lorette à laquelle Torsellino ait puisé est la *Translatio miraculosa* diffusée vers 1472-1473, de l'un des premiers recteurs du sanctuaire, Pietro di Giorgio Tolomei, dit le *Teramano*<sup>16</sup>. Il est important de noter qu'au cours des cent vingt-cinq ans qui ont suivi la diffusion du document de *Teramano* jusqu'à la publication, en 1597, de la *Lauretana Historia*, quarante-trois ans (soit un peu plus du tiers de cette période) sont associés étroitement à la présence jésuite à Lorette. Quarante-trois ans de présence jésuite qui ont évidemment servi Torsellino, qui joue néanmoins de prudence dans le chapitre intitulé « Jules troisieme institua à Lorette un College de Jesuistes », quand il explique, à propos des membres de son ordre : « combien ilz ont fait de fruct, tant envers les Loretans, qu'envers les estrangers, j'ayme mieux en laisser le jugement aux autres, que d'en rien toucher par mes escritz<sup>17</sup>. »

L'arrivée des Jésuites à Lorette en 1554, qui y ont été appelés pour agir à titre de confesseurs, coïncide avec la publication, au début de 1554, de l'un des premiers ouvrages publiés par un jésuite, le *Breve directorium ad confessarii ac confitentis munus rite obeundum*, relatif au sacrement de pénitence. Il s'agit du premier manuel jésuite portant sur la confession sacramentelle; il a été écrit par le secrétaire de la Compagnie de Jésus et d'Ignace de Loyola, Juan Alfonso de Polanco (1517-1576), en collaboration avec d'autres jésuites et à la demande même de Loyola. Ce dernier a d'ailleurs insisté pour que chaque confesseur de la Compagnie de Jésus ait son exemplaire personnel du directoire de Polanco. Le petit ouvrage fait valoir, entre autres points et dans un esprit tout ignatien, que le principal fruit du sacrement de réconciliation

15. *HNDL*, livre V, chap. XXVIII, f. 198<sup>r</sup>-198<sup>v</sup>.

16. Voir Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 11, 375; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 35-39.

17. *HNDL*, livre III, chap. XII, f. 103<sup>v</sup>-104<sup>r</sup>.

tient dans la consolation spirituelle qu'en reçoit le pénitent<sup>18</sup>. C'est à travers la mise en valeur d'un lien fort entre pèlerinage et confession — la confession constituant, avec la communion, l'un des éléments essentiels du pèlerinage<sup>19</sup> — que Torsellino abordera cette question du sacrement de pénitence : « à la correction des mœurs depravez la Confession est le moyen du plus grand fruit qu'on sçauroit recueillir d'un vray pelerinage<sup>20</sup> ».

La foule cosmopolite des pèlerins venus « d'outre les Alpes » a justifié l'établissement d'un collège jésuite à Lorette, dans la mesure où, la confession impliquant de réelles contraintes linguistiques, le secours « de prestres parlans & entendans les langues estrangeres<sup>21</sup> » était requis. Les pénitents, hommes et femmes, allaient donc bénéficier spirituellement du plurilinguisme et du cosmopolitisme de la communauté jésuite de Lorette, comme le laisse entendre Torsellino :

En fin, le dernier estage du Palais Pontifical, auparavant desert & imparfait, fut parachevé, & dédié à la congregation du nom de JESUS. [...] Le] saint Pere [...] pourueut de bons Penitenciers la maison de Lorette, tant celebre par les pelerinages continuelz de tous les peuples du monde : car encor' qu'elle ne manquast point tout à fait de prestres doctes & pieux, toutesfois ilz ne pouvoient pas profiter autant qu'il estoit de besoing, tant pour le peu qu'ilz estoient, que pour faute de l'usage des langues estrangeres. C'est pourquoy sa sainteté ayant esgard à toutes choses, trouua bon [...] d'adjoindre aux prestres de Lorette, les

---

18. Voir John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 24 et p. 535, n. 24; Robert Aleksander Maryks, *Saint Cicero and the Jesuits: the Influence of the Liberal Arts on the Adoption of Moral Probabilism*, Aldershot/Burlington, Ashgate Publishing, « Catholic Christendom, 1300-1700 », 2008, p. 1, 13-56; Robert Bireley, « Evangelization and Popular Piety in Europe (chap. 5) », *The Refashioning of Catholicism, 1450-1700: a Reassessment of the Counter Reformation*, Washington, D.C./Houndmills, The Catholic University of America Press/Macmillan Press, 1999, p. 105.

19. Voir John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 386.

20. *HNDL*, livre III, chap. XII, f. 103<sup>v</sup>.

21. *Ibid.* Voir aussi livre III, chap. XXI, f. 113<sup>r</sup>. Le titre du chapitre XXI est : « Le College des Jesuistes estant augmenté par Paul iiij, la vogue & les richesses de nostre Dame de Lorette sont augmentées de beaucoup ».



Peres Jesuistes, à fin qu'il y en eust, qui par la cognoissance des langues, attirassent les pelerins à l'expiation de leurs fautes, & se rendissent soigneux & assidus à entendre leurs confessions [...] en l'an cinquante-quatriesme de ce siecle. Et celui-cy fut le commencement du College des Jesuistes à Lorette, petit à la verité, mais qui fut cause de grand bien, & aux habitans & aux pelerins. Le soing principal de ces Peres estoit, de nettoyer par la Confession, les ames des pelerins venans d'outre les Alpes : d'instruire aux mysteres de la Religion Chrestienne les hommes agrestes & rudes en ceste matiere, bref enflammer un chacun generally à mener une vie vraiment pieuse & Chrestienne<sup>22</sup>.

Les premiers jésuites qui ont été appelés à exercer un tel ministère au sanctuaire de Lorette parlent italien, latin, espagnol, allemand, français, flamand<sup>23</sup>; ainsi, « les pelerins de toutes les nations choisissans chacun un prestre de leur pays, avec lequel ilz peussent conferer sans trucheman, s'en retournoient par ce moyen en leur logis, & nettoiez de leurs pechez, & pleinement instruis en la religion Chrestienne<sup>24</sup> ». La présence, parmi ces confesseurs ou *pénitenciers*, du jésuite espagnol Raffaele Riera (1528-1582) est celle sur laquelle Orazio Torsellino insiste le plus explicitement dans son *Historia*. Envoyé dès 1554 au sanctuaire de Lorette, où il demeure jusqu'à sa mort en 1582, Riera a pris soin de consigner par écrit de nombreux miracles, récits de conversion et témoignages qu'il a vus ou entendus et qui ont constitué pour Torsellino des sources probantes, si bien qu'il en a repris ou cité plusieurs fragments<sup>25</sup>. Au chapitre XVI du premier livre, Torsellino s'applique par

22. *Ibid.*, livre III, chap. XII, f. 103v. Paul V. Murphy donne cette précision importante au sujet du cosmopolitisme de la communauté jésuite de Lorette : « Apart from the Jesuit community at the Roman College, the Jesuit community at Loreto was the most international house in late sixteenth-century Italy » (« En dehors de la communauté jésuite du Collège romain, la communauté jésuite de Lorette fut la plus internationale des maisons jésuites dans l'Italie de la fin du seizième siècle », Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 221).

23. Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 43-44.

24. *HNDL*, livre III, chap. XXI, f. 113<sup>r</sup>.

25. Raffaele Riera est l'auteur d'une *Historiæ almæ domus Lauretanæ liber singularis* écrite vers 1559-1565. Il aurait également publié, vers 1573, une liste de miracles associés à la Vierge de Lorette : *De' miracoli della B. V. M. di Loreto*.

exemple à raconter comment les habitants de Recanati ont érigé un mur de briques contre les parois extérieures de la Sainte Maison de Lorette, « ce joyau tres-precieux du monde, le siege de la Vierge<sup>26</sup> », afin de les soutenir et de les protéger contre les injures du temps. S'inspirant des textes d'« [a]utheurs sans reproche », parmi lesquels figure aussi le nom du carme « Baptiste Mantuan<sup>27</sup> », Torsellino certifie que la nouvelle structure de briques ne s'est pas maintenue contre les murs de la maison nazaréenne, « laquelle soustenuë par la vertu divine, semble refuser tout ayde & secours humain ». En effet, peu à peu, le nouveau mur de soutènement s'est miraculeusement éloigné des parois sacrées, de telle sorte qu'il a été possible à un enfant de circuler avec un flambeau allumé entre les parois originales et la nouvelle enceinte de briques, pour faire voir la séparation extraordinaire des murs<sup>28</sup>. Avant de conclure « qu'il apparoit assez que la mere de Dieu a voulu exclurre toute industrie humaine du soustien de sa maison<sup>29</sup> », Torsellino tire parti d'un réseau de preuves dont il est redevable à Raffaele Riera :

[P]lusieurs personnes insignes de probité & pieté [...] ont raconté à Raphaël Riera, homme de vertu & foy recommandable (duquel nous avons faict mention cy-devant, & ferons encores par cy apres) & duquel mesme je l'ay entendu, avoir veu

Voir, à son sujet, Pio Paschini, *op. cit.*, col. 1561; Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 14; Carlos Sommervogel, S.J. [dir.], *op. cit.*, t. VI, 1895, col. 1843; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 35, 42-46, 433.

26. *HNDL*, livre I, chap. XVI, f. 32<sup>v</sup>. Le titre de ce chapitre se lit ainsi : « Les parois adjoustees pour appuy à la sainte maison se reculent, on ne laisse toutesfois d'y appliquer des portiques tres-amplés ».

27. Il s'agit de l'humaniste G. Battista Spagnoli (dit *Il Mantovano*), auteur de la relation *Redemptoris mundi Matris ecclesiae Lauretanæ Historia* écrite en 1489 — *Historia* que le père Giuseppe Santarelli présente comme étant, en partie, une docte réélaboration de la *Translatio miraculosa* de Pietro di Giorgio Tolomei, dit le *Teramano* (notre traduction de : l'*Historia* « è, in parte, una dotta rielaborazione della *Translatio* del Teramano », Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 273). Voir *ibid.*, p. 73, n. 22, p. 273-274, 356, et plus particulièrement p. 380-388. Dans le second livre de sa *Lauretana Historia*, Orazio Torsellino consacre une grande partie du chapitre VI au « témoignage de Baptiste Mantuan » (*HNDL*, livre II, chap. VI, f. 57<sup>v</sup>-59<sup>r</sup>).

28. *HNDL*, livre I, chap. XVI, f. 32<sup>v</sup>-33<sup>r</sup>.

29. *Ibid.*, f. 33<sup>r</sup>.

plusieurs fois l'enfant, passant de bout à autre, entre les murs<sup>30</sup>.

Le jésuite italien s'inspire du récit fait par Riera, qui rapporte le témoignage de ceux qui ont vu l'enfant révélateur du miracle.

Quant au pouvoir consolateur de la confession si caractéristique du ministère jésuite<sup>31</sup>, il est plus particulièrement mis en relief là où la progression de l'histoire touche aux miracles émanant de prières faites à la Vierge de Lorette. À ce sujet, quelques passages du texte méritent d'être soulignés (le nom de Raffaele Riera figurant d'ailleurs souvent dans ces passages).

Dans un chapitre au titre exubérant — « La Vierge donne secours à deux muets, rendant à l'un l'usage de la langue, & à l'autre luy rendant sa langue, qu'il avoit eue coupée » —, Torsellino raconte que, pour avoir eu l'habitude d'injurier Dieu et la Vierge de Lorette, un blasphémateur a eu la langue coupée par un vice-roi qui a promis du même coup de le punir plus sévèrement, s'il jugeait nécessaire de sévir encore contre lui. Le misérable, tourmenté par sa blessure et par la menace du vice-roi, entreprend d'attendrir la Vierge de Lorette par ses prières et ses vœux, en l'exhortant à lui donner le « moyen de purger son ame de ses souillures par la *sacrée confession*<sup>32</sup> ». Apparaissant au malheureux dans son sommeil, la Vierge lui enseigne que, délivré, « il s'en iroit à Lorette,

30. *Ibid.* [nous soulignons]. Il peut être éclairant de relire le texte latin résumé ici en français pour apprécier le choix fait par le traducteur de la formulation « duquel mesme je l'ay entendu ». Nous devons recourir à l'exemplaire conservé à la Marian Library, puisque la page où se trouve cet extrait manque dans l'exemplaire uqamien : « Viuebant paucis abhinc annis viri probi, pijque complures, qui discurrerentem inter parietes puerum sæpius se vidisse narratunt Raphaeli Rieræ homini spectatæ virtutis, ac fidei (cuius supra fecimus mentionem, & deinceps facturi sumus) *unde ipse cognoui* [nous soulignons] » (Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Romæ, Aloysium Zannettum, 1597, p. 40, dans l'exemplaire conservé à la Marian Library de l'University of Dayton [cote : ML-CL-8781]).

31. Nous nous inspirons ici étroitement de la formule de Robert Aleksander Maryks : « [the] consolatory feature of confession so characteristic of the Jesuit ministry » (Robert Aleksander Maryks, *op. cit.*, p. 44).

32. *HNDL*, livre IV, chap. XI, f. 140<sup>r</sup> [nous soulignons].

là *confesseroit ses pechez*, la langue luy estant renduë<sup>33</sup> ». Le miracle se vérifie à son réveil, alors que commence « à luy naistre comme une langue nouvelle<sup>34</sup> » : ainsi, « ouvrant sa bouche [...] on voioit ensemble une langue couppee, & tout ensemble une languette qui renaissoit au dessoubz<sup>35</sup> ». Ce qui n'est pas sans inspirer au vice-roi de pardonner à celui auquel la Vierge a pardonné, de sorte que, « luy ayant baillé (pour confirmation de ce miracle) des lettres à porter aux penitenciers<sup>36</sup> », il l'envoie à Lorette. Cependant,

la chose n'en demoura pas ainsi : car estant revenu en sa maison, (*apres s'estre muni deux ou trois fois des sacremens*) une nouvelle langue (par un nouveau miracle) luy creut à une juste grandeur. Parquoy retournant de rechef à Lorette pour rendre graces à la mere de Dieu, monstra sa langue à ceux mesmes qui peu auparavant l'avoient veuë couppee (du nombre desquelz estoit Raphael Riera, qui a escrit ceste histoire) [...] <sup>37</sup>.

Il en ressort que la fréquentation des sacrements stimule le progrès spirituel. Suivant le plaidoyer des premiers jésuites en faveur de la confession (en particulier, de la confession générale) et de la communion fréquentes, le sacrement de pénitence est presque invariablement associé, sous la plume de Torsellino, à une inauguration spirituelle, à une nouvelle manière de vivre, qui peut consister à se détourner résolument du péché<sup>38</sup>. Témoin la guérison d'un jeune homme ingrat et

33. *Ibid.*, f. 140<sup>v</sup> [nous soulignons].

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*

37. *Ibid.* [nous soulignons].

38. Robert Aleksander Maryks, *op. cit.*, p. 19 *et sq.* Le type de confession générale recommandé dans les *Exercices spirituels* consiste, « avec l'aide du prêtre, en une revue de la vie entière, [...] en vue d'une meilleure connaissance de soi, et pour s'attacher plus fermement à Dieu, renonçant plus radicalement au péché et aux tendances mauvaises. Sans doute le texte des *Exercices* peut-il suggérer qu'il s'agit là d'une démarche unique au cours de l'existence; pourtant les jésuites se mettent à l'encourager comme une pratique à reprendre périodiquement, parce qu'elle favorise la croissance spirituelle ». Dès qu'Ignace de Loyola a été initié à cette pratique de la confession générale (dont l'histoire demeure cependant mal balisée), il en est

à la conduite dissolue qui, alors qu'il se trouve au sanctuaire de la Vierge de Lorette, entend « d'aventure la Messe » et, par la même occasion, une voix du Ciel qui lui commande « de s'en aller trouver un prestre, & nettoyer son ame de pechez, avec propos de vivre mieuz de là en avant<sup>39</sup> », exhortation céleste à laquelle il obtempère.

Dans le même esprit, Torsellino rapporte la libération d'un jeune homme abandonné au luxe, qui sera également affranchi de la servitude du diable et ramené « au vray chemin de salut par la faveur de la Vierge de Lorette<sup>40</sup> ». Au plus fort de son combat spirituel, ce misérable se souvient, en effet, de la Vierge de Lorette, qu'il choisit de prendre pour patronne, tant et si bien que, grâce au secours divin, sont vite chassés hors de lui les diables et furies, « ces bourreaux importuns<sup>41</sup> ». Les furies mises en fuite, le jeune homme s'en va à Lorette, suivant la promesse qu'il avait faite, et se recueille au sanctuaire de la Sainte Maison où, « apres avoir lavé sa c[o]nscience par la confession », il rend grâces « à Dieu, & à la benoïste Vierge, racomptant ce benefice celeste à quelques prestres, entre lesquelz estoit Riera<sup>42</sup> ». Dans tous les cas, la relation pénitent-confesseur-témoin(s) semble révéler qu'au-delà de sa valeur spirituelle, la confession a également valeur de preuve, d'appui ou d'articulation dans la narration des faits miraculeux. Un lien

devenu le principal promoteur, « et c'est par lui qu'elle pénètre le principal courant de la dévotion catholique. [...] Non contents d'imposer la confession générale aux membres de l'ordre, les jésuites la recommandent instamment à autrui dans tous les milieux de vie, comme clé de voûte et expression de leur conversion » (John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 202-203, pour les deux citations). C'est assurément à dessein qu'Orazio Torsellino signale, par exemple, la confession générale à laquelle s'est livré Jean d'Autriche, fils de l'empereur Charles Quint, lors de son passage à Lorette : « Arrivé qu'il fut en l'Eglise sacrée, apres avoir faict une *confession generale* de ses fautes passées, rendit graces tres-abondamment à la benoïste Vierge, & satisfit à ses vœuz, qu'il accompagna d'une somme d'argent notable, embrasant d'exemple & de parole ses compagnons à une pareille louange de pieté [...] » (*HNDL*, livre IV, chap. XXIV, f. 155<sup>r</sup> [nous soulignons]).

39. *Ibid.*, livre III, chap. XXXII, f. 125<sup>v</sup>-126<sup>r</sup> [nous soulignons]. Ce passage est tiré du chapitre : « Deux jeunes hommes sont delivrez de la servitude du diable ».

40. *Ibid.*, f. 124<sup>v</sup>-125<sup>r</sup>.

41. *Ibid.*, f. 126<sup>v</sup>.

42. *Ibid.*, f. 126<sup>v</sup>-127<sup>r</sup> [nous soulignons].

sûr se profile, à travers la *Lauretana Historia*, entre le culte rendu à la Vierge de Lorette — le pèlerinage, donc — et la mise au premier plan de la confession. À titre d'exemple supplémentaire, un jeune homme qui conclut un pacte avec un démon pour l'amour d'une femme, dont il jouira, se repent après avoir été pris de dégoût (« la satieté en fin [...] luy engendra un desgoutement »), tellement qu'il commence, écrit Torsellino, « à esperer pardon, à lever les yeux au Ciel, & à recourir à Dieu, & à la benoïste Vierge »; puis, enchaînant aussitôt, l'auteur précise : « [s]ur ce propos il va songer à la Vierge de Lorette, & que ses prestres avoient grand pouvoir pour remettre les pechez<sup>43</sup> », suggérant cette fois une conjonction soutenue qui, eu égard au culte lorétain, confirme la confession comme leitmotiv.

Le récit d'un miracle concernant un prisonnier détenu à tort par un potentat italien et daté de 1570 fournit à Torsellino une occasion de renchérir sur cette association et de consolider la séquence pèlerin-confesseur-témoin(s). Accusé de faux crimes, soumis à un juge qui lui est hostile et accablé par l'idée d'une condamnation à mort imminente, ce prisonnier, homme illustre, « du nom duquel les auteurs ne parlent point, pour ce, écrit Torsellino, comme je croy, qu'il a voulu qu'on le teust<sup>44</sup> », invoque Notre-Dame de Lorette et la prie de pouvoir au moins visiter son église avant de mourir. Or, dans son sommeil, « voyant neantmoins en dormant<sup>45</sup> », le captif échappe au supplice auquel il était promis grâce à la mère de Dieu, quand elle rompt ses liens, ouvre les portes de la prison et l'en fait sortir. À son réveil, véritablement libre, mais craignant d'être repris et puni comme un fugitif, il va trouver le prince potentat auquel il raconte le miracle opéré par Marie, sur quoi le prince, inspiré, consent à lui rendre sa liberté, en lui recommandant d'aller à Lorette, tel qu'il l'avait souhaité : « [l]uy donc doublement obligé s'en vint à Lorette, & puis *confessé* rendit ses vœuz à la benoïste Vierge, & racompta luy-mesme le miracle à Raphaël Riera Penitencier,

---

43. *Ibid.*, livre III, chap. XXXIII, f. 127<sup>r</sup>-127<sup>v</sup>.

44. *Ibid.*, livre IV, chap. XX, f. 149<sup>v</sup>.

45. *Ibid.*

qui l'a rédigé par écrit, pour une mémoire perpétuelle à l'advenir<sup>46</sup> ». À travers la présence sentie de témoins au fil des pages perce l'autorité des sources écrites que Torsellino a consultées (dont certaines sont dues à Raffaele Riera) et auxquelles renvoient également les titres ou les noms d'auteurs versés dans les marges du texte, sous forme de références érudites. Quant aux interventions de l'auteur dans le cours des différents récits, elles servent principalement à l'authentification des faits ou à la justification des silences, et se présentent sous forme de propositions (« comme je croy », « duquel je tais le nom de peur d'intéresser sa réputation », « je ne sçay si j'ose dire<sup>47</sup> ») ou de procédés de validation des sources (« [u]n homme digne de foy m'a racompté », « comme c'est le commun bruit, [...] on le doit religieusement croire », « [j]'ay moy-mesmes veu & considéré le lieu lors que je mettois ces choses par écrit », « [c]e miracle est si bien avoüé, que c'est un crime d'en douter<sup>48</sup> »). L'insistance avec laquelle Torsellino semble vouloir, grâce à l'écrit, jeter une passerelle sûre entre les faits miraculeux et l'« advenir », afin de constituer une « mémoire perpétuelle », a certainement beaucoup à voir avec l'existence de mailles manquantes dans l'histoire du sanctuaire de la Sainte Maison de Lorette.

En effet, l'un des nœuds de la question lorétaine à l'époque de Torsellino — qui a été mis en lumière en termes clairs par le père Giuseppe Santarelli — tient dans le fait que la première source écrite (1472-1473) attestant sans équivoque les transmigrations de la Sainte Maison est apparue trop tardivement par rapport à l'époque des faits rapportés (1291-1294), plaçant les historiographes devant un écart à colmater, vu le silence des documents historiques contemporains de la translation. Une problématique en découle donc, qui repose sur la discordance observée entre le caractère extraordinaire du miracle de la translation de la Sainte Maison et l'émergence tardive des sources

46. *Ibid.*, 149<sup>v</sup>-150<sup>r</sup>.

47. *Ibid.*, f. 149<sup>r</sup>; livre III, chap. XXIX, f. 121<sup>r</sup>; livre IV, chap. XXI, f. 152<sup>r</sup>.

48. *Ibid.*, livre I, chap. VI, f. 17<sup>r</sup>; livre II, chap. IX, f. 62<sup>v</sup>; livre I, chap. IX, f. 23<sup>r</sup>; livre II, chap. XVIII, f. 73<sup>v</sup>.

qui l'attestent explicitement<sup>49</sup>. La volonté de combler cette manière de vacance en soutenant la recherche de preuves a donc motivé la mise à l'écrit de miracles, même de beaucoup postérieurs aux transmigrations de la maison nazaréenne. Orazio Torsellino a saisi au mieux cette problématique dans un tour synthétique de la *Lauretana Historia*, où il traduit la pensée de l'un des trois ambassadeurs envoyés en Esclavonie et en Galilée par le pape Clément VII, pour s'enquérir de preuves qui permettraient d'authentifier le transport miraculeux de la chapelle de Lorette : « l'ancienneté du miracle se devoit confirmer par quelque preuve nouvelle<sup>50</sup> ». Le récit révèle que cette preuve nouvelle, Jean N. de Sienne la fournit au pape, lorsque, faisant la preuve de leur conformité, il compare les pierres qui composent la demeure de Lorette à deux pierres qu'il a rapportées de Nazareth (et qui sont de celles avec lesquelles « on a coutume de bastir à Nazareth ») : les pierres de Nazareth, « toutes telles que celles de Lorette », peuvent servir de « tesmoins pour confirmer un tel miracle », à savoir celui des transmigrations ou du « partement de [la] sainte maison hors la Galilée<sup>51</sup> ». C'est dans ces lignes inspirées surtout des annales de la ville de Fiume (près de Trsat) et de la *Lauretanae Virginis Historia* de Girolamo Angelita, publiée vers 1530<sup>52</sup>, que Torsellino raconte comment les trois délégués du souverain

49. Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 11, 19-20, 41, 193-194, 369, 373. Nous avons traduit ici librement quelques passages tirés de l'ouvrage du père Santarelli. Nous jugeons bon, par ailleurs, de reproduire ci-après la phrase (que nous avons traduite de l'italien) qui résume le mieux la problématique exposée : « La difficoltà [...] era tutta qui : la prima fonte scritta esplicita [1472-73] attestante inequivocabilmente la traslazione miracolosa, appariva troppo tardiva rispetto all'epoca dei fatti narrati (1291-94) » (p. 41).

50. *HNDL*, livre II, chap. XXVI, f. 84<sup>v</sup>.

51. *Ibid.*, f. 84<sup>r</sup>-84<sup>v</sup>.

52. G. M. Besutti, « Lorette », Centre interdisciplinaire des Facultés catholiques de Lille [dir.], *Catholicisme : hier, aujourd'hui, demain*, t. VII, Paris, Letouzey et Ané, 1975, col. 1081; Pio Paschini, *op. cit.*, col. 1561; Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 42, 103, 261, 265, 274, 357; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 41 et p. 58, n. 1. Le père Santarelli note que c'est à l'époque de Girolamo Angelita qu'un lien a été proposé, pour la première fois, entre un sanctuaire marial situé à Trsat (Tersatto) et la translation de la Sainte Maison; jamais auparavant un tel lien n'avait été suggéré (Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 274). Le lecteur se reportera avec profit au chapitre XI du premier livre de l'ouvrage de Torsellino : « Les habitans de la Marque d'Ancone enseignent par les Esclavons, cognoissent avoir la maison natale de la Vierge avec eux » (*HNDL*, livre I, chap. XI, f. 26<sup>r</sup>).



pontife ont noté les mesures de la maison lorétaine, avant de faire voile vers la côte dalmate (ou l'Esclavonie), puis de là vers la Galilée, où ils ont retrouvé les marques et les fondements de la Maison de la Vierge (que son transfert a privée de ses fondations) et vérifié que leurs dimensions étaient conformes aux mesures prélevées en Italie. Torsellino prend soin d'expliquer que le miracle entourant la demeure de Lorette est une chose incroyable, certes, mais connue, et qu'il importait au souverain pontife, pour que l'histoire du transport angélique soit « vérifiée plus à plain », de la « découvrir *de rechef* », de la « cognoistre plus au vray », pour effacer tout doute quant à sa validité<sup>53</sup>. Ces preuves issues de la comparaison des dimensions et des pierres peuvent être lues à la lumière d'une distinction que propose Giuseppe Santarelli entre une source écrite (« *fonte scritta* »), émanant de la volonté d'un auteur et conditionnée par lui, et une source matérielle (« *fonte "materiale"* »). L'originalité de ce dernier type de source est d'entrer au nombre des signes muets (« *segni "muti"* ») qui rendent involontairement compte d'un fait et offrent une plus grande garantie d'objectivité. Les pierres de la Sainte Maison vénérées à Lorette et qui proviendraient du site nazaréen de l'Incarnation sont de ces signes muets auxquels fait référence le père Santarelli<sup>54</sup>.

Il nous paraît à propos, à ce point-ci, de nous pencher sur un récit de la *Lauretana Historia* qui ne met en relief rien de moins que des restes humains, auxquels l'historiographie lorétaine du XVI<sup>e</sup> siècle a concédé une valeur de signes éloquentes. Le récit, tiré du chapitre « Un prestre esclavon vient à Lorette portant ses intestins en sa main »,

53. *Ibid.*, livre II, chap. XXVI, f. 84<sup>r</sup>. Quelques lignes de ce chapitre renvoient d'ailleurs à un passage précédent de l'ouvrage : « comme nous avons dit *par cy devant*, quelques Esclavons avoyent apporté en Recanati nouvelles du transport de la maison de Lorette de la Galilée en l'Esclavonie, & de là en la Marche d'Ancone, extrait des Annales de Flumes » (*ibid.*, f. 83<sup>v</sup> [nous soulignons]). C'est au chapitre XIII du premier livre (« Seize hommes envoyez en Esclavonie & Galilée, confirment la verité du miracle ») qu'une enquête similaire est rapportée; selon le texte, elle aurait été initiée en 1296 (*ibid.*, f. 28<sup>v</sup>-29<sup>v</sup>).

54. Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 193-194. Le père Santarelli se penche sur cette question dans un chapitre où il s'intéresse plus particulièrement à des *graffiti* qui permettraient de confirmer, selon lui, à la lumière des recherches récentes, l'origine nazaréenne des pierres du sanctuaire lorétain.

a non seulement le mérite de fournir un cadre exemplaire aux sacrements de pénitence et de l'Eucharistie, mais il porte aussi avec lui, de manière implicite, l'histoire même des déplacements de la Maison de la Vierge, antérieurs à sa transmigration mémorable en Italie. Le narrateur, Orazio Torsellino, présente au lecteur une « grande merveille croyable<sup>55</sup> », c'est-à-dire l'un des plus spectaculaires miracles rapportés dans son ouvrage, soit un pèlerinage qui culmine dans la confession et la communion ultimes d'un prêtre originaire d'Esclavonie, qui a tenu et porté ses intestins dans ses mains jusqu'au sanctuaire italien, après que des Turcs les lui eurent retirés du ventre pour le punir d'avoir refusé d'abjurer sa religion. Le récit indique que ce prêtre, une fois la requête des Turcs rejetée,

pour plus les despiter invocquoit instamment les noms de JESUS & Marie : estomaquez & desireux de sçavoir pourquoy si souvent il avoit ces noms en la bouche : Pource, dit-il, que je les ay ancrez au profond de mes entrailles. Ces Turcs alors commencent à le menacer de luy arracher les entrailles, si tout sur le champ il ne detestoit JESUS & Marie. Mais luy, Vous vous trompez, dit-il, vous pouvez bien m'oster les entrailles, mais non pas JESUS & Marie. Eux outrez de rage abordent ce prestre avec leurs cousteaux, lequel invoquant la Vierge de Lorette, voüa d'aller visiter sa sainte demeure, s'il en rechappoit, ce qui les irrita encore d'avantage. C'est pourquoy luy ayant fendu le ventre, ilz luy arrachent les entrailles, & les luy baillans entre ses bras ja à demy mort, & tombant quasi, ce leur sembloit, luy dirent comme par mocquerie; Va maintenant, chemine, & tes entrailles, esquelles tu dis avoir la Vierge de Lorette, porte les luy, comme tu as voué : [...] ce pauvre homme tout mourant, Dieu seul estaient sa vie & luy donnant vigueur, s'achemine, & un long chemin en peu de jours parachevé, arriva à Lorette, portant ses entrailles en main. [...] apres avoir monstré principalement aux Officiers de l'Eglise de Lorette sa poitrine ouverte & vuide, avec ses entrailles en ses mains, leur racompta en peu de paroles toute l'histoire [...]. En fin graces tres-devotement rendues à la Vierge, & *muny du Sacrement de Confession &*

55. *HNDL*, livre II, chap. XVIII, f. 72<sup>v</sup>.

de l'Eucharistie, rendit son ame en la presence de la mere de Dieu [...] <sup>56</sup>.

Matière organique éloquente, la masse des intestins miraculeusement portée a été (jusqu'à ce qu'elle pourrisse) suspendue dans la chapelle, où elle a constitué un « spectacle <sup>57</sup> » pour les visiteurs du sanctuaire, avant d'être contrefaite et remplacée par des entrailles en bois, qui ont été suspendues au même endroit en guise de mémorial. Or, à une certaine époque, le culte a été trop négligemment rendu à la Vierge, à cause de la curiosité que suscitaient ces entrailles, si bien qu'il a été préférable de leur substituer un tableau peint, explicite quant au miracle et accompagné d'une courte narration, « lequel se voit encore aujourd'huy <sup>58</sup> », précise Torsellino, qui ne manque pas d'inscrire le fait miraculeux dans la durée. De même, le jésuite italien parcourt le temps, mais à rebours, lorsqu'il conclut le chapitre : « Plusieurs vivent encore qui dient avoir veu les entrailles en bois, & quelques habitants du lieu avoir ouy certifier d'avoir veu les vrayes entrailles du prestre Esclavon <sup>59</sup> ». L'histoire de ce miracle (comme de tant d'autres) est faite de chaînons qui permettent, par endroits, de remonter le temps. Ce temps parcouru à l'envers n'est pas sans rappeler la mission confiée par le pape Clément VII à ses trois ambassadeurs qui, de Lorette, ont vogué vers l'Esclavonie, pour se rendre ensuite à Nazareth, afin d'imiter, à rebours, le trajet ponctué de haltes de la Sainte Maison qui, sur la foi de la tradition lorétaine, aurait suivi le tracé Nazareth-Trsat-Lorette à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Dans la ferveur exemplaire du prêtre esclavon, il faut évidemment lire la ferveur de tout un peuple — le peuple d'Esclavonie — qui a

56. *Ibid.*, f. 72<sup>v</sup>-73<sup>v</sup> [nous soulignons]. Dans les deux éditions latines que nous avons consultées, une note marginale indique que Torsellino s'inspire du récit que le jésuite espagnol Raffaele Riera a fait de ce miracle. Cette information n'apparaît pas dans l'édition française de 1600 publiée à Douai.

57. *Ibid.*, f. 73<sup>v</sup>. Le mot « spectacle » choisi par le traducteur relaie le *spectaculo* du texte latin.

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*, f. 73<sup>v</sup>-74<sup>r</sup>.

accueilli et vénéré la Maison de la Vierge sur son territoire, lors de son escale à Trsat<sup>60</sup>. Les fruits spirituels de cette escale de la Sainte Maison en Esclavonie-Dalmatie<sup>61</sup> sont enclos implicitement dans le récit qui retrace le supplice, les prières et le pèlerinage du prêtre (« [s]acerdos ») esclavon<sup>62</sup>. Plusieurs autres chapitres de la *Lauretana Historia* signalent plutôt le sentiment de perte douloureuse qu'ont engendré le départ et la migration de la Sainte Maison vers l'Italie. Le titre du chapitre V du livre I touchant à la question esclavone est explicite : « Elle [la Sainte Maison] sort d'Esclavonie au grand regret & pleur des Esclavons ». À l'instar de Raffaele Riera, qui a, le premier, décrit ces plaintes avec insistance au XVI<sup>e</sup> siècle, Torsellino suggère que les pleurs et les supplications des Esclavons, de même que leur attachement à la Sainte Maison de Lorette et l'espérance qu'ils gardent de son retour chez eux sont des gages de l'authenticité du miracle de la translation; ils renforcent, du coup, la validité du tracé angélique Nazareth-Trsat-Lorette<sup>63</sup> : « Ces voix encores

60. Au chapitre II du premier livre, Torsellino suggère que la Sainte Maison « fut [...] assise par le ministere des Anges » et le commandement de la Vierge « [e]ntre Tersact & Fiume, qui sont deux Bourgs de Dalmatie » (*ibid.*, livre I, chap. II, f. 8<sup>r</sup>).

61. Dans les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, le prêtre supplicié, originaire de Dalmatie, est présenté ainsi : « Sacerdos erat Dalmata vir antiqua simplicitate » (Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, livre II, chap. XVIII, [Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605], p. 201, dans l'exemplaire conservé à l'UQAM [Livres rares : YBX250]). Ce tour laudatif est traduit comme suit dans l'édition française publiée chez Jean Bogard en 1600 : « [i]l y avoit un prestre Esclavon homme fort simple & tres-devot envers la Vierge » (*HNDL*, livre II, chap. XVIII, fol. 73<sup>r</sup>).

62. Dans un article signalé plus haut (« La dévotion à la *Santa Casa* : célébrer la translation entre Trsat et Loreto au XVII<sup>e</sup> siècle »), Luc Orešković propose une réflexion qui met en valeur le séjour de la Sainte Maison à Trsat, en Esclavonie-Dalmatie, et qui permet de mieux saisir la portée du récit qui a été fait du martyr du prêtre esclavon par les Turcs : « dans le cadre de la Contre-Réforme, le culte de Lorette est affirmé contre le protestantisme et sert de protection face aux offensives turques [...]. Trsat prend alors un relief particulier. Pour les pèlerins croates des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Notre-Dame-de-Lorette est un symbole de résistance à l'islam. Le lien étroit entre les Dalmates et cette dévotion est donc enrichie de légendes développées contre les Turcs » (Luc Orešković, *op. cit.*, p. 82).

63. Voir *ibid.*, p. 85-87; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 432-452. Vélez formule ce commentaire à propos de la *Lauretana Historia* : « Riera's weeping Slavs became a recurring theme in Torsellino's work » (« Les Slaves en larmes [plus particulièrement les Esclavons] décrits par Riera sont devenus un thème récurrent dans l'ouvrage de Torsellino », *ibid.*, p. 438).

sont tesmoignage asseuré, que d'Esclavonie ceste maison Nazaréenne a esté apportée en Italie<sup>64</sup> ». Des voix s'élèvent donc dans les langues de l'Esclavonie, de la Dalmatie, de l'Illyrie ou de la Slavonie (selon les différentes sources écrites), des deux côtés de l'Adriatique, puisque, « tous les ans traversans la mer », les pèlerins esclavons « viennent à Lorette, se lamentans de leur perte non moins, qu'honorans la demeure de la Vierge<sup>65</sup> ». L'augmentation du nombre de pèlerins slaves observée par les prêtres du sanctuaire de Lorette à partir de la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle est d'ailleurs fonction de la plus grande publicité qui entoure alors le séjour dalmate des reliques de la Sainte Maison<sup>66</sup>. Institutionnalisant pour ainsi dire un va-et-vient entre la péninsule italique et la rive orientale de la mer Adriatique, le pape Grégoire XIII fondera à Lorette, en 1581, un « Collège pour les Esclavons<sup>67</sup> », ou Collège d'Illyrie, dont il confiera la charge aux pères jésuites, à tout le moins en ce qui a trait à la formation des futurs prêtres, qui seront appelés à participer aux missions de la Compagnie de Jésus dans la Dalmatie vénitienne et l'arrière-pays balkanique<sup>68</sup>. L'histoire de la Sainte Maison de Lorette recevra donc en 1581 une marque supplémentaire de ce que Pierre-Antoine Fabre nomme très justement « l'investissement jésuite de la légende<sup>69</sup> ».

Si les étudiants du Collège d'Illyrie sont tenus de s'exprimer en italien ou en latin<sup>70</sup>, la foule des pèlerins venus d'outre-Adriatique a,

64. *HNDL*, livre I, chap. V, f. 16<sup>v</sup>.

65. *Ibid.*, f. 16<sup>r</sup>.

66. Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 437.

67. *HNDL*, livre V, chap. III, f. 165<sup>r</sup>.

68. Voir Luc Orešković, *op. cit.*, p. 80; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 442-449. C'est au chapitre III du livre V qu'Orazio Torsellino rappelle que le pape Grégoire XIII « fait faire [...] à Lorette un College pour les Esclavons, qui fut un grand secours & consolation pour ce pauvre peuple desolé : car il y faisoit instruire aux lettres & aux bonnes mœurs trois cens enfans, qui estoient pour faire autant de secours à leur país, que d'honneur au Temple de Lorette. [...] Ilz estoient tenus toutes les festes d'assister au service, & de servir à l'Eglise vestuz d'aubes ou surplis, & furent baillez en charge aux peres Jesuites » (*HNDL*, livre V, chap. III, f. 165<sup>r</sup>).

69. Pierre-Antoine Fabre, *op. cit.*, p. 36.

70. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 445-447.

quant à elle, certainement profité du secours des interprètes et du multilinguisme des confesseurs du Collège des jésuites, dont le nombre a d'ailleurs dû être augmenté pour

fournir à la multitude des survenans s'augmentant de jour en jour, veu principalement qu'il y arrivoit tous les jours en grande affluence (& des pays les plus reculez) des gens differens de langage, desquelz la plus grand'part ne pouvoient nettoyer leur conscience par la confession<sup>71</sup>.

La réception finale des sacrements par le prêtre esclavon — qui a rendu l'âme « muny du Sacrement de Confession & de l'Eucharistie<sup>72</sup> » — transcende assurément ces préoccupations linguistiques inhérentes à l'exercice de la parole. À propos de cette question de la confession, il semble opportun de revenir rapidement, en dernier lieu, sur le *Breve directorium ad confessarii ac confitentis munus rite obeundum* de Juan Alfonso de Polanco, publié en 1554, car, dans son ouvrage *Saint Cicero and the Jesuits*, Robert Aleksander Maryks note que, parmi les manuels jésuites publiés à l'intention des confesseurs entre 1554 et 1650, le *Breve directorium* est le seul qui ait été traduit dans les langues de l'Illyrie et de la Slovénie<sup>73</sup>. Il n'y a qu'à considérer la place centrale qu'occupe l'Illyrie (l'Esclavonie, la Dalmatie ou la Slavonie) dans le culte lorétain — pensons à la première escale de la maison natale de la Vierge à Trsat, dans la région de l'Esclavonie-Illyrie, et à la fondation, à Lorette, d'un collège illyrien — pour comprendre que cette singularité linguistique lie le manuel de Polanco à l'histoire du sanctuaire de Lorette. C'est sans compter, d'ailleurs, que ce premier manuel jésuite

71. *HNDL*, livre III, chap. XXI, f. 112<sup>v</sup>. Voir ci-haut, n. 21. À propos du « Collège des Pénitenciers », Karin Annelise Vélez donne une précision historique, à savoir qu'Ignace de Loyola a approuvé l'envoi des premiers confesseurs jésuites à Lorette en 1554, et que le Collège jésuite des « Pénitenciers » (collège de confesseurs) a été officiellement fondé là en 1561, peu de temps après sa mort (Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 127, n. 14 [nous traduisons] : « Loyola approved the dispatch of the first Jesuit confessors to Loreto in 1554, and the Jesuit *Collegio Penitentieri* (college of confessors) was formally established there in 1561, shortly after his death »).

72. *HNDL*, livre II, chap. XVIII, fol. 73<sup>v</sup>.

73. Robert Aleksander Maryks, *op. cit.*, p. 50 [nous traduisons] : « [t] he *Directory* was the only book translated into Illyrian and Slovenian languages ».

portant sur la confession sacramentelle a été publié l'année même où les membres de la Compagnie de Jésus sont arrivés à Lorette, en 1554<sup>74</sup>.

## II. Marie

Orazio Torsellino est entré dans la Compagnie de Jésus le 10 août 1562, soit quelques mois avant que le jésuite belge Jan Leunis fonde la congrégation mariale du Collège romain — ou sodalité de Notre-Dame<sup>75</sup> — et un peu plus d'une année avant que s'ouvre la vingt-cinquième et dernière session du Concile de Trente, consacrée en partie à l'honneur qui est dû aux reliques des saints<sup>76</sup>. Les événements contemporains de son entrée dans la Compagnie de Jésus ont à l'évidence été porteurs de sens pour Torsellino, qui s'appliquera à démontrer la validité du culte rendu à la Maison-relique de la Vierge en 1597. C'est aussi en cette fin de siècle marquée par l'augmentation des pèlerinages faits en l'honneur de Marie<sup>77</sup>, en 1597 plus précisément, que s'éteindra l'auteur des litanies de Lorette sanctionnées en 1587 par Sixte V : soit le jésuite Pierre Canisius, à qui la Compagnie de Jésus doit le tout premier

74. À propos d'un pèlerinage à Lorette auquel prendra part Juan Alfonso de Polanco en 1555, voir Pierre-Antoine Fabre, « "Ils iront en pèlerinage..." : l'"expérience" du pèlerinage selon l'"Examen général" des *Constitutions* de la Compagnie de Jésus et selon les pratiques contemporaines », Pierre Boutry, Pierre-Antoine Fabre et Dominique Julia [dir.], *Rendre ses vœux : les identités pèlerines dans l'Europe moderne (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, coll. « Civilisations et Sociétés », 2000, p. 173-174.

75. Robert Bireley, *op. cit.*, p. 116-117; John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 285-288; Émile Villaret, « Congrégations de la Sainte Vierge », *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique : doctrine et histoire*, t. II, deuxième partie, Paris, Beauchesne, 1953, cols 1479-1480; Josef Wicki, S.J., *Le père Jean Leunis S.J. (1532-1584) : fondateur des congrégations mariales*, Rome, Institutum Historicum Societatis Jesu, 1951, p. 35-39.

76. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 66. En ce qui a trait aux dates, la vingt-cinquième session « est la neuvième et dernière tenue sous Pie IV, souverain pontife, commencée le 3 et achevée le 4<sup>e</sup> jour de décembre de l'année 1563 ». Consulter, en particulier, le décret intitulé « De l'invocation, de la vénération, et des reliques des saints, et des saintes images » (*Le Saint Concile de Trente œcuménique et général, célébré sous Paul III, Jules III, et Pie IV, souverains pontifes*, trad. nouvelle par M. L'Abbé Dassance, t. II, Paris, Méquignon Junior/Librairie de la Faculté de théologie, 1842, p. 289-295).

77. Robert Bireley, *op. cit.*, p. 110-111.

livre jamais publié sur Marie par l'un de ses membres<sup>78</sup>, et qui a été, pour reprendre l'expression heureuse du père Giuseppe Santarelli, le « coryphée » de la défense de l'authenticité de la Sainte Maison de Lorette à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>79</sup>. Si les Jésuites ont été de zélés promoteurs des dévotions mariales, un Orazio Torsellino a été, nous l'avons vu, plus spécifiquement considéré par ses pairs comme le « père de l'histoire de Lorette », un Pierre Canisius, comme « l'apôtre de la Germanie<sup>80</sup> », un Jan Leunis, comme le « fondateur des Congrégations mariales », qui sont devenues, à partir de leur création en 1563, l'une des particularités des collèges de la Compagnie de Jésus<sup>81</sup>.

C'est le fondateur des congrégations de la Sainte Vierge qui retient notre attention ici, « l'amour du sanctuaire de la Mère de Dieu à Lorette [ayant été] l'apanage du P. Leunis jusqu'à la fin de sa vie<sup>82</sup> ». L'un de ses grands désirs a souvent été, en effet, d'aller en pèlerinage de pénitence au sanctuaire lorétain. Dans la biographie qu'il a publiée en 1951, le père Josef Wicki écrit qu'il est probable que Jan Leunis a visité la Sainte Demeure de la Vierge en 1556, avant d'entrer au noviciat, en 1560, ou bien en 1562 ou 1563, avec d'autres scolastiques du Collège romain<sup>83</sup>. Il faut savoir que Leunis souffrait de terribles et récurrents maux de tête, dont il écrit avoir été guéri lors d'un pèlerinage à Lorette, dans une lettre datée du 25 août 1564 et adressée au père Général Diego Laínez à Rome<sup>84</sup>. Leunis obtient du père Everard Mercurian la permission d'aller

---

78. Pierre Canisius a rédigé le *De Maria Virgine Incomparabili*, connu aussi sous le nom de *Opus Marianum*, en 1577 (John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 384). Voir également Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 263-264.

79. Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 15-16.

80. John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 23.

81. *Ibid.*, p. 316; Josef Wicki, *op. cit.*, p. xiii. Voir aussi Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 215; Manuel Ruiz Jurado, S.J., « Jesuit Formation during the Mercurian's Generalate », Thomas M. McCoog, S.J. [dir.], *The Mercurian Project: Forming Jesuit Culture, 1573-1580*, Rome/St-Louis, Institutum Historicum Societatis Jesu/The Institute of Jesuit Sources, 2004, p. 407-408.

82. Josef Wicki, *op. cit.*, p. 85.

83. *Ibid.*, p. 45.

84. Une partie du texte de cette lettre inédite fait défaut, à cause de la trop grande détérioration matérielle du document; le père Wicki a tenté de compléter les lacunes,



à nouveau à Lorette en 1570, puis, en 1584, il est invité à s'y rendre sur l'ordre du Général Claude Acquaviva<sup>85</sup>.

La « première » congrégation mariale — ou sodalité de Notre-Dame — que Jan Leunis forme au Collège romain en 1563 tire son origine d'un petit cercle composé des meilleurs élèves de sa classe, qui embrassent dès lors une vie de prières fondée sur des pratiques de dévotion envers la Vierge Marie. À l'instar de ces jeunes garçons membres de la congrégation-mère (dont la primauté sera reconnue par une bulle papale en 1584), les membres des congrégations mariales qui se développeront ensuite rapidement dans les différentes classes de la société partagent un zèle commun, qui consiste à promouvoir la fréquentation des sacrements, par la voie de la messe quotidienne, de la confession hebdomadaire, de la communion mensuelle. Leur consécration à la Vierge est affirmée dès leur entrée dans la congrégation, en même temps qu'ils prononcent la profession de foi tridentine<sup>86</sup>. Les congréganistes visent le progrès dans la vie spirituelle, entre

grâce à des expressions mises entre crochets. Dans le dernier paragraphe de sa lettre, Jan Leunis explique que, sachant clairement que depuis déjà trop longtemps aucun autre remède n'avait pu l'aider, il s'est trouvé bien mieux après avoir visité la Maison de la Sainte Vierge et n'a plus jamais été gêné, ni peu ni beaucoup, par le mal de tête, remerciant en tout la bonté de Dieu et sa Sainte Mère (*ibid.*, p. 45 et p. 101, doc. 6 [nous traduisons] : « mi ritrovo assai meglio, perchè doppo haver [visitato il] luogo della Madonna benedetta, [...] sapendo chiaro che nessun altra medicina me poteva [aiutare già] troppo longo, non ho mai sentito fastidio nè poco nè [molto del male di] testa ringratiando del tutto la bontà di Dio et s[ua benedetta madre] »). Voir aussi Emile Villaret, *Les congrégations mariales. Tome I : Des origines à la suppression de la Compagnie de Jésus (1540-1773)*, Paris, Beauchesne, 1947, p. 44.

85. Voir *ibid.*, p. 56; Joseph Wicki, *op. cit.*, p. 59. Il n'est cependant pas certain que Jan Leunis soit allé à Lorette en 1584.

86. La *Professio fidei Tridentina* est aussi dite « profession de foi de Pie IV » (G. Constant, « Pie IV », *Dictionnaire de théologie catholique, contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire*, t. XII, deuxième partie, Paris, Letouzey et Ané, 1935, col. 1640). Le Concile de Trente, « dans ses deux dernières sessions (11 novembre et 4 décembre 1563), afin de préserver le troupeau des erreurs nouvelles, avait ordonné que tous les primats, archevêques, évêques et cardinaux, que tous ceux qui enseignaient, étaient revêtus de quelque charge ou dignité ecclésiastique, jouissaient d'un bénéfice, seraient tenus désormais à faire une profession de foi publique et de jurer obéissance à l'Église romaine » (*ibid.*).

autres à travers un engagement apostolique, des exercices de piété, des pratiques ascétiques et en prodiguant des soins aux pauvres, aux prisonniers, aux malades. Par rapport à la plupart des autres confréries, ces congrégations ou sodalités sont somme toute exigeantes<sup>87</sup>.

Le jésuite Orazio Torsellino décrit des foules de pèlerins et de congréganistes chargés de présents pour la Vierge au chapitre XXIII du quatrième livre de sa *Lauretana Historia*, où il raconte qu'en « l'an 1576, qui fut celebre pour la solemnité du Jubilé hors de Rome<sup>88</sup>, il vint à Lorette une si grande affluence de monde, qu'on n'en avoit jamais veu une semblable<sup>89</sup> ». En effet, écrit-il, « il arrivoit tous les jours à Lorette par processions sept, huict, quelquesfois dix, tant villes, villages, que bourgs<sup>90</sup> ». Aussi,

les confrairies (*Sacræ [...] sodalitates*) qui alloient distinguées par troupes & par certaines marques, ne portaient pas seulement devant elles les Croix esclatantes d'or & d'argent, mais d'avantage portoient chacune sa baniere, & les images des Anges & des Saints patrons de leur congregation<sup>91</sup>.

87. Voir Robert Bireley, *op. cit.*, p. 117; John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 286-288; Émile Villaret, « Congrégations de la Sainte Vierge », *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique : doctrine et histoire*, *op. cit.*, cols 1479-1480.

88. Le pape Grégoire XIII a ouvert à Rome le grand Jubilé de 1575 et il a proclamé 1576 année du Jubilé lorétain, « afin de remercier la Vierge qui avait fait gagner aux Chrétiens la bataille de Lépante » (Concetta Cavallini, « Le tourisme religieux en Italie dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle : Montaigne et les Français à Lorette », *D'un siècle à l'autre : littérature et société de 1590 à 1610*, Fasano [Italie]/Paris, Schena Editore/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Biblioteca della ricerca. Mentalità e scrittura », 2001, p. 137). Voir aussi Concetta Cavallini, *L'italianisme de Michel de Montaigne*, Fasano [Italie]/Paris, Schena Editore/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Biblioteca della ricerca. Mentalità e scrittura », 2003, p. 191. Parmi les pèlerins et voyageurs célèbres qui ont visité le sanctuaire de Lorette, retenons les noms d'Erasmus, Torquato Tasso, Montaigne et René Descartes. Voir, entre autres, Léon-E. Halkin, « Erasmus pèlerin », J. Coppens [dir.], *Scrinium Erasmianum : mélanges historiques publiés sous le patronage de l'Université de Louvain à l'occasion du cinquième centenaire de la naissance d'Erasmus*, II, Leiden, E. J. Brill, 1969, p. 239-252 (en particulier p. 242 et 249).

89. *HNDL*, livre IV, chap. XXIII, f. 153<sup>r</sup>-153<sup>v</sup>.

90. *Ibid.*, f. 153<sup>v</sup>.

91. *Ibid.*; Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Romæ, Aloysium Zannettum, 1597, p. 204, dans l'exemplaire

Lorsqu'il présente plus en détail l'un des « spectacles devotz » organisés dans le cadre de ces fêtes jubilaires, l'auteur note comment « trois belles Congregations distinctes de diverses sortes d'habitx & marques » ont marché à la suite d'un premier groupe de pénitents qui, défilant pieds nus et la tête couverte de cendres, se flagellaient et arboraient les « armes de la Passion » du Christ<sup>92</sup>. Il semble que le flux des pèlerins s'est ordonné, ici et là, suivant la progression des confréries, congrégations ou sodalités, dont font inévitablement partie celles que Jan Leunis a placées sous le patronage de la Vierge Marie treize ans plus tôt, en 1563.

Nous insistons sur cette année 1563 parce qu'il n'y a pas que l'impulsion mariale donnée par les Jésuites à leurs congrégations naissantes qui a pu contribuer à renforcer le culte rendu à la Vierge au sanctuaire de Lorette, mais aussi le plaidoyer prononcé la même année par les pères du Concile de Trente en faveur de la vénération des reliques et des monuments sacrés. Au cours des dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, deux initiatives ont donc nécessairement profité au site lorétain : d'une part, la dévotion à Marie encouragée par les pères de la Compagnie de Jésus, d'autre part, une exhortation indirecte à vénérer sa « sacrée Celle », qui perce entre autres dans la charge lancée par les pères du Concile contre les profanateurs et les iconoclastes. Sous le titre « De l'invocation, de la vénération, et des reliques des saints, et des saintes images » se trouve effectivement, dans le texte de la vingt-cinquième session du Concile, cette très nette mise en garde :

[C]eux qui soutiennent qu'on ne doit point d'honneur ni de vénération aux reliques des saints, ou que c'est inutilement

conservé à la Marian Library de l'University of Dayton (cote : ML-CL-8781). Dans le tout dernier chapitre du livre V, où il se propose « de conclure l'histoire de Lorette par une breve recapitulation », Torsellino décrira à nouveau la marche des pèlerins : « leur façon de venir est tousjours quasi telle. Les Confrairies marchent devant, toutes distinguées de chacune sa banniere; car la plus grand part outre leurs croix, font porter devant eux de belles images, ou de la Vierge, ou des saints : & au bout de chasque troupe y marchent les conducteurs des Confrairies, & les prestres, avec chacun son chœur de musiciens » (*HNDL*, livre V, chap. XXIX, f. 199<sup>r</sup>).

92. *Ibid.*, livre IV, chap. XXIII, f. 154<sup>r</sup>.

que les fidèles leur portent respect, ainsi qu'aux autres monuments sacrés, et que c'est en vain qu'on fréquente les lieux consacrés à leur mémoire pour en obtenir secours, doivent être absolument condamnés<sup>93</sup>.

Aux objections des protestants qui tiennent pour superstitieuses les pratiques cultuelles des catholiques, le texte du Concile oppose une condamnation<sup>94</sup>. La *Lauretana Historia* reconduit cette condamnation dans le cadre d'un récit où l'auteur diabolise le doute qu'éprouve à l'égard de la Sainte Maison un Génois qui s'en va, à cheval, de Gênes à Lorette. Torsellino raconte :

L'an 1557. un certain homme Genevois d'assez bon lieu (duquel je tais le nom de peur d'intéresser sa reputation) [...] s'en alloit de Genes à Lorette à cheval : Il advint en son chemin que par l'instinct du diable il commença premièrement à douter, puis à croire tout à fait que l'Eglise de Lorette n'estoit point une trace ancienne de la Vierge, ains une nouvelle invention de superstition & d'avarice : mais sa pensée impie ne demoura pas long temps impunie; car le mesme jour son cheval venant à choir tomba sur luy, de sorte que le pauvre miserable fut tout fracassé & demy mort souz son cheval [...]<sup>95</sup>.

Torsellino institue en quelque sorte une théâtralité du doute et de la conversion en peignant la folie de cet homme qui, après sa chute, invoque la Vierge, réussit à se dépêtrer de dessous son cheval, se relève, indemne, puis glisse à nouveau dans l'erreur, oublieux du miracle et « commençant pis que devant à se persuader, que toutes les merveilles que l'on racomptait de nostre Dame de Lorette n'estoient que fables

---

93. *Le Saint Concile de Trente œcuménique et général*, *op. cit.*, p. 291.

94. Paul V. Murphy rappelle qu'au XVI<sup>e</sup> siècle le culte rendu à la Sainte Maison était reconnu, chez les protestants, comme un exemple de ce qu'ils considéraient être une superstition des catholiques (Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 213 [nous traduisons] : « [i]n the sixteenth century the *Santa Casa* achieved notoriety among Protestants as an example of what they considered to be Catholic superstition »). Voir aussi Robert Bireley, *op. cit.*, p. 110.

95. *HNDL*, livre III, chap. XXIX, f. 121<sup>r</sup>.

frivoles<sup>96</sup> ». Du coup, un nouveau châtement le frappe sans délai : il perd la vue. Craignant que ne dure cette cécité nouvelle dont le Ciel l'a subitement frappé, le Génois demande pardon à Dieu et à Marie, « ayant un ferme propos de croire de là en avant de l'Eglise de Lorette tout ce que la Chrestienté en tiendrait pour digne de foy<sup>97</sup> ». Il n'y a évidemment rien d'étonnant à ce que, renonçant à son erreur, il recouvre la vue et s'en vienne à Lorette, « là où s'estant confessé il entr[e] en la sacrée Celle, & y [rend] graces fort affectueusement à la Vierge<sup>98</sup> ». Dans cet exemple, l'authentification de la Maison-relique passe par la voie du doute, du châtement et du miracle.

Or, dans les premiers chapitres de la *Lauretana Historia*, c'est de la bouche même de la Vierge que Torsellino fait jaillir un « éclaircissement certain » quant à l'histoire de la translation, de manière à asseoir très rapidement dans l'ouvrage l'irréfutabilité du fait miraculeux et l'authenticité des reliques mariales. Une nuit, raconte Torsellino, alors que sa maison natale se trouve depuis peu en Esclavonie, Marie fait cette révélation à Alexandre, évêque de Trsat, « comme il entresommeilloit<sup>99</sup> » :

Sçachez [...] que ceste sacrée maison, arrivée ou plustost apportée ces jours passez en vos finages, est la maison mesmes, en laquelle j'ay autrefois pris naissance, & où j'ay esté presque toute eslevée. En icelle, par le message de l'Ange, de l'œuvre du saint Esprit, j'ay conçu le filz de Dieu : Là le Verbe a esté fait chair. Or est-il, que les Apostres apres nostre trespas, consacrerent ceste maison recommandable de si grands mysteres, & là mesmes à l'envy ont celebré, y disant la Messe. [...] Ceste maison donc bien aymée, par tant de siecles reverée & comblée d'honneurs en Galilée [...], a traversé de Nazareth en vostre contrée. Et que vostre foy ne soit en cecy douteuse : Dieu est autheur du fait [...]<sup>100</sup>.

96. *Ibid.*, f. 121<sup>v</sup>.

97. *Ibid.*

98. *Ibid.*, f. 121<sup>r</sup>-121<sup>v</sup>.

99. *Ibid.*, livre I, chap. III, f. 10<sup>v</sup>.

100. *Ibid.*, f. 10<sup>v</sup>-11<sup>r</sup>. Une note marginale indique dans la traduction française, de même que dans les éditions latines, que Torsellino emprunte ce récit aux annales de la ville de Fiume et à l'auteur Girolamo Angelita. Deux révélation faites par Marie à

Il y a lieu de penser qu'une démarche éminemment ignatienne sous-tend chacune des représentations que Torsellino propose de la Sainte Maison, si nous considérons que dans les *Exercices spirituels*, lors de la première contemplation de la deuxième semaine qui porte sur l'Incarnation, Ignace de Loyola invite l'exercitant à « voir [...] plus particulièrement la maison et les chambres de Notre-Dame, dans la ville de Nazareth, dans la province de Galilée<sup>101</sup> ». L'application de Torsellino à saisir des détails matériels et spirituels qui touchent à la maison natale de la Vierge rejoint la volonté tout ignatienne de « voir » la chambre de Marie, jusqu'à pouvoir apprécier visuellement, spirituellement — selon les différents points élaborés par Loyola — la salutation de la jeune femme par l'ange Gabriel, les paroles qu'ils échangent, de même que ce qu'ils font<sup>102</sup>. Les descriptions de la maison nazaréenne fournies par le jésuite italien sont propres à soutenir le mode de représentation prescrit dans les *Exercices spirituels*, en particulier celle où Torsellino passe scrupuleusement en revue les parties de la Sainte Demeure que les Esclavons découvrent sur leur territoire au lendemain de la première transmigration :

Ils considerent ceste chapelle d'une figure quadrangulaire, plus longue que large, bastie de pierre vulgaire, le haut agreablement lambrissé en voute, divisé par petits quarrez, tout peint & enduit d'azur, enrichy d'estoilles d'or brillantes, comme en quelque ciel : Au dessoubz de ce lambriz, paroissent un peu eminens, & alignés de dessus les murs de tous costez, & doucement conduits le long de la voute, des demy-cercles aboutissans les uns aux autres, ornez & decorez par le milieu

---

propos des transmigrations de sa maison natale — dont celle-ci — se trouvent dans le premier livre de l'ouvrage de Torsellino (au chapitre III : « Par révélation de la Vierge sa maison est reconnue & illustree d'un miracle evident »; au chapitre XII : « Un hermite par revelation qu'il avoit eu de la Vierge, excite ceux d'Ancone à sçavoir la verité de la chose »).

101. Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, traduit du texte autographe par Edouard Gueydan S.J., Paris/Montréal, Editions Desclée de Brouwer/Bellarmin, coll. « Christus. Textes », 1985, p. 82.

102. Voir *ibid.*, p. 83; Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 212 et p. 216; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 116, 132.

de petits vases ou culs de lampe peints : Les murs sont espois d'environ une coudée non conduits à plomb, couverts neantmoins & enduits tout du long : sur cet enduit estoient peints de long temps, les saints misteres de ce lieu sacré, lesquels paroissent encores en quelques lieux en haut, effacez en bas par laps de temps. L'edifice avoit en longueur plus de quarante pieds, en largeur moins de vingt, d'exaucement environ vingtcinq. Presque au milieu de la paroy, laquelle comme je croy estoit anciennement la face de la maison, il y avoit une porte assez large, mais non beaucoup differente de l'usage commun, à laquelle, pour linteau, il y avoit une piece de bois assez mal polie. Au costé gauche par dedans, il y avoit une petite armoire admirablement simple, propre à serrer des pots de terre & autres choses : au costé droit en la paroy proche, une fenestre d'assez moyenne grandeur, vis à vis de laquelle il y avoit une petite cheminée, assez humble, & d'ouvrage vulgaire comme le reste. Là mesme, & hault eslevé, y avoit comme une quaisse ou tabernacle, les costez duquel estoient de colonnes taillées en rond, fort agreable à voir, & le dessus en arc d'un mesme ouvrage, imitant comme cinq Lunes jointes ensemble. Dedans ce tabernacle, il y avoit de bois de cedre, environ de deux coudées de haut, l'image de la Vierge debout, embrassant d'une main son enfant Jesus, par le milieu du corps, de l'autre le soustenant, sa face couverte d'une certaine couleur comme argentée, mais noircie de la fumée des cierges allumez, & ceste obscurité & noircissure, marque de l'antiquité & de la religion, accroist grandement la Majesté de ceste face Virginale. [...] Au devant de l'effigie de la Vierge, se voit un Autel tout d'une pierre dure quarrée, respirant je ne sçay quoy de saint<sup>103</sup>.

L'allusion faite ici par Torsellino à une « petite armoire admirablement simple, propre à serrer des pots de terre & autres choses » (qu'il avait décrite une première fois comme une « armoire à reserrer la vessele de terre<sup>104</sup> ») n'est que la semence d'une idée à partir de laquelle il développera un chapitre ultérieur (livre III, chap. V) au titre explicite : « Les reliques de la chappelle de Lorette reluysent en miracles, & espandent la devotion envers ce saint Temple », chapitre où il donnera,

103. *HNDL*, livre I, chap. II, f. 8<sup>v</sup>-9<sup>r</sup>.

104. *Ibid.*, f. 7<sup>v</sup>.

dans la lancée des prescriptions tridentines, des preuves en faveur de la vénération de quelques « saintes reliques<sup>105</sup> ». Ce sont des vases (ou une « certaine poterie de terre ») et des planches du lambris de l'Église de Lorette qui sont présentés comme des objets sacrés dans ce chapitre V du livre III. À propos des vases, Torsellino note : « [l]a vieille opinion est, que ces vases ont esté autresfois trouvez par les Apostres dans les armoires de la benoiste Vierge<sup>106</sup> », c'est-à-dire « qu'ilz estoient entre le petit mesnage de la Vierge<sup>107</sup> ». Après avoir découvert ces accessoires domestiques, qui « ressemblent assez à ces vases de peu de valeur dont on use pour le jourd'huy », les apôtres les auraient placés au plus haut de la chapelle pour les conserver religieusement<sup>108</sup>. Torsellino s'appuie par avance sur les réfutations des impies en précisant que « ceste opinion estoit fondée sur conjectures *non frivoles*<sup>109</sup> », de manière aussi à inscrire la description de ces vases-reliques dans une parfaite filiation avec les décrets du Concile de Trente qui recommandent, dans l'invocation des saints, la vénération des reliques et le saint usage des images, que soient bannis toute superstition ou « tout ce qui n'est pas conforme à l'honnêteté<sup>110</sup> ». Autre trait révélateur de la nécessité de prévoir les objections : là où il célèbre le pouvoir des reliques et la dévotion à Notre-Dame de Lorette qui s'est répandue bien au-delà des frontières italiennes, Torsellino condamne la « contagion de l'herésie de Calvin » et « la rage des heretiques » qui, dans des villes d'Écosse par exemple, ont réduit à néant la révérence due à Marie<sup>111</sup>. Il évoque des exemples concrets de guérison miraculeuse à Lorette, dont une qui s'est opérée au contact des vases sacrés trouvés dans les armoires de la Vierge : « Je sçay au vray qu'un prestre de Lorette *de ma cognoissance*, ayant un fort grand mal de teste, fut guaruy soudainement, apres avoir applicqué

105. *Ibid.*, livre III, chap. V, f. 93<sup>v</sup>.

106. *Ibid.*

107. *Ibid.*, f. 94<sup>r</sup>.

108. *Ibid.*, f. 93<sup>v</sup>-94<sup>r</sup>.

109. *Ibid.*, f. 94<sup>r</sup> [nous soulignons].

110. *Le Saint Concile de Trente œcuménique et général, op. cit.*, p. 293.

111. *HNDL*, livre III, chap. V, f. 95<sup>v</sup>-96<sup>r</sup>.



contre sa teste un de ses vaisseaux sacrez<sup>112</sup> ». Le lecteur découvre, dans le rappel de ce miracle récent, une histoire qui s'apparente au témoignage d'un Jan Leunis qui écrivait devoir la disparition de ses maux de tête à l'intercession de Notre-Dame de Lorette<sup>113</sup>.

### III. Dons et présents exquis

Marie est la sainte tutélaire de la Maison-relique de Lorette, dont « toutes sortes de personnes desir[ent] approcher, toucher & baiser les SS. parois<sup>114</sup> »; elle est la « tutrice du lieu<sup>115</sup> ». Des grâces dont elle est prodigue dans les Marches et ailleurs découlent les réponses spirituelles et matérielles des pèlerins de toutes provenances, puisque, dans un tel contexte dévotionnel, chaque conversion, chaque miracle a d'ordinaire son pendant matériel : le don votif. La *manière* torsellinienne de traduire l'abondance des dons faits à Notre-Dame de Lorette consiste souvent à camper ceux-ci dans un rapport de causalité que suggère, par exemple, ce constat positif : « une saison si feconde en miracles ne fut pas du tout sterile en presens<sup>116</sup> ». Parmi les donateurs, Orazio Torsellino présente plus en détail les « hommes & femmes illustres » qui « rend[ent] leurs vœuz » à la Vierge en s'engageant dans la dynamique prière-promesse-don, propre au pèlerinage<sup>117</sup>. La comptabilisation, souvent systématique, des écus ou des « presents exquis<sup>118</sup> » que ces derniers

112. *Ibid.*, f. 94<sup>r</sup> [nous soulignons].

113. Voir plus haut.

114. *HNDL*, livre I, chap. VI, f. 18<sup>v</sup>.

115. *Ibid.*, livre II, chap. IV, f. 56<sup>v</sup>.

116. *Ibid.*, livre IV, chap. XIII, f. 142<sup>r</sup>.

117. Torsellino insiste volontiers sur l'empressement des pèlerins à « rendre leurs vœuz » à la Vierge (*HNDL*, f. 100<sup>v</sup>, 115<sup>v</sup>, 130<sup>v</sup>, 136<sup>r</sup>, 136<sup>v</sup>, 150<sup>r</sup>, 150<sup>v</sup>, 152<sup>r</sup>, 154<sup>v</sup>, 174<sup>v</sup>, 196<sup>v</sup>, etc.), en ne manquant d'ailleurs pas de proposer, à l'inverse, une image menaçante qui motive cet empressement : celle d'un « Dieu vangeur des vœuz negligez » (*ibid.*, livre IV, chap. XX, f. 150<sup>v</sup>).

118. L'expression figure dans un chapitre où il est question du pontificat de Jules II et des « presens de la Noblesse » : « de ce temps l'Eglise de Lorette a esté abondamment enrichie, non seulement en argent, mais encores en presents exquis » (*ibid.*, livre II, chap. IX, f. 63<sup>r</sup>).

ont versés au sanctuaire prend la forme de très longues énumérations, qui mettent en évidence le cosmopolitisme des fidèles attachés à la Vierge. La question des dons semble donc liée, chez Torsellino, à deux débordements : l'un géographique, l'autre textuel.

Dans l'épître dédicatoire adressée au cardinal Pietro Aldobrandino (voir Illustration 10 dans le Catalogue en fin de volume), Orazio Torsellino explique que, pour sa *Lauretana Historia*, il a choisi la langue latine dans l'idée d'assurer à l'ouvrage un rayonnement qui dépasse les frontières italiennes et pour permettre à la renommée de la Bienheureuse Vierge de Lorette de s'étendre, jusqu'aux nations les plus éloignées<sup>119</sup>. Le soin que met l'auteur à consigner les origines diverses des pèlerins et des dons faits à la Vierge rime avec le caractère universel dont il souhaite investir son œuvre en l'écrivant en latin. Les noms de personnages illustres, joints à la description pléthorique de leurs offrandes, entrent souvent dans ce qui devient, proprement, une litanie de noms et de dons. L'auteur provoque, par endroits, de réelles surcharges, comme dans ce passage tiré du chapitre VIII (« L'Église de Lorette est augmentée de presens ») du livre III :

119. Notre résumé explicatif du texte latin : « Etenim Etrusca lingua Italiæ fere terminis circumscribitur, quibus ipsis deinde interpretes huius historiæ satisfaciunt : at Latina per omnes propemodum gentes ac nationes longe latequæ vagatur : ut Romanus ille fermo etiam amplioribus, quam Romanum olim imperium, finibus terminetur. Quod si Lauretanæ Virginis tutela orbis terræ regionibus definitur; certe optare debemus, ut eius gloria ac fama perveniat, quocumque Christiana religio cultusque penetravit » (Orazio Torsellino, « Ill.<sup>mo</sup> ac Rever.<sup>mo</sup> D. Petro Aldobrandino S. R. E. Cardin. », *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, [Turnoni, typis Claudij Michaëlis, 1605], f. 2<sup>o</sup>, dans l'exemplaire conservé à l'UQAM (Livres rares : YBX250)). L'épître dédicatoire ne figure pas dans la traduction française publiée à Douai chez Jean Bogard en 1600. Elle se trouve cependant dans la traduction anglaise à laquelle renvoient la plupart des travaux récents consacrés à l'ouvrage de Torsellino : *The History of our B. Lady of Loreto. Tra[n]slated out of Latyn, into English*, [by T.P., i.e., by Thomas Price], [Saint-Omer], Imprinted with licence [at the English College Press], 1608, [38], 233, 224-540, [19] p. (à Montréal, cette traduction en anglais est disponible sous format électronique à l'Université McGill). Voir Pierre-Antoine Fabre, « L'Esclavonie, escale sur la route de l'Occident? », *op. cit.*, p. 32, n. 6; Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 224-226; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 50-51.

En ce temps y eut grande abondance de presens, que feirent plusieurs nobles & signalez personnages, tant hommes que femmes. [...] Alphonse d'Est, Duc de Ferrare, envoya une effigie d'argent de son filz Hercules, du poidz quasi de 4. l. avec la sienne d'argent aussi du poidz de 9. l. Bassano Mantuan son image d'argent encores de plus de 8. l. Honorio Sabelle une couronne d'argent de pres de 3. liv. Octave Farnese une croix d'or pendue à un collier pareillement d'or. Boniface Caëtan Duc de Sermonete, une effigie d'argent de nostre Dame de Lorette, & une autre de son filz de poidz assez raisonnable. Hercules Maria Sforce deux images d'argent, chacune de huit livres. Bernardino Sanguinio Neapolitan, deux effigies d'argent de pres de quatre livres. Leonard Bonafide Evesque de Cortone son Image d'argent de 4. livres. Julio Monaldo Mantuan, sa sienne encores de mesme poidz, & de mesme matiere. [...] Anthonio Pignatello Neapolitan donna un collier d'or, & Ludovic Comte de Fuligno un semblable. Leonardo Venerio Senateur de Venise, un Calice d'argent de poidz & d'ouvrage tres-exquis. Il y eut aussi plusieurs beaux presens faicts par les femmes de remarque. Marguerite d'Austrice fille de l'Empereur, donna un cœur d'argent de deux livres. Constance Duchesse de Melphe sa statuë d'argent, pesante pres de 5. liv. La Vice-royne des Samnites deux braceletz d'or fort bien taillez. La Princesse de Bisignan un chef d'or d'une liv. Portia Comtesse de Pepoly un autre chef de mesme poidz & de mesme matiere. [...] Julia Verana Duchesse d'Urbain un cœur d'or de pesanteur notable<sup>120</sup>.

À la liste des dons de « plusieurs nobles & signalez personnages », tant hommes que femmes, succède, dans plusieurs compilations, la revue des présents consentis par des villes, de même que par des donateurs dont les noms demeurent inconnus, ce dont rend compte la suite du texte :

Et ne manquerent point les presens de la part des villes. Car ceux de Vicouarro apporterent l'effigie de leur ville faicte d'argent, du poids de trois liv. La ville de Sarne la sienne de mesme matiere, mais trois fois aussi pesante. Macere une couronne d'argent doré fort bien faicte pesante 2. livres.

120. *HNDL*, livre III, chap. VIII, f. 98<sup>v</sup>-99<sup>v</sup>.

Outre les presens dessusditz, en ont esté faicts plusieurs autres fort beaux par gens incognuz, sçavoir est, six statuës de saint Roch, faictes d'argent de poids assez raisonnable. Des coronnes d'argent environ quarante, lesquelles avoyent pour la pluspart esté données par quelques villes & bourgades, les unes d'une livre, plusieurs de deux livres, & quelques unes mesme de trois. Plus des Images votives faictes d'argent plus de soixante, les unes d'une livre, les autres de deux, & quelques unes de trois. Des Calices d'argent peu moindres. Outre plus ont esté donnez plusieurs paremens d'Autel, & vestemens pour dire la Messe, non seulement de soye, mais d'argent & d'or mesme. Entre plusieurs fait [sic] à admirer la simplicité & humilité de quelques donneurs. Car on en a trouvé (comme on peut voir par les registres qui ont esté apportez secretement sur l'Autel) d'autres, auxquelz, ceux qui les ont offert, n'ont point voulu mettre leurs noms, quelques uns ayans mis le nom de leur ville au lieu du leur propre : ce qui se veoit en plusieurs de ces dons [...] <sup>121</sup>.

Il est possible de discerner un ordre inhérent à la présentation des dons dans quelques longs fragments énumératifs. Orazio Torsellino obéit, en effet, à une structure quasi invariable lorsqu'il aborde la question des offrandes. Il présente ainsi les donateurs en fonction des groupes auxquels ils appartiennent. Par endroits, il recense de manière assez linéaire les dons faits par : des hommes, des femmes, des villes, des nobles, des cardinaux, des princes, « quelques autres de moindre qualité » ou des inconnus, etc. La *Lauretana Historia* étant, pour une bonne partie, fondée étroitement sur la suite des pontificats, l'auteur ne manque pas d'inscrire la description des présents dans cette perspective, comme il le fait au chapitre XIII du quatrième livre, dont le titre est explicite (« Les dons principaux qui furent portez ou envoyez à Lorette [sic], Pie quatriesme estant Pape ») :

Le Cardinal de sainte Praxede fit presens d'une sienne effigie d'argent depuis la poitrine, du poidz de cinq livres. François Caëtan gentilhomme Romain donna un ornement d'autel de drap d'or. Le Card. d'Arragon un de drap d'argent enrichy de broderie, & de pierreries. Quelques autres de

---

121. *Ibid.*, f. 99<sup>v</sup>-100<sup>r</sup>.

moindre qualité ont bien fait quelques autres petits presens à la Vierge, qu'il n'est besoing de racompter par le menu. Et la pieté des grandes Dames n'est pas moins recommandable. Julia Roburea Duchesse de Ferrare donna un habit sacerdotal de drap d'argent magnifiquement enrichy de broderie. La Duchesse de Gravine un ornement d'autel de drap d'or frisé : La Duchesse de Moutalté une chappe d'un tissu [*sic*] d'or, & Cloelia Farneze un autre de velours ras, semé de fleurs de lys d'or. Et à grand'peine auparavant avoit-on veu que les Citez & les Villes eussent fait d'aussi beaux dons. On apporta le portraict d'argent de Spelle ville en Umbrie du poids de 3. livres. Un autre de Saine en la marche d'Ancone du poids de onze livres. Un autre d'Arezzo en la Toscane de 8. livres. Un autre de la ville de Firme de dix-huict livres [...]<sup>122</sup>.

La formule de fin de chapitre choisie ensuite par Torsellino corrobore à rebours la validité des éléments rapportés : « Voila les principaux miracles, & presens de la Chapelle de Lorette, que je trouve avoir esté *enregistrez* pendant le Pontificat de Pie quatriesme<sup>123</sup> ». C'est, en définitive, sur la foi des registres que le jésuite italien dresse ces inventaires généreux et assez systématiquement ordonnés; ce sur quoi il s'explique à travers un ensemble de difficultés qu'il signale dans un chapitre subséquent consacré aux « [p]resens de Pie cinquiesme & autres Princes » (livre IV, chap. XVI) :

On trouve plusieurs autres dons [...], desquelz il n'est fait mention aucune dans les registres : car le registre de ce temps qui comprend pres de dix ans, est perdu, au moins n'en est il rien tombé entre mes mains : qui fait que je ne puis racompter les dons qui ont esté faits sur la fin du Pontificat de Pie cinquiesme, & sur le commencement de celui de Gregoire treiziesme, d'autant que je n'en ay point ouy parler : des autres j'en dis en fidelité ce que j'en ay appris des registres<sup>124</sup>.

122. *Ibid.*, livre IV, chap. XIII, f. 142<sup>r</sup>-143<sup>v</sup>.

123. *Ibid.*, f. 143<sup>r</sup> [nous soulignons].

124. *Ibid.*, livre IV, chap. XVI, f. 146<sup>v</sup>.

En ce qui a trait à la tenue des registres, Torsellino précise « qu'on [a] accoustumé de mettre entre les mains des gardiens de la Chapelle les dons qui sont de valeur, à fin de les *enregistrer*, & que la memoire en demeure à la posterité<sup>125</sup> », de sorte que les plus petites offrandes se perdent dans le silence et l'anonymat : c'est le cas des hommages rendus à la Vierge par de nombreux donateurs qui, pendant le pontificat de Jules II et à l'instar de plusieurs nobles, ont « fait beaucoup d'autres presens, qu'il n'est besoing nombrer par le menu<sup>126</sup> », juge Torsellino. Alors qu'il rapporte, par exemple, avec force détails : que « Marguerite d'Austriche, [...] fille de l'Empereur Charles quint, & femme d'Octavio Farnese duc de Parme [...], fait des presens dignes d'elle à la Vierge, mettant dans ses coffres une bonne somme d'escus<sup>127</sup> »; que « Christine fille du Roy de Suede [...] tira de ses coffres [des] presens vraiment Royaux, un beau collier d'or, une couronne de perles & de pierreries, un bracelet de pierres tres-riches, [...] & combla en fin ces dons magnifiques d'une bonne somme de deniers<sup>128</sup> »; que « Guillaume Duc de Mantoüe envoya deux chandeliers d'argent d'une couldée & demye, avec un beau Crucifix d'or<sup>129</sup> » ou, encore, que « fut envoyé par un cavalier Flament en offrande à la Vierge un cierge de grandeur nonpareille du poids de trois cens livres<sup>130</sup> », Torsellino s'explique au besoin de ses silences, recourant à des formules qui varient peu par rapport à celle-ci : « Je me tais des autres moindres presens, comme chose inutile de s'amuser à les racompter<sup>131</sup> ». Donc, contrairement aux présents singuliers, scrupuleusement pesés, mesurés et décrits, qui sont dus aux « Princes d'Allemagne<sup>132</sup> », aux « Princes Italiens<sup>133</sup> », aux « Princes François<sup>134</sup> »,

125. *Ibid.*, livre V, chap. XXIX, f. 200<sup>r</sup> [nous soulignons].

126. *Ibid.*, livre II, chap. IX, f. 63<sup>r</sup>.

127. *Ibid.*, livre IV, chap. XXV, f. 156<sup>v</sup>.

128. *Ibid.*, livre IV, chap. XXVI, f. 157<sup>r</sup>-157<sup>v</sup>.

129. *Ibid.*, livre V, chap. XIV, f. 179<sup>r</sup>.

130. *Ibid.*, livre V, chap. XVIII, f. 184<sup>v</sup>.

131. *Ibid.*, livre IV, chap. XXX, f. 162<sup>r</sup>.

132. *Ibid.*, livre V, chap. VII, f. 169<sup>r</sup>-171<sup>r</sup>.

133. *Ibid.*, livre V, chap. VIII, f. 171<sup>r</sup>-172<sup>v</sup>.

134. *Ibid.*, livre V, chap. V, f. 166<sup>v</sup>-167<sup>v</sup>.

aux « grandes Dames<sup>135</sup> », à un « Jean d’Autriche<sup>136</sup> », un « Guillaume Duc de Bavières<sup>137</sup> », un « Duc de Joyeuse », un « Roy de France<sup>138</sup> », une « Jeanne d’Autriche grande Duchesse de la Toscane<sup>139</sup> », etc., « les autres petits dons de gens incognez, qu’il n’est point besoing de racompter<sup>140</sup> », sont omis des énumérations pléthoriques.

Des villes — Recanati, Bologne, Milan<sup>141</sup>, Palerme<sup>142</sup>, Lyon, qui est « l’une des principales villes de France<sup>143</sup> », etc. — ont honoré la Vierge de leurs présents, sur quoi l’auteur formule ce commentaire : « la Vierge de Lorette ne se monstr[e] pas plus secourable envers les hommes en particulier, qu’envers les villes entieres<sup>144</sup> ». Dans le chapitre conclusif de la *Lauretana Historia*, où il propose une brève récapitulation de

135. *Ibid.*, livre V, chap. XXII, f. 190<sup>v</sup>-191<sup>v</sup>.

136. *Ibid.*, livre IV, chap. XXIV, f. 154<sup>v</sup>-155<sup>f</sup>.

137. *Ibid.*, livre V, chap. VII, f. 169<sup>f</sup>-171<sup>f</sup>.

138. *Ibid.*, livre V, chap. IV, f. 165<sup>v</sup>-166<sup>v</sup>.

139. *Ibid.*, livre IV, chap. XXV, f. 155<sup>v</sup>-156<sup>v</sup>.

140. *Ibid.*, livre V, chap. I, f. 163<sup>v</sup>.

141. Après avoir indiqué que des registres manquent pour la période allant de la fin du pontificat de Pie V au commencement du pontificat de Grégoire XIII, Torsellino clôt le chapitre XVI du livre IV en ajoutant ces dernières lignes à propos de quelques villes : « Je croy qu’en ce temps furent dediez à la benoiste Vierge les simulacres d’Asculum, de Recanati, de Montesancto, de Bologne, de Milan, & des autres qui se voyent aujourd’huy dans la Sacristie ou thresor de Lorette » (*ibid.*, livre IV, chap. XVI, f. 146<sup>v</sup>).

142. Selon Torsellino, la ville de Palerme « rendit son vœu fidèlement » à Notre-Dame de Lorette pour avoir joui de sa protection lors de l’épidémie de peste de 1577 : « on trouve encore aujourd’huy une grande lame d’argent quasi de neuf livres, où lon [*sic*] voit une image de nostre Dame de Lorette fort belle & bien faicte assise sur un toict, au dessouz de laquelle est taillée la forme de la ville de Palerme » (*ibid.*, livre IV, chap. XXX, f. 160<sup>v</sup>-161<sup>f</sup>).

143. Quand la peste affligea Lyon, les magistrats de la ville implorèrent le secours de Notre-Dame de Lorette; leurs prières ayant été entendues, raconte Torsellino, la contagion cessa, si bien qu’en 1581 « ceste ville recognoissante envoya une offrande à la Vierge bienheureuse, qui fut une offrande digne certainement de la devotion des habitans & de la grandeur de leur ville : ce fut un calice d’argent doré richement gravé, excellent par sus tous les autres tant en grandeur qu’en excellence d’ouvrage, avec plusieurs autres dons assez riches, grand argument & du secours Loretan, & de la pieté Lyonnaise » (*ibid.*, f. 161<sup>v</sup>).

144. *Ibid.*, f. 160<sup>v</sup>.

l'histoire qu'il a tracée, Orazio Torsellino renchérit indirectement sur la présentation avantageuse de ces villes (italiennes ou non italiennes) et de ces pèlerins-donateurs (italiens ou étrangers), à travers une évaluation très positive de la présence à Lorette de pèlerins venus « d'outre les Alpes, & d'outre les mers ». Il rend ultimement témoignage ici de la portée universelle du culte lorétain :

[I]l ne se passe aucune saison de l'année, aucun mois, ny jour aucun, qu'il n'y ayt en la sainte Celle de la Vierge une concurrence tres-grande de pelerins : & ceste louange n'est point particuliere aux Picentins & Italiens, mais leur est commune avec les peuples d'outre les Alpes, & d'outre les mers, & principalement aux Esclavons, François & Flamens, sans que les Espagnols, Portugais, Polonois & Allemans en cedent rien à tous ceux-là<sup>145</sup>.

En faisant valoir en dernier lieu, et avec insistance, le cosmopolitanisme associé au sanctuaire marial de Lorette, le père Torsellino renoue avec le point de vue exprimé dans son épître dédicatoire sur l'universalité de la langue latine, grâce à laquelle il entend répandre la dévotion à la Vierge<sup>146</sup>. Pour tout dire, une géographie éclatée s'impose d'emblée dans la *Lauretana Historia*, ne serait-ce qu'à travers le transport miraculeux de la Sainte Maison assuré par des anges depuis Nazareth jusqu'à Lorette. Et le succès international que connaîtra l'ouvrage du jésuite italien — par-delà les frontières linguistiques et géographiques de l'Italie — ne fera somme toute qu'ajouter à l'affirmation de cette géographie éclatée, si fortement sentie.

La renommée des *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* publiés à Rome en 1597 se mesurera,

---

145. *Ibid.*, livre V, chap. XXIX, f. 198<sup>o</sup>.

146. Italo Tanoni précise d'ailleurs qu'au XVI<sup>e</sup> siècle « l'internationalisation du culte de la Vierge de Lorette se consolide au point de devenir, à travers les controverses sur l'authenticité de la Santa Casa, un des symboles les plus éloquentes de la Contre-Réforme tridentine » (Italo Tanoni, *op. cit.*, p. 110). Voir aussi Yves-Marie Bercé, *Lorette aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : histoire du plus grand pèlerinage des Temps modernes*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2011, 371 p., xiif. de pl.



en effet, au nombre de leurs traductions en langues vernaculaires, dont nous n'avons signalé ici que la traduction française imprimée par Jean Bogard en 1600 et la traduction anglaise de 1608 due à Thomas Price<sup>147</sup>. Le texte original latin a été rapidement traduit en français, anglais, italien, espagnol, allemand, flamand, tchèque et hongrois<sup>148</sup>. Bref, les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* ont été traduits en huit langues entre 1597 et 1773, de telle sorte qu'ils comptent parmi les ouvrages jésuites qui ont été le plus remarquables, au cours de la période 1540-1773, quant au nombre de traductions (à titre de repère, les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola ont été traduits en neuf langues au cours de la même période)<sup>149</sup>. Portée par l'ambition du père Torsellino de voir s'universaliser le culte lorétain, la *Lauretana Historia* a traversé langues et mers, jusqu'à devenir, en raison, entre autres, des descriptions matérielles et des mesures exactes qu'elle fournit, l'un des guides utiles lors de la construction, ailleurs dans le monde, de répliques de la Sainte Maison<sup>150</sup>.

147. Les noms d'imprimeurs commerciaux sont associés à la Compagnie de Jésus, dont celui de Jean Bogard, imprimeur à Douai (voir Peter Burke, « The Jesuits and the Art of Translation in Early Modern Europe », John W. O'Malley, S.J., et al. [dir.], *The Jesuits II: Cultures, Sciences, and the Arts, 1540-1773*, Toronto/Buffalo, University of Toronto Press, 2006, p. 30).

148. Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 222; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 52.

149. Peter Burke, *op. cit.*, p. 27-29.

150. Au nombre des chapelles-répliques fondées au XVII<sup>e</sup> siècle par les jésuites dans le monde transatlantique, signalons, d'après Karin Annelise Vélez, outre la chapelle Notre-Dame-de-Lorette (1674), près de Québec, les chapelles des Collèges de Tepotzotlán (1679), de San Gregorio (1680), de Guadalajara (1697) au Mexique et celle de Loreto Conchó (1697) en Baja California, ou Basse Californie (Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 86, 573-574).

## Deuxième partie : une maison bâtie sur le modèle de la Sainte Maison

### I. Ériger une Lorette dans les forêts de la Nouvelle-France : vœux et moyens

Les quelques pèlerinages qu'il a faits au sanctuaire marial de Lorette ont constitué des moments phares dans la vie de Pierre Chaumonot (1611-1693), qui, ayant quitté très tôt sa Bourgogne natale, est passé en Italie, où il a vécu dans l'errance et la gueuserie, avant d'entrer au noviciat Saint-André de la Compagnie de Jésus à Rome, en 1632, d'être ordonné prêtre en 1638 et de se faire missionnaire en 1639<sup>151</sup>, porté par le vœu de « bâtir en Canada une Lorette<sup>152</sup> ».

Fugueur lentement italianisé — à l'instar du nom *Pietro Calmonotti* que lui laisseront ses années de vagabondage en Italie<sup>153</sup> —, le jeune Chaumonot, sale, puant, aux haillons pleins de vermine et à la tête couverte de gale, se rend à Ancône, puis à Lorette, où il reprend courage aux abords de la Sainte Maison de la Vierge. Dans l'autobiographie qu'il

151. Voir Lucien Campeau, *Monumenta Novæ Franciæ*, t. III, Rome/Québec, Monumenta Historica Societatis Iesu/Les Presses de l'Université Laval, 1987, p. 837; André Surprenant, « Le Père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, missionnaire de la Huronie », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 7, n° 1-4, 1953-1954, p. 64-87, 241-258, 392-412, 505-523.

152. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *La vie du R. P. Pierre Joseph Marie Chaumonot, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire dans la Nouvelle France, écrite par lui-même par ordre de son supérieur, l'an 1688*, Nouvelle York (Isle de Manate), à la Presse Cramoisy de Jean-Marie Shea, 1858, p. 47. Il s'agit de la première édition de l'autobiographie du père Chaumonot, imprimée d'après un manuscrit conservé à l'Hôtel-Dieu de Québec et qui n'a été tirée qu'à une centaine d'exemplaires (un exemplaire de cet ouvrage est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, à Montréal). Nous avons signalé plus haut l'*Autobiographie du père Chaumonot de la Compagnie de Jésus et son complément*, ouvrage publié en 1885 par le père Félix Martin (voir plus haut n. 11). L'*Autobiographie* a également été publiée en 2003 par Gilles Drolet, en collaboration avec la Corporation de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette de l'Ancienne-Lorette (Sainte-Foy [Québec], Éditions Anne Sigier). Voir aussi Gilles Drolet, *Notre-Dame de Lorette et le Père Chaumonot : choix de textes*, Sainte-Foy [Québec], Éditions Anne Sigier, [1985], 169 p.

153. Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 189-190.

rédige en 1688 à la demande de son Supérieur, Claude Dablon, après plus de cinquante-cinq ans de vie religieuse et quarante-neuf ans de vie missionnaire auprès des Hurons en Nouvelle-France<sup>154</sup>, Chaumonot raconte comment, lors de ce premier séjour à Lorette, au sortir de la Sainte Maison, il a été conduit à l'écart, derrière un gros pilier, par un jeune homme « qui étoit peut-etre un ange » et qui lui a demandé d'ôter son chapeau, après quoi il lui a coupé les cheveux avec des ciseaux, lui a frotté la tête avec un linge blanc, faisant entièrement disparaître la gale d'où avaient surgi plus tôt un gros ver et du pus<sup>155</sup>. Chaumonot rappelle ensuite qu'après trois jours passés à Lorette, il a repris sa route vers Rome avec un camarade et s'est arrêté dans la ville de Terni, en Ombrie, où il a été si las de son métier de mendiant qu'il a accepté d'être le valet d'un vieil homme, docteur en droit<sup>156</sup>. Certaines précisions qu'il donne sur son passage à Terni ne sont pas sans ramener à l'esprit quelques-unes des considérations linguistiques sur lesquelles Orazio Torsellino a si fortement insisté dans sa *Lauretana Historia*, en lien avec le sacrement de pénitence. Des jours passés à Terni, Chaumonot retient, entre autres, ce moment particulier :

[J]e ne savois pas encore assez l'Italien pour me confesser en cette langue; c'est pourquoi je [le] fis en latin à un Père de la Compagnie de Jésus. Après ma confession, il m'interrogea sur mes études. Je lui répondis que j'étois en Rhétorique, lorsque je m'étois laissé débaucher<sup>157</sup>.

Suivant la formule du père Torsellino, ce jeune vagabond français est du nombre des pèlerins venus « d'outre les Alpes », mais que l'usage du latin internationalise pour ainsi dire; la forme latinisée *Petrus*

154. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 5, p. 33-34 et p. 49; René Latourelle, S.J., *Compagnon des martyrs canadiens : Pierre-Joseph-Marie Chaumonot*, Montréal, Bellarmin, 1998, p. 23-24; Félix Martin, *op. cit.*, p. 1.

155. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 16-20. Chaumonot écrira à propos de sa guérison à Lorette : « Marie en me guérissant de ma vilain[e] galle ou teigne, me délivra d'une infinité de peines et d'incommodités corporelles » (*ibid.*, p. 37).

156. Voir *ibid.*, p. 20-21; Félix Martin, *op. cit.*, p. 16-17.

157. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 21; Félix Martin, *op. cit.*, p. 17.

*Calmonottus* est d'ailleurs connue pour avoir fait partie des nombreuses déclinaisons du nom de Pierre Chaumonot<sup>158</sup>.

Dans son autobiographie, ce dernier met en évidence les défis linguistiques qui ont jalonné son existence, de même que les signes de son italianisation, qu'il présente par à-coups et dont témoigne cette phrase à valeur de transition : « [c]omme je commençois à entendre l'Italien, je lisois des livres de dévotion écrits en cette langue<sup>159</sup> ». Chaumonot raconte comment il a voyagé ou s'est fixé temporairement ici et là en Italie : à Rome, hors de Rome (avec l'idée de repasser en France), à Terni de nouveau, au noviciat jésuite de Saint-André à Rome, à Florence, etc., mû très tôt dans sa vie religieuse par un désir de mobilité, voire un appel missionnaire<sup>160</sup>. Il explique : « dès mon noviciat j'avois écrit au reverend père Vitelleschi, général de Notre Compagnie que s'il avoit besoin de quelqu'un pour les missions étrangères, je m'offrois à sa paternité<sup>161</sup> ». C'est dans une lettre en italien signée « Pietro Calmonotti » que le futur missionnaire s'est adressé au Général Mutius Vitelleschi vers 1636<sup>162</sup>, exprimant en effet son désir d'être envoyé « aux Indes » ou dans les pays nouvellement découverts<sup>163</sup>.

158. Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 189. Sur les mouvances linguistiques et les différents noms de Pierre Chaumonot, voir Allan Greer, « Un jésuite errant en Europe et en Amérique : le père Chaumonot », *La Nouvelle-France et le monde*, traduit de l'anglais (Canada) par Hélène Paré, Montréal, Boréal, 2009, p. 149-170 (en particulier, p. 169) et Félix Martin, *op. cit.*, p. 1, n. 1.

159. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 23.

160. Rappelons que le quatrième vœu des Jésuites est essentiellement « un vœu de mobilité » eu égard aux missions, « c'est-à-dire un engagement à se rendre où que ce soit dans le monde », dans le but d'aider les âmes (John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 423-424). Voir aussi Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 55, 147.

161. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 40.

162. Voir Lucien Campeau, *op. cit.*, t. III, doc. 58, p. 175-176. Le père Campeau date de 1636 cette lettre qui ne porte ni date ni indication de lieu; il explique qu'il s'agirait d'une première demande adressée par Chaumonot au père Général Vitelleschi. Quant à l'éveil missionnaire de Chaumonot face à la Nouvelle-France précisément, il est dû « au père Joseph Ponce de la province de France qui achevoit sa théologie à Rome [et lui] montra une relation du Canada composé [*sic*] par le saint et illustre missionnaire des Hurons le père Jean de Brebeuf » (Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 39-40). A propos de la forme italianisée de la signature « Pietro Calmonotti », voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 214.

163. Chaumonot exprime son vœu en ces termes : « Giesù Cristo, nostro Signore, dandomi gran desiderio di andare per zelo dell'honor suo all'Indie o in qualche altro

Son noviciat achevé, Chaumonot-Calmonotti est retourné à Rome, d'où il a été envoyé à Fermo, « ville qui n'est pas fort distante de Lorette<sup>164</sup> » : il voit dans cette proximité géographique l'occasion de faire un nouveau pèlerinage au sanctuaire lorétain. Son point de vue est alors celui d'un pèlerin qui a oublié sa langue maternelle. Force est d'observer que, dans les pages autobiographiques de Chaumonot, la question linguistique sous-tend presque invariablement le récit des pèlerinages, témoin le détail que rapporte l'auteur à propos de sa visite au sanctuaire de Lorette :

J'y fis rencontre d'un père François qui faisait l'office de pénitencier. Il me fit l'amitié de me donner avec permission des Supérieurs trois livres françois, à condition que j'en lirois tous les jours un chapitre pour m'apprendre ma langue maternelle que j'avois complètement oubliée<sup>165</sup>.

D'une confession en latin due à la méconnaissance de la langue italienne à cette ultime réappropriation de la langue française, Pierre Chaumonot incarne, à sa manière, la figure du pèlerin à laquelle sont associés les impératifs linguistiques qui — si nous nous reportons au texte de Torsellino — ont nécessité les secours d'une société religieuse plurilingue et cosmopolite à Lorette.

Chaumonot effectuera vraisemblablement son dernier pèlerinage dans cette ville au mois d'octobre 1637, avec le projet approuvé de s'embarquer bientôt pour le Canada. Cette fois, il est accompagné d'un compatriote, français d'origine donc, le père Joseph-Antoine Poncet,

---

paese d'infedeli e d'heretici per potermi ivi affaticare nella conversione di quelle povere anime, mi sento obligato di offerirmi a Vostra Paternità, che tengo in luogo di Dio, prontissimo a corrispondere a questa vocazione divina » (« Jésus-Christ, Notre Seigneur, m'ayant donné grand désir d'aller, par amour pour son honneur, aux Indes ou en quelque autre pays d'infidèles et d'hérétiques, pour me pouvoir fatiguer là dans la conversion de ces pauvres âmes, je me sens obligé de m'offrir à Votre Paternité, que je tiens pour le représentant de Dieu, très prêt à répondre à cette vocation divine », Lucien Campeau, *op. cit.*, t. III, doc. 58, p. 176).

164. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 38.

165. *Ibid.*

avec lequel il est autorisé à partir en Nouvelle-France<sup>166</sup>. Chaumonot expose leurs vues d'alors dans son autobiographie :

[N]ous nous rendîmes à Lorette vers la St. Luc et nous y fîmes nos dévotions avec le plus de ferveur que nous pûmes. Nous y recommandâmes à la Vierge le succès de notre voyage du Canada et nous formâmes le dessin [*sic*] de bâtir dans la Nouvelle France lorsque nous y [s]erions une chapelle sous le nom de Notre Dame de Lorette et sur le plan de la Sainte Maison de la Mère de Dieu dans laquelle nous étions<sup>167</sup>.

C'est dans ce passage de sa *Vie* où il fait quelquefois allusion à « la future Lorette du Canada » que Chaumonot attire par ailleurs l'attention de son lecteur sur de nouvelles variantes de son prénom<sup>168</sup>. Sa dévotion à la Vierge, de même qu'au « glorieux St. Joseph » — dont il apprend qu'il est le patron du Canada — lui inspire effectivement de demander au père Général de se nommer désormais « Joseph Marie », ce que ce dernier lui accorde<sup>169</sup>. Ainsi, c'est dans une lettre en italien adressée au « Padre Gioseppe Maria Calmonotto », et datée du 27 novembre 1638, que le Général Mutius Vitelleschi le félicitera par avance de son départ pour le Canada<sup>170</sup>. Aussi, le 7 août 1639, est-ce un « Gioseffo Maria Calmonotti » de la Province de Rome, tout juste arrivé en Nouvelle-France, qui signe une lettre en italien adressée au même père Général Vitelleschi, lettre dans laquelle il l'informe de son départ rapide pour la mission huronne<sup>171</sup>. « Gioseffo Maria Calmonotti » signe d'autres lettres en

166. *Ibid.*, p. 42, 45.

167. *Ibid.*, p. 47.

168. Voir *ibid.*, p. 48-49.

169. *Ibid.*, p. 48.

170. Voir Lucien Campeau, *op. cit.*, t. IV, 1989, doc. 50A, p. 72. Chaumonot quittera Dieppe le 4 mai 1639 et arrivera à Québec le 1<sup>er</sup> août de la même année, d'où il partira rapidement pour le pays des Hurons (voir André Surprenant, *op. cit.*, vol. 7, n° 1, 1953, p. 64-87).

171. La lettre est envoyée de Québec, le 7 août 1639 : « Di Kebec, il 7° d'agosto 1639 » (voir Lucien Campeau, *op. cit.*, t. IV, doc. 91, p. 242-244). Karin Annelise Vélez commente, de son côté, la forme « Giuseppe Maria Calmonetti » (Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 189, n. 10).

italien depuis la Huronie, parmi lesquelles se trouvent une missive datée du 24 mai 1640, envoyée au père Général à Rome<sup>172</sup>, ainsi qu'une lettre écrite « [n]ella residenza di Santa Maria degli Huroni » le 31 août 1641 et adressée au père Filippo Nappi, à Rome également<sup>173</sup>. Le 15 mai 1645, une lettre écrite sur une écorce de bouleau et portant la signature « Joseph-Marie Chaumonot » est destinée au prêtre Pierre Guyotte, à Châtillon-sur-Seine<sup>174</sup>. Le missionnaire a semblablement apposé la signature « Joseph-Marie Chaumonot de la Compagnie de Jésus » au bas d'une lettre écrite à l'intention du père Jérôme Lalemant le 1<sup>er</sup> juin 1649, laquelle a été ajoutée par le père Paul Le Jeune à la « Relation de ce qui s'est passé en la mission des Pères de la Compagnie de Jésus aux Hurons, pays de la Nouvelle-France, ès années 1648 et 1649<sup>175</sup> ».

172. Voir Lucien Campeau, *op. cit.*, t. IV, doc. 137, p. 473-474.

173. Voir *ibid.*, t. V, doc. 22, p. 30-36.

174. Voir *ibid.*, t. VI, doc. 56, p. 251-253. La forme latinisée « Pater Iosephus Maria Chaumonot » figurera, quant à elle, dans les catalogues de la Compagnie de Jésus, par exemple dans le « Catalogus Personarum et Officiorum in Provincia Franciæ anni 1639 exeuntis » (*ibid.*, t. IV, doc. 108, p. 443) ou celui de la fin de 1648, dans lequel est également ajoutée une précision, à savoir la fonction de « missionnaire chez les Hurons » : « Pater Iosephus Maria Chaumonot, missionarius apud Hurones » (*ibid.*, t. VIII, appendice I, p. 823). Voir aussi les catalogues d'autres années consignés dans les *Monumenta Novæ Franciæ*, dont les « Catalogues triennaux de la mission de la Nouvelle-France ».

175. Voir *ibid.*, t. VII, doc. 131, p. 616-619. Après la mort de Jean de Brébeuf en 1649, le père Chaumonot a reçu des Hurons, au cours d'une cérémonie solennelle, le nom « Héchon », qui est le « nom sauvage qu'on avait donné au P. de Brébeuf » (Félix Martin, *op. cit.*, p. 70). « À la mort d'une personne de considération, les sauvages choisissaient dans sa parenté quelqu'un pour porter son nom. C'est ce qu'on appelait *ressusciter le mort* » (*ibid.*, n. 1; voir aussi Allan Greer, *op. cit.*, p. 160 et p. 168-169; René Latourelle, *op. cit.*, p. 101). Chaumonot-Héchon est devenu, d'un bout à l'autre de la Nouvelle-France, le « maître reconnu des langues autochtones », le « dépositaire de la connaissance linguistique », le « meilleur linguiste de la langue huronne » (Allan Greer, *op. cit.*, p. 168; René Latourelle, *op. cit.*, p. 8). Le missionnaire note d'ailleurs en 1688, dans son autobiographie : « il n'y a dans le Huron ni tour ni subtilité ni manière de s'énoncer dont je n'ai eu la connoissance, et fait pour ainsi dire la découverte. Peut être que Notre Seigneur a voulu récompenser par ce don de langue l'attrait qu'il me donna à l'humilité dès mon noviciat. Peut être aussi que St. Jérôme à qui j'ai eu recours pendant plusieurs mois m'a assisté dans cette ouvrage. Peut être encore que je n'y ai pas été moins aidé du père Charles Garnier [...]. Je n'eus pas plutôt appris sa glorieuse mort, que je lui promis tout ce que je ferois de bien pendant huit jours, à condition qu'il me ferait son héritier dans la connoissance parfaite qu'il avoit du Huron » (Pierre-Joseph-

Dans l'ensemble, la correspondance de Chaumonot révèle chez lui de persistants restes d'italianité, qui s'harmonisent, il faut dire, avec son intention de construire au Canada une Lorette en tous points semblable à celle d'Italie.

Notons que, du point de vue matériel, le coup d'envoi de ce projet est venu d'Italie. Dans l'abrégé de sa vie, le père Chaumonot insiste en effet deux fois sur un don qu'il a reçu, en guise d'appui, au retour du dernier pèlerinage qu'il a fait à Lorette avec le père Poncet. Il fait d'abord allusion à ce don lorsqu'il aborde la question de leur départ imminent pour le Canada :

Après notre retour à Rome la Signora Portia Lancelotti, nièce d'un Cardinal et pénitente du Père Poncet, ayant appris de lui que nous avions formé le dessin [*sic*] de bâtir en Canada une Lorette, voulut dès lors y contribuer d'une somme d'environ 25 écus pour y mettre, dit-elle, la première brique<sup>176</sup>.

Sous la plume de Chaumonot, nous le verrons plus loin, la comptabilisation des dons reliés à « la bâtisse de la Lorette du Canada<sup>177</sup> »

---

Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 60-61). Voir, à la fin de cet article (Illustrations 6 et 7), une lettre autographe non datée du père Chaumonot au père Jacques Bruyas, Supérieur de la mission de St-François-Xavier à Ville-Marie, dont la première partie est une « Prière en temps de guerre » en langue huronne. Les quatorze dernières lignes de cette lettre, qui sont écrites en français, se lisent ainsi : « Voila mon R<sup>d</sup> Pere ce que le Pauvre hechon vous a griffonné des il y a longtêmps, mais le froid m'empeschoit de le describe, véuque notre poele ne n[ous] servoit plus, s[']il est trop long, abrez le, je n'obmets pas un iour de prier Dieu pour votre pauvre desolée mission, recommandez moy aux prieres de tous nos Peres lesquels avec votre permission je salüe tous aussi bien que tous les messieurs Ecclesiastiques de Ville Marie notamment Mons<sup>r</sup>. Mariet et M<sup>r</sup> de [B]elmont que je recommande au bon Dieu chaque iour avec leur chere G[a]ndechatague, salüez pareillement de ma part ma bonne soeur Marguerite Bourgeois et ses filles, les meres hospitalieres, Mons<sup>r</sup> Le Ber, et sa devote fille avec les autres bonnes ames [...] ». Cette lettre est conservée aux Archives des jésuites au Canada (cote : AJC-GLC, Q-0001, 349). Nous remercions Madame Céline Widmer de nous avoir autorisée à reproduire cette lettre. Une reproduction partielle de cette lettre se trouve aussi dans Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, vol. 64, Cleveland, The Burrows Brothers Company, 1900, Illustration II, en regard de la p. 58.

176. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 47-48.

177. *Ibid.*, p. 49.



empruntera un mode énumératif qui rappelle la manière torsellinienne de recenser les « présents exquis ». Toutefois, les copieux dons votifs inscrits dans les registres lorétains et énumérés par Torsellino concernent une Maison-relique, celle de la Vierge, et non pas (comme c'est le cas ici) une chapelle-réplique à construire en Amérique. Cela va de soi, les modalités du don votif à Notre-Dame de Lorette divergeront entre l'Italie et le Canada. Dans le contexte présenté ici, l'offrande prend un double sens précis : elle signale, d'une part, une dévotion à Marie, d'autre part, un encouragement à construire une réplique de sa Sainte Maison.

Alors qu'il s'apprête à décrire la fondation de cette nouvelle Lorette, de cette Lorette promise, le père Chaumonot se pose implicitement en défenseur de l'authenticité du culte lorétain lorsqu'il évoque les transmigrations de la maison natale de la Vierge. Il raconte ainsi comment, après son départ d'Europe, il a conservé « le désir de procurer en Canada à la S<sup>te</sup> Vierge une maison batie sur le modèle de la S<sup>te</sup> Maison, transportée de Nazareth en Dalmatie, et de Dalmatie en Italie<sup>178</sup> » et comment, fidèle à ce vœu, il a pris l'initiative d'envoyer un présent au sanctuaire italien depuis la Nouvelle-France, présent dont il a confié la fabrication aux Hurons. La perspective qu'il met en valeur dans ces lignes est évidemment celle du donateur :

Je fis donc faire par mes Hurons un beau grand collier de porcelaine; la blanche en composoit le fond et la noire en lettres bien formées exprimoit ces divines paroles : *Ave Maria Gratia*. Le P. Jésuite pénitencier des françois auquel on l'avoit adressé, le fit enchâsser dans un cadre doré avec une inscription qui marquoit que la nation huronne nouvellement convertie à la foi, offroit ce présent à la Mère de Dieu. Messieurs les chanoines et les autres officiers de la S<sup>te</sup> maison de Lorette le reçurent avec beaucoup de marques d'admiration et de reconnaissance, et je ne doute point que la S<sup>te</sup> Vierge ne l'ait encore mieux reçu, puisque peu d'années après, elle me fit naître l'occasion et les moyens de lui bâtir

178. *Ibid.*, p. 90.

une Lorette dans les forêts de la Nouvelle France, à trois lieues de Québec<sup>179</sup>.

Vers 1673, le bois et la terre ont commencé à manquer à Notre-Dame de Foye, où les jésuites s'étaient établis avec les Hurons, près de Québec, quelques années plus tôt, de sorte qu'ils ont dû quitter cet emplacement pour la seigneurie Saint-Gabriel, située plus avant dans les forêts<sup>180</sup>. À cette époque, Joseph-Marie Chaumonot verse sur papier les raisons pour lesquelles, selon lui, devrait être érigée là, en ce nouveau lieu, une chapelle faite sur le modèle de la Sainte Maison de Lorette<sup>181</sup>. Le père Claude Dablon, recteur du Collège de Québec et Supérieur de toutes les missions du Canada, se rend à ses raisons : « les ayant lues, écrit Chaumonot, [il] approuva fort mon dessein, et ayant communiqué avec nos Pères, ils conclurent tous qu'on bâtit en briques une nouvelle Lorette dans la Nouvelle France<sup>182</sup> ». Dès lors, le don de l'Italienne Portia Lancelotti (pour mettre « la première brique<sup>183</sup> ») prend valeur d'exemple, devient, en d'autres mots, un don étalon qui, tel que le suggère Chaumonot quand il fait une seconde fois allusion à cette somme de vingt-cinq écus, agira comme un catalyseur au chapitre des aumônes. Avant de se lancer dans une énumération tournée à la manière du jésuite italien Orazio Torsellino, le père Chaumonot évoque quelques secours financiers qui ont permis d'assurer la construction de la chapelle en 1674 et il insiste sur l'une des suites heureuses du premier don venu d'Italie :

Notre Compagnie en a fait la dépense principale, quoique quelques particuliers y aient aussi contribué par leurs

---

179. *Ibid.*, p. 90-91. Dans l'*Autobiographie du père Chaumonot de la Compagnie de Jésus et son complément*, le père Félix Martin donne cette précision en note, corrigeant le faux souvenir de Chaumonot quant à l'inscription : « Le procès-verbal de la réception de ce collier à Lorette est daté du 17 juillet 1674, et signé par le chancelier Barthélemi Guillon. Il y est dit que l'inscription était : *ECCE ANCILLA Domini, mihi secundum verbum tuum* » (Félix Martin, *op. cit.*, p. 193, n. 1).

180. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 92; Michel Lavoie, *C'est ma seigneurie que je réclame : la lutte des Hurons de Lorette pour la seigneurie de Sillery, 1650-1900*, Montréal, Boréal, 2010, p. 54.

181. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*

182. *Ibid.*

183. *Ibid.*, p. 48.

aumônes. Par exemple, une personne dévote de France ayant été inspirée d'envoyer cent écus à la mission huronne, on les appliqua à ce St. Edifice. La mère de la Nativité, Sup<sup>re</sup> des Religieuses hospitalières de Québec, ayant appris de moi qu'à mon départ de Rome pour venir ici avec le P. Poncet, la Signora Portia Lancellotti<sup>184</sup> nous avoit fait présent de 25 écus pour mettre la I<sup>re</sup> brique de la Ste Maison de Lorette qui seroit, un jour, batie dans ce nouveau monde, et qu'enfin cette somme seroit employée bientôt selon les intentions de la donatrice, voulut aussi en donner autant pour contribuer à une si bonne œuvre. Elle m'ajouta même qu'elle auroit bien voulu donner le double, mais que dans sa cassette où étoit l'argent qu'elle avoit à sa disposition, elle n'avoit plus que 75 [livres]. Cependant le lendemain l'ayant ouverte elle en trouva 150 : ce qu'elle a pris pour un miracle dont elle a voulu que la Mère de Dieu profitât, en m'envoyant 50 écus au lieu de 25<sup>185</sup>.

Puis, il renchérit immédiatement sur la libéralité de donateurs distingués, passant en revue leurs titres et noms, à partir desquels il organise, de manière formelle, l'énumération des sommes ou présents consentis à la future chapelle de Lorette, presque à l'égal en cela, du point de vue rhétorique, de l'Italien Torsellino :

Feu Mr. Bazile y a pour le moins contribué d'autant [c'est-à-dire en offrant 50 écus], et M<sup>me</sup> sa femme<sup>186</sup> laquelle est à présent M<sup>me</sup> la Major, ayant déjà donné un très bel ornement à N. D. de Foye, en a aussi fait faire un autre de même prix à peu près pour N. D. de Lorette. Mr. de la Chenaye a de même fait présent de deux grandes et belles lampes d'argent à ces deux chapelles, avec un parement complet pour la dernière. Mr. Bayeux et M<sup>me</sup> sa femme, M<sup>elle</sup> Boisseau, plusieurs autres personnes ont pareillement contribué à sa décoration. Mr. le Marquis de Denonville, gouverneur de la Nouvelle-France et Mr. de Chauvigne intendant du même Canada, avec

184. À la différence de la première occurrence du nom, la consonne *l* est doublée ici dans « Lancellotti ».

185. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 92-93.

186. Une note indique qu'en 1692 « cette Dame est devenue Lieutenante de Roi; le Roi ayant donné à Mr. Provost, son mari, cette charge pour récompense » (*ibid.*, p. 93).

mes dames leurs femmes, qui les ont suivis jusqu'ici y ont fait aussi des présents dignes de leur rare piété<sup>187</sup>.

L'européanité perce dans la présentation des dons de cette élite catholique<sup>188</sup>. La Sainte Maison de Lorette ainsi revisitée — ou reproduite à l'identique — donne une nouvelle terre d'ancrage à la dévotion mariale, appuyant du coup la traversée du culte lorétain de l'Europe vers l'Amérique<sup>189</sup> et répondant, en substance, au vœu exprimé en 1597 par le jésuite italien Orazio Torsellino de voir les honneurs rendus à la Vierge de Lorette outrepasser les mers et les frontières de son pays.

La bénédiction et l'ouverture de la chapelle de Notre-Dame de Lorette le 4 novembre 1674<sup>190</sup> ont suscité une ferveur qui en a fait le lieu de pèlerinage le plus fréquenté de la Nouvelle-France<sup>191</sup>. « Depuis ce temps-là, écrit Chaumonot en 1688, on y vient de tous les côtés en pèlerinage [*sic*]; on y fait et on y fait faire des neuvaines, les grâces qu'on y obtient par l'entremise de la Mère de Dieu, vont jusqu'au miracle<sup>192</sup> ». S'il s'en tient ici, au sujet des miracles, à deux récits qu'il propose à titre de témoin immédiat, Joseph-Marie Chaumonot ne manque pas de dire qu'il y aurait là matière à composer « un livre entier », ménageant de la sorte une ouverture qui donne à penser à d'autres livres. Le missionnaire s'explique : « Comme il faudroit composer *un livre entier* pour décrire toutes ces faveurs extraordinaires, je n'en rapporterai que deux ayant été témoin oculaire de l'une et propre sujet de l'autre<sup>193</sup> ».

187. *Ibid.*, p. 93-94.

188. Voir André Sanfaçon, *op. cit.*, p. 211.

189. Ce que Karin Annelise Vélez a substantiellement démontré dans sa thèse de doctorat, comme nous l'avons déjà signalé (voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 252, entre autres). Voir aussi Paul V. Murphy, « The Jesuits and the Santa Casa di Loreto: Orazio Torsellini's *Lauretanae historiae libri quinque* », *op. cit.*, p. 278.

190. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 94.

191. Voir René Latourelle, S.J., « Dévotion à Marie et à l'Eucharistie chez les premiers jésuites de la Nouvelle-France », Thérèse Nadeau-Lacour [dir.], *Il suffit d'une foi : Marie et l'Eucharistie chez les fondateurs de la Nouvelle-France*, Sainte-Foy [Québec], Éditions Anne Sigier, 2008, p. 41.

192. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 94-95.

193. *Ibid.*, p. 95 [nous soulignons].

Dans un premier récit détaillé, il relate la guérison miraculeuse de la huronne Marie Ouendraca, frappée alors d'une fièvre violente; dans le second récit, très personnel, il raconte dans quelles circonstances il a lui-même été guéri de ce qui semblait être une hernie inguinale<sup>194</sup>. Le père Chaumonot fonde-t-il sa conviction qu'« il faudrait composer un livre entier pour décrire toutes ces faveurs » sur l'existence d'autres livres, de livres plus anciens, tels les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*? Il est permis de le penser. D'autant plus volontiers que le père Martin Bouvart, son contemporain et dernier confesseur<sup>195</sup>, s'est intéressé nommément à Torsellino dans son mémoire *De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada*, rédigé les 1<sup>er</sup> et 2 mars 1675<sup>196</sup>.

## II. « Turcellin estime que... »

Le renvoi explicite à quelques remarques d'Orazio Torsellino — dont le nom est donné sous la forme francisée « Turcellin » — oblige à voir, dans le mémoire du père Bouvart, l'autorité d'une source écrite qui, selon toute vraisemblance, a pu constituer une référence de première

194. Chaumonot raconte : « Le jour de St. Luc, en 1687, un peu après minuit, je fus attaqué d'une furieuse colique accompagnée de grands élancements que je sentoie au bas ventre [...]. Ces douleurs m'étoient causées par une descente que j'ai depuis plusieurs années et qui ne m'avoit jamais tant fait souffrir que cette fois. Mes boyaux hors de leur place étoient tombés si bas et avec tant d'efforts que je ne pouvois les remettre à mon ordinaire. Enfin, après bien du travail et encore plus de mal, il étoit déjà onze heures avant midi lorsque je fis réflexion que c'étoit la fête de St. Luc. Aussitôt je m'adressai à la Vierge, en lui disant seulement de la pensée et du cœur. "O Mère de Miséricorde ayez pitié de moi! Ordonnez à votre fidèle Secrétaire et à votre dévot chapelain St. Luc, qui étoit aussi médecin de profession, de faire ici un coup de son métier." Il n'en fallut pas davantage. A l'instant je sentis mes boyaux remonter comme d'eux-mêmes, se remettre en leur place, et toutes mes douleurs s'évanouir [...] » (*ibid.*, p. 99-100).

195. Voir Félix Martin, *op. cit.*, p. 244.

196. Voir Martin Bouvart, « De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada : établissement de la dévotion de Lorette », Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents, op. cit.*, vol. 60, 1900, doc. CXL, p. 68-103. Le mémoire du père Bouvart a par ailleurs été publié sous forme de brochure en 2000 (*La chapelle Notre-Dame de Lorette en Canada : mémoire du père Martin Bouvart, document historique rédigé le 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> de mars de l'année 1675*, Corporation de la Chapelle Notre-Dame-de-Lorette, 1<sup>er</sup> mars 2000, 24 p.).

main lors de l'établissement d'une Lorette dans la colonie : soit les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*. Le père Martin Bouvart emprunte plusieurs de ses points de repère matériels à la *Lauretana Historia* (sans jamais mentionner ce titre ouvertement cependant) et il renchérit implicitement sur les vues d'un Torsellino ou d'un Chaumonot, quand il réaffirme le désir des jésuites de la Nouvelle-France « d'étendre et d'augmenter autant qu'il [...] est possible la dévotion envers la Sacrée Vierge<sup>197</sup> ». À sa façon, le père Bouvart s'applique à asseoir les preuves matérielles et spirituelles de la translation du culte lorétain vers une nouvelle terre de mission, la Nouvelle-France. Il prend appui, pour ce faire, sur Torsellino, dont l'œuvre avait d'ailleurs toutes les raisons de l'interpeller en tant que missionnaire, puisque le jésuite italien avait aussi publié en 1596 une *Vie* du grand missionnaire de la Compagnie, François Xavier<sup>198</sup>.

Pour saisir au mieux l'influence torsellinienne, il importe de nous pencher sur l'existence de ponts intertextuels entre certains écrits missionnaires de la Nouvelle-France qui touchent à la question lorétaine. Dans une perspective chronologique, le mémoire du père Bouvart rédigé en 1675 se situe entre deux relations attribuées au père Claude Dablon, Supérieur des missions de la Nouvelle-France. La première est sa « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674<sup>199</sup> », la seconde, au cadre moins conventionnel, est

---

197. Martin Bouvart, « De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada : établissement de la dévotion de Lorette », *op. cit.*, p. 70.

198. Le Centre de conservation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) possède un exemplaire de l'édition lyonnaise imprimée par Pierre Rigaud en 1607 des *Horatii Tursellini e Societate Iesu De Vita Francisci Xaverii, qui primus e Societate Iesu in Indiam et Japoniam Evangelium invexit libri sex* (cote : RES/BF/207). Voir Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 225-226; Augustin et Aloys de Backer, « Torsellino, Tursellinus (Horace) », *op. cit.*, p. 656.

199. Claude Dablon, « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674 », Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents*, *op. cit.*, vol. 58, 1899, doc. CXXXIII, p. 128-169.

sa relation de 1679, « abrégée des précédentes<sup>200</sup> » et diffusée environ dix ans avant que le père Joseph-Marie Chaumonot ne se mette à la rédaction de son autobiographie, écrite précisément à la demande de son Supérieur, Claude Dablon.

L'achèvement et la bénédiction, le 4 novembre 1674, de la chapelle faite à l'image de la maison natale de la Vierge ont été soulignés, note Martin Bouvart dans son mémoire de 1675, par une procession, puis une messe à la fin de laquelle, dans un sermon, le père Claude Dablon a fait « un beau parallèle des deux Lorettes d'Italie et du Canada<sup>201</sup> ». Veillant à ne pas trop s'étendre sur « les désirs que le R. P. Joseph-Marie Chaumonot avait formés, [...] 37 ans [plus tôt], à Lorette en Italie, de faire en Canada où il venait, une église sur le modèle et sous le nom de la sainte maison de la Vierge<sup>202</sup> », le père Bouvart expose méthodiquement les motifs qui ont stimulé la construction de ce petit sanctuaire, avançant, entre autres, cette explication : « l'éloignement des lieux ne permet[tant] pas aux nations de ce vaste pays [...]

200. Claude Dablon, « Relation des missions a la colonie huronne de Nostre Dame de Lorette proche de Quebec, et a la mission iroquoise de S. F. Xavier du Sault vers Monreal », *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle France les années 1673 à 1679, par le père Claude Dablon Recteur du College de Quebec & Superieur des missions de la Compagnie de Jesus en la Nouvelle France*, troisième partie, Québec, A la Presse Cramoisy, 1860, p. 258-272. L'éditeur (le père Félix Martin ou Jean-Marie Shea) explique, dans son avant-propos, qu'il a forgé un titre long à partir du titre original (*Relation de 1679, abrégée des précédentes*) qui figure sur le verso du dernier cahier du manuscrit et qui est de la main même du père Dablon. L'éditeur rappelle également que l'auteur de la *Relation* modifie la forme adoptée dans toutes les autres relations, qui sont limitées d'ordinaire à une seule année (« Avant-propos », p. viii). Voir aussi Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents*, *op. cit.*, vol. 59, 1900, p. 301-302 (« Bibliographical data »).

201. Martin Bouvart, *op. cit.*, p. 88. Le père Dablon a lui-même consigné cette information dans la partie III (« De la mission huronne à N.-D. de Lorette ») de sa relation de 1673-1674 : « Notre R. P. Supérieur [...] fit un beau parallèle des deux Lorette de Canada et d'Europe; et de fait, tous ceux qui les ont vues toutes deux jugent qu'elles sont parfaitement semblables » (Claude Dablon, « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674 », *op. cit.*, p. 156). Voir aussi Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 94.

202. Martin Bouvart, *op. cit.*, p. 68.

d'entreprendre des pèlerinages jusqu'en Italie, pour y honorer la sacrée maison de Jésus, de Marie, et de Joseph », les jésuites ont voulu leur donner « un moyen d'honorer ce sanctuaire au moins dans son image<sup>203</sup> ». La description qu'il propose de la nouvelle chapelle est conforme, sous plusieurs aspects, à la description matérielle détaillée qu'Orazio Torsellino a donnée de la Sainte Maison de Nazareth, « dite à présent de Lorette<sup>204</sup> », Bouvart puisant chez ce dernier, nous l'avons dit, ses points de comparaison<sup>205</sup>. Le père Bouvart écrit :

Je crois que ceux qui ne peuvent pas se transporter en personne à notre nouvelle Lorette, seront bien aises de la voir au moins sur le papier. Donc pour leur en donner un tableau fidèle, ils sauront que cette chapelle, semblable à la vraie Lorette, est toute de brique, longue de quarante pieds sur vingt de largeur, et haute de vingt-cinq. Elle est percée de trois portes, d'une cheminée et de deux fenêtres. Il y a un clocher au-dessus de celle du pignon d'en-bas, par laquelle, à ce que l'on croit, entra l'ange, lorsqu'il vint saluer la Sacrée Vierge : on tient aussi que c'était de ce côté là qu'était la boutique de S. Joseph. *Turcellin estime que* la pièce principale du logis est le côté du Septentrion, et assure que le seuil de la porte est de bois, ce que nous avons aussi observé dans la Lorette du Canada. De ce même côté, vers l'autel, est une armoire assez simplement travaillée, et propre à serrer de la vaiselle et d'autres choses semblables. Comme vis-à-vis la porte du nord est la porte du midi, il y a aussi, de ce même côté, une fenêtre, qui répond à l'armoire. Pour l'autel, il est d'une manière assez extraordinaire, quoique agréable et dévot<sup>206</sup>.

C'est dans le dessein de comparer d'abord des lieux physiques que Martin Bouvart institue dans son mémoire un va-et-vient entre la Lorette du Canada et celle d'Italie, bien qu'il s'en tienne surtout, à propos de cette dernière, aux représentations d'un auteur qui en a

---

203. *Ibid.*, p. 72.

204. *Ibid.*, p. 68.

205. Voir, à ce sujet, Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 275-276; André Sanfaçon, *op. cit.*, p. 206.

206. Martin Bouvart, *op. cit.*, p. 88-90 [nous soulignons].



fait la description, laissant ainsi entrevoir l'influence exercée dans ce contexte par un ou des textes de l'historiographie lorétaine. Il suffit de relire parallèlement les descriptions des pères Orazio Torsellino et Martin Bouvart pour apprécier la parenté des détails matériels qu'ils retiennent ou, mieux encore, pour évaluer ce que le second auteur doit au premier. D'une part, Torsellino écrit de la Sainte Maison qui a fait halte en Esclavonie<sup>207</sup> : l'« edifice avoit en longueur plus de quarante pieds, en largeur moins de vingt, d'exaucement environ vingt-cinq », avec, « au costé droit en la paroy proche, une fenestre d'assez moyenne grandeur, vis à vis de laquelle il y avoit une petite cheminée »; d'autre part, Bouvart parle du bâtiment de la Nouvelle-France comme d'une « chapelle, semblable à la vraie Lorette, [...] toute de brique, longue de quarante pieds sur vingt de largeur, et haute de vingt-cinq [...] percée de trois portes, d'une cheminée et de deux fenêtres ». « Turcellin [...] assure que le seuil de la porte est de bois », rappelle Bouvart, s'empresant d'ajouter : « ce que nous avons aussi observé dans la Lorette du Canada ». Le jésuite italien décrit « une petite armoire admirablement simple, propre à serrer des pots de terre & autres choses », alors que le missionnaire français présente, dans des termes approchants, « une armoire assez simplement travaillée, et propre à serrer de la vaisselle et d'autres choses semblables », après quoi il ajoute une information dans laquelle perce peut-être une réminiscence torsellinienne (sur laquelle nous reviendrons) : « les RR. MM. Religieuses de l'Hôpital de Québec [...] ont [...] fait présent à notre chapelle de la robe de Notre-Dame, et d'une écuelle, faite sur les saintes écuelles qui sont à Lorette et qui y a touché<sup>208</sup> ». En somme, le père Bouvart use d'une syntaxe de l'aller-retour grâce, entre autres, à des constructions relativement homogènes, telles que : « dans la Lorette d'Italie..., mais dans la nôtre... », « le petit retranchement, qui est derrière l'autel, s'appelle par les Italiens, *il camino santo*... Nos Hurons le nomment... », « de même qu'en Italie... », etc.<sup>209</sup>

207. Voir plus haut.

208. Martin Bouvart, *op. cit.*, p. 86.

209. *Ibid.*, p. 90 et p. 92. Le petit retranchement situé derrière l'autel se nomme le « *camino santo* » parce que, précise Bouvart, « il renferme la cheminée de la sainte famille Jésus, Marie, Joseph » (*ibid.*, p. 90).

Au sujet des dons, le missionnaire ne trouve pas matière à se réjouir en 1675; le traitement qu'il accorde à ceux-ci dans son mémoire ramène à l'esprit le silence gardé par Orazio Torsellino sur les trop petites offrandes. En fait, Bouvart exprime surtout son inquiétude face aux dettes encourues par les pères « pour bâtir une maison à la divine Marie<sup>210</sup> ». Il se fait laconique dans un premier temps : « pour des aumônes et d'autres secours des hommes, nous en avons si peu reçus, qu'il ne mérite pas d'être conté », puis s'en remet au Ciel en formulant cette requête indirecte à l'endroit de la Vierge : « Il est de la gloire d'une si grande Reine, de rendre infiniment plus que l'on a avancé pour elle; il nous suffit donc qu'elle sache que la Lorette de la Nouvelle-France nous a coûté quelque 5 000 livres<sup>211</sup> »!

Nous pourrions soutenir, avec Muriel Clair, que, dans son mémoire de 1675, le père Martin Bouvart ne fait que reprendre des propos exposés avant lui par Claude Dablon dans la relation de 1673-1674 (propos que ce dernier devait probablement tenir de Joseph-Marie Chaumonot<sup>212</sup>). Une filiation évidente s'observe entre les descriptions matérielles de l'un et de l'autre texte, comme nous le verrons, mais il faut néanmoins convenir que, si Martin Bouvart s'est inspiré en substance de la relation du père Dablon, il a aussi admis explicitement l'autorité de Torsellino en rapportant ses propos, ce que le père Dablon n'avait pas fait avant lui. Dans la relation de 1673-1674, quoique Claude Dablon ne mentionne ni le nom ni l'ouvrage du jésuite italien, les descriptions obéissent à une structure qui paraît assez proche de celle que nous avons observée auparavant, dans les paragraphes mêmes d'Orazio Torsellino (et, par conséquent, de Martin Bouvart). L'une des descriptions de la relation de 1673-1674 du père Dablon se présente ainsi :

---

210. *Ibid.*, p. 74.

211. *Ibid.*

212. Voir Muriel Clair, « Une chapelle en guise de maison : Notre-Dame de Lorette en Nouvelle-France, dévotions et iconographie », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, avril 2008, n° 41, « Sanctuaires et transferts de cultes », p. 132. L'auteur ajoute cette précision dans une note : « Les *Relations des jésuites* ne sont plus imprimées à partir de 1672, cela explique l'hétérogénéité des points de vues puisque les divers rapports des missionnaires ne font plus l'objet d'une synthèse en vue de l'impression » (*ibid.*, p. 132, n. 193).

[N]otre nouvelle Lorette, aussi bien que la première, est longue de quarante pieds sur vingt de largeur, et haute de vingt-cinq. Elle est percée de trois portes, d'une cheminée et de deux fenêtres. Audessus de la porte du pignon d'en bas, qu'on croit avoir été celle par où entra l'ange, on a élevé un clocher, et dans la muraille, au côté droit de l'autel, on a placé une armoire, et parce que nous ne possédons aucune des véritables pièces de vaisselle qui ont servi à Jésus, à Marie et à Joseph, au moins y avons-nous suppléé en en faisant faire une toute semblable. Elle a été appliquée et mise dans les saintes écuellen qui furent trouvées, le siècle passé, dans le plafond de la sacrée maison de Lorette, et que l'on ôta de peur que le feu ne s'y prit, à cause du grand nombre de lampes qui brûlent continuellement dans la sainte chapelle<sup>213</sup>.

En ayant mis l'accent sur les choses de la vie ménagère, Claude Dablon a participé à l'exaltation du caractère domestique de la chapelle de Notre-Dame de Lorette<sup>214</sup> et il est devenu, en ce sens, l'émule d'Orazio Torsellino, dans la mesure où le jésuite italien a consacré un chapitre de la *Lauretana Historia* aux propriétés miraculeuses de quelques « saintes reliques » lorétaines, parmi lesquelles se trouvent les Saintes Écuellen — « poterie de terre », « vases » ou « vaisseaux sacrez » — et les armoires qui ont fait partie du « petit mesnage de la Vierge<sup>215</sup> ».

213. Claude Dablon, « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674 », *op. cit.*, p. 156 [nous soulignons]. Dans une lettre qu'il a adressée au provincial de France le 24 octobre 1674, soit quelques jours avant l'ouverture de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, le père Claude Dablon insistait sur quelques-uns de ces éléments matériels et/ou domestiques : « Nous achevons [de] bâtir pour ces bons Hurons une Église sous le nom de Notre-Dame de Lorette. Elle est toute semblable à celle d'Italie et va devenir un lieu de grande dévotion en ce pays; et de fait, on y vient déjà en pèlerinage de toutes parts, et on est ravi de voir la sainte camine [c'est-à-dire la cheminée de la Sainte Famille], la fenêtre par où l'ange entra, les armoires de la Vierge et le reste de ce qui se voit dans la sainte maison de Notre-Dame de Lorette en Italie » (Claude Dablon, « Lettre du P. Claude Dablon Supérieur des Missions du Canada et recteur de Québec au R. P. Pinette Provincial de France », Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents*, *op. cit.*, vol. 59, doc. CXXXV, p. 80).

214. Sur l'exaltation du caractère domestique de la chapelle huronne de Lorette, voir Muriel Clair, *op. cit.*, p. 136.

215. Il s'agit du cinquième chapitre du livre III dont nous avons déjà parlé (*HNDL*, f. 93<sup>v</sup>-96<sup>r</sup>). Dans ce chapitre consacré aux reliques de la Sainte Maison de Lorette, Torsellino rapporte également que des « planches sacrées » retirées du toit de la

En désignant la fenêtre « par où entra l'ange », le père Dablon a évoqué le mystère de l'Incarnation intimement lié à la Maison-relique de Lorette (le père Martin Bouvart l'imitera en ce sens en 1675). Enfin, trait distinctif à souligner, dans cette relation de 1673-1674, de même que dans celle, plus tardive, de 1679, Claude Dablon a recours à des formules qui ont en commun d'authentifier le récit de la translation de la Sainte Maison : là où il fait allusion à la maison natale de la Vierge, le jésuite rappelle « que les anges [l']ont transportée à Lorette en Italie<sup>216</sup> » ou, encore, que Dieu n'ayant « pas permis qu'un si précieux deposit restât entre les mains des infidèles [...] a voulu que les anges transportassent cette S<sup>te</sup> maison, depuis la Palestine jusqu'en Italie, ou elle se conserve miraculeusement dans son entier depuis tant de siècles<sup>217</sup> ».

Dans la relation de 1679, Claude Dablon répétera que la Lorette du Canada est « faite sur le modèle de l'Italie<sup>218</sup> », recourant à une tournure dont nous pourrions penser que le suremploi l'a usée au fil des ans, s'il n'y avait le contexte un peu différent dans lequel elle se trouve ici. Le père Dablon insiste sur l'adéquation qui existe entre les dimensions de la Sainte Maison et celles de sa réplique au Canada, alors qu'il écrit à propos de la chapelle nouvellement érigée en Nouvelle-France : « Nous y avons observé très exactement toutes les mesures, soit po[ur] les dimensions, po[ur] la situation et po[ur] toutes les autres circonstances

---

chapelle ont été « départies [...] en tant de pièces, qu'elles ont couru quasi par toutes les nations de la terre ». De ce fait, plusieurs églises ont été consacrées « en divers lieux de la terre [...] en l'honneur de la Vierge de Lorette », non seulement en Italie, insiste Torsellino, « mais aussi aux nations les plus reculées au de là des Alpes » (*ibid.*, f. 94<sup>v</sup>-95<sup>r</sup>).

216. Claude Dablon, « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674 », *op. cit.*, p. 148.

217. Claude Dablon, « Relation des missions à la colonie huronne de Notre Dame de Lorette proche de Québec, et à la mission iroquoise de S. F. Xavier du Sault vers Montréal », *op. cit.*, p. 260.

218. *Ibid.*, p. 261. Le père Dablon prend soin d'indiquer qu'il emprunte ses descriptions au père Bouvart. Ainsi il introduit les descriptions de la « chapelle de Notre Dame de Lorette » en ces termes : « Le père Martin Bouvart, qui a beaucoup travaillé avec le Père Chaumonot à ce nouvel établissement en parle ainsi : [...] » (*ibid.*, p. 259).

qui peuvent rendre notre chapelle *parfaitement contretirée* sur celle de Lorette<sup>219</sup> ». Puis, il ajoute ce détail connu, prêtant attention aux mesures exactes de la bâtisse : « Elle est donc bastie de briques, qu'il a falu transporter de bien loing. Elle a 40 pieds de long et 20 de large, et est percée de 3 portes<sup>220</sup> ». Ses descriptions sont ensuite investies, par endroits, de la tonalité familiale ou domestique qu'il a explorée déjà dans la relation précédente, comme en témoigne ce fragment : « On [...] a pratiqué derriere l'autel ce qui s'apelle *el Santo Camino*; c'est la [sic] petit appartement ou couchoit la Vierge, et ou elle a elevé l'enfant Jesus, le nourrissant et l'emmaillottant aupres du feu de cette S<sup>te</sup> cheminée [sic]<sup>221</sup> ». Le père Dablon reviendra aussi, dans cette relation de 1679, sur la présence à Lorette de pièces de vaisselle sacrées (il est fidèle, sur ce point, aux textes jésuites précédents) et il cherchera à rendre les descriptions matérielles de la chapelle du Canada plus exhaustives en s'arrêtant de nouveau sur des éléments prisés par les jésuites de la Nouvelle-France qui se sont intéressés à la question lorétaine, à savoir, les armoires de la Vierge, une écuelle reproduite d'après les Saintes Écuelles, la fenêtre par laquelle « l'ange passa<sup>222</sup> » :

Du costé de l'evangille sont les armoires de la bienheureuse vierge, et au lieu des S<sup>tes</sup> escuelles, qui se gardent en Italie, no[us] en avons une toute semblable, qui leur a esté appliquée, et qui en a tiré une vertu de donner de la pieté aux pelerins *qui boivent dedans* avec respect. L'on voit au bas de la chapelle, la fenestre par laquelle on tient que l'ange passa, lorsqu'il vint saluer la S<sup>te</sup> Vierge; pareillement le lieu ou l'on croit qu'estoit la boutique de S<sup>t</sup> Joseph, et ou le petit Jesus a travaillé; co[mm]e aussi l'endroit ou estoit la petite couche de la S<sup>te</sup> Vierge<sup>223</sup>.

219. *Ibid.*, p. 261 [nous soulignons].

220. *Ibid.*

221. *Ibid.*

222. Dès les premières pages de la relation de 1679, Claude Dablon rappelle le lien qui existe entre le mystère de l'Incarnation et la Sainte Maison de Lorette. Il en rend compte dans ces lignes : « On sçayt assés en quelle veneration est par tout le monde cette S<sup>te</sup> chapelle, qui a esté la propre maison de la Bienheureuse Vierge, dans laquelle s'est operé le grand Mistere de l'Incarnation, et ou le Fils de Dieu a esté eslevé pendant toute son enfance » (*ibid.*, p. 260).

223. *Ibid.*, p. 262-263 [nous soulignons].

En réalité, un souvenir torsellinien semble se dessiner sous la plume de Claude Dablon, puisque, pour bien témoigner de la valeur des vases sacrés conservés à Lorette, le jésuite italien avait retenu l'exemple d'un prêtre « fort affligé de la fiebvre, qui se veit bien tost en santé, *ayant beu de l'eaue dans l'un d'iceux*<sup>224</sup> ». À vrai dire, les deux relations du père Dablon (1673-1674, 1679) ainsi que le mémoire *De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada* (1675) du père Bouvart paraissent tirer leur substance (du moins en partie) d'un ensemble de lieux historico-religieux qui se sont fixés avec le temps, et cela, est-il permis d'avancer, dans le sillage de la publication de la *Lauretana Historia* du jésuite italien Orazio Torsellino.

Quant au pèlerin français italianisé Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, en la personne de qui les historiens et les historiographes de la Nouvelle-France ont légitimement pu voir le père de la Lorette du Canada, il a, à l'instar de ses compagnons jésuites, participé à l'élaboration d'une tradition écrite qui a consolidé les liens entre les Lorette d'Italie et de Nouvelle-France, et il l'a fait à travers sa correspondance et l'autobiographie qu'il a écrite en 1688 à la demande du père Dablon. Dans le récit de sa vie, le père Chaumonot a mis au premier plan l'idéal familial inhérent au culte lorétain, idéal auquel l'ont rendu sensible ses vagabondages de jeunesse, puis les choix vocationnels et pastoraux qu'il a faits ensuite, dont celui de fonder avec Madame d'Aillebout la première Association de la Sainte-Famille, vouée à la sanctification des familles chrétiennes de la Nouvelle-France<sup>225</sup>. Cette association de la Sainte-Famille est, pour reprendre les termes mêmes de Chaumonot, une « imitation de la Congrégation de la Vierge » fondée à Rome, au siècle précédent, par le jésuite belge Jan Leunis<sup>226</sup>, à une nuance près

---

224. *HNDL*, livre III, chap. V, f. 94<sup>r</sup>-94<sup>v</sup> [nous soulignons].

225. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 75-84.

226. Voir plus haut. Le père Chaumonot voit dans cette Association de la Sainte-Famille un nouvel établissement propre « à soutenir les Congrégations de la Vierge » (Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 83). Il précise : « l'association de la S<sup>te</sup> Famille étant comme une imitation de la Congrégation de la Vierge par le rapport des exercices de piété qui se pratiquent dans l'une et dans l'autre, il n'a fallu que former celle-là sur celle-ci; afin qu'elles s'aidassent comme elles sont plutôt l'une

toutefois : Marie y est honorée au sein d'une famille, à titre d'épouse et de mère<sup>227</sup>.

Là où, à l'exemple des pères Bouvart et Dablon, il réitère le caractère domestique des deux Lorette — en faisant référence aux « écuelles de la S<sup>te</sup> Famille » qui en constituent pour ainsi dire l'image forte —, Joseph-Marie Chaumonot raconte de quel secours a été pour lui, au chapitre des reliques, son ancien compagnon de voyage, le père Joseph-Antoine Poncet, avec lequel il avait d'ailleurs effectué son dernier pèlerinage à Lorette, avant de s'embarquer pour le Canada :

Il ne faut pas que j'oublie ici que le P. Poncet ayant repassé en France<sup>228</sup> a eu soin de m'envoyer non seulement une Vierge faite sur celle de Lorette [...] mais aussi une coiffe ou bonnet de taffetas blanc qui a été sur la tête de l'image laquelle est dans la S<sup>te</sup> Maison d'Italie; et une écuelle de fayence fait [sic] sur la forme de celle du Petit Jésus, à laquelle elle a touché, et de petits pains bénis qui ont été pétris dans les écuelles de la S<sup>te</sup> Famille, qu'on trouva, lorsque, pour rendre la S<sup>te</sup> chapelle ou maison plus commode, on en ôta le plafond, sur quoi l'on saura que toutes ces choses, *ou même leurs semblables*, sont ici miraculeuses<sup>229</sup>.

À l'écuelle reproduite à l'identique, qui a valeur de relique parce qu'elle a touché l'écuelle de l'enfant Jésus, le père Chaumonot associe un geste familier (celui de pétrir des petits pains), geste porteur de

---

et l'autre que de s'entretenir. Tout le Canada est témoin des grands biens que produisent, comme de concert, et les Congréganistes de leur côté, et les femmes et les filles de la S<sup>te</sup> Famille de leur côté aussi » (*ibid.*, p. 84). Voir René Latourelle, S.J., « Dévotion à Marie et à l'Eucharistie chez les premiers jésuites de la Nouvelle-France », *op. cit.*, p. 34-35, p. 43 *et sq.*

227. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 325-329.

228. Après son retour en France, le père Poncet a prêché, puis a été confesseur à Lorette (Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents*, *op. cit.*, vol. 15, 1898, p. 250, n. 20).

229. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 100-101. Sur les pièces « du toit » de la chapelle de Lorette présentées par Torsellino comme des « reliques sacrées », voir n. 215.

grâces au surplus et qui n'est, pour tout dire, qu'une reprise des gestes posés au sanctuaire italien :

[C]omme à l'imitation des MM. de Lorette en Italie, nous faisons aussi pétrir par les Religieuses de Québec de petits pains dans cette même écuelle, après les avoir bénits nous en distribuons aux personnes qui en demandent. Plusieurs s'en sont très bien trouvés dans leurs maladies, ne s'étant point servis d'autres remèdes pour se faire passer des fièvres opiniâtres et violentes dont ils étoient travaillés<sup>230</sup>.

Entre répliques et reliques, l'écart est parfois mince dans la Lorette du Canada. Il n'y a pas loin, non plus, de la glorification de « toutes ces choses [...] miraculeuses », esquissées par Chaumonot, à l'idée qu'« il faudroit composer un livre entier pour décrire toutes ces faveurs extraordinaires ». Environ dix ans avant que Chaumonot ne se mette à l'écriture de l'abrégé de sa vie, le père Claude Dablon, dont nous citons ci-dessous les propos enthousiastes, usait déjà d'une rhétorique de l'exaucement pour signaler les grâces obtenues dans la chapelle du Nouveau-Monde :

Je pourrais rapporter plusieurs merveilles, que Dieu a voulu operer depuis que cette S<sup>te</sup> chapelle est bastie, beaucoup de guerisons extrord<sup>es</sup> tant des françois que des sauvages et ce qui est plus a estimer grand nombre de conversions notables et de *confessions gen[er]ales* qui montrent assés que c'est icy l'ouvrage de Dieu [...]; et mesme je serois infini, si je m'arretois a tout ce qui s'en put dire de tres edifiant<sup>231</sup>.

Les conversions et les confessions générales dont se félicite en 1679 le Supérieur des missions de la Nouvelle-France sont assurément des signes éloquentes de l'« investissement jésuite<sup>232</sup> » qui a porté des fruits

---

230. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 102.

231. Claude Dablon, « Relation des missions a la colonie huronne de Nostre Dame de Lorette proche de Quebec, et a la mission iroquoise de S. F. Xavier du Sault vers Monreal », *op. cit.*, p. 266 [nous soulignons].

232. Pierre-Antoine Fabre, « L'Esclavonie, escale sur la route de l'Occident? La *Santa Casa* de Nazareth transportée par les anges (1291-1294) », *op. cit.*, p. 36. Voir plus haut.



en Amérique, après avoir marqué l'histoire plus ancienne de la Sainte Chapelle d'Italie.

En définitive, les honneurs rendus de part et d'autre de l'Atlantique à la Vierge de Lorette et l'esprit dans lequel le fac-similé de sa Sainte Maison semble avoir été érigé, suivant certaines particularités matérielles rapportées par Orazio Torsellino, permettent de penser que la traversée du culte lorétain de l'Italie vers la Nouvelle-France a pris appui, entre autres, sur la traversée d'un livre (traversée intellectuelle assurément, mais peut-être même matérielle, si nous nous reportons à l'exemplaire survivant qui est à l'origine de notre réflexion). Selon toute vraisemblance, ce livre n'a pas été destiné qu'à la lecture, puisqu'il a aussi offert de réels repères matériels aux missionnaires jésuites de la Nouvelle-France<sup>233</sup>.

Il nous a paru essentiel de considérer, dans cet article, non seulement la question lorétaine telle que l'a abordée le jésuite italien Orazio Torsellino, mais aussi l'influence explicite ou implicite que sa *Lauretana Historia* a eue sur les missionnaires de la Nouvelle-France. La valorisation et la propagation de la dévotion à la Vierge de Lorette en Nouvelle-France soulèvent évidemment bien d'autres questions (quoique épineuses parfois), qui concernent par exemple les migrations d'ouvrages et l'accès aux livres en terre de mission. L'aspect plus proprement matériel de la circulation des livres consacrés à la Sainte Maison de Lorette pourrait certainement présenter un grand intérêt pour les chercheurs : quels livres touchant à la dévotion lorétaine les missionnaires jésuites de la Nouvelle-France ont-ils eus entre les mains? Qu'ont lu, à ce sujet, les Joseph-Marie Chaumonot, Martin Bouvart et Claude Dablon avant et après leur arrivée en Amérique?

À ce jour, plusieurs centaines d'ouvrages ont été identifiés comme ayant fait partie des collections de la première bibliothèque de Nouvelle-France fondée à Québec par les jésuites en 1632-1635. Près d'une centaine d'exemplaires survivants de cette première bibliothèque

233. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 86.

canadienne sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, à Montréal<sup>234</sup>. Or, il faut savoir que deux ouvrages très étroitement liés à notre propos figurent au nombre de ces exemplaires survivants : d'Orazio Torsellino, un exemplaire de 1662 de *De particulis latinæ locutionis* (voir Illustration 4)<sup>235</sup>, et, de Silvio Serragli, une édition italienne de 1640 de *La Santa Casa abbellita*, qui porte précisément sur la Sainte Maison de Lorette (voir Illustration 5)<sup>236</sup>. Comme il se trouve au sein d'une collection jésuite, ce dernier ouvrage présente une caractéristique matérielle dont il faudrait peut-être fouiller le sens : en effet, l'exemplaire de *La Santa Casa abbellita* a été relié en un seul volume avec le *Sommaire des divers voyages, et missions apostoliques*,

234. À propos de quelques-uns de ces exemplaires survivants, voir notre article « Les livres que les missionnaires de la Compagnie de Jésus ont apportés avec eux en Nouvelle-France : écrire l'histoire d'une bibliothèque jésuite », Guy Poirier, Marie-Christine Gomez-Géraud et François Paré [dir.], *De l'Orient à la Huronie : du récit de pèlerinage au texte missionnaire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, p. 165-184.

235. Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Societatis Iesu presbyteri, De Particulis latinæ locutionis*, Parisiis, Apud Gasparum Meturas, 1662, [4], 338, [186] p. (cote : 3600-13). Carlos Sommervogel signale que l'ouvrage a été publié à Rome chez Aloysius Zannetti, en 1598, sous le titre *Horatii Tursellini e Societate Jesu de Particulis latinæ orationis* (Carlos Sommervogel, S.J. [dir.], *op. cit.*, t. VIII, col. 146). Torsellino y exprime ses vues sur la rhétorique (Paul V. Murphy, *op. cit.*, p. 222). Ajoutons que la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus (Montréal) conserve un autre ouvrage d'Orazio Torsellino publié par Aloysius Zannetti : *Nomenclator, seu, vocabularium ad usum gymnasii Societatis Iesu*, Romæ, Apud Aloysium Zannettum, 1594, [8], 256 p. (cote : 3027-1). Rien n'indique cependant que ce dernier ouvrage ait fait partie des collections de la première bibliothèque des jésuites à Québec. Signalons enfin qu'un exemplaire de l'édition originale du *De vita et morib. Ignatii Loiolæ, qui Societatem Iesu fundavit, libri III* de Giovanni Pietro Maffei imprimée par Francesco Zannetti est également conservé à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus : *De vita et morib. Ignatii Loiolæ, qui Societatem Iesu fundavit, libri III : Auctore Ioanne Petro Maffeo, presbytero Societatis eiusdem*, Romæ, Apud Franciscum Zannettum, 1585, [4], 200, [12] p. (cote 3599-15).

236. Silvio Serragli, *La Santa Casa abbellita, del signor capitan Silvio Serragli da Pietra Santa di Toscana : nuovamente ricorsa, & ampliata di molte cose gravi, e notabili, non prima osservate da altri che n'hanno scritto*, Macerata, Girolamo Salvioni, 1640, [16], 136 p. (cote : 3600-34). Le père Giuseppe Santarelli signale l'importance qu'a eue au XVII<sup>e</sup> siècle *La Santa Casa abbellita*, aux plans historique, dévotionnel et artistique (« Sul piano della storia, della devozione e dell'arte è notevole per il secolo XVII l'opera di SILVIO SERRAGLI, *La Santa Casa abbellita*, Macerata 1633 », Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 19).

du R. P. Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jesus, à la Chine, & autres Royaumes de l'Orient, avec son retour de la Chine à Rome : depuis l'année 1618 jusques à l'année 1653<sup>237</sup>. Congréganiste d'Avignon<sup>238</sup> et célèbre missionnaire de la Compagnie de Jésus, Alexandre de Rhodes (1591-1660) a effectué un pèlerinage à Lorette en 1618, après avoir obtenu de ses Supérieurs la permission « d'aller aux Indes & au Japon<sup>239</sup> » et dans le dessein de trouver auprès de Notre-Dame de Lorette la force d'embrasser avec zèle une si exigeante mission en Orient : « [j]'allay à Lorette, écrit-il, prendre des forces dans cette sainte Chappelle où le Sauveur a commencé tous ses voyages<sup>240</sup> ». Rhodes témoignera plus tard que ce temps passé à Lorette l'a soutenu dans ses missions lointaines<sup>241</sup>. Aussi, dans le *Sommaire* de ses voyages, il prend soin de rappeler qu'il est retourné au sanctuaire lorétain en 1649 : « [d]e Genes passant par Milan, j'allay à Lorette, trente & un an depuis que je la visitay allant aux Indes, j'y rendis graces à Dieu, & à la sainte Vierge ma glorieuse Mere, qui m'a preservé dans tant de dangers de l'ame & du corps<sup>242</sup> ».

Enfin, notons, pour revenir à notre propos initial, que parmi les livres des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles qui sont conservés à l'Université du Québec à Montréal (dont les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* font partie) se trouve le premier volume des *Opera omnia* de l'humaniste G. Battista Spagnoli, dit *Il Mantovano*,

237. Alexandre de Rhodes, *Sommaire des divers voyages, et missions apostoliques, du R. P. Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jesus, à la Chine, & autres Royaumes de l'Orient, avec son retour de la Chine à Rome : depuis l'année 1618 jusques à l'année 1653*, Paris, Florentin Lambert, 1653, [10], 114, [2] p. (cote : 3600-34). L'exemplaire porte cet ex-libris manuscrit : « Colleg. queb. Societ Jes. Cat. Adsc. an 1745 ».

238. Voir Émile Villaret, *Les congrégations mariales*, *op. cit.*, p. 185, note non chiffrée.

239. Alexandre de Rhodes, *op. cit.*, p. 3; Pierre-Antoine Fabre, « "Ils iront en pèlerinage..." : l'"expérience" du pèlerinage selon l'"Examen général" des Constitutions de la Compagnie de Jésus et selon les pratiques contemporaines », *op. cit.*, p. 174.

240. Alexandre de Rhodes, *op. cit.*, p. 4.

241. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 127-128.

242. Alexandre de Rhodes, *op. cit.*, p. 110.

publié à Anvers en 1576, dans lequel le poème *Agelariorum libri sex, ad consaluum Ferdinandum Agelarium, ducem invictissimum* évoque, au passage, le trajet parcouru par la Sainte Maison, ainsi que les origines diverses des pèlerins venus de partout jusqu'au sanctuaire de Lorette<sup>243</sup>. G. Battista Spagnoli, nous l'avons signalé plus haut, a aussi écrit une histoire du sanctuaire lorétain, la *Redemptoris mundi Matris ecclesiæ Lauretanæ Historia*<sup>244</sup>, qui a fourni à Orazio Torsellino la matière du sixième chapitre du second livre de sa *Lauretana Historia*, qu'il a intitulé : « Le tesmoignage de Baptiste Mantuan » (dans l'édition latine : « *Baptistæ Mantuani testimonium* »).

Bref, en plus de fournir des repères à l'histoire de la circulation des livres, la présence de tels exemplaires survivants en sol québécois rappelle l'importance de mettre en évidence la cohérence *interne* des fonds patrimoniaux. Ainsi, des enquêtes menées sur les migrations des livres et l'étude, au sein des collections patrimoniales du Québec, d'ouvrages touchant à l'historiographie lorétaine nous permettraient d'asseoir avec plus d'exactitude encore l'histoire de la dévotion à Notre-Dame de Lorette en Nouvelle-France.

---

243. Baptista Mantuanus, I. *Baptistæ Mantuani carmelitæ, theologi, philosophi, poëtæ & oratoris clarissimi, opera omnia, in quatuor tomos distincta, pluribus libris aucta, & restituta : quorum index sequenti pagina continetur*, I, Antuerpiæ, Apud Ioannem Bellerum, 1576 (Livres rares : YPA233 T1), tel que décrit dans le catalogue informatisé. Voir Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 273-274.

244. Cet opuscule figure dans le quatrième tome des *Opera omnia* de G. Battista Spagnoli (Anvers, 1576). Voir plus haut n. 27.

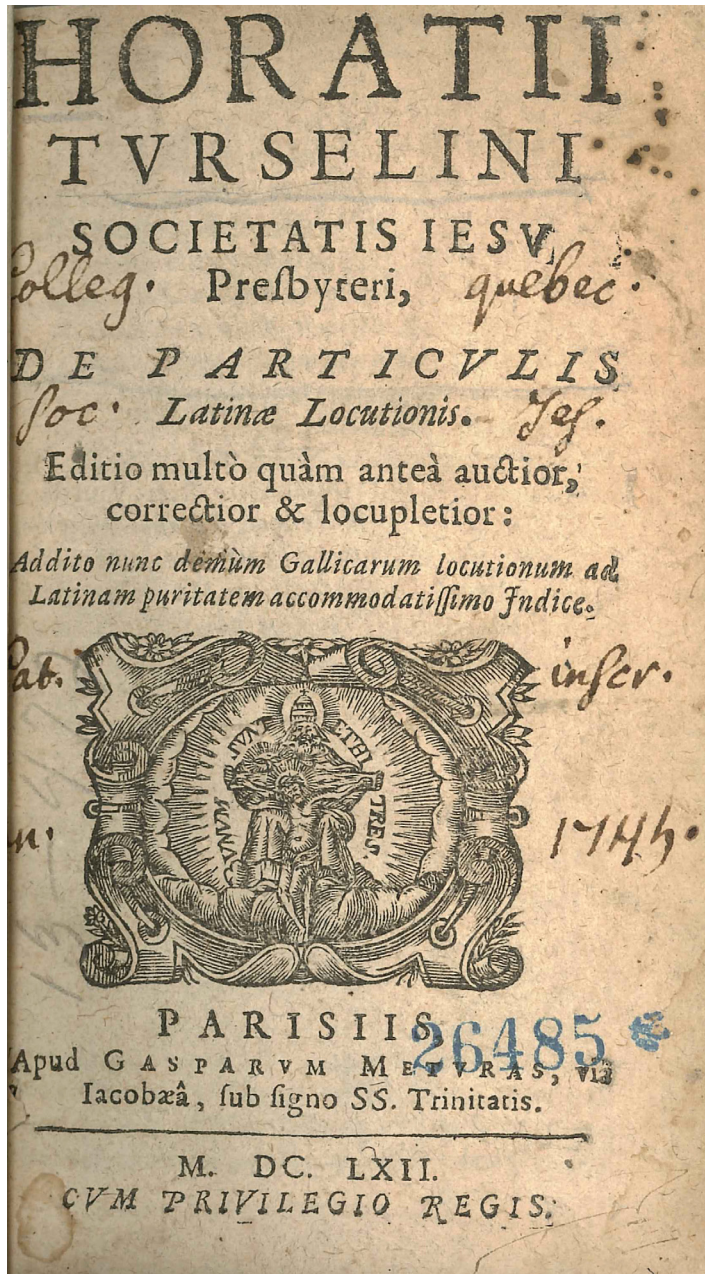


Illustration 4. Page de titre, Orazio Torsellino,  
*Horatii Tursellini Societatis Iesu presbyteri, De Particulis  
latinæ locutionis*, Parisiis, Apud Gasparum Meturas, 1662.  
Cliché Bibliothèque de la Compagnie de Jésus (cote : 3600-13).



Illustration 5. Page de titre, Silvio Serragli,  
*La Santa Casa abbellita, del signor capitan Silvio Serragli  
da Pietra Santa di Toscana : nuovamente ricorsa, & ampliata  
di molte cose gravi, e notabili, non prima osservate da altri che  
n'hanno scritto, Macerata, Girolamo Salvioni, 1640.*  
Cliché Bibliothèque de la Compagnie de Jésus (cote : 3600-34).

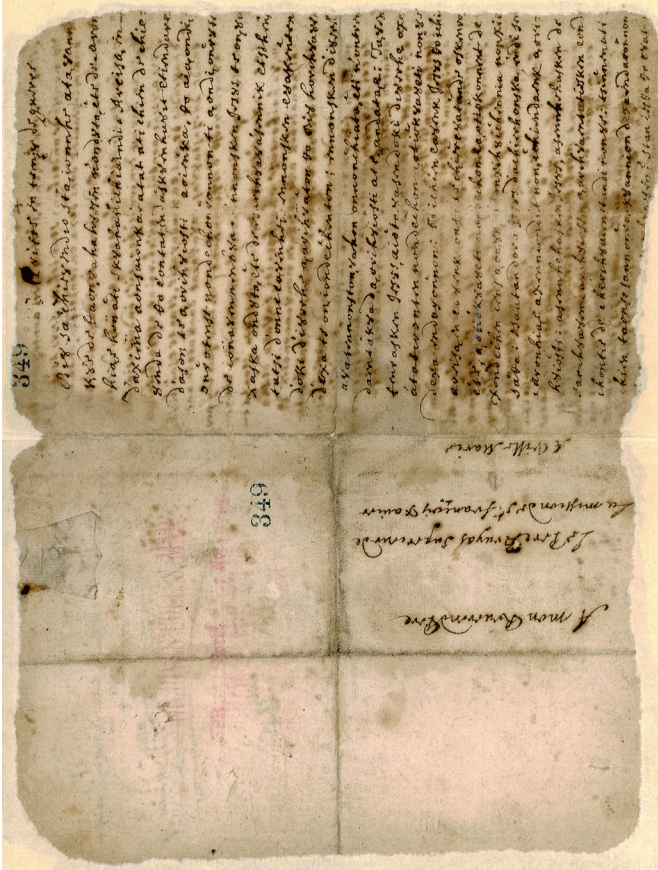


Illustration 6. Lettre autographe avec une « Priere en temps de guerre » du père Joseph-Marie Chaumonot : « A mon Reverend Pere. Le Pere Bruyas Superieur de [la mission de S-François Xavier A Ville Marie » (écrite probablement entre 1680 et 1692). Pièce originale restaurée. Archives des jésuites au Canada. Cliché AJC-GLC, Q-0001, 349.



Illustration 7. Verso de la lettre autographe (Illustration 6) du père Joseph-Marie Chaumonot au père Jacques Bruyas (les quatorze dernières lignes sont écrites en français). Cliché Archives des jésuites au Canada. Cliché AJC-GJC, Q-0001, 349.



II. Catalogue de l'exposition  
*Humanistes italiens  
et imprimés de l'Italie  
de la Renaissance dans  
les Collections de l'UQAM*

Salle des Livres rares (WR-565)  
Université du Québec à Montréal  
28 avril au 14 juin 2010



**Brenda Dunn-Lardeau**  
Université du Québec à Montréal

## Avant-propos

Cette petite collection fort précieuse de huit livres a été exposée dans la vitrine des Livres Rares de l'Université du Québec à Montréal du 28 avril au 14 juin 2010 et avait pour thème initial « Humanistes italiens et imprimés vénitiens dans les Collections des Livres rares », devenu par la suite « Humanistes italiens et imprimés de l'Italie de la Renaissance dans les Collections de l'UQAM ».

Nous avons également exposé sur un lutrin, à l'extérieur de cette vitrine, le catalogue raisonné de Milada Vlach et de Richard Virr sur les éditions aldines conservées à l'Université McGill afin de signaler les travaux de bibliographie matérielle déjà réalisés dans ce domaine et de donner une idée de la richesse des collections de livres imprimés par les plus grands imprimeurs humanistes italiens de la Renaissance conservés dans les bibliothèques montréalaises.

Un Guide à l'intention des visiteurs a été préparé avec une brève description des artefacts exposés fournie par chacun des chercheurs.

Outre cela, une visite guidée de l'exposition organisée le 27 mai à notre instigation et animée de manière fort vivante grâce au concours de Claire Le Brun-Gouanvic, Richard Virr, Johanne Biron, Françoise Tesson et de nous-même, tandis que les présentations de Janick Auberge, Lucia Manea, Bruno Roy ont été lues *in absentia* à l'intention des membres du Département d'études littéraires de l'UQAM, de la Faculté des Arts, du Groupe de recherche multidisciplinaire de Montréal sur les livres anciens (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), des Conservateurs des Bibliothèques de Livres rares de Montréal et de la Société canadienne d'Études de la Renaissance à l'occasion du Congrès des Humanités et Sciences sociales qui avait lieu à l'Université Concordia.

L'exposition étant terminée, ce catalogue permettra, c'est notre vœu, à d'autres chercheurs d'exploiter ce précieux fonds. Une trace de cet événement sera également conservée sur le site web du Groupe de recherche multidisciplinaire de Montréal sur les livres anciens (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) : [www.livresanciens.uqam.ca](http://www.livresanciens.uqam.ca).

Commissaire invitée : Brenda Dunn-Lardeau avec la collaboration de Benoît Kelly, responsable des Livres rares et de Marie-Ève Laurin, post-doctorante (UQAM). Cette exposition a été réalisée avec l'appui du CRSH, du Service des Bibliothèques et de la Faculté des Arts auxquels nous réitérons notre gratitude.

# Catalogue de l'exposition

Janick Auberger

## Pomponius Mela

Pomponius Mela, *Cosmographi Geographia, Venetiis*, Erhardus Ratdolt, 1482, [95] p.

Incunable, le seul de la collection des Livres rares de l'UQAM.

In-quarto, 260 mm x 166 mm. Caractères gothiques. Impression à l'encre rouge et noire. 31 lignes par feuillet. 5 feuillets liminaires non chiffrés; 45 feuillets chiffrés. Lettrines. Des pieds-de-mouche de couleur noire marquent le début de chaque paragraphe.

Signatures : A-F8. Pagination ultérieure au crayon à la mine, dans le coin supérieur droit, à partir de [A1]r°. Sans page-titre.

Ex-libris portant l'inscription « École normale Jacques Cartier », avec numéro de référence 02004 (f.A2r<sup>o</sup>). Aucune autre marque de possesseur.

Colophon : Pomponij Mellae vna cu[m] Prisciani ex Dionysio de orbis situ interpretatione finit. Erhardus Ratdolt Auguste[n]sis impressit Venetijs. 15. Calen. Augusti Anno salutis nostre 1482. Laus Deo. (f. [F8]r<sup>o</sup>)

Filigrane : balance dans un cercle surmonté d'une étoile, très proche de Piccard 117157.

Marginalia : marques de lecture et notes manuscrites à l'encre pâle ou à l'encre noire.

La *Cosmographia* de Pomponius Mela fut à l'origine imprimée à Milan en 1471 sans carte. La carte anonyme de l'édition de 1482, bien qu'on puisse supposer qu'elle soit l'œuvre de l'imprimeur si polyvalent Erhard Ratdolt, servira ensuite dans l'édition de Salamanque de 1498 et dans la *Chronique de Nuremberg* de Schedel onze ans plus tard, en 1493 (British Library IC 7452). On sait que Ratdolt est un grand imprimeur qui a séjourné à Venise de 1476 à 1485, avant de revenir dans sa ville d'Augsbourg. En 1482, année où il publie la *Cosmographie* de Pomponius Mela, il publie aussi un ouvrage qui le rendra plus célèbre, la première édition imprimée des *Éléments* d'Euclide, avec figures géométriques et gravures sur bois. Avec lui, les « il fut le premier à... » se multiplient : le premier à créer des décors typographiques, le premier à imprimer la première lettre ornée. Cette carte est nouvelle, ainsi que le diagramme T-O illustrant son édition en 1480 du *Fasciculus temporum* de Werner Rolewinck (1425-1502). Ce *Fasciculus* est un résumé de l'histoire du monde, qui précède la *Chronique de Nuremberg* de Schedel. Ratdolt publie quatre fois l'ouvrage de Rolewinck, en 1480 (24 novembre) et 1484 (28 mai) avec carte, et en 1481 et 1485 sans carte. Ce sont les seules cartes gravées sur bois qui furent produites en Italie. En 1482, il a aussi publié le traité d'Hygin, *Poeticon astronomicum*, avec les constellations séparées. Mela et Rolewinck étaient parus précédemment sans carte, d'où l'idée que ces cartes pourraient être d'Erhard Ratdolt lui-même.

L'ouvrage contient à la fois les trois livres de la *Cosmographie* de Pomponius Mela et le poème de Denys d'Alexandrie, *La Description de la terre habitée*, traduit en latin par Priscien sous le titre *De orbis situ*. Pomponius Mela est un géographe latin qui a vécu au I<sup>er</sup> siècle après J.-C., sous l'empereur Claude; et Denys a vécu à Alexandrie sous l'empereur Hadrien, au II<sup>e</sup> siècle.

L'association des deux textes forme une sorte de manuel d'école ayant une dimension encyclopédique, englobant, sous une forme très condensée, l'histoire, la mythologie, l'ethnologie, les sciences naturelles et, bien sûr, la géographie. Ce n'est pas un ouvrage de géographie utile aux marchands ou aux voyageurs, mais le véhicule de toute une tradition littéraire où la science géographique se mêle aux mythes anciens.

**Illustration 1. Carte du monde gravée sur bois. Pomponius Mela, *Cosmographi Geographia*, Venise, Erhardus Ratdolt, 1482, f.[A1] v<sup>o</sup>.**

L'Europe, l'Asie et le nord du continent africain y sont représentés, avec les vents.

La carte, simple, largement basée sur les travaux de Ptolémée, tient cependant compte des explorations portugaises le long de la côte ouest-africaine jusqu'au golfe de Guinée, atteint lors des années 1460-1471. C'est l'étape qui prépare le contournement du golfe de Bonne Espérance en 1488 par Bartolomeu Dias. La carte ne correspond donc pas au texte qui, rappelons-le, date du I<sup>er</sup> siècle après J.-C. Les éditions ultérieures de la *Cosmographie* de Pomponius Mela comprendront souvent des cartes et des commentaires actualisés au rythme des nouvelles découvertes.

**Illustration 2. Lettrine dans Pomponius Mela, *Cosmographi Geographia*, Venise, Erhardus Ratdolt, 1482.**

En début d'ouvrage, les lettrines de couleur noire ornées de motifs végétaux ont une dimension de 48mm x 42 mm (ff. A2r<sup>o</sup>, [D6]v<sup>o</sup>); en début de paragraphe, leur dimension est de 22 mm x 19mm.

Brenda Dunn-Lardeau et Bruno Roy

## Antonin le Florentin

Antonin le Florentin, *Secunda pars Summe*, Bâle, Johan de Amerbach, Johan Petri et Johan Froben, 1511.

In-folio. Caractères gothiques. In-2°: Signatures : A-C8 D7 E-N8 O4 P-X8 Aa-Ff8 [\$5 signés; D \$4 signés; O \$2 signés]; ff. 211. Plat supérieur de la reliure détaché.

Deux ex-libris estampillés du Collège Sainte-Marie, l'un en latin, l'autre en français, ainsi qu'un ex-libris manuscrit, daté de 1690, du Monastère de la Congrégation de S. Maur à Tours. Mention également, à l'encre pâlie, de *Catalogo inscriptus* (inscrit au Catalogue) sur la page de titre.

Colophon : Revere[n]dissimi in christo patris et d[om]ni / d[om]ni Antonini archiepiscopi Floren[tini] etc. secu[n]da pars su[m]m[ae] Basile[ae] per magistros Joannes : amorbachiu[m] / petri et froben / diligentissime castigata / explicita est feliciter.

Marginalia : Imprimées.

Ce précieux post-incunable de 1511 dormait tranquillement dans l'Annexe de la Bibliothèque Centrale de l'Université du Québec à Montréal avant d'être redécouvert par M. Benoît Kelly, responsable de la collection des Livres rares, quelques mois avant l'exposition *Humanistes italiens et imprimés vénitiens dans les collections des Livres rares*, tenue du 28 avril au 14 juin 2010.

La *Summa theologica* fut publiée à Bâle par Johan de Amerbach, Johan Petri et Johan Froben, qui comptent parmi les éditeurs d'humanistes les plus en vue de leur temps. Ce livre comporte une marque d'imprimeur qui ne fut utilisée que par ces trois associés et qui est considérée comme l'une des plus grandes à avoir été faite, puisqu'elle occupe une page entière (voir Illustration 3). Imprimeur d'humanistes tel Érasme, qui loua son travail dans l'adage *Festina lente*, Johan Froben continuera seul sa carrière d'imprimeur.



---

Né à Florence, Antonino Pierozzi (1389-1459), réputé pour sa compétence en droit canonique, fonda dans sa ville natale le couvent San Marco. Devenu une autorité dans le champ de la théologie morale, ce dominicain relevant du groupe des réformateurs dits « de l'observance » sera nommé archevêque de Florence en 1446 et plus tard déclaré saint.

Antonin le Florentin est l'auteur de trois guides pour les confesseurs et les pénitents. Ces manuels pratiques connurent une large diffusion à l'état manuscrit avant de figurer parmi les premiers livres imprimés en Italie et dans les pays chrétiens<sup>1</sup>. Il s'agit, selon le répertoire de Thomas Kaeppli, des traités suivants : le guide latin intitulé *Confessionale* « *Defecerunt*<sup>2</sup> », traduit en italien peu après sa parution d'origine, et deux manuels en langue italienne : le *Confessionale* « *Omnis mortalium cura* », aussi intitulé *Specchio di coscienza*, et le *Confessionale* « *Curam illius habe* » ou *Medicina dell'anima*. Au cours de son épiscopat, l'auteur refondit ces manuels pour les intégrer à son grand œuvre, la *Summa moralis* (1459).

Comparé au traité du XIII<sup>e</sup> siècle du catalan et dominicain Raymond de Peñafort, la *Summa de penitentia et matrimonio*, la plus ancienne somme de confession produite par son ordre religieux et qui consistait, en réalité, en un répertoire de cas de conscience, la *Somme* d'Antonin s'avère, de l'avis de Jean Delumeau, « le premier ouvrage de "théologie morale" rédigé dans l'Europe chrétienne<sup>3</sup> ». Divisé en quatre parties, le livre comporte une introduction générale sur les diverses sortes de péchés. Suivent une analyse détaillée des péchés ainsi qu'un exposé des

---

1. Thomas Kaeppli, *Scriptores Ordinis Praedicatorum Medii Aevi*, Rome, Couvent de Sainte-Sabine, t. I, 1970, n<sup>os</sup> 239, 256, 257 et 258; *Supplément* t. IV, 1993, p. 27-31. Ces œuvres sont aussi signalées dans Morton Bloomfield *et al.*, *Incipits of Latin Works on the Virtues and Vices, 1100-1500 A.D.*, Cambridge, Mediaeval Academy of America, 1979, n<sup>os</sup> 499, 635, 1291, 1502, 3668, 4355 et 6102.

2. Ce titre et les suivants sont des citations de la Bible, par exemple « *Defecerunt scrutantes scrutiny* » (Psaume 63:7) : « Ils [les ennemis] calculent pour tendre des pièges ».

3. Jean Delumeau, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1983, p. 224.

règles de conduite selon les états sociaux. Un traité sur les vertus est présenté en dernière partie d'ouvrage.

On notera qu'outre l'Université du Québec à Montréal, plusieurs autres bibliothèques québécoises possèdent des œuvres d'Antonin le Florentin des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, sans compter d'autres postérieures à celles-ci. Ce sont, entre autres, le Musée de l'Amérique française à Québec (*Summa theologica, pars I*, Strasbourg, J. Grüninger, 1496; *pars IV*, Venise, Nic. Jenson, 1480), l'Université de Montréal (*Summa theologica*, Venise, Leonhard Wild, 1481-1485, *pars II, III et IV*), l'Université McGill (*Confessionale de santo Antonino, arciveschouo de Firenze del Ordine di predicatori*, Vinegia, per Giouane Padouano, 1543) et la Bibliothèque nationale du Québec (*Confessionale « Defecerunt »*, Venise, Impe[n]dio Antonij d'Strata Cremonensis imp[re]ssa, 1481 et Venise, per Petrus Lo. De Quarengijs Bergome[n]ses [pour] Lucantonion Giunta, 1499; *Summa thelogica, pars I, II, III*, Nuremberg, Anton Koberger, 1486-1487; *Historiarum Domini Antonini archipresulis Flore[n]tini in tribus tomis discretarum, pars I-II*, Lyon, industria Iacobi Myt, 1527; *Summa confessionalis Domini Antonini Archiepiscopi Florentini*, Lyon, apud Theobaldum Paganum, 1555).

Illustration 3 : Selon Hugh William Davies, auteur de *Devices of the Early Printers*<sup>4</sup>, la marque d'imprimeur que comporte la *Summa theologica* d'Antonin le Florentin représente les armoiries de la ville de Bâle avec le bouclier serti d'une représentation stylisée de la crosse des évêques. La créature fantastique est un basilic (sans doute par association phonétique avec Basilea, le nom latin de Bâle), animal connu pour détruire les serpents par son seul regard, selon Pline. Bien que signé par les initiales D.S., l'artiste de cette marque d'imprimeur reste inconnu. L'on remarque, par ailleurs, que l'année d'édition (1511) inscrite dans le cartouche sous le nom de Basilea est fidèle à l'usage de l'époque selon lequel les 5 ressemblent, à nos yeux, à des 4.

---

4. Notre traduction, qui résume la notice de Hugh William Davies, *Devices of the Early Printers, 1457-1560*, Londres, Grafton, 1935, p. 258.

---

**Illustration 3. Page de titre. Antonin le Florentin, *Secunda pars Summe*, Bâle, Johan de Amerbach, Johan Petri et Johan Froben, 1511.**

Brenda Dunn-Lardeau

## Paul Émile

Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, trad. de Jean Regnard, Paris, Michel Fezandat, 1556.

In-folio, 225 mm x 321 mm. Caractères romains, italiques.

Cinq ex-libris : deux manuscrits, le premier de John Jordan, Montréal, 1849, puis sans doute d'un descendant, J.A. Jordan, 1851; trois ex-libris estampillés, dont deux avec le sceau de forme ovale du Collège Sainte-Marie avec les lettres JHS surmontées d'une croix et, enfin, un dernier sur le recto de la page de garde, toujours du même Collège Sainte-Marie, mais en latin cette fois : « Bibliothecae majoris Collegi S. J. ad Sae Maria, Marianopolis ». À l'intérieur du plat supérieur de la reliure, on remarque aussi les restes d'une cote, S2 3-4.

Ce livre est un exemplaire de la traduction française de 1556 du *De rebus gestis Francorum*, traité historiographique de Paolo Emili (ou Paulus Æmilius en latin et Paul Émile en français), éminent historien d'origine italienne qui fut invité en France en 1499 par le roi Louis XII pour faire une histoire de la monarchie française depuis ses débuts jusqu'à son règne. Traduit par Jean Regnard, cet ouvrage, publié chez Michel Fezandat, qui exerça à Paris de 1538 à 1566, porte la marque du Faisan enlevant un dauphin, c'est-à-dire la marque d'imprimeur employée lorsque ce libraire-imprimeur exerce seul<sup>5</sup>. Il s'ajoute aux dix

---

5. Ph. Renouard, *Imprimeurs parisiens*, Paris, Librairie A. Claudin, 1898, p. 133 pour les deux marques d'imprimeur de Michel Fezandat.

exemplaires survivants récemment relevés par les auteurs de l'ouvrage *Livres vernaculaires français : livres imprimés en français avant 1601*<sup>6</sup>.

Du côté des traductions françaises, on notera une autre traduction également parue en 1556 chez Michel de Vascosan, en in-quarto. Celle-ci eut pour traducteur Simon de Monthiers qui s'arrêta après les deux premiers livres, comme l'indique le titre, *Deux livres de l'histoire de France*.

Cette traduction mérite notre attention pour ses nombreuses pièces liminaires, entre autres de Dorat et de Jodelle, deux membres de la Pléiade, mais aussi des humanistes Tahureau, Sepin, Tredehan et d'un mystérieux poète au pseudonyme de Calliste. Ces pièces distinguent la version française de l'original latin et l'inscrivent à la fois dans l'esprit de la *Défense et illustration* de 1549 de Du Bellay et la mouvance de l'humanisme de la Pléiade.

La traduction des cinq livres de Paul Émile par Jean Regnard fut rééditée sous le titre de *Les cinq premiers livres de l'histoire françoise* par Claude Micard à Paris en 1573, puis continuée et achevée par Arnold Le Ferron dans *L'histoire des faicts, gestes et conquestes des roys, princes, seigneurs et peuple de France*, et imprimée à Paris par Frédéric Morel en 1581<sup>7</sup>. Enfin, la traduction de Regnard fut une source reconnue de l'*Histoire de France* parue en 1576 de Bernard Du Haillan, considéré comme le premier historiographe de France.

---

6. Andrew Pettegree, Malcolm Walsby et Alexander Wilkinson [dir.], *French Vernacular Books : Books Published in the French Language before 1601 – Livres vernaculaires français : Livres imprimés en français avant 1601*, Leiden et Boston, Brill, 2007, 2 vol. Ces exemplaires se trouvent à Paris, Angers, Nancy, Tours, Oxford, Berlin, Dublin, Munich, Turin et Vienne (*ibid.*, vol. I, p. 539, sous l'entrée n° 18152, « Paolo Emili »).

7. Le même Frédéric Morel réédita cette traduction en 1596 chez Robert Fouet avec un titre légèrement différent : soit *l'Histoire de France contenant les faicts et conquestes des roys princes et seigneurs de France, depuis Faramond premier roy, jusques au regne de Charles viii*. Il l'édition à nouveau (mais avec le titre de 1581) en 1597, puis deux autres fois en 1598. Voir les entrées de 18151 à 18158 inclusivement dans *Livres vernaculaires* (*ibid.*, p. 539).

---

Illustration 4. Page de titre. Paul Émile, *Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*, trad. de Jean Regnard, Paris, Michel Fezandat, 1556.

LIVRES RARES : YDC75

Jean-François Cottier

## Mantuanus, Baptista

Baptista Mantuanus, *I. Baptistæ Mantuani Carmelitæ, Theologi, Philosophi, Poetæ & Oratoris clarissimi, Opera omnia, in quattuor Tomos distincta, pluribus Libris aucta & restituta : quorum Index sequenti pagina continentur*, Antverpiæ apud Ioannem Bellerum, ad insigne Aquilæ aureæ, 1576.

Petit volume in-octavo de 16 cm de hauteur sur 4 cm de largeur.

Reliure, sans doute contemporaine, en cuir estampé à froid, avec encadrement à triple filet et décor à la roulette; décor central au fleuron. Dos à trois nerfs et deux fermoirs intacts en laiton. Les deux décors alternés aux motifs antiques et végétaux sont caractéristiques des ateliers du nord de l'Europe. L'ensemble est de facture plutôt médiocre.

Fleuron au lieu de la marque d'imprimeur sur la page de titre. (Au vu des autres ouvrages consultés, Jean Bellère ne semble pas utiliser de marque propre.)

On distingue plusieurs signes et marques de possession :

- Tranche avant : Lrd
- Tranche inférieure : Io[annes] Bapt[ista] Mantuanus / Tho[mus] p[r]im[us]
- Contre-Plat : Étiquette rouge et blanche X2/3-1
- Page de titre :
- Ex-libris manuscrit : Petri Odet d'Orsonnens / Venatoris anno 1741
- Cote du Collège Sainte-Marie : 24237\*

Les compositions latines du carme Giovanni Battista Spagnoli (1447-1516), surnommé le « Virgile chrétien » par Érasme, furent très appréciées dès leur époque grâce à leur grand classicisme et à leur inspiration chrétienne. L'édition anversoise des *Opera omnia* publiée chez Jean Bellère en 1576 en quatre volumes in-octavo demeure aujourd'hui encore la plus complète. L'UQAM possède le premier des quatre volumes qui pose un problème bibliographique intéressant à la fois par la question de son lien avec l'édition de Francfort de 1573 et la coexistence de deux variantes éditoriales du premier volume. Celui de l'UQAM est un témoin du type A dont on connaît 35 exemplaires survivants :

A In-8° [?]⁸ †⁸)⁸ ¶⁴ Aaa-Zzz⁸ Aaaa-Zzzz⁸

**Illustration 5. Page de titre, version 1. Baptista Mantuani, *Opera omnia*, Anvers, Jean Bellère, 1576.**

**Illustration 6. Reliure des *Opera omnia* de Baptista Mantuani, Anvers, Jean Bellère, 1576.**

LIVRES RARES : YPA233 t.1

Lucia Manea

## Vettori, Piero

*Petri Victorii Variarum lectionum libri XXXVIII. Ad Alexandrum Farnesium S.R.E. Cardinalem Libri XXV. Ad Ferdinandum Medicem S.R.E. Cardinalem Libri XIII. Quorum Librorum veteribus editionibus addita sunt quædam, pauca variata*<sup>8</sup>. Florentiæ, apud Iunctas. CID ID L X X X II [Florence, Giunti, 1582]. Cum licentia superiorum et privilegiis.

8. « Les trente-huit livres de leçons variées de Piero Vettori : vingt-cinq livres dédiés au cardinal Alexandre Farnèse; treize livres dédiés au cardinal Ferdinand de

---

In-folio. Caractères romains; italiques pour les titres de chapitres, les citations et quelques-unes des liminaires; caractères grecs.

La pagination comporte [24], 312, [12], 313-456, [28] p. La composition des cahiers est explicitée en fin d'ouvrage : on dénombre quarante-deux cahiers de six folios (signatures \*-\*\*<sup>6</sup> A-Z<sup>6</sup> Aa-Rr<sup>6</sup>) et un cahier de huit folios (signature Ss<sup>8</sup>), totalisant 260 feuillets ou 520 pages dont seulement 456 sont numérotées. Les pages non numérotées sont placées en début d'ouvrage (titre, première dédicace, premier index), au milieu (cahier Dd : deuxième dédicace, deuxième index) et à la fin (trois index, errata, colophon). Épîtres dédicatoires de Piero Vettori au cardinal Alexandre Farnèse et à Ferdinand de Médicis, cardinal puis grand-duc de Toscane. Les nombreux index systématisent la matière riche et variée.

Pièce de titre portant le numéro 97 et inscription manuscrite ancienne identifiant l'auteur et le titre sur le dos de la reliure. Ex-libris estampé du Collège Sainte-Marie de Montréal (numéro d'inventaire 24184) sur la page de titre (voir Illustrations 1 et 2 de notre article pour cette page de titre et sa variante sur l'exemplaire de l'Arsenal).

Marque typographique des Giunti à la fleur de lys florentine (*il Giglio*<sup>9</sup>) dans un cartouche ornemental sur la page de titre. On retrouve une autre variante de cette marque au verso du colophon : la fleur de lys soutenue par deux *putti*, sur un socle comprenant le monogramme « F » (pour Filippo le jeune, l'un des frères Giunti) et la devise *Nil candidius*, que l'on peut traduire par « rien de plus resplendissant, rien de plus pur ». Cette devise avait déjà été employée par leur père, Bernardo Giunti. La seconde édition de 1569 des treize derniers livres des *Variarum*

---

Médicis, livres auxquels ont été apportés quelques petits changements par rapport aux anciennes éditions ». Traduction d'Eduard Frunzeanu. Toutes les traductions du latin lui appartiennent.

9. Ou « fleur de lys florencée », figurant dans les armes de la ville de Florence.

*lectionum*, également sortie des presses de la famille Giunti, présentait une autre variante de leur marque<sup>10</sup>.

Nombreuses lettrines ornées et historiées (sujets soit religieux, soit profanes, ces derniers représentant des scènes de chasse), fleuron à la fin de chaque livre. Paysage urbain (vue de Florence) dans des bandeaux gravés, répétés en tête de chacune des deux parties (*VL*, p. 1, 313) et à la dédicace à Ferdinand de Médicis (*VL*, n. p., sign. Dd<sup>1</sup>r<sup>o</sup>).

Colophon : « Florentiæ, in officina Philippi et Iacobi Iunctæ, et fratrum. M.D. LXXXII ».

À la fois plus soignée (beaux caractères et lettrines) et plus moderne (abréviations et tildes résolus, renoncement aux manchettes) que les précédentes, cette réédition de 1582 des célèbres *variæ lectiones* réunit et corrige les éditions précédentes de 1554 et de 1569 qui, elles aussi, étaient des éditions révisées.

La première édition florentine de XXV livres, imprimée par Lorenzo Torrentino en 1553, a été suivie en 1554 par une édition corrigée imprimée à Lyon par Jean Temporal sur les presses de Bartholomæus Frein :

1.a) Piero Vettori, *Variarum lectionum libri XXV*, Florentiæ, excudebat L. Torrentinus [Florence, Lorenzo Torrentino], 1553. In-folio. 410 p. + p. n. ch.

1.b) Piero Vettori, *Variarum lectionum libri XXV. Quæ corrupta, mutila et præpostere sita admiserat prima editio, hæc secunda sedulo*

---

10. Le catalogue collectif italien donne le détail des différentes marques typographiques employées pour chaque édition. Pour la description des gravures, voir Giuseppina Zappella, *Iconografia rinascimentale italiana. Dizionario enciclopedico : figure, personaggi, simboli e allegorie nel libro italiano del Quattrocento e del Cinquecento*, Milan, Editrice bibliografica, 1993, 761 p., et Giuseppina Zappella, *Le marche dei tipografi e degli editori italiani del Cinquecento : repertorio di figure, simboli e soggetti e dei relativi motti*, Milan, Editrice bibliografica, 1986, 2 vol., 525 p.



---

*castigavit, suoque loco restituit. Cum indice plenissimo*<sup>11</sup>, Lugduni, Apud Ioannem Temporalem [Lyon, Jean Temporal], 1554. In-4°. 486 p. + p. n. ch. Privilège : « Cum privilegio Regis<sup>12</sup> ».

Les XIII livres (du livre XXVI au livre XXXVIII) de 1569 ont été imprimés à Florence d'abord par les fils de Lorenzo Torrentino et leur associé Carlo Pettinari; quelques mois plus tard, par les fils de Bernardo Giunti, Filippo (1533-1600) et Jacopo (15...-1591) :

1.a) Piero Vettori, *Variarum lectionum XIII novi libri*, Florentiæ, excudebant filii Laurentii Torrentini & Carolus Pettinarius ipsorum socius [Florence, Lorenzo Torrentino fils et Carlo Pettinari], 1568 (Florentiæ, apud filios Laurentii Torrentini & Carolum Pettinarium socium [Florence, Lorenzo Torrentino fils et Carlo Pettinari], 1569). In-4°. [24], 254, [22] p.

1.b) Piero Vettori, *Variarum lectionum XIII novi libri. Cum quatuor indicibus Rerum magis insignium, Eorum quæ singulis capitibus continentur, Auctorum qui citantur, et quorum errata corriguntur, et indice Græcarum dictionum locupletissimo. Nuperrime in lucem editi*, Florentiæ, in officina Juntarum Bernardi filiorum<sup>13</sup> [Florence, Giunti], 1569. In-4°. 255 p. + p. n. ch. Privilège : « Cum Pii V Pont. Max. et Cosmi Med. Florentinorum ac Senen. Ducis II privilegiis amplissimis<sup>14</sup> ».

---

11. « Les vingt-cinq livres de leçons variées. Tout ce qui était corrompu, incomplet ou placé au mauvais endroit dans la première édition a été soigneusement corrigé et remis à sa place dans cette deuxième édition, qui est accompagnée d'un index très riche. »

12. Il s'agit de Henri II, roi de France.

13. « Les treize nouveaux livres de leçons variées, accompagnés de quatre index des choses les plus notables, des matières qui sont contenues dans chaque chapitre, des auteurs qui y sont cités et des auteurs dont les erreurs sont corrigées, et d'un index très riche des mots grecs. Parus très récemment à Florence, chez les fils de Bernardo Giunti. »

14. « Avec les privilèges très généreux du pape Pie V et de Cosme de Médicis, duc de Florence et de Sienne. »

Les exemplaires survivants des *Variarum lectionum* (1582) sont assez nombreux. En Italie, plus d'une vingtaine sont localisés par le Sistema bibliografico nazionale et dix-sept en France par le Catalogue collectif de France. D'autres exemplaires sont conservés en Grande-Bretagne, en Allemagne (à Munich surtout, qui possède une partie de la bibliothèque de Vettori) et aux États-Unis.

Célèbre à la fois comme professeur et comme éditeur scientifique, Piero Vettori (1499-1585) enseigna à Florence la philosophie, le latin et le grec entre 1538 et 1584<sup>15</sup> et se dédia à l'étude d'auteurs antiques (Aristote, Caton, Cicéron, Columelle, Eschyle, Varron, etc.) qu'il édita sa vie durant. Sur la page de garde précédant le titre de l'exemplaire des *Variarum Lectionum libri XXXVIII* détenu par la Bibliothèque de l' Arsenal (Paris), sous la cote FOL BL-1063, un commentaire manuscrit ancien propose un raccourci biographique, qui saisit le rôle de Vettori dans l'histoire de l'humanisme :

Pierre Victorius <ou Vettori> de Florence mourut en 1585 âgé de quatre-vingt-sept<sup>16</sup> [sic] ans. Il jouit dans son temps de la plus grande réputation d'érudition; les Médicis l'employèrent dans les affaires et le pape Jules III le fit chevalier; il nous a donné des éditions, <versions, notes> et corrections sur plusieurs auteurs anciens grecs et latins et ces trente-huit livres de diverses leçons contiennent beaucoup de ces corrections : [Grevius<sup>17</sup>] et autres savants assurent que, de tous les écrivains latins modernes, il est celui dont la latinité approche le plus de celle de Cicéron<sup>18</sup>.

Vettori ne compte pas seulement pour l'humanisme érudit italien, mais français également, comme l'illustre l'exemplaire de ses

---

15. Voir Raphaële Mouren, « Un professeur de grec et ses élèves : Piero Vettori (1499-1585) », *Lettere italiane*, année 59, n° 4, 2007, p. 473-506, surtout p. 483.

16. En réalité, il meurt à quatre-vingt-six ans.

17. Lecture incertaine.

18. Piero Vettori, *Variarum lectionum libri XXXVIII*, Florence, Giunti, 1582, 456 p., p. n. ch., exemplaire de la Bibliothèque de l' Arsenal, Paris, FOL BL-1063, verso de la page de garde précédant la page de titre.

---

*Commentaires sur la Rhétorique* d'Aristote (Bâle, 1549) que Villey a inscrit dans le catalogue de la bibliothèque de Montaigne.

**Illustration 7. Piero Vettori, *Variarum lectionum libri XXXVIII*, Florence, Giunti, 1582, livre XXVI, p. 313.**

LIVRES RARES : YPA79

Françoise Guichard-Tesson

## Conti, Natale

Natale Conti, *Natalis Comitum Mythologiæ, sive explicationum fabularum, Libri decem : In quibus omnia propè Naturalis [et] Moralis Philosophiæ dogmata continentur. Eivsdem libri quatuor de venatione*, Paris, Arnold Sittard, 1583 (colophon : 1582).

Marque typographique d'Arnold Sittard (un lion et un griffon face à un paon, au-dessus d'un écu avec trois couronnes : Silvestre, t. 1, n° 415; Renouard, n° 1043<sup>19</sup>) sur la page de titre, avec deux devises : l'une écrite dans un bandeau en dessous : « Finis coronat opus », l'autre écrite de chaque côté verticalement, en lettres capitales : « SENESCENTE INVIDIA » (à gauche) / « MOLLIUNTUR IRÆ » (à droite).

In-octavo. Reliure : plats de carton gris-beige et dos en cuir, avec cinq nerfs en relief; aucune inscription; le plat avant est presque détaché. Lettrines ornées au début de chaque livre. Plusieurs ex-libris manuscrits sur la page de titre : en haut à droite, « sup. Joannis Jacobi Schmidt »; au centre :

---

19. Louis-Catherine Silvestre, *Marques typographiques ou Recueil des monogrammes, chiffres, enseignes, emblèmes, devises, rébus et fleurons des libraires et imprimeurs qui ont exercé en France depuis l'introduction de l'imprimerie en 1470 jusqu'à la fin du seizième siècle*, 2 vol., Amsterdam, B. R. Grüner N. V., 1971 [réimp. de Paris, 1853], 745 p.; Philippe Renouard, *Les marques typographiques parisiennes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, Paris, Champion, 1926, 381 p.

« Johannes »; en bas, « Ex-dono [caractères illisibles] Kreuzburg 1879 ». Ce dernier se trouve aussi, avec la même date, sur le livre des *Fables* de Hygin<sup>20</sup>, également conservé à l'UQAM [YPA229]. Deux ex-libris estampés, l'un en rouge, l'autre en violet, du Collège Sainte-Marie.

Alors que la première édition (Venise, 1567) est dédiée au roi de France Charles IX, les suivantes, dont l'édition de 1583, portent une dédicace à G. Campeggi. Le texte des *Mythologiæ* est suivi d'un petit livre sur les Muses (*Mythologia Musarum*), édité pour la première fois, du médecin et botaniste français Geoffroy Linocier (c. 1550 – post 1620), et d'un Traité de chasse (*Libri quatuor De Venatione*) de Natale Conti, imprimé pour la première fois en 1551. Le tout s'accompagne de plusieurs index. Une vingtaine d'autres éditions suivront. Le succès de l'œuvre en France est confirmé par les éditions successives de la traduction française de Jean de Montlyard, publiée une première fois à Lyon en 1600, puis rééditée en 1604, 1607 et 1612. Cette traduction sera revue et augmentée par Jean Baudouin en 1627.

Avec le *De Deis Gentium varia et multiplex historia* de Lilio Gregorio Giraldi (1548) et *Le immagini degli Dei degli Antichi* de Vincenzo Cartari (1556), les *Mythologiæ* forment un important triptyque de traités mythographiques, dont l'influence se fera sentir durablement dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et dans les siècles suivants. L'ouvrage frappe par l'abondance de ses références (plus de 3 000). De nombreuses citations en grec y sont suivies de leur traduction en latin. Il comprend dix livres portant sur divers aspects de la représentation et de l'interprétation des anciens dieux. Le livre I offre des considérations générales sur les fables et les mythes. Dans les livres II à IX, après avoir, dans un premier temps, accumulé l'information recueillie sur ce qui fait l'objet du chapitre, Conti propose différentes interprétations allégoriques (historique, naturelle, morale), les deux parties étant clairement articulées par des transitions du genre : « Nunc quid sub his

---

20. Je remercie Benoît Kelly, bibliothécaire responsable de la section des Livres rares de l'UQAM, pour cette suggestion de lecture.

fabulis contineretur, explicemus » (« Expliquons maintenant ce qui est contenu sous ces fables » [nous traduisons]). Le dernier livre, intitulé « Pourquoi tout ce que la philosophie doit enseigner est déjà contenu dans les fables » [nous traduisons] ,offre une récapitulation des dieux et de leurs interprétations.

Quatre index portant sur les auteurs et les œuvres cités, sur les sujets traités, sur les noms de lieux et sur les plantes et animaux consacrés aux dieux, permettent au lecteur de « circuler » dans cette immense compilation et de l'utiliser comme un manuel de référence. Ainsi peut-on penser que les *Mythologiæ* pouvaient être utilisées comme on consulte de nos jours un dictionnaire de mythologie.

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, plusieurs pères jésuites ont largement emprunté à Natale Conti pour rédiger leurs propres manuels de mythologie. Dans ces conditions, on n'est pas surpris de trouver le traité de Natale Conti dans la bibliothèque du Collège Sainte-Marie, dont Kreuzburg fut peut-être l'un des professeurs.

**Illustration 8. Page de titre. Natale Conti, *Mythologiæ sive explicationum fabularum, Libri decem*, Paris, Arnold Sittard, 1583.**

LIVRES RARES : YBL46

Claire Le Brun-Gouanvic

## Eymerich, Nicolas (Nicolau) et Francisco Peña

Nicolas Eymerich et Francisco Peña, *Directorium Inquisitorum F. Nicolai Eymerici Ordinis Prædicatorum cum commentariis Francisci Pegñæ Sacræ Theologiæ ac Iuris Vtriusque Doctoris. In hac postrema editione iterum emendatum & auctum, & multis litteris Apostolicis locupletatum. Accessit Hæresum, Rerum et Verborum multiplex, & copiosissimus Index. Ad S.D.N. Gregorium XIII. Pont. Max., Venetiis, sumptibus Simeonis Vasalini, 1595* (colophon : apud Marcum Antonium Zalterium, 1595).

Marque de l'imprimeur Marc'Antonio Zaltieri (l'autruche tenant dans son bec un clou recourbé ou un fer à cheval<sup>21</sup>) avec devise (« Nil durum indigestum ») sur la page de titre.

In-folio. Caractères romains et italiques. Reliure d'époque, mais non d'origine, probablement en basane. Deux lacets en guise de fermoir, dont un seul est conservé. Titre « DIRECTOR inquisitorum » au haut du dos, motif décoratif au bas.

Gravures au début de certaines parties (préface de Peña, vie de Nicolas Eymerich, catalogue des questions traitées, index des lettres apostoliques) : deux anges, l'un soufflant dans une trompette et l'autre portant un glaive, encadrés par deux putti.

Lettrines au début de chaque chapitre : motifs de fleurs, de feuillages et créatures mythologiques.

Trois ex-libris estampés du Collège Sainte-Marie sur la page de titre. Un ex-libris collé de la *Domus Lavalliensis* (Maison des Missionnaires jésuites de Laval, Mayenne, France) à l'intérieur du plat supérieur. Un ex-libris manuscrit du couvent des Carmes déchaussés de San Hermenegildo à Madrid (1621) sur la page de titre.

Composé vers 1376 à Avignon par le Dominicain Nicolas Eymerich, grand inquisiteur d'Aragon, le *Directorium inquisitorum* s'inscrit dans une lignée de guides de l'inquisiteur, dont le plus célèbre est la *Practica Inquisitionis hæreticæ pravitatis* de Bernard Gui (1323). Il se démarque cependant de ses prédécesseurs par son souci de systématisation et d'exhaustivité. Le *Directorium* est imprimé en 1503 à Barcelone, chez Johann Luschner. Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le canoniste espagnol Francisco Peña est chargé par le Sénat de l'Inquisition de préparer une mise à jour du traité d'Eymerich. Peña utilise des méthodes d'édition scientifique, en collationnant l'édition de Barcelone et plusieurs

---

21. Fernanda Ascarelli et Marco Menato, *La tipografia del '500 in Italia*, Florence, Olschki, 1989, p. 397.

---

manuscrits. Il ajoute de nombreuses annotations marginales et rédige un ensemble de scolies ou commentaires. D'une organisation rigoureuse, le *Directorium* de Peña comporte des sommaires et des index (voir les illustrations de l'*Index particularis* des hérésies et de l'*Index rerum et verborum copiosissimus* dans l'article de Claire Le Brun-Gouanvic). Il est complété par un recueil de lettres apostoliques.

L'ouvrage paraît à Rome en 1578, « In ædibus Populi Romani », avec privilège accordé par le pape Grégoire XIII. Francisco Peña effectue des remaniements pour la seconde édition de 1585, réimprimée en 1587. Dans la première édition, un recueil de scolies suit le texte d'Eymerich. Dans la seconde, les commentaires sont intégrés au texte. Cette édition servira de modèle à l'édition vénitienne de 1595, réimprimée en 1607.

On connaît trois tirages différents de l'édition de 1595 (notices 129, 130 et 131 de Van der Vekene<sup>22</sup>). L'exemplaire de l'UQAM correspond à la n. 131. Il se distingue de la n. 130 par l'inscription « Sumptibus Simeonis Vasalini » sur la page de titre. Les n. 130 et 131 se distinguent de la n. 129 par l'orthographe de Peña et l'absence de deux phrases dans le titre.

**Illustration 9. Page de titre. *Nicolau Eymericus et Francisco Peña, Directorium inquisitorum F. Nicolai Eymerici, Venise, Marcantonio Zaltieri, aux frais de Simone Vasalini, 1595.***

Livres rares : BX1710E9 1595

---

22. Emil Van der Vekene, *Bibliotheca bibliographica historię sanctę inquisitionis*, Vaduz [Liechtenstein], Topos Verlag, 1982, vol. 1, partie 2.1, « Hand- und Lehrbücher der Inquisition ».

Johanne Biron

## Torsellino, Orazio

*Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, [Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605], in-12°, [12], 597, [2], [1 bl.], [9], [3 bl.] p.

La page de titre manque dans l'exemplaire uqamien des *Lauretanæ Historiæ libri quinque* d'Orazio Torsellino, de même que les séquences de pages suivantes, qui sont inclusives (sur un total de 597 pages chiffrées) : 75-94, 97-100, 315-334, 339-358, 413-428, 435-454, 461-476, 535-546, 579-580.

La description versée au catalogue informatisé des bibliothèques de l'Université du Québec à Montréal se présente comme suit : *Horatii Tursellini romani e Societate Iesu Lavretanae historiae libri qvinque*, Romae, A. Zannetum, 1597 (Livres rares : YBX250). Or, il importe de revoir cette notice catalographique, après avoir confronté l'exemplaire uqamien à un exemplaire de l'édition de 1597 conservé à la Marian Library de l'University of Dayton en Ohio et dont la description bibliographique est la suivante : *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Romæ, Aloysium Zannetum, 1597, [12], 275, [9] p. (cote : ML-CL-8781). La comparaison des deux exemplaires (ne serait-ce que du nombre de pages!) et, parallèlement, le recours aux informations bibliographiques consignées dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* de Carlos Sommervogel, S.J., permettent de soutenir que l'exemplaire montréalais est celui d'une édition postérieure à l'édition de 1597.

Sa confrontation avec deux autres exemplaires survivants — l'un conservé à la Bibliothèque Municipale de Lyon (fonds ancien : 801097), l'autre, à la Bibliothèque Municipale de Grenoble (cote : E.20670) — nous permet désormais d'affirmer que l'exemplaire des *Lauretanæ Historiæ libri quinque* que possède l'Université du Québec à Montréal est celui d'une édition imprimée à Tournon par Claude Michel en 1605 : *Horatii Tursellini Romani, e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri*



---

*quinque*, Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605, in-12°, [12], 597, [2], [1 bl.], [9], [3 bl.] p. La pagination de ces trois exemplaires présente les cinq mêmes irrégularités : en effet, les pages 142, 143, 193, 391, 429 sont, dans tous les cas, fautivement numérotées 143, 142, 593, 339 et 329. La collation des signatures de l'exemplaire YBX250 conservé à l'Université du Québec à Montréal est identique à celle des exemplaires de l'édition tournonnaise de 1605. Le relevé se décline ainsi : ¶6, A-Z12, Aa-Bb12, Cc6.

Par ailleurs, la collation des signatures de l'édition publiée à Tournon en 1605 est identique à celle d'une édition imprimée à Lyon en 1615 par Pierre Rigaud : *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Lugduni, sumptibus Petri Rigaud, 1615, in-12°, [12], 597, [13] p. Trois exemplaires de cette édition lyonnaise de 1615 — conservés à la Bibliothèque Municipale de Lyon (fonds ancien : 813079), la Bibliothèque Municipale d'Auxerre (cote : C 1160 12°) et la Bibliothèque nationale de France (cote : H-10250) — ont attiré notre attention, puisque plusieurs autres traits matériels qu'ils ont en commun avec les exemplaires de l'édition tournonnaise de 1605 sont frappants.

Dans tous les exemplaires de 1605 et de 1615 collationnés, l'épître adressée au cardinal Pietro Aldobrandino occupe les pages signées ¶2<sup>r</sup> et ¶2<sup>v</sup>, l'« Index capitum Historiæ Lauretanæ », les pages signées ¶3<sup>r</sup> à ¶6<sup>r</sup>. Au feuillet ¶6<sup>v</sup> se trouve, dans tous les cas, la liste « Authores qui in hac Historia citantur ». Les cinq livres de l'*Historia* commencent respectivement, sans exception, aux pages 8, 139, 252, 373, 477 (voir les Illustrations 2 et 3 de notre article dans ce volume, ainsi que les Illustrations 10 et 11 du Catalogue, pour apprécier les ressemblances qui existent entre les pages reproduites à partir des exemplaires de 1605 et de 1615)<sup>23</sup>.

---

23. Nous remercions une fois de plus Madame Françoise Duvernier, de la Bibliothèque Municipale d'Auxerre, de nous avoir accordé les droits de reproduction du cliché qui figure à l'illustration 11 de cette notice. Nous remercions également, pour les précisions précieuses qu'ils nous ont fournies dans le cours de nos recherches : Madame Clare M. Jones (The Marian Library, University of Dayton), Madame

D'autres détails permettent néanmoins de distinguer les exemplaires de l'édition tournonnaise de 1605 et ceux de l'édition lyonnaise de 1615. Hormis la page de titre, ces détails distinctifs concernent surtout les erreurs dans la pagination (qui ne sont pas les mêmes dans les deux éditions) et les abréviations (voir à nouveau les Illustrations 2 et 3 présentées dans notre article, ainsi que les Illustrations 10 et 11 du Catalogue, pour scruter quelques écarts liés à la ponctuation et à l'emploi d'abréviations). Sont également différents les motifs du bandeau qui orne le feuillet ¶2<sup>r</sup> de l'épître adressée au cardinal Pietro Aldobrandino (voir les Illustrations 10 et 11), laquelle occupe les pages signées ¶2<sup>r</sup> et ¶2<sup>v</sup> dans l'édition imprimée par Claude Michel, de même que dans l'édition imprimée dix ans plus tard par Pierre Rigaud à Lyon<sup>24</sup>.

En dernier lieu, voici quelques-unes des particularités matérielles qui singularisent l'exemplaire de 1605 conservé à l'Université du Québec à Montréal, ces particularités étant plus étroitement liées à la conservation et à la manipulation de l'ouvrage. Notons, sans plus, la reliure qui, très récente, ne présente aucun intérêt pour les chercheurs. De nombreuses notes marginales manuscrites, plus ou moins lisibles et souvent coupées à cause du rognage du livre, se trouvent surtout dans la première moitié de l'ouvrage, et particulièrement dans le livre I (voir, à ce sujet, l'illustration 2 de notre article). Le coin supérieur droit du dernier feuillet (Cc5) de l'« Index rerum memorabilium, quæ in hac Historia continentur », placé à la suite des cinq livres de l'*Historia* et de l'« Approbatio », est déchiré. Le numéro d'accession 5580 estampillé demeure parfaitement lisible au bas du feuillet ¶2<sup>r</sup>, quoiqu'il ait été recouvert de papier lors de la restauration du livre (voir l'illustration 10). Ce chiffre permet de supposer que l'ouvrage a occupé un rang dans une collection (il s'agirait du 5580<sup>e</sup> document inscrit au catalogue

---

Sandrine Lombard (Bibliothèque Municipale de Grenoble), Monsieur Gérald Andres (Bibliothèque Municipale de Lyon) et Madame Brenda Dunn-Lardeau.

24. Sur la dévotion de la ville de Lyon à la Vierge de Lorette, telle que l'a rapportée Orazio Torsellino, et sur l'édition imprimée à Lyon par Pierre Rigaud d'un autre ouvrage de cet auteur, qui est conservé désormais par Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), voir les notes 143 et 198 de notre article.

---

d'une institution). En fait, les caractères de ce chiffre estampillé sont très similaires aux caractères des numéros d'accession que portent la plupart des ouvrages qui ont fait partie des collections montréalaises de la Compagnie de Jésus, et plus précisément des collections jésuites du Collège de l'Immaculée-Conception et du Collège Sainte-Marie (la grande majorité des imprimés des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles conservés à l'Université du Québec à Montréal proviennent du legs de ce dernier collège).

Il faut rappeler que les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* sont l'œuvre d'un humaniste qui a enseigné au Collège romain, a été recteur du Séminaire de la Compagnie de Jésus à Rome, de même que des collègues jésuites de Florence et de Lorette. Dans cet ouvrage en latin, qui a connu de nombreuses rééditions, qui a été traduit très tôt dans plusieurs langues et dont l'influence a dépassé largement les frontières de son pays, le jésuite italien Orazio Torsellino s'est fait l'historiographe du sanctuaire de Lorette, premier lieu de pèlerinage marial en importance dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle (le sanctuaire de Lorette renferme en ses murs la Sainte Maison — la *Santa Casa* —, c'est-à-dire la maison natale de la Vierge Marie, qui aurait été miraculeusement transportée par des anges depuis Nazareth jusqu'à Lorette, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle).

L'intérêt précis que présente l'exemplaire de l'édition tournonnaise de 1605 conservé à l'Université du Québec à Montréal tient dans le fait que la traversée du culte lorétain de l'Italie vers la Nouvelle-France a certainement pris appui sur la traversée des *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, puisque le nom de Torsellino (sous la forme francisée « Turcellin ») est cité par le missionnaire jésuite Martin Bouvart, dans son mémoire *De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada*, qui date de mars 1675<sup>25</sup>.

---

25. En vue de recherches futures sur l'identité des premiers possesseurs de l'édition tournonnaise des *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* conservée à l'Université du Québec à Montréal, mentionnons que sont associés à Tournon, de même qu'à Lyon, les noms des deux premiers jésuites arrivés en Nouvelle-France en 1611 : Pierre Biard (1567/1568-1622) et Enemond Massé

**Illustration 10.** Épître adressée au cardinal Pietro Aldobrandino dans les *Horatii Tursellini Romani e Societ Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, [Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605], in-12°, f. ¶2r. Cliché Université du Québec à Montréal.

Livres rares : YBX250.

**Illustration 11.** Épître adressée au cardinal Pietro Aldobrandino dans les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Lugduni, sumptibus Petri Rigaud, 1615, in-12°, f. ¶2r. Cliché Bibliothèque Municipale d'Auxerre, C 1160 12°.

Livres rares : YBX250

---

(1575-1646). Pierre Biard a été novice au collège jésuite de Tournon et y a étudié la philosophie au cours des années 1591-1594. Après ses études de théologie à Avignon dans les années 1596-1600, et après qu'il a été ordonné prêtre en 1599, le père Biard a enseigné la théologie à Tournon, puis au collège de Lyon. Dans les années 1608-1609, il a dirigé une congrégation de la Sainte-Vierge à Bordeaux, où il attendait une occasion de partir pour le Canada (à propos des congrégations mariales, en lien avec le culte rendu à la Vierge de Lorette, voir notre article). Quant au père Enemond Massé, il a enseigné la grammaire au collège de Tournon dans les années 1597-1599, puis a été assistant-procureur à ce même collège pendant une année, jusqu'en 1600, tout en commençant ses études de théologie. Il a terminé celles-ci à Dole en 1602. Devenu prêtre, il est revenu à Tournon comme ministre du collège jusqu'en 1606, puis il a rempli la même fonction au collège de la Trinité à Lyon, jusqu'en 1609. En septembre 1610, il a été désigné pour le Canada avec le père Biard. C'est le 26 janvier 1611 que les pères Pierre Biard et Enemond Massé s'embarquent à Dieppe sur un vaisseau qui fait voile vers le Canada. Ils débarqueront à Port-Royal, en Acadie, le 22 mai 1611 (voir Lucien Campeau, « Notices biographiques », *Monumenta Novæ Franciæ*, t. I, Rome/Québec, Monumenta Historica Societatis Iesu/Les Presses de l'Université Laval, 1967, p. 662-663 et p. 676-677; *La première mission des Jésuites en Nouvelle-France (1611-1613) et Les commencements du Collège de Québec (1626-1670)*, Montréal, Ed. Bellarmin, coll. « Cahiers d'histoire des Jésuites », 1, 1972, p. 9-47).

Richard Virr et Milada Vlach

## Impressions aldines

Richard Virr et Milada Vlach, *Apud Aldum : Aldines in the Libraries of McGill University*, Montreal Rare Books and Special Collections Division, McGill University Libraries, 2000, xxx, 66 p. ill. facsim.

Ce catalogue décrit 119 exemplaires des éditions sorties des presses aldines qu'Alde Manuce fonda à Venise et qui sont conservées dans les bibliothèques de l'Université McGill. Alde Manuce, cet humaniste et imprimeur célèbre, loué par Érasme tout comme le grand imprimeur bâlois Jean Froben dans son adage *Festina lente* (« Hâte-toi lentement »), eut pour successeurs son fils Paul et son petit-fils Aldo le Jeune, qui reprirent l'imprimerie. On doit aussi à Alde Manuce d'avoir fait dessiner par un typographe romain les premiers caractères *italiques* que nous utilisons toujours.

**Illustration 12.** Page de titre. *Apud Aldum : Aldines in the Libraries of McGill University*, Montréal, McGill University Libraries, 2000.





Illustration 1. Carte du monde gravée sur bois. Pomponius Mela, *Cosmographi Geographia*, Venise, Erhardus Ratdolt, 1482.

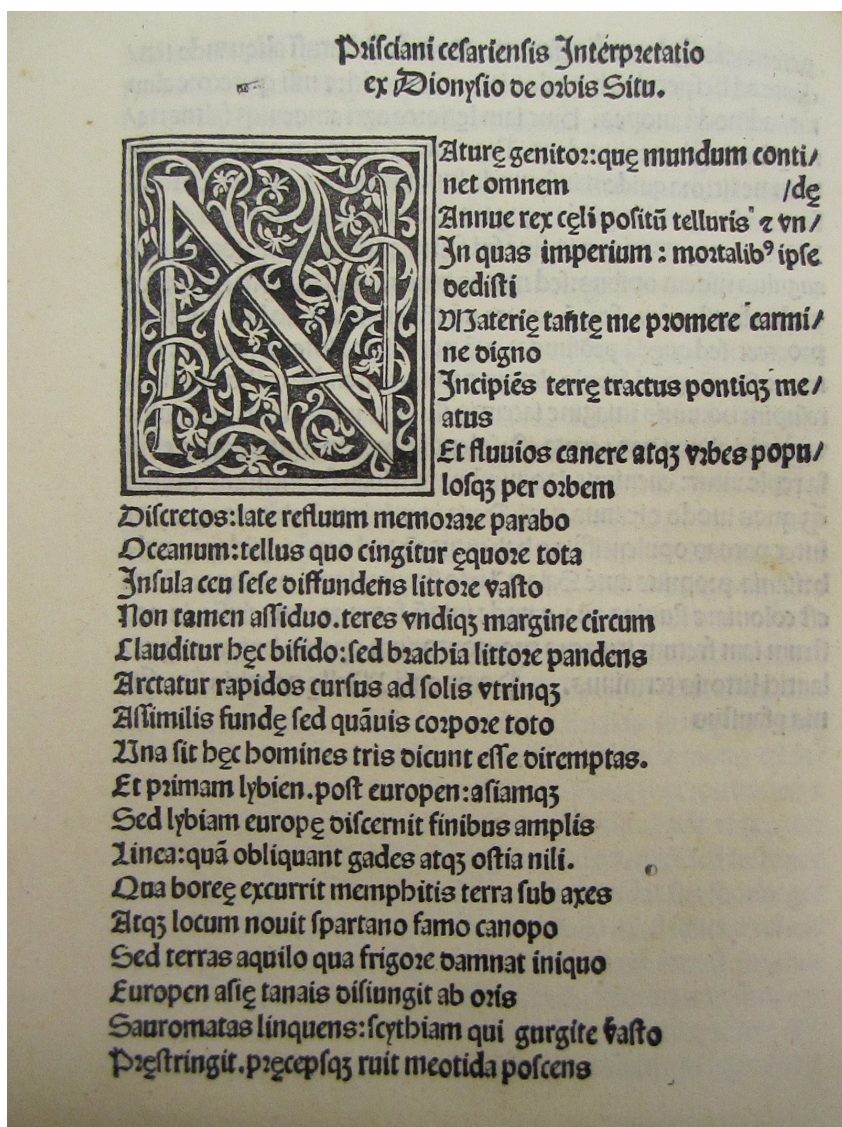


Illustration 2. Lettrine dans Pomponius Mela,  
*Cosmographi Geographia*, Venise, Erhardus Ratdolt, 1482.





**Illustration 3. Page de titre. Antonin le Florentin,  
 Secunda pars Summe, Bâle, Johan de Amerbach, Johan Petri et  
 Johan Froben, 1511.**

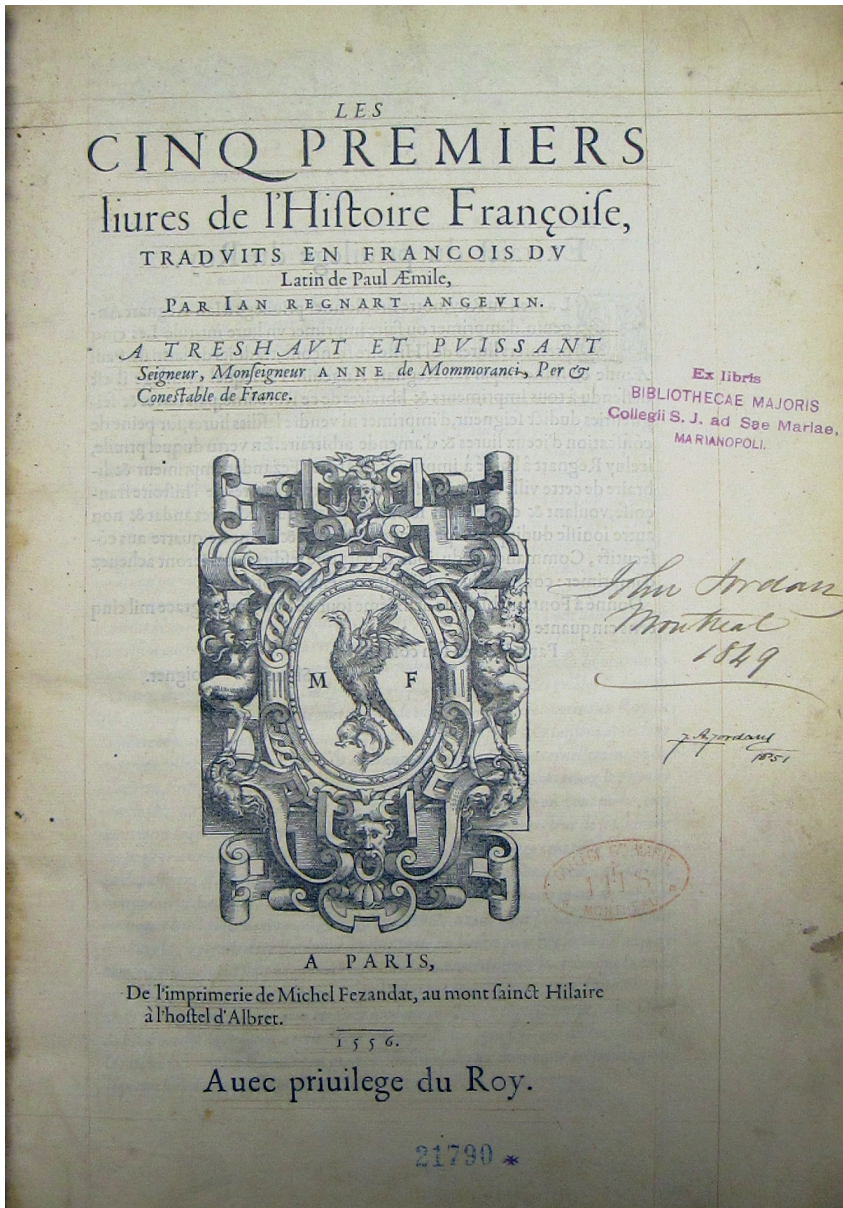


Illustration 4. Page de titre. Paul Émile,  
*Les cinq premiers livres de l'Histoire françoise*,  
trad. de Jean Regnard, Paris, Michel Fezandat, 1556.

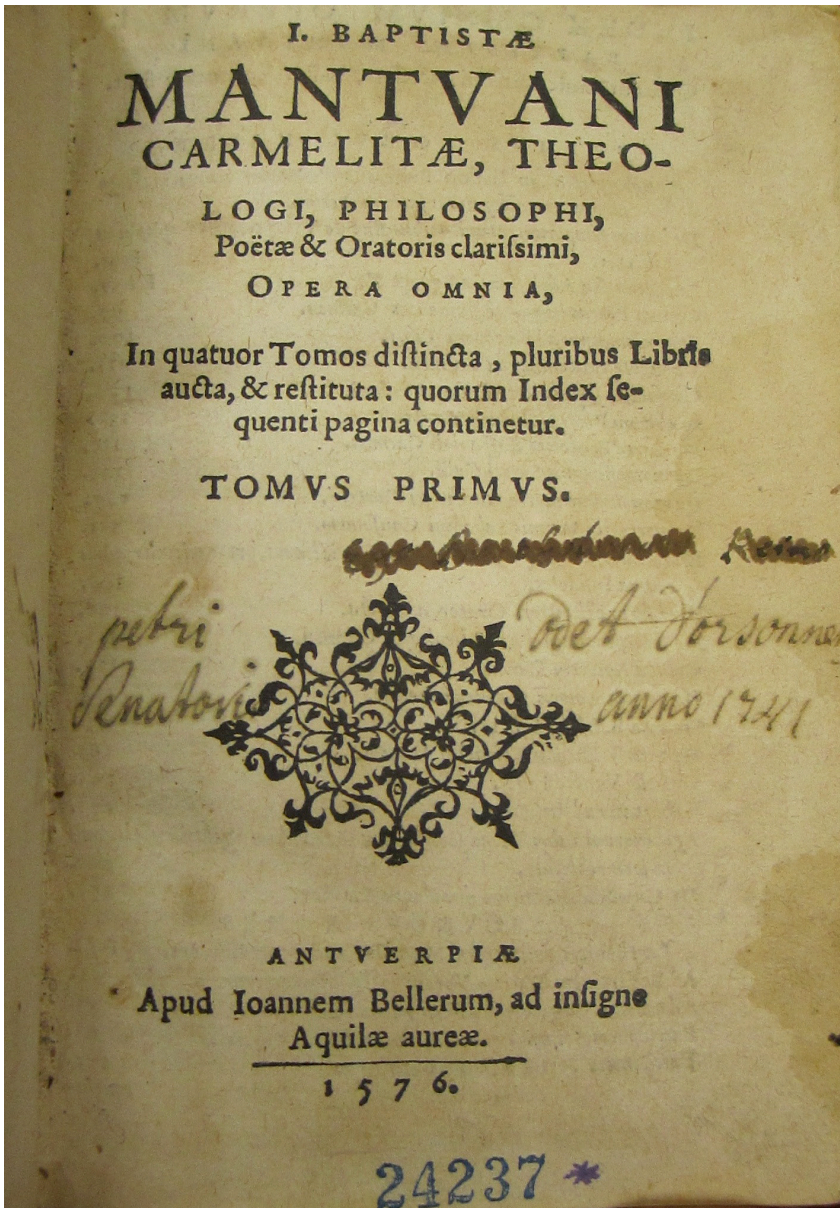


Illustration 5. Page de titre, version 1. Baptista Mantuani,  
*Opera omnia*, Anvers, Jean Bellère, 1576.



Illustration 6. Reliure des *Opera omnia*  
de Baptista Mantuani, Anvers, Jean Bellère, 1576.



PETRI VICTORII  
VARIARVM LECTIONVM  
LIBER XXVI.



Illustratio loci Virgiliani e IX. libro Aeneidos.

C A P. I.



ANCI T Virgilius morem : qui, vt vetus est & heroum quoque temporibus vsurpatus, ita etiam omni aetate seruetur necesse est, vt cum resp. aliqua rexque victoriam consecutus est; oppidumque aliquod diues expugnauit, ex omni aceruo praedae, quae coacta est, partem sumat, & illam quidem elegantiore praeflantioemque: atque ipsa ornet eos, qui magnopere viles in eo bello fuerunt; fortemque in eo facto operam suam praebuerunt, cum reliqua praeda, sorte ducta, vniuersis copiis illis, exercituique diuidatur. Alcarnius igitur, cum hortari vellet Nisum: in eoque graui consilio donis promissisque aliquibus ipsam retinere, hoc se facturum, si victoria potius fuerit, pol-

- licitus est; inquit enim.
  - » Si vero capere Italiam, sceptrisque potiri
  - » Contigerit victori: & praedae ducere sortem,
  - » Vidistis quo Turnus equo, quibus ibat in armis.
  - » Auteus, ipsum illum, clipeum cristasque rubentes
  - » Excipiam sorti, iam nunc tua praemia Nise.
- Idem etiam docet Euriptides factum esse in exercitu Graecorum, Troia capta, apud quem Neptunus Troadibus (fungitur enim hic deus illic officio prologi) ita loquitur: de captiuis autem mulieribus Troianis agit.
- » Καὶ τίς μὲν, ἄρκας: τίς δὲ, διακαλέει δαίς
  - » Εὐρυχί, ἀθροῖα δὲ θροῦδα πρῆμοι.
  - » Οὐκ ἴδ' ἄλλοις τρεῖσδ' ἄν, ὑπὸ σὺναις
  - » Τῶς δ' ἴσσι, τίς πρῶτισιν ἱερμῖνας
  - » Στρατῶν. Narrat igitur ipse e numero omni captiuarum illarum, nobiliores extra sortem assignatas esse principibus illius exercitus: significat autem Cassandra, Andromacham, Polyxenam. Sed in eadem fabula infra etiam huius moris meminit, idem verbum vsurpans: ita enim inducit Talhybium Hecubae respondentem, quae ex ipso quaeuiserat, quid de Andromacha factum esset.
  - » Καὶ τίς δ' Ἀχιλλῆος ἰαχὴν τίς ἱερμῖνας
- Sed apud Homerum etiam huius consuetudinis vestigia multa reperiuntur, vt cum cecinit Ecameden, regis Arfinoi filiam, Achius in expugnatione Tenedi extra sortem Nestori dedit: quia senex ille omnibus consilio sapientiaque praestaret. Expresit vero Virgilius verbum etiam Graecum: nam, cum tragicus poeta dixisset ipsas ἱερμῖνας id est e manubis aceruoque praedae exemptas, ipse inquit excipere. Animaduertendum autem tertium versum, quem

E • supra

Illustration 7. Piero Vettori, *Variarum lectionum libri XXXVIII*, Florence, Giunti, 1582, Liber XXVI, p. 313.



Illustration 8. Page de titre. Natale Conti, *Mythologiæ sive explicationum fabularum, Libri decem*, Paris, Arnold Sittard, 1583.

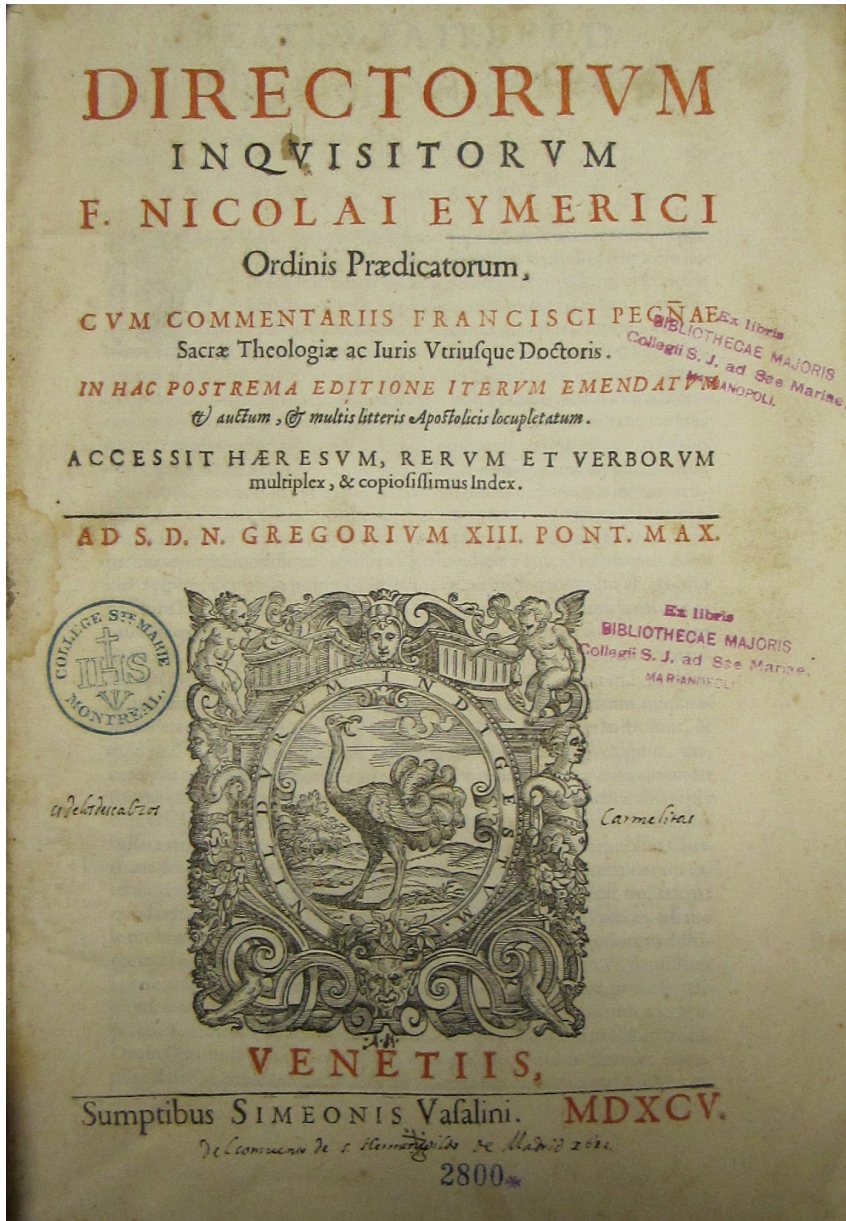


Illustration 9. Page de titre. Nicolau Eymericus et Frances Peña, *Directorium inquisitorum F. Nicolai Eymerici*, Venise, Marcantonio Zaltieri, aux frais de Simone Vasalini, 1595.

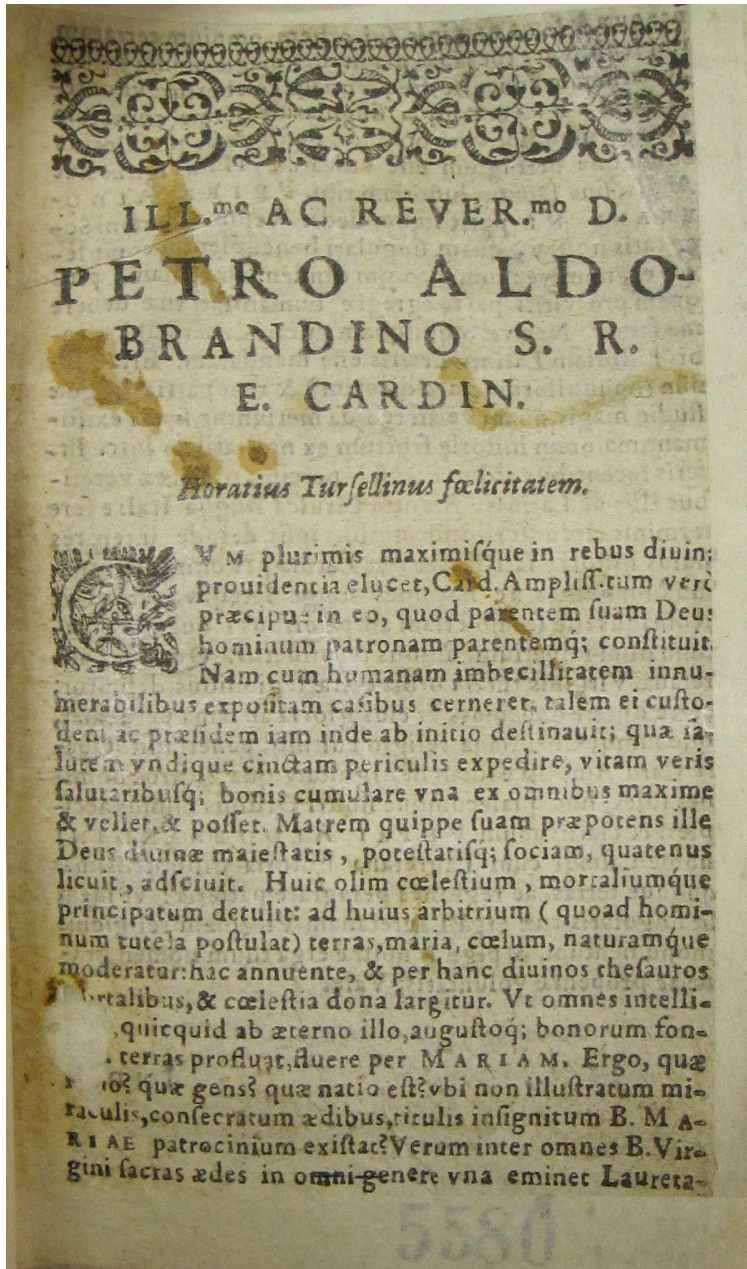


Illustration 10. Épître adressée au cardinal Pietro Aldobrandino dans les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, [Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605].



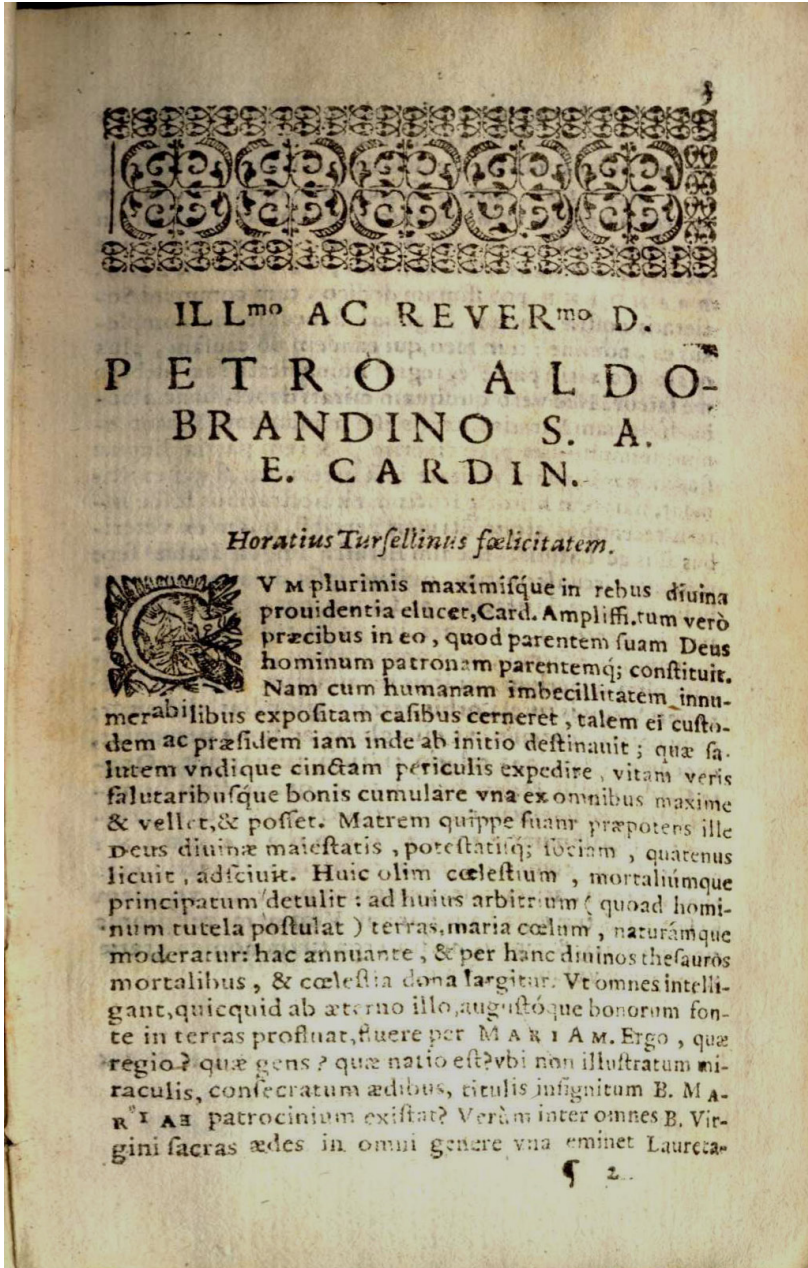


Illustration 11. Épître adressée au cardinal Pietro Aldobrandino dans les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Lugduni, sumptibus Petri Rigaud, 1615.

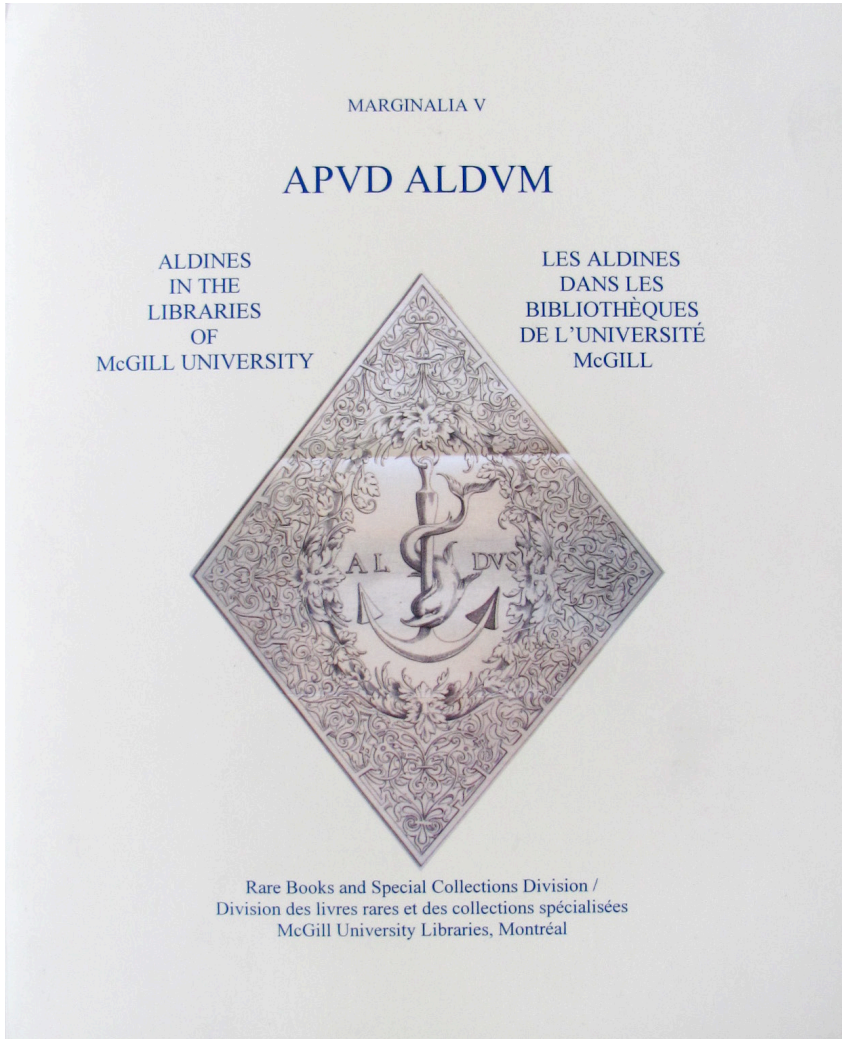


Illustration 12. Page de titre. Richard Virr and Milada Vlach, *Apud Aldum : Aldines in the Libraries of McGill University*, Montréal, McGill University Libraries, 2000.





## Collection « Figura »

Directeur : Bertrand Gervais

Rachel Bouvet, Virginie Turcotte et Jean-François Gaudreau [dir.], *Désert, nomadisme, altérité*, n° 1, 2000.

Anne Éléine Cliche et Bertrand Gervais [dir.], *Figures de la fin. Approches de l'irreprésentable*, n° 2, 2001. Épuisé.

Nancy Desjardins et Bernard Andrès [dir.], *Utopies en Canada*, n° 3, 2000.

Nancy Desjardins et Jacinthe Martel [dir.], *Archive et fabrique du texte littéraire*, n° 4, 2001.

Jean-François Chassay et Kim Doré [dir.], *La science par ceux qui ne la font pas*, n° 5, 2001.

Samuel Archibald, Bertrand Gervais et Anne Martine Parent [dir.], *L'imaginaire du labyrinthe. Fondements et analyses*, n° 6, 2002. Épuisé.

Rachel Bouvet et François Foley [dir.], *Pratiques de l'espace en littérature*, n° 7, 2002.

Anne Éléine Cliche, Stéphane Inkel et Alexis Lussier [dir.], *Imaginaire et transcendance*, n° 8, 2003.

Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau [dir.], *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, n° 9, 2004.

André Carpentier et Alexis L'Allier [dir.], *Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, n° 10, 2004.

Le groupe Interligne [dir.], *L'atelier de l'écrivain I*, n° 11, 2004.

Jean-François Chassay, Anne Éléine Cliche et Bertrand Gervais [dir.], *Des fins et des temps. Les limites de l'imaginaire*, n° 12, 2004.

Rachel Bouvet et Myra Latendresse-Drapeau [dir.], *Errances*, n° 13, 2005.

Bertrand Gervais et Christina Horvath [dir.], *Écrire la ville*, n° 14, 2005.

Brenda Dunn-Lardeau et Johanne Biron [dir.], *Le Livre médiéval et humaniste dans les collections de l'UQAM. Actes de la première journée d'études sur les livres anciens*, suivis du Catalogue de l'exposition *L'Humanisme et les imprimeurs français au XVI<sup>e</sup> siècle*, n° 15, 2006.

Max Roy, Petr Kylousek et Józef Kwaterko [dir.], *L'imaginaire du roman québécois contemporain*, n° 16, 2006.

Denise Brassard et Evelyne Gagnon [dir.], *Aux frontières de l'intime. Le sujet lyrique dans la poésie québécoise actuelle*, n° 17, 2007.

Rachel Bouvet et Kenneth White [dir.], *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, n° 18, 2008.

Jean-François Chassay et Bertrand Gervais [dir.], *Paroles, textes et images. Formes et pouvoirs de l'imaginaire*, no° 19, vol. 1 et 2, 2008.

Max Roy, Marilyn Brault et Sylvain Brehm [dir.], *Formation des lecteurs. Formation de l'imaginaire*, n° 20, 2008.

Jean-François Hamel et Virginie Harvey [dir.], *Le temps contemporain : maintenant, la littérature*, n° 21, 2009.

Jean-François Chassay et Elaine Després [dir.], *Humain, ou presque. Quand science et littérature brouillent la frontière*, n° 22, 2009.

Shawn Huffman [dir.], *Textures lumineuses. Éblouissements, ombres et obscurités*, n° 23, 2010.

Bertrand Gervais et Patrick Tillard [dir.], *Fictions et images du 11 septembre 2001*, n° 24, 2010.

Le groupe Interligne [dir.], *L'atelier de l'écrivain 2*, n° 25, 2010.

Lori Saint-Martin, Rosemarie Fournier-Guillemette et Moana Ladouceur [dir.], *Les pensées « post- ». Féminismes, genres, narration*, n° 26, 2011.

Mirella Vadean et Sylvain David [dir.], *Figures et discours critique*, n° 27, 2011.

Nicolas Xanthos et Anne Martine Parent [dir.], *Poétiques et imaginaires de l'événement*, n° 28, 2011.

Brenda Dunn-Lardeau [dir.], *Humanistes italiens et imprimés de l'Italie de la Renaissance dans les Collections de l'UQAM*, n° 29, 2011.







## **Figura**

Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire

[figura@uqam.ca](mailto:figura@uqam.ca)

<http://www.figura.uqam.ca>

Téléphone : (514) 987-3000, poste 2153

Télécopieur : (514) 987-8218

Université du Québec à Montréal

Département d'études littéraires

Case postale 8888

Succursale Centre-ville

Montréal (Québec)

H3C 3P8

